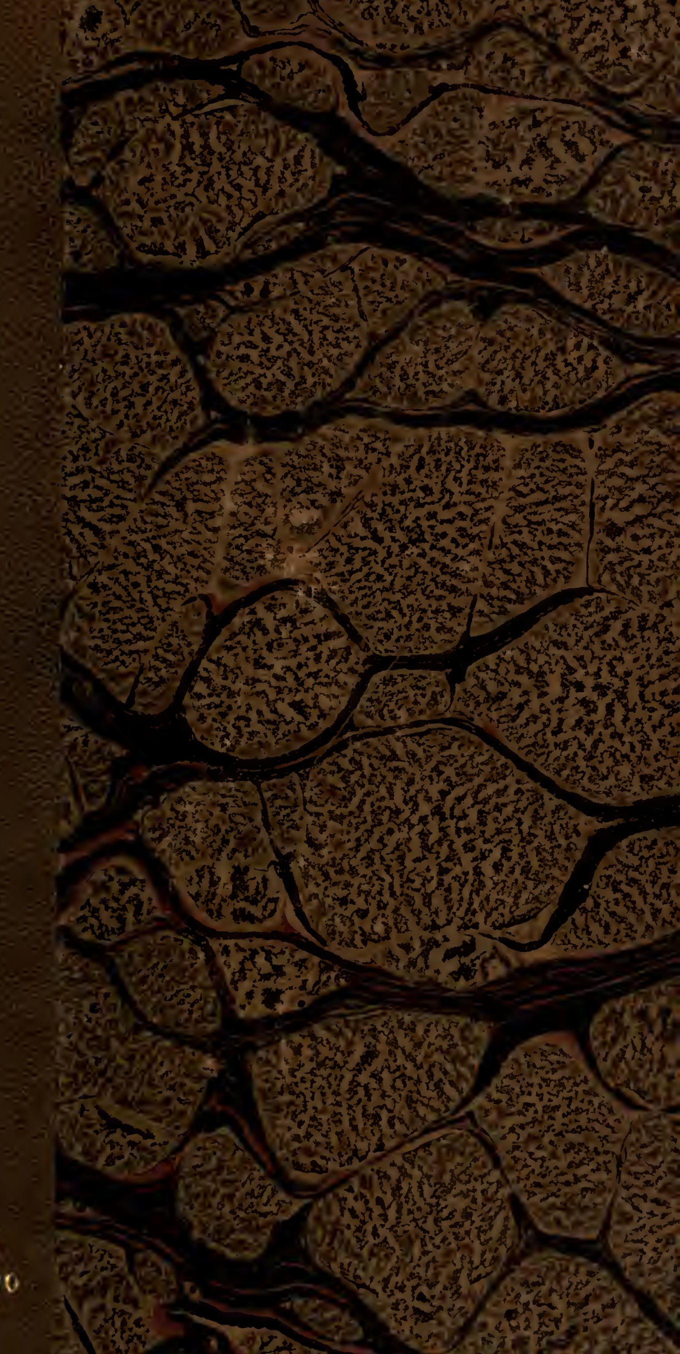
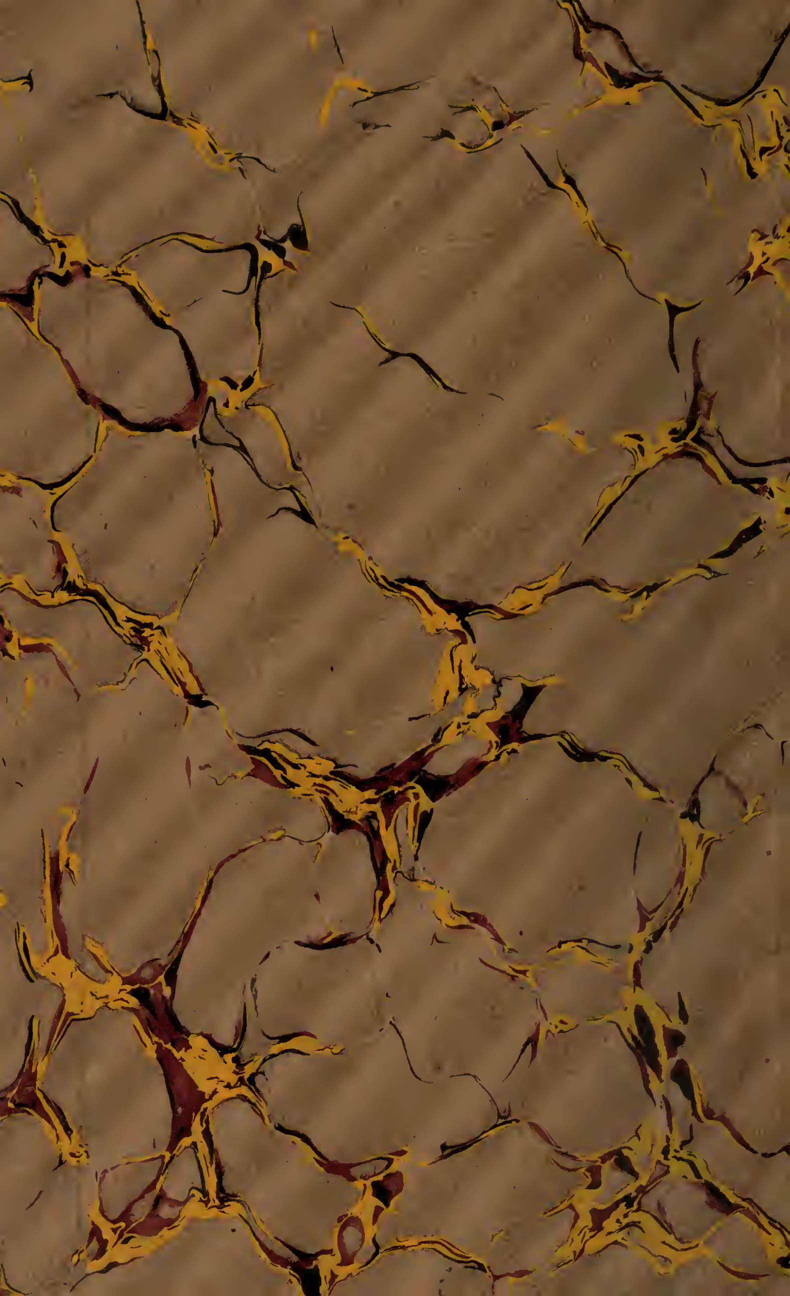






Comédies

et

Drames

DU MÊME AUTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

Tome I. — **Comédies en un acte.**

Tome II. — **Comédies et Drames :** *Louise de Lignerolles. — Par Droit de Conquête. — Adrienne Lecouvreur.*

EN PRÉPARATION :

Fleurs d'Hiver. — Fruits d'Hiver. — Histoire de ma Maison. . . . . 1 vol.

[Théâtre complet]

Comédies
et
Drames

PAR

ERNEST LEGOUVÉ
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AVEC PRÉFACES

TOME TROISIÈME

Bataille de Dames. — Une Séparation. — Médée
Miss Suzanne.



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*
1890

BATAILLE DE DAMES

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. SCRIBE

THÉATRE FRANÇAIS : 17 mars 1851.



PRÉFACE

Voici une comédie où se montrent, sous une forme assez vivante, les phases successives d'une pièce de théâtre, depuis la conception première jusqu'au jour de la représentation.

Un matin, en novembre 1845, j'arrivai à dix heures chez Mlle Plessy. Elle répétait un drame en vers de moi, *Guerrero*, et nous devions aller choisir des dessins de costume chez M. Giraud, le peintre.

En voiture, au cours de notre petit voyage... car M. Giraud demeurait fort loin, nous parlâmes d'une comédie en trois actes et en vers, de Galoppe d'Onquaire, qui venait de se jouer avec succès au Théâtre-Français : *la Femme de quarante ans*. — L'avez-vous vue? me dit Mlle Plessy. — Hier. — Vous plaît-elle? — J'y ai trouvé de jolis vers, des scènes bien menées, mais un défaut m'y a frappé. — Lequel? — Cette femme de quarante ans est mariée à un jeune homme de vingt-cinq, et elle le tourmente... Rien de plus simple! Seulement, et là est l'inconvénient, elle ne le tourmente pas seulement parce qu'elle a quarante ans, mais parce qu'elle a un mauvais caractère. Cette femme-là devait être soupçonneuse, ombrageuse, jalouse. même quand elle était jeune. Aussi, tout en écoutant cette pièce, j'en faisais une autre sur le même sujet, j'imaginais une autre façon de peindre les douleurs attachées, en amour, à la

différence d'âge. — Contez-moi donc cela. — Je me figurais une femme de trente-deux ans, du plus grand monde... La comtesse d'Orbeval, si vous voulez, belle, spirituelle, bonne, tendre, et ayant auprès d'elle une nièce de dix-sept ans, qu'elle aime comme sa fille... et qui a toutes les grâces avec toutes les gaucheries de l'ingénuité. Toutes deux aiment, sans se l'être dit, le même jeune homme. Il flotte entre elles deux, il hésite entre la distinction souveraine, l'esprit étincelant de l'une, et la naïve, la candide inexpérience de l'autre, quand tout à coup tombe sur lui un danger mortel. La comtesse trouve dans son amour le sang-froid qui le sauve. La jeune fille perd la tête, et le compromet par son émotion. Or quel est le résultat? Qu'il épouse la nièce! Ses dix-sept ans l'emportent, c'est le triomphe de la jeunesse! — Charmant sujet! s'écrie Mlle Plessy. Deux rôles de femmes excellents! Étude délicate et vraie des deux âges de la femme! Mettez-vous tout de suite à la besogne; commencez la pièce. — Soit! répondis-je en riant, mais il faut d'abord la trouver, la pièce! On ne fait pas du théâtre seulement avec de la psychologie. Il faut une action, un fait. Il fau trouver le danger. — Cherchez. — Je vais chercher.

Un souvenir vint alors en aide à mon imagination.

En 1832, dans la guerre de Vendée, suscitée par la duchesse de Berry, un fait se détacha au milieu de tous les autres: c'est l'attaque du château de la Pénissière. Les royalistes s'y montrèrent héroïques. Au premier rang figurait un jeune homme de vingt-deux ans, porteur d'un beau nom, Louis de La Rochejacquelein. Condamné à mort par contumace, il se réfugia en Touraine, au château de la Guérinière, chez un vieil ami de la famille, M. Harry de Maupas, s'y cachant sous une livrée de domestique, et sous le nom de Charles. M. et Mme de Maupas étaient seuls au courant du mystère. Parmi les hôtes du château se trouvait alors une jeune fille de vingt-trois ans, fine et spirituelle (je puis en parler savamment, elle est devenue ma femme) qui, un matin, dit en riant à Mme de Maupas: « Ce prétendu domestique, c'est M. Louis de La Rochejacquelein. » Étonnement, effroi de Mme de Maupas. — « Comment avez-vous pu le deviner, ma chère? — Ce n'est pas bien difficile, dès qu'on prononce à table le nom de *Louis*, *Charles* se retourne et

dit : « Quoi ! Madame !... » — Oh ! le malheureux enfant ! s'écria Mme de Maupas, c'est bien lui ! si étourdi ! si imprudent ! Croiriez-vous qu'il rit du danger qui le menace ? que sa position de condamné à mort l'enchante ? Il me fait mourir de peur avec sa gaieté et ses extravagances... Que vous ayez tout deviné, vous, l'inconvénient n'est pas grand, mais d'autres peuvent le découvrir. Il finira par se perdre ! »

Ce fait, que ma femme m'avait souvent raconté, me revint tout à coup en mémoire. Ce fut pour moi un trait de lumière. Voilà juste ce qu'il me fallait ! Un danger réel ! une condamnation à mort pour une cause chevaleresque. Un jeune homme brave, gai, riant de la mort, mon personnage était trouvé. Cela faisait trois, je pourrais même dire que cela faisait quatre. Pour mettre le danger en action, j'avais besoin d'un personnage qui le représentât. C'était forcément le préfet. Je tenais toute la partie dramatique de ma comédie.

Un élément important me manquait encore : une comédie véritable ne peut pas se passer d'une partie comique. Je sentais le besoin d'un rôle qui jetât un franc éclat de rire à travers cette action sentimentale. Or depuis quelque temps roulait dans ma tête l'idée d'un personnage qui était presque un caractère, et, comme tel, pouvait servir de pivot à une pièce. J'avais même trouvé le titre de la pièce, *Père et Mère*. Le sujet était dans le titre.

Racine a, dans je ne sais quel psaume, écrit une strophe, commençant par ce vers :

Je sens deux hommes en moi.

Louis XIV, en entendant ce vers, s'écria : « Oh ! comme c'est vrai ! Comme je sens bien deux hommes en moi ! » Eh bien ! nous sommes tous des Louis XIV sur ce point. Chacun de nous sent deux hommes en lui, quelquefois trois. C'était le cas de mon personnage. Seulement, lui, il mêlait les deux sexes. Les deux *moi* qu'il portait en lui-même étaient un homme et une femme, *son père* et *sa mère*. C'était une question d'atavisme. Je lui supposais une mère vaillante, un peu aventureuse, et un père craintif, disons le mot, un peu poltron. De là, lutte dans

l intérieur de mon pauvre héros. Son père et sa mère se battaient en lui. Sa mère le jetait dans des témérités qui faisaient trembler son père. Cette conception avait paru très comique à Régnier, et il s'offrait d'avance pour jouer mon brave poltron. Je l'installai immédiatement dans ma pièce; mes cinq personnages étaient debout, et mon action sortait des caractères mêmes. Sous le coup de ma trouvaille, je me mis à l'œuvre, et en trois semaines les deux premiers actes de *Bataille de Dames* étaient sur pied, écrits scène par scène, avec des parties de dialogue entièrement terminées, tels à peu près qu'ils sont aujourd'hui.

Mon premier soin fut d'aller les lire à Scribe. Il m'écouta attentivement, et la lecture finie : « Voilà deux actes excellents, me dit-il, voyons le troisième. — Le troisième? — Oui! je l'attends avec impatience; lisez-le-moi. — Mais il n'est pas ait. — Comment! pas fait? — Et je ne sais pas comment le faire. — Qu'est-ce que vous me dites là? — Mon embarras est très grand. J'ai bien montré la jeune fille perdant celui qu'elle aime. Mais maintenant, il faut que je montre la comtesse le sauvant. — Eh bien? — Eh bien! je ne trouve pas le moyen. — Vous ne le trouvez pas? Mais vous y marchez depuis le commencement de la pièce. — J'y marche!... — Toutes vos préparations y tendent. — A quoi? — A la substitution. — Quelle substitution? — Votre jeune homme est caché dans le château sous un déguisement de domestique? Eh bien! que la comtesse fasse prendre sa livrée au brave poltron qui est amoureux d'elle, et soudain voilà le danger qui passe d'une tête sur l'autre, et du même coup naissent toutes les scènes comiques ou touchantes de la situation. » Je sautai hors de ma chaise, je lui sautai au cou. — Vous me sauvez, lui dis-je, *vous êtes ma Comtesse!* Mais le conseil est plus qu'un conseil; c'est une collaboration. Vous voilà forcément de moitié dans la pièce? — Du tout! du tout! répondit-il résolument. Mon avis est bon, je le crois, mais vous vous le seriez donné à vous-même tôt ou tard; votre plan vous y conduisait. Je reste dans mon rôle de conseiller. » J'insistai. — « Eh bien! me dit-il, construisez ce troisième acte, et je verrai ce que je dois faire... »

Quinze jours après, j'arrivai chez lui. — « Eh bien! ce troi-

sième acte? — J'en ai trouvé, je crois, les éléments, la situation, mais tout cela est si enchevêtré, que je ne puis arriver à y mettre de l'ordre. — Venez déjeuner demain matin. Nous travaillerons un peu auparavant, et ce sera bien le diable si en une heure nous ne démêlons pas cet écheveau-là... »

A dix heures, j'étais chez lui; je lui étalai sur la table, *disjecti membra poetæ*, les membres épars de ce troisième acte, et une demi-heure après, tout était casé, rangé, numéroté, échelonné, à la fois clair et logique comme une déduction mathématique. Je restai émerveillé. Il me semblait voir un travail fait par des doigts de fée. — « Oh! pour le coup, lui dis-je, vous êtes mon collaborateur. — Du tout! c'est une affaire d'arrangement, et non de création. » J'insistai de nouveau et vivement. — « Eh bien! me dit-il, écrivez l'ouvrage, et nous verrons. »

Trois mois après, il vint passer un jour avec moi, à la campagne. Je lui lus les trois actes; il m'écouta sans rien dire. La lecture finie : « Mon cher ami, il n'y a pas quarante mots à changer là dedans. Une petite préparation au commencement du second acte, une coupure légère à la fin du troisième; des vétilles. L'ouvrage est de vous, de vous seul; lisez-le au comité du Théâtre-Français, et je vous réponds du succès. »

J'acceptai une offre faite si amicalement, et le 15 décembre 1849, le jour où *Gabrielle* d'Augier entrait en répétition, où un nouveau directeur entrait en fonction, je lus au comité! La prédiction de Scribe se réalisa. Réussite brillante. On alla au vote : douze votants, onze boules blanches, une boule noire. Cette boule noire souleva une exclamation de surprise, et même un éclat de rire dans le comité. On crut à une erreur. Il n'y avait pas erreur. La boule noire venait du nouveau directeur, qui arrivait avec des principes dramatiques à lui, qu'il voulait faire triompher, et qui déclara, comme Mlle Rachel après Adrienne, qu'il ne jouerait jamais cette c........ie-là. Décidément, j'étais voué à ce substantif. Mais la lutte ne me déplaisait pas, quand il s'agissait de soutenir ce que je regardais comme un droit, et j'étais fièrement résolu à forcer la main du directeur, quand un grand chagrin m'ôta tout courage. J'allai trouver Scribe, et je lui dis : « Je viens vous de-

mander un service. Voici ce qui se passe. Je suis absolument incapable, en ce moment, d'entrer en débat avec le directeur. Vous faites, ces jours-ci, un traité avec lui pour les *Contes de la Reine de Navarre*, joignez-y *Bataille de Dames*. Si ma part est plus grande que la vôtre dans *Bataille*, la vôtre est plus grande que la mienne dans les *Contes*... Signons tous deux les deux pièces; l'équilibre se trouvera rétabli. »

Ainsi fut fait : au cours des répétitions, Scribe changea heureusement le titre de notre comédie. Elle s'appelait *Un Duel en amour*. Il proposa d'y substituer *Bataille de Dames*. C'était plus piquant; sur quoi, le directeur dit : « Voilà donc une petite lumière qui tombe sur cette malheureuse pièce! » Elle fut jouée au printemps de 1851, avec un succès qui dure encore.

PERSONNAGES

La comtesse D'AUTREVAL, née KERMADIO. Mme Allan.
Léonie de LA VILLEGONTIER, sa nièce. . . . Mlle Fix.
Henri de FLAVIGNEUL. . . . . M. Maillart.
Gustave de GRIGNON . . . . M. Régnier.
Le baron de MONTRICHARD. . . . . M. Provost.
Un Sous-Officier de dragons.
Un Domestique,

Au château d'Autreval, près Lyon, en octobre 1817.

BATAILLE DE DAMES

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon d'été élégant. — Deux portes latérales sur le premier plan. — Cheminée au pan de gauche. — Une porte au fond. — Guéridon à gauche. Petite table et canapé à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, CHARLES, en livrée élégante et tenant à la main des lettres et des journaux, est debout devant un chevalet placé à gauche du public. LÉONIE entre par la porte du fond.

CHARLES, regardant le tableau posé sur le chevalet.

C'est charmant!... charmant!... une finesse! une grâce!...

LÉONIE, qui vient d'entrer, apercevant Charles.

Qu'est-ce que j'entends? (Après un instant de silence et d'un ton sévère.) Charles!... Charles!...

CHARLES, se retournant brusquement et s'inclinant.

Mademoiselle!

LÉONIE.

Que faites-vous là?

CHARLES.

Pardonnez-moi, mademoiselle, je regardais le portrait de madame votre tante, notre maîtresse, car je l'ai reconnue tout de suite... tant il est ressemblant!

LÉONIE.

Qui vous demande votre avis? Les lettres? les journaux?

CHARLES.

Je suis allé ce matin à Lyon à la place du cocher, qui n'en avait pas le temps, et j'ai rapporté des lettres pour tout le monde. Pour Mademoiselle, d'abord!

LÉONIE, vivement.

Donnez!.. (Poussant un cri.) Ah!... de Paris!... d'Hortense... mon amie d'enfance! (Parcourant la lettre.) Chère Hortense!... elle s'inquiète des « troubles de Lyon!... des complots « qui nous environnent. Quant à la cour... il est difficile « que cela aille bien... en l'an de grâce 1817, sous un « roi qui fait des vers latins et qui ne donne jamais de « bals. » (S'interrompant.) Elle me demande : *Si je me marie*... Ah bien oui! est-ce qu'on a le temps de songer à cela?... Les jeunes gens s'occupent de politique et non pas de demoiselles!

CHARLES.

Deux lettres pour madame... (Lisant l'adresse.) Madame la comtesse d'Autreval, née Kermadio... (Haut.) et timbrée d'Auray, pleine Vendée... (Léonie regarde Charles en fronçant le sourcil.) C'est tout simple !... une excellente royaliste comme madame !

LÉONIE.

Encore!...

CHARLES, posant d'autres lettres sur la table.

Celles-ci pour le frère de madame la comtesse... et pour monsieur Gustave de Grignon... ce jeune maître des requêtes... qui est ici depuis huit jours.

LÉONIE, avec humeur.

Il suffit!... Les journaux?...

CHARLES, les présentant.

Les voici!

LÉONIE.

Dans un joli état...

CHARLES.

C'est que le cocher et la femme de chambre voulaient les lire avant madame et mademoiselle, ce qui est leur manquer de respect... et je me suis opposé...

LÉONIE, l'interrompant.

C'est bien! je ne vous en demande pas tant.

CHARLES.

Je ne croyais pas que mademoiselle me blâmerait de mon zèle...

LÉONIE, sèchement.

Ce qui souvent déplaît le plus, c'est l'excès de zèle.

CHARLES, souriant.

Comme disait M. de Talleyrand!

LÉONIE, se retournant avec étonnement.

Voilà qui est trop fort!... et si monsieur Charles se permet...

SCÈNE II

Les Précédents, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Quoi donc?... qu'y a-t-il, ma chère Léonie?

LÉONIE.

Ce qu'il y a, ma tante!... ce qu'il y a?... M. Charles qui cite M. de Talleyrand!

LA COMTESSE, souriant.

Un homme qui a porté malheur à tous ceux qu'il a servis!... mauvaise recommandation pour un domestique... Rassure-toi... Charles aura lu cela quelque part... sans comprendre!...

CHARLES, s'inclinant respectueusement.

Oui, madame, et je ne pensais pas que cela offusquât mademoiselle.

LÉONIE.

Offusquât... un subjonctif à présent...

LA COMTESSE, à Charles, qui veut s'excuser.

Pas un mot de plus!... vous parlez trop... Je connais vos bonnes qualités, votre dévouement pour moi... mais vous oubliez trop souvent votre situation; ne me forcez pas à vous la rappeler. Votre place, d'ailleurs, n'est pas ici!... Je vous ai pris uniquement pour soigner les jeunes chevaux de mon frère... allez à votre service! (Charles la salue respectueusement, lui remet les deux lettres qui sont à son adresse et sort par la porte du fond.)

SCÈNE III

LÉONIE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, tout en décachetant ses lettres.

Jusqu'à M. Charles, jusqu'aux domestiques qui veulent se donner de l'importance!...

LÉONIE.

Oh! mais... une importance dont vous n'avez pas idée..

LA COMTESSE, ouvrant une des lettres.

En vérité... dis-moi donc cela? (Vivement.) Non, non... tout à l'heure!... laisse-moi d'abord parcourir mon courrier!

LÉONIE.

C'est trop juste! je viens de lire le mien. (La comtesse, à droite du spectateur, lit avec émotion et à part la lettre qu'elle vient de décacheter, tandis que Léonie, près de la table à gauche, parcourt les journaux.

LA COMTESSE.

C'est d'elle!... Pauvre amie!... comme elle tremblait en écrivant! « Ma chère Cécile, soyez bénie mille fois! Je reprends espoir depuis que je sais mon fils auprès de vous. Votre château, situé à deux lieues de la frontière, lui permet d'attendre sans danger l'issue de ce procès fatal... et d'ailleurs qui pourrait soupçonner que le château de la comtesse d'Autreval recèle un homme accusé de conspiration contre le roi? Du reste, que vos opinions politiques se rassurent... » (S'interrompant.) Est-ce que mon cœur a des opinions politiques?... (Reprenant.) « Henri n'est pas coupable; un malheureux coup de tête, qu'il vous racontera, lui a seul donné une apparence de conspirateur; mais cette apparence suffirait mille fois pour le perdre, s'il était pris. D'un autre côté, l'on assure qu'on ne veut pas pousser plus loin les rigueurs, et l'on dit, mais est-ce vrai? que le maréchal commandant la division vient de partir pour Lyon avec une mission de clémence... »

LÉONIE, à droite, poussant un cri.

Ah! qu'est-ce que je lis!

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc?

LÉONIE, montrant le journal.

Encore une condamnation à mort!

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu!

LÉONIE.

« Le conseil de guerre, séant à Lyon, a condamné hier le principal chef du complot bonapartiste, M. Henri de Flavigneul, un jeune homme de vingt-cinq ans. »

LA COMTESSE.

Qui heureusement s'est évadé avec l'aide de quelques amis, m'a-t-on dit.

LÉONIE.

Oui !... oui !... je me rappelle maintenant... cette évasion qui excitait l'enthousiasme de M. Gustave de Grignon.

LA COMTESSE.

Notre jeune maître des requêtes.

LÉONIE.

Il n'avait qu'un regret, c'est de n'avoir pas été chargé d'une pareille expédition ; c'est beau !... c'est brave !...

LA COMTESSE.

Il a de qui tenir ! Sa mère, qui avait comme moi traversé toutes les guerres de la Vendée, sa mère avait un courage de lion !

LÉONIE.

C'est pour cela que M. de Grignon parle toujours, à table, d'actions héroïques.

LA COMTESSE.

Et le curieux, c'est que son père était, dit-on, peureux comme un lièvre !

LÉONIE.

Vraiment !... c'est peut-être pour cela que l'autre jour il est devenu tout pâle quand la barque a manqué chavirer sur la pièce d'eau !

LA COMTESSE, riant.

A merveille !... vous allez voir qu'il est à la fois brave et poltron !

LÉONIE.

Je le lui demanderai.

LA COMTESSE.

Y penses-tu?

LÉONIE.

Aujourd'hui, en dansant avec lui, car nous avons un bal et un concert pour votre fête... et j'ai déjà pensé à

votre coiffure, un azaléa superbe que j'ai vu dans la serre et qui vous ira à merveille !

LA COMTESSE.

Coquette pour ton compte... je le concevrais ! mais pour ta tante !...

LÉONIE.

C'est tout naturel !... vous, c'est moi ! tellement que quand on fait votre éloge, ce qui arrive souvent, je suis tentée de remercier. (Se mettant à genoux près du canapé à droite où est assise la comtesse.) Aussi jugez de ma joie quand ma mère m'a permis de venir passer un mois ici, auprès de vous. Il me semblait que rien qu'en vous regardant, j'allais devenir parfaite... Vous souriez... est-ce que j'ai mal parlé ?...

LA COMTESSE.

Non, chère fille, car c'est ton cœur qui parle... Si je souris, c'est de tes illusions ! c'est de ta candeur à me dire : Je vous admire !

LÉONIE.

C'est si vrai ! A la maison, l'on me raille parfois et l'on répète sans cesse : Oh ! quand Léonie a dit : *Ma tante*, elle a tout dit ! On a raison... la mode que vous adoptez, la robe que je vous vois, me semblent toujours plus belles qu'aucune autre... On dit même, vous ne savez pas, ma tante ? on dit que j'imite votre démarche et vos gestes... c'est bien sans le savoir. Et quand vous m'embrassez en m'appelant : Ma chère fille ! je suis presque aussi heureuse que si j'entendais ma mère !

LA COMTESSE, l'embrassant.

Prends garde !... prends garde... il ne faut pas me gâter ainsi... j'aurai trop de chagrin de te voir partir... Ce sera ma jeunesse qui s'en ira !

LÉONIE.

Mais vous êtes très jeune, à vous toute seule, ma tante !

LA COMTESSE.

Certainement... une jeunesse de... Voyons? devine un peu le chiffre...

LÉONIE.

Je ne m'y connais pas, ma tante!

LA COMTESSE.

Je vais t'aider... Trente...

LÉONIE.

Trente...

LA COMTESSE.

Allons, un effort...

LÉONIE.

Trente et un!

LA COMTESSE.

On ne peut pas être plus modeste!... J'achèverai donc... trente-trois! Oui, chère fille, trente-trois ans! L'année prochaine, je n'en aurai peut-être plus que trente-deux... mais maintenant... voilà mon chiffre! Hein!... quelle vieille tante tu as là!...

LÉONIE.

Vieille!... chaque matin je ne forme qu'un vœu, c'est de vous ressembler!

LA COMTESSE.

Ce que tu dis là n'a pas le sens commun; mais c'est égal, cela me fait plaisir... Eh bien! voyons, mon élève, car j'ai promis à ta mère de te faire travailler... as-tu dessiné ce matin?

LÉONIE.

J'étais descendue pour cela dans ce salon, et devinez qui j'ai trouvé tout à l'heure devant mon chevalet, et regardant votre portrait?...

LA COMTESSE.

Qui donc?

LÉONIE.

M. Charles.

LA COMTESSE.

Eh bien ?...

LÉONIE.

Eh bien ! ma tante, figurez-vous qu'il disait : C'est charmant !

LA COMTESSE.

Et cela t'a rendue furieuse !...

LÉONIE.

Certainement !... Un domestique ! est-ce qu'il doit savoir si un dessin est joli ou non ?...

LA COMTESSE, riant.

Oh ! petite marquise !...

LÉONIE.

Ce n'est pas tout ! croiriez-vous, ma tante, qu'il chante ?

LA COMTESSE.

Eh bien ! s'il est gai, ce garçon ?... Est-ce que Dieu ne lui a pas permis de chanter comme à toi !

LÉONIE.

Mais... c'est qu'il chante très bien ! voilà ce qui me révolte !

LA COMTESSE.

Ah !... ah !... conte-moi donc cela !

LÉONIE.

Hier, je me promenais dans le parc. En arrivant derrière la haie du bois des Chevreuils, j'entends une voix qui chantait les premières mesures d'un air de Cimarosa, mais une voix charmante, une méthode pleine de goût... Je m'approche... c'était M. Charles !

LA COMTESSE.

En vérité.

LÉONIE, avec dépit.

Vous riez, ma tante ; eh bien ! moi, cela m'indigne...

je ne sais pas pourquoi, mais cela m'indigne ! Comment distinguera-t-on un homme bien né d'un valet de chambre, s'ils sont tous deux élégants de figure, de manières... car, remarquez, ma tante, qu'il est tout à fait bien de sa personne, et lorsqu'à table il vous sert, qu'il vous offre un fruit, c'est avec un choix de termes, un accent de bonne compagnie qui me mettent hors de moi... parce qu'il y a de l'impertinence à lui à s'exprimer aussi bien que ses maîtres : cela nous déconsidère, cela nous... (Avec impatience.) Enfin, ma tante, je ne sais comment vous exprimer ce que je ressens ; mais moi, qui suis bienveillante pour tout le monde, j'éprouve pour cet insolent valet une antipathie qui va jusqu'à l'aversion, et si j'étais maîtresse ici, bien certainement il n'y resterait pas !

LA COMTESSE, gaiement.

Là... là... calmons-nous ! Avant de le chasser, il faut permettre qu'il s'explique, ce garçon. (Elle sonne.)

LÉONIE.

Est-ce pour lui que vous sonnez, ma tante ?

LA COMTESSE.

Précisément ! (A un domestique qui entre.) Charles est-il là ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Qu'il vienne ? (Le domestique sort.)

LÉONIE.

Mais, ma tante... qu'allez-vous lui dire ?

LA COMTESSE.

Sois tranquille !

LÉONIE.

Je ne voudrais pas qu'il crût que c'est à cause de moi que vous le grondez !

LA COMTESSE, gaiement.

Pourquoi donc ? ne trouves-tu pas qu'il t'a manqué de respect ?...

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES.

CHARLES.

Madame m'a appelé?

LA COMTESSE.

Oui. Approchez-vous, Charles. Vous me forcerez donc toujours à vous adresser des reproches? Pourquoi vous êtes-vous permis...

LÉONIE, bas, à la comtesse.

Il ne savait pas que j'étais là...

LA COMTESSE, à Léonie.

N'importe !... (A Charles.) Pourquoi vous êtes-vous permis de vous approcher de mon portrait, du dessin de ma nièce, et de dire... qu'il était charmant?...

CHARLES.

J'ai dit qu'il était ressemblant, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

C'est précisément ce mot qui est de trop : approuver c'est juger; et on n'a le droit de juger que ses égaux.

CHARLES.

Je demande pardon à mademoiselle de l'avoir offensée... à l'avenir, je ne ferai plus que penser ce que j'ai dit.

LA COMTESSE.

C'est bien...

LÉONIE, à part.

Du tout, c'est mal! Voilà encore une de ces réponses qui m'exaspèrent...

LA COMTESSE, à Charles.

Avez-vous préparé la petite ponette de mon frère, comme je vous l'avais dit?

CHARLES.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Eh bien! chère Léonie, le temps est beau, va mettre ton habit de cheval, et tu essaieras la ponette dans le parc.

LÉONIE.

Avec vous, chère tante?...

LA COMTESSE.

Non, avec mon frère... et Charles vous suivra.

LÉONIE.

Mais...

LA COMTESSE.

Il est fort habile cavalier, et son habileté rassure ma tendresse pour toi!

LÉONIE.

J'y vais, chère tante,... (En s'en allant.) Ah! je le déteste!

SCENE V

LA COMTESSE, HENRI, sous le nom de Charles.

LA COMTESSE.

Eh bien! méchant enfant, vous ne serez donc jamais raisonnable?...

HENRI.

Grondez-moi, vous grondez si bien!

LA COMTESSE.

Vous ne me désarmerez pas par vos cajoleries!... Vous exposer sans cesse à être découvert ou par Léonie ou

par un de mes gens! aller chanter un air de Cimarosa dans le parc; et le bien chanter, encore...

HENRI.

Ce n'est pas ma faute; je me rappelais toutes vos inflexions.

LA COMTESSE.

Taisez-vous!... vos flatteries me sont insupportables... ingrat!... je ne parle pas seulement pour moi qui vous aime en sœur... mais pour votre pauvre mère...

HENRI.

Vous avez raison!... voyons, que dois-je faire?

LA COMTESSE.

D'abord répondre quand j'appelle Charles... et ne pas dire... Quoi? quand quelqu'un dit Henri.

HENRI.

La vérité est que je n'y manque jamais.

LA COMTESSE.

Puis, ne plus vous extasier devant les dessins de ma nièce, et ne pas répondre comme tout à l'heure... « Je ne ferai plus que penser ce que j'ai dit!... » Hypocrite!... il ne peut pas se décider à ne pas être charmant... Enfin, ne pas vous exposer, comme vous l'avez fait ce matin encore, malgré ma défense, en allant à Lyon... Mais, malheureux enfant! vous ne savez donc pas qu'il s'agit de vos jours...

HENRI, gaiement.

Bah!

LA COMTESSE.

Tout est à craindre depuis l'arrivée du baron de Montrichard.

HENRI.

Le baron de Montrichard!

LA COMTESSE.

Oui... le nouveau préfet... il a la finesse d'une femme,

il est rusé comme un diplomate, et avec cela actif, persévérant... et penser que c'est à moi peut-être qu'il doit sa nomination!...

HENRI.

Vous, comtesse; vous avez fait nommer un homme comme lui, dévoué pendant vingt ans, corps et âme, au Consulat et à l'Empire...

LA COMTESSE.

C'est pour cela! il est toujours dévoué corps et âme à tous les gouvernements établis, et il les sert d'autant mieux qu'il veut faire oublier les services rendus à leurs prédécesseurs... aussi va-t-il vouloir signaler son installation par quelque action d'éclat.

HENRI.

C'est-à-dire en faisant fusiller deux ou trois pauvres diables qui n'en peuvent mais...

LA COMTESSE.

Non, il n'est pas cruel; au contraire! je sais même qu'il avait demandé une amnistie générale; mais l'idée de découvrir un chef de conspirateurs va le mettre en verve! il déploiera contre vous toutes les ressources de son esprit... votre signalement sera partout... je le sais... le premier soldat pourrait vous reconnaître...

HENRI.

Eh bien... vous l'avouerai-je?... il y a dans ces périls, dans cette vie de conspirateur poursuivi... je ne sais quoi qui m'amuse comme un roman! rien ne me divertit autant que d'entendre prononcer mon nom dans les marchés, que d'acheter aux crieurs des rues ma condamnation, que d'interroger un gendarme qui pourrait me mettre la main sur le collet... et de lui parler de moi... — Eh bien, monsieur le gendarme, cet Henri de Flavigneul, est-ce qu'il n'est pas encore pris? — Non, vrai-

ment, c'est un enragé qui tient à la vie, à ce qu'il paraît... Dites-moi donc un peu son signalement, si vous l'avez?...

LA COMTESSE.

Mais vous me faites frémir!... Oh! les hommes! toujours les mêmes!... n'ayant jamais que leur vanité en tête; vanité de courage ou vanité d'esprit... Eh bien! tenez, pour vous punir, ou pour vous enchanter peut-être... qui sait?... voyez cette lettre de votre mère... savourez les traces de larmes qui la couvrent... dites-vous que si vous étiez condamné, elle mourrait de votre mort... ajoutez que si je vous voyais arrêté chez moi, je croirais presque être la cause de votre perte et que j'aurais tout à la fois le désespoir du regret et le désespoir du remords... Allons, retracez-vous bien toutes ces douleurs... c'est du dramatique aussi cela... c'est amusant comme un roman... Ah! vous n'avez pas de cœur!

HENRI.

Pardon!... pardon!... j'ai tort!... oui, quand notre existence inspire de telles sympathies, elle doit nous être sacrée; je me défendrai... je veillerai sur moi... pour ma mère... et pour... (Lui prenant la main.) et pour ma sœur!

LA COMTESSE.

A la bonne heure! voilà un mot qui efface un peu vos torts... Pensons donc à votre salut... cher frère... et pour que je puisse agir, racontez-moi en détail ce coup de tête, dont me parle votre mère et qui vous a changé, malgré vous, en conspirateur.

HENRI.

Le voici. Vous le savez, ma famille était attachée, comme la vôtre, à la monarchie, et mon père refusa de paraître à la cour de l'empereur.

LA COMTESSE.

Oui : il avait la manie de la fidélité, comme moi!

HENRI.

Mais le jour où j'eus quinze ans : « Mon fils, me dit-il, « j'avais prêté serment au roi, j'ai dû le tenir et rester « inactif. Toi, tu es libre, un homme doit ses services à « son pays ; tu entreras à seize ans à l'École militaire, et « à dix-huit dans l'armée. » Je répondis en m'engageant le lendemain comme soldat et je fis la campagne de Russie et d'Allemagne. C'est vous dire mon peu de sympathie pour le gouvernement que vous aimez... et cepen dant, je vous le jure, je n'ai jamais conspiré... et je ne conspirerai jamais, parce que j'ai horreur de la guerre civile, et que, quand un Français tire sur un Français, c'est au cœur de la France elle-même qu'il frappe! Il y a un mois pourtant, au moment où venait d'éclater la conspiration du capitaine Ledoux, j'entre un matin à Lyon ; je vois rangé sur la place Bellecour un peloton d'infanterie, et avant que j'aie pu demander quelle exécution s'apprêtait... arrive une voiture de place suivie de carabiniers à cheval ; j'en vois descendre, entre deux soldats, un vieillard en cheveux blancs, en grand uniforme, et je reconnais... qui?... mon ancien général! le brave comte Lambert, qui a reçu vingt blessures au service de notre pays!... Je m'élance, croyant qu'on l'amenait sur cette place pour le fusiller! non! c'était bien pis encore... pour le dégrader!... Était-il coupable? je l'ignore... mais quelque crime politique qu'ait commis un brave soldat, on ne le dégrade pas, on le tue! Aussi, quand je vis un jeune commandant arracher à ce vieillard sa décoration, je ne me connus plus moi-même, je m'élançai vers mon ancien général, et, lui remettant la croix que j'avais reçue de sa main, je m'écriai : Vive l'Empereur!

LA COMTESSE.

Malheureux!

HENRI.

Ce qui arriva, vous le devinez ; saisi, arrêté comme un chef de conspiration, je serais encore en prison, ou plutôt je n'y serais plus, si un des geôliers, gagné par vous, ne m'avait donné les moyens de fuir, ici... chez une royaliste, mon ennemie, ici, où j'ai le double bonheur d'être sauvé, et d'être sauvé par vous. Voilà mon crime !

LA COMTESSE.

Dites votre gloire, Henri. J'étais bien résolue ce matin à vous sauver, mais maintenant... qu'ils viennent vous chercher auprès de moi !

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, LÉONIE, en habit de cheval.

LÉONIE.

Me voici, ma tante... Suis-je bien ?

LA COMTESSE, l'ajustant.

Très bien, chère enfant ; ta cravate un peu moins haute... (A Henri.) Charles, allez voir si mon frère est prêt ! (Henri sort.)

LA COMTESSE, à Léonie, tout en l'ajustant.

Qui t'a donné cette belle rose ?

LÉONIE.

Monsieur de Grignon !

LA COMTESSE.

Je ne l'ai pas encore vu d'aujourd'hui, notre cher hôte.

LÉONIE.

Il monte... je l'ai laissé au bas du perron, admirant le cheval de mon oncle !

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, DE GRIGNON.

DE GRIGNON, au fond.

Quel bel animal! quel feu! quelle vigueur! qu'on doit être heureux de se sentir emporté sur cet ouragan vivant!

LA COMTESSE.

Le curieux, c'est qu'il le croit!

DE GRIGNON, descendant la scène et apercevant la comtesse et Léonie qu'il salue.

Ah! mademoiselle!... madame la comtes e!...

LA COMTESSE.

Bonjour, mon hôte! Ah çà! vous aurez donc toujours la manie de l'héroïsme! je vous entendais là, tout à l'heure, vous extasier sur le bonheur de s'élancer sur un cheval indompté. Je parie que vous regrettez de n'avoir pas monté Bucéphale...

DE GRIGNON, avec enthousiasme.

Vous dites vrai, madame! c'est si beau... c'est... si... oh!...

LA COMTESSE.

Vous ne trouvez pas le second adjectif... je vais vous rendre le service de vous interrompre; tenez, il y a là des journaux et des lettres!

DE GRIGNON.

Pour moi?

LA COMTESSE.

Oui, là... sur la table.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, HENRI.

HENRI.

M. de Kermadio est aux ordres de Mademoiselle...

LA COMTESSE, à Léonie.

Je vais te mettre à cheval... (A de Grignon, qui va pour la suivre.) Lisez votre lettre, lisez, je remonte à l'instant. Viens, Léonie... (Elles sortent suivies par Henri.)

SCÈNE IX

DE GRIGNON, seul, la suivant des yeux.

Quel est le mauvais génie qui m'a mis au cœur une passion insensée pour cette femme? une femme qui a été héroïque en Vendée, une femme qui adore le courage! Aussi, pour lui plaire il n'est pas d'action intrépide que je ne rêve... pas de péril auquel je ne m'expose... en imagination!... Dès que je pense à elle, rien ne m'effraie... je me crois un héros... moi! un maître des requêtes, qui par état n'y suis pas obligé... et quand je dis que je me crois... c'est que je le suis... en théorie! Par malheur, il n'en est pas tout à fait de même dans la pratique... C'est inconcevable, c'est inouï! il y a là un mystère qui ne peut s'expliquer que par des raisons de naissance!... C'est dans le sang! Je tiens à la fois de ma mère, qui était le courage en personne, et de mon père, qui était la prudence même!... Les imbéciles me diront à cela : Eh bien! monsieur, restez toujours le fils de votre père;

n'approchez pas du danger... (Avec colère.) Mais, est-ce que je le peux, monsieur? est-ce que ma mère me le permet, monsieur? Est-ce que, s'il pointe à l'horizon quelque occasion d'héroïsme, le maudit démon maternel qui s'agite en moi ne précipite pas ma langue à des paroles compromettantes? Est-ce que ma moitié héroïque ne s'offre pas, ne s'engage pas?... Comme tout à l'heure, à la vue de ce beau cheval fougueux et écumant que je brûlais d'enfourcher... parce qu'un autre était dessus... et si l'on m'avait dit: « Montez-le, » alors mon autre moitié, ma moitié paternelle, l'aurait emporté, et adieu ma réputation!... Ah! c'est affreux! c'est affreux! être brave... et nerveux!... et penser que, pour comble de maux, me voilà amoureux fou d'une femme dont la vue m'anime... m'exalte!... Elle me fera faire quelque exploit, quelque sottise, j'en suis sûr... Jusqu'à présent je m'en suis assez bien tiré... Je n'ai eu à dépenser que des paroles... mais cela ne durera peut-être pas... et alors... repoussé, méprisé par elle... (Avec résolution.) Il n'y a qu'un moyen d'en sortir!... c'est de l'épouser!... Une fois marié, je suis père; une fois père, j'ai le droit d'être prudent avec honneur!... Que dis-je? le droit!... c'est un devoir... un père de famille se doit à sa femme et à ses enfants. Un bonapartiste insulte le roi devant moi... je ne peux pas le provoquer... je suis père de famille. Qu'il arrive une inondation, un incendie, une peste, je me sauve... je suis père de famille! Il faut donc se hâter d'être père de famille le plus tôt possible! (Se mettant à la table à gauche et écrivant.) Et pour cela risquons ma déclaration bien chaude, bien brûlante... comme je la sens... Plaçons-la ici... sous ce miroir... elle la verra... elle la lira... et espérons!

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE, soutenant Léonie et entrant avec elle par le fond.

LA COMTESSE, dans la coulisse.

Louis !... Joseph !...

DE GRIGNON.

Elle appelle... (Il va au fond au moment où la comtesse entre, et l'aide à soutenir Léonie qu'ils placent tous les deux sur le canapé à droite.)

DE GRIGNON.

Qu'y a-t-il donc ?

LA COMTESSE.

Un accident ; mais elle commence à reprendre ses sens.

DE GRIGNON.

Elle n'est pas blessée ?...

LA COMTESSE.

Non : grâce au ciel ! mais je crains que la secousse, l'émotion... Sonnez donc, mon ami, je vous prie...

DE GRIGNON.

Que désirez-vous ?

LA COMTESSE.

Qu'on aille à l'instant à Saint-Andéol chercher le médecin.

DE GRIGNON.

J'y vais moi-même et je le ramène.

LA COMTESSE.

J'accepte ; vous êtes bon !

DE GRIGNON, à part.

J'aime autant ne pas être là quand elle lira mon billet... (Haut.) Je pars et je reviens. (Il sort.)

SCÈNE XI

LA COMTESSE, LÉONIE, assise.

LÉONIE, encore sans connaissance.

Ma tante!... ma tante!... si vous saviez... je n'y puis croire encore... j'étais si en colère... c'est-à-dire si ingrate!... ce pauvre jeune homme à qui je dois la vie!

COMTESSE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LÉONIE, revenant à elle.

C'est une aventure si étonnante... ou plutôt... si heureuse! Imaginez-vous, ma tante, que Charles....(Se reprenant. non, M. Henri..... non..... je disais bien!..... Charles... ce pauvre Charles...

LA COMTESSE, vivement.

Tu sais tout?

LÉONIE, avec joie.

Eh! oui, sans doute!

LA COMTESSE, avec effroi.

O ciel!

LÉONIE, vivement et se levant du canapé.

Je me tairai, ma tante, je me tairai, je vous le jure... Je vous aiderai à le protéger, à le défendre... j'y suis bien forcée maintenant... ne fût-ce que par reconnaissance...

LA COMTESSE, avec impatience.

Mais tout cela ne m'explique pas...

LÉONIE, avec joie.

C'est juste...il me semble que tout le monde doit savoir... et il n'y a que moi... c'est-à-dire nous deux... Voilà donc que nous galopions dans le parc avec mon

oncle, quand tout à coup son cheval prend peur, la ponette en fait autant et m'emporte du côté du bois. Déjà ma jupe s'était accrochée à une branche ; j'allais être arrachée de ma selle, et traînée peut-être sur la route, quand Charles... M. Charles, se précipite à terre, se jette hardiment au-devant de la ponette, l'arrête d'une main, me retient de l'autre, et me dépose à moitié évanouie sur le gazon.

LA COMTESSE.

Brave garçon !

LÉONIE.

Et malgré cela j'étais d'une colère...

LA COMTESSE.

Tu lui en voulais de te sauver?

LÉONIE.

Non pas de me sauver, mais de me sauver avec si peu de respect! Imaginez-vous, ma tante, qu'il me prenait les mains pour me les réchauffer... qu'il me faisait respirer un flacon... je vous demande si un domestique doit avoir un flacon... et qu'il répétait sans cesse comme il aurait fait pour son égale... « Pauvre enfant ! pauvre enfant ! »... Je ne pouvais pas répondre, parce que j'étais évanouie... mais j'étais très en colère en dedans. Et lorsqu'en ouvrant les yeux, je le trouvai à mes genoux... presque aussi pâle que moi, et qu'il me tendit la main en me disant : « Eh bien ! chère demoiselle, comment vous trouvez-vous ? » mon indignation fut telle que je répondis par un coup de cravache, dont je frappai la main qu'il osait me tendre... puis, je fondis en larmes... sans savoir pourquoi...

LA COMTESSE, avec un commencement d'inquiétude.

Eh bien, après?

LÉONIE.

Après ?... Jugez de ma surprise, de ma joie, quand je

le vis se relever en souriant... découvrir sa tête avec une grâce charmante, et me dire, après m'avoir saluée: « Que votre légitime orgueil ne s'alarme pas de ma témérité, mademoiselle ; celui qui a osé tendre la main à mademoiselle de Villegontier, ce n'est pas Charles, le valet de chambre, c'est M. Henri de Flavigneul, le proscrit. »

LA COMTESSE.

Ah ! le malheureux ! il se perdra !

LÉONIE.

Se perdre, parce qu'il m'a confié son secret !

LA COMTESSE.

Qui me dit que tu sauras le garder?

LÉONIE.

Vous croyez mon cœur capable de le trahir!...

LA COMTESSE.

Le trahir!... Dieu me garde d'un tel soupçon!... mais c'est ta bonté même, ce sont tes craintes qui te trahiront !

LÉONIE, avec élan.

Ah ! ne redoutez rien... je serai forte... il s'agit de lui !

LA COMTESSE, vivement.

De lui !

LÉONIE, avec abandon.

Pardonnez-moi!... Je ne puis vous cacher ce qui se passe dans mon âme... Mais pourquoi vous le cacher, à vous ? Eh bien, oui, une force, une joie ineffable remplissent mon cœur tout entier... J'étais si malheureuse depuis quinze jours; je ne pouvais m'expliquer à moi-même ce que je ressentais... ou plutôt je ne l'osais pas : c'était de la honte, de la colère... je me sentais entraînée vers un abîme, et cependant j'y tombais avec joie.

LA COMTESSE, avec anxiété.

Que veux-tu dire?...

LÉONIE.

Je comprends tout maintenant... Si j'étais aussi indignée contre lui... et contre moi, ma tante, c'est que je l'aimais!...

LA COMTESSE, avec explosion.

Vous l'aimez!...

LÉONIE.

Qu'avez-vous donc?...

LA COMTESSE, froidement.

Rien! rien!... Vous l'aimez!...

LÉONIE.

Vous semblez irritée contre moi, chère tante...

LA COMTESSE, de même.

Irritée!... moi... non!... je ne suis pas irritée... Pourquoi serais-je irritée?

LÉONIE.

Je l'ignore!... peut-être.... est-ce de ma confiance trop tardive... Je vous aurais dit plus tôt mon secret si je l'avais su plus tôt!

LA COMTESSE.

Qui vous reproche votre manque de confiance?... Laissez-moi... j'ai besoin d'être seule!...

LÉONIE, avec douleur.

Oh! mais... vous m'en voulez!...

LA COMTESSE, avec impatience.

Mais non, vous dis-je...

LÉONIE.

Vous ne m'avez jamais parlé ainsi! vous ne me dites plus *toi*.

LA COMTESSE, avec émotion.

Tu pleures?... Pardon, chère enfant, pardon! Si je t'ai affligée, c'est que moi-même... je souffrais... oh! cruellement!... je souffre encore... Laisse-moi seule un mo-

ment... je t'en prie!... (Elle regarde Léonie, puis l'embrasse vivement Va-t'en! va-t'en!...

LÉONIE, en s'en allant.

A la bonne heure, au moins. (Elle sort.)

SCÈNE XII

LA COMTESSE, seule.

Elle l'aime! Pourquoi ne l'aimerait-elle pas?... N'est-elle pas jeune comme lui? riche et noble comme lui?... Pourquoi donc souffré-je tant de cette pensée? Pourquoi, pendant qu'elle me parlait... ressentais-je contre elle un sentiment de colère... d'aversion, de... Non, ce n'est pas possible! depuis quinze jours ne veillais-je pas sur lui comme une amie... ne lui parlais-je pas comme une mère?... ce matin, ne l'ai-je pas remercié de ce qu'il m'appelait « ma sœur? » Ah! malgré moi le voile tombe!... ce langage maternel n'était qu'une ruse de mon cœur pour se tromper lui-même... je ne cherchais dans ces titres menteurs de sœur ou de mère qu'un prétexte, que le droit de ne lui rien cacher de ma tendresse... Ce n'est pas de l'intérêt... de l'amitié... du dévouement... c'est de l'amour!... J'aime!... (Avec effroi.) J'aime!... moi! et ma rivale, c'est l'enfant de mon cœur, c'est un ange de grâce, de bonté... Ah! tu n'as qu'une résolution à prendre! renferme, renferme ta fôlle passion dans ton cœur comme une honte, cache-la, étouffe-la! (Après un moment de silence.) Je ne peux pas! Depuis que ce feu couvert a éclaté à mes propres yeux, depuis que je me suis avoué mon amour à moi-même... il croît à chaque pensée, à chaque parole!... je le sens qui m'envahit comme un flot qui monte!... (Avec résolution.) Eh bien! pourquoi le combattre?

Léonie aime Henri, c'est vrai... mais lui, il ne l'aime pas encore... il aurait parlé, s'il l'aimait... elle me l'aurait dit, s'il avait parlé.... (Avec joie.) Il est libre! eh bien! qu'il choisisse!... Elle est bien belle déjà... on dit que je le suis encore... Qu'il prononce!... (Avec douleur.) Pauvre enfant!... elle l'aime tant!... Ah Dieu! je l'aime mille fois davantage! Elle aime, elle, comme on aime à seize ans, quand on a l'avenir devant soi et que le cœur est assez riche pour guérir, se consoler, oublier et renaître!... mais à trente ans notre amour est notre vie tout entière... Allons! il faut lutter avec elle... luttons... non pas de ruse ou de perfidie féminine... non! mais de dévouement, d'affection, de charme... On dit que j'ai de l'esprit, servons-nous-en... Léonie a ses seize ans, qu'elle se défende!... et si je triomphe aujourd'hui... ah! je réponds de l'avenir... je rendrai Henri si heureux que son bonheur m'absoudra du mien! (Après un moment de silence.) Mais triompherai-je? sais-je seulement s'il m'est permis de lutter?... qui me l'apprendra? Quand on a un grand nom, du crédit, de la fortune... ceux qui nous entourent nous disent-ils la vérité?... (Elle prend sur la table à gauche un miroir.) Ma main tremble en prenant ce miroir... ce n'est pas le trouble de la coquetterie... non, c'est mon cœur qui fait trembler ma main... je ne me trouverai jamais telle que je voudrais être... ne regardons pas!... (Après un moment d'hésitation, elle regarde, fait un sourire et dit ensuite :) Oui!.. mais il en a trompé tant d'autres! (Elle remet le miroir sur la table et aperçoit la lettre que de Grignon avait mise dessous.) Quelle est cette lettre?... A madame la comtesse d'Autreval!... (Regardant la signature.) De M. de Grignon! Eh bien!.. lisons! (Au moment où elle ouvre la lettre, de Grignon paraît au fond.)

SCÈNE XIII

LA COMTESSE, DE GRIGNON

DE GRIGNON, au fond.

Elle tient ma lettre!

LA COMTESSE, lisant.

Qu'ai-je lu?

DE GRIGNON, au fond.

Elle ne me semble pas trop irritée!

LA COMTESSE, continuant de lire.

Oui... oui... c'est bien le langage d'un amour vrai... l'accent de la passion... le cri du cœur!

DE GRIGNON, à part.

Elle se parle à elle-même...

LA COMTESSE, tenant toujours la lettre.

Il m'aime!... on peut donc m'aimer encore!... Il demande ma main!... on peut donc songer à m'épouser encore!

DE GRIGNON, s'avançant.

Ma foi... je me risque! (Il fait un pas en se mettant à tousser.

LA COMTESSE, se retournant et l'apercevant.

Est-ce vous qui avez écrit cette lettre?

DE GRIGNON.

Cette lettre... celle que tout à l'heure... (A part.) Ah! mon Dieu!

LA COMTESSE, vivement

Répondez... est-ce vous?

DE GRIGNON.

Eh bien! oui, madame.

LA COMTESSE, de même.

Et ce qu'elle contient est bien l'expression de votre pensée?

DE GRIGNON.

Certainement.

LA COMTESSE.

Vous m'aimez?... vous me demandez ma main?

DE GRIGNON.

Et pourquoi pas?

LA COMTESSE.

Vous, à vingt-cinq ans?

DE GRIGNON.

Eh! qu'importe l'âge! tout ce que je sais, tout ce que je peux vous dire... c'est que vous êtes jeune et belle... ce que je sais, c'est que je vous aime.

LA COMTESSE, avec joie.

Vous m'aimez?

DE GRIGNON.

Et dussiez-vous ne pas me le pardonner... dussiez-vous m'en vouloir!

LA COMTESSE, de même.

Vous en vouloir! mon ami, mon véritable ami... ainsi, c'est bien certain, vous m'aimez? vous me trouvez belle?... Ah! jamais paroles ne m'ont été si douces... et si vous saviez... si je pouvais vous dire...

DE GRIGNON.

Ah! je n'en demande pas tant... l'émotion... le trouble où je vous vois suffiraient à me faire perdre la raison. (On entend en dehors, à droite, le bruit d'un orchestre.)

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que cela?

DE GRIGNON.

Ah! mon Dieu! j'oubliais... une surprise... une fête... la vôtre.

LA COMTESSE.

Ma fête!... je n'y pensais plus.

DE GRIGNON.

Mais nous y pensions, nous et votre nièce... et là, dans le grand salon, vos amis, les habitants du village... tous vos gens...

LA COMTESSE.

Mes gens!...

DE GRIGNON.

Bal champêtre et concert.

LA COMTESSE.

Un bal!... un concert... (A part.) Il sera là. (Haut.) Oh! merci, mon ami; venez, venez, nous danserons...

DE GRIGNON.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Nous chanterons...

DE GRIGNON.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Pour eux!... avec eux!...

DE GRIGNON.

Oui, madame.

LA COMTESSE, à part.

Il sera là!... il nous entendra... il nous jugera... (A de Grignon.) Venez, mon ami, je suis si heureuse.

DE GRIGNON.

Et moi donc!

LA COMTESSE.

Venez, venez! (Ils sortent par la porte à droite.)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

DE GRIGNON, sortant de l'appartement à droite, puis MONTRICHARD, entrant par le fond.

DE GRIGNON.

C'est étonnant!... depuis l'aveu qu'elle m'a fait... elle ne me regarde plus!... Et pourtant... quand je me rappelle son trouble de ce matin, sa physionomie... tout me dit que je suis aimé... tout... excepté elle!... Ah! c'est qu'une lettre passionnée... des paroles brûlantes ne suffisent pas pour la convaincre de mon amour... il faudrait des preuves réelles... des actions... (Remontant le théâtre et voyant M. de Montrichard qui entre précédé d'un maréchal des logis de dragons. auquel il parle bas.) Quel est cet étranger?

MONTRICHARD, au dragon.

Que mes ordres soient exécutés de point en point! Rien de plus, rien de moins. Vous entendez?

LE DRAGON, saluant et se retirant.

Oui, monsieur le préfet.

MONTRICHARD, s'avançant et saluant de Grignon.

Madame la comtesse d'Autreval, monsieur?

DE GRIGNON.

Elle est au salon, environnée de tous ses amis, dont elle reçoit les bouquets... C'est sa fête... mais dès qu'elle saura que M. le préfet du département...

MONTRICHARD.

Vous me connaissez, monsieur?

DE GRIGNON.

Je viens d'entendre prononcer votre nom. (Faisant quelques pas vers le salon.) Et je vais...

MONTRICHARD.

Ne vous dérangez pas, de grâce! rien ne me presse. Quand on est porteur de fâcheuses nouvelles...

DE GRIGNON.

Ah! mon Dieu!

MONTRICHARD.

La comtesse, que je connais depuis longtemps, a toujours été parfaite pour moi, et dernièrement encore, le ministre ne m'a pas laissé ignorer qu'elle avait parlé en ma faveur.

DE GRIGNON.

Elle est fort bien en cour, et je conçois qu'il vous soit pénible...

MONTRICHARD.

Pour la première visite que je lui fais...

DE GRIGNON.

De lui apporter une mauvaise nouvelle.

MONTRICHARD, froidement.

Plusieurs, monsieur.

DE GRIGNON, effrayé.

Et lesquelles?

MONTRICHARD.

Lesquelles?... mais d'abord une qui est assez grave, le feu vient de prendre à l'une des fermes de madame la comtesse.

DE GRIGNON.

Vous en êtes sûr?

MONTRICHARD.

Nous l'avons aperçu de la grande route où nous passions, et comme je ne pouvais détacher aucun des gens de mon escorte... pour des motifs sérieux...

DE GRIGNON.

Ah!

MONTRICHARD.

Oui, fort sérieux! J'ai dirigé sur la ferme tous les paysans que j'ai rencontrés sur mon chemin, ordonnant qu'on m'envoyât au plus tôt des nouvelles de l'incendie. (Il remonte le théâtre.)

DE GRIGNON, sur le devant du théâtre.

Un incendie!... quelle belle occasion d'héroïsme!... Si j'y allais?... Quel effet sur la comtesse, quand elle demandera : « Où donc est M. de Grignon? » et qu'on lui répondra : « Il est au feu... pour vous... pour vous, comtesse!... » (A Montrichard.) Monsieur, cette ferme est-elle loin d'ici?

MONTRICHARD.

A une demi-lieue à peine, et si l'on pouvait y envoyer une pompe à incendie...

DE GRIGNON, avec chaleur.

Une pompe?... j'y vais moi-même... Il y en a une à la ville voisine, et je cours...

MONTRICHARD.

Très bien, monsieur, très bien!... Mais attendez... on ne vous la confierait peut-être pas sans un ordre de moi, et si vous le permettez...

DE GRIGNON.

Si je le permets!... (Montrichard se met à la table de gauche et cherche autour de lui ce qu'il faut pour écrire; ne le trouvant pas, il tire un carnet de sa poche et trace quelques lignes au crayon.)

DE GRIGNON, se promenant pendant ce temps avec agitation.

Est-il un plus beau rôle que celui de sauveur dans un incendie!... marcher sur des poutres enflammées!... disparaître au milieu des tourbillons de fumée et de feu... au moment le plus terrible... quand la toiture va s'écrouler... Voir tout à coup à une fenêtre un vieillard, une femme qui tend vers vous les bras, en s'écriant : « Sau-

vez-moi! sauvez-moi!... » Alors, s'élancer au milieu des cris de la foule : « Vous allez vous perdre!... » N'importe!... C'est une mort certaine!... N'importe!... (S'interrompant et s'adressant à Montrichard.) Le fermier a-t-il des enfants?...

MONTRICHARD, écrivant toujours.

Trois... je crois...

DE GRIGNON, avec joie.

Trois enfants... quel bonheur!... (A Montrichard.) En bas âge?...

MONTRICHARD, écrivant toujours.

Oui...

DE GRIGNON, à part.

Tant mieux! c'est plus facile à sauver!... Puis, rendre trois enfants à leur mère!... Et comme la comtesse me recevra, quand je reviendrai escorté par tous les hommes de la ferme... porté sur un brancard de feuillages... les vêtements brûlés... le visage noirci... Ah!... ma tête s'exalte... Donnez... donnez, monsieur!... J'y vais... j'y cours!

MONTRICHARD, lui remettant le billet.

A merveille!... (A part.) Quel enthousiasme dans ce jeune homme!... (A de Grignon, qui a fait un pas pour s'éloigner.) Veuillez en même temps vous informer de ce pauvre garçon de ferme que nous avons rencontré sur la route, et qu'on rapportait blessé du lieu de l'incendie.

DE GRIGNON, commençant à avoir peur.

Ah!... ah!... blessé!... légèrement, sans doute...

MONTRICHARD.

Hélas!... non... la peau lui tombait du visage comme s'il avait été brûlé vif...

DE GRIGNON.

Ah!... la peau... lui... tombait...

MONTRICHARD.

Le plus dangereux... c'est une poutre qui lui a enfoncé trois côtes...

DE GRIGNON.

Enfoncé trois côtes!... voyez-vous cela!... En voulant porter secours?...

MONTRICHARD.

Oui, monsieur. Mais partez, partez!...

DE GRIGNON, immobile et restant sur place.

Oui... monsieur... le temps de faire seller un cheval... par mon domestique... qui en même temps pourrait bien y aller lui-même... car enfin... cela le regarde... dès qu'il s'agit de porter une lettre... il s'en acquittera mieux que moi... il ira plus vite...

UN BRIGADIER DE GENDARMERIE entre dans ce moment, et s'adressant à M. de Montrichard.

Monsieur le préfet, un exprès arrive, annonçant que le feu est éteint!

MONTRICHARD.

Tant mieux!

DE GRIGNON, vivement.

Éteint!... Quelle fatalité!... au moment où j'y allais! (A Montrichard.) Car j'y allais, vous l'avez vu, je partais...

LE BRIGADIER, bas, à Montrichard.

Le sous-lieutenant a placé à l'extérieur tous nos hommes, comme vous l'aviez indiqué... mais il a de nouveaux renseignements dont il voudrait faire part à monsieur le préfet.

MONTRICHARD, à part.

Très bien... Je tiens à les connaître et à les vérifier avant de voir la comtesse... (Haut, à de Grignon.) Veuillez, monsieur, ne pas parler de mon arrivée à madame d'Autreval, car un devoir imprévu m'oblige à vous quitter; mais je reviens à l'instant. (Il sort.)

DE GRIGNON, se promenant avec agitation.

Malédiction!... Il n'y eut jamais une occasion pareille!... un incendie que j'aurais trouvé éteint! de l'héroïsme et

pas de danger! Ah! si jamais j'en rencontre une autre!... Voici la comtesse!... Toujours rêveuse, comme ce matin... Mais est-ce à moi qu'elle pense?... (S'approchant d'elle.) Madame...

SCÈNE II

DE GRIGNON, LA COMTESSE, sortant de l'appartement à droite.

LA COMTESSE, distraite.

Ah! c'est vous, mon cher de Grignon!...

DE GRIGNON, à part.

Elle a dit mon cher de Grignon!...

LA COMTESSE, qui a l'air préoccupé et regarde dans la salle de bal.

Eh! pourquoi donc n'êtes-vous pas dans la salle de bal? Un bal champêtre au milieu du salon : le château et la erme... grands seigneurs et femmes de chambre...

DE GRIGNON.

J'étais ici... m'occupant de vos intérêts... Une de vos fermes où le feu avait pris... mais il est éteint, par malheur pour moi...

LA COMTESSE, distraite.

Comment cela?

DE GRIGNON, avec chaleur.

J'aurais été si heureux de m'exposer pour vous!... car, sachez-le bien, je vous aime plus que moi-même... plus que ma vie.

LA COMTESSE, riant, mais rêveuse.

C'est beaucoup!

DE GRIGNON.

Vous en doutez?

LA COMTESSE.

Vous m'aimez bien, je le crois; mais plus que la vie... non!... Vous n'assistiez seulement pas à notre concert.

DE GRIGNON, avec enthousiasme.

J'y étais, madame!... j'ai entendu votre admirable duo avec votre nièce... Quel enthousiasme général!... vos gens eux-mêmes, qui écoutaient de l'antichambre... étaient ravis... transportés... un surtout... votre nouveau domestique...

LA COMTESSE, vivement.

Charles!...

DE GRIGNON.

Oui, Charles... Il criait brava encore plus fort que moi...

LA COMTESSE, avec affectation.

Ah! ce cher de Grignon, que j'accusais... que je méconnaissais!...

DE GRIGNON, à part.

Je l'ai ramenée enfin au même point que ce matin.

LA COMTESSE.

Ainsi, vous et Charles, vous m'applaudissiez?...

DE GRIGNON, apercevant Henri qui entre par le fond.

Mais certainement... Et tenez, il pourrait vous le dire lui-même, car le voici qui vient de ce côté...

LA COMTESSE, à part.

Lui!... (Vivement, à de Grignon.) Mon ami... j'ai eu des torts avec vous... je veux les réparer... Allez m'attendre dans le salon, et nous ouvrirons le bal ensemble...

DE GRIGNON, avec ivresse.

J'y cours... madame... j'y cours! (S'éloignant par la droite). Cela va bien! cela va bien!

SCENE III

LA COMTESSE, puis HENRI.

HENRI.

C'est vous, enfin, comtesse; je vous cherchais de tous côtés...

LA COMTESSE, émue.

Et pourquoi donc, Henri?

HENRI, avec exaltation.

Pourquoi? pour vous dire tout ce que j'ai dans l'âme! le dire si je le puis... car comment exprimer ce que j'ai ressenti... puisque personne n'a jamais vu ce que je viens de voir... n'a jamais entendu ce que je viens d'entendre!...

LA COMTESSE, souriant, mais émue.

Quel enthousiasme! et qui donc a pu le causer?

HENRI.

Qui? vous et elle!...

LA COMTESSE.

Comment?

HENRI.

Elle et vous!... vous deux, que je ne veux plus séparer dans ma pensée; vous deux, qui venez de m'apparaître unies, confondues... comme deux sœurs!

LA COMTESSE, riant.

Ou comme deux roses sur la même tige... ou comme deux étoiles dans la même constellation... Mais cependant, avouez-le, la rose cadette était la plus belle!

HENRI.

Comment vous le dire, puisque je ne le sais pas moi-même? Aucune n'était la plus belle... car elles s'embel-

lissaient l'une l'autre, car le front pur et angélique de la plus jeune faisait ressortir le front poétique et brillant de l'aînée!... Vous souriez... que serait-ce donc... si je vous racontais mes impressions pendant le duo que vous avez chanté ensemble?...

LA COMTESSE, gaiement.

Racontez... racontez... je suis curieuse de voir comment vous sortirez de cet embarras...

HENRI, gaiement.

Je n'en sortirai pas... et mon bonheur est dans cet embarras même...

LA COMTESSE.

C'est fort original!

HENRI.

Grâce à ma bienheureuse livrée, j'étais mêlé à vos fermiers et à vos gens... Eh bien!... à peine vos premières notes entendues, car c'était vous qui commenciez, à peine votre belle voix touchante eut-elle attaqué ce cantabile admirable, que des larmes coulèrent de tous les yeux...

LA COMTESSE.

Prenez garde!... vous allez être infidèle à la seconde étoile!...

HENRI.

Vos railleries ne m'arrêteront pas... Ces intelligences incultes... ces oreilles grossières devenaient fines et délicates en vous écoutant... elles ne se rendaient compte de rien, et cependant elles comprenaient tout!...

LA COMTESSE.

Et Léonie?...

HENRI.

Elle parut à son tour... et, je vous l'avoue, quand elle commença, une sorte de pitié me saisit pour elle... Pauvre enfant! me dis-je... comme elle va paraître gauche et inexpérimentée!

LA COMTESSE, avec plus de vivacité.

Eh bien?...

HENRI.

Eh bien, j'avais raison!... Son inexpérience se trahissait dans chaque note... mais je ne sais comment cette inexpérience avait un charme que je ne puis rendre!...

LA COMTESSE.

Ah!...

HENRI.

On ne pouvait s'empêcher de sourire en entendant cette voix enfantine après la vôtre... et cependant, ce contraste même lui prêtait quelque chose de naïf... de frais...

LA COMTESSE.

Prenez garde! voici la première étoile qui pâlit à son tour.

HENRI, avec chaleur.

Non!... non!... car les voilà toutes deux réunies! car l'ensemble du duo commence, car votre voix émouvante et passionnée se mêle à son chant timide et pur... Oh! alors... alors... il sortit de ce mélange je ne sais quelle impression qui tenait de l'enchantement. Ce n'étaient plus seulement vos deux voix qui se confondaient, c'étaient vos deux personnes... vous ne formiez plus qu'un seul être! charmant... complet... représentant à la fois la jeune fille et la femme, tout semblable enfin à un rameau de cet arbre fortuné qui croît sous le ciel de Naples, et porte sur une même branche et des fleurs et des fruits!

LA COMTESSE, à part.

J'espère.

HENRI, poussant uu cri

Ah! mon Dieu!

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous?

HENRI.

Une contredanse que j'ai promise.

LA COMTESSE.

A qui?

HENRI.

A Catherine, votre fermière, vis-à-vis mademoiselle Léonie, votre nièce, contredanse que j'oubliais près de vous.

LA COMTESSE, avec joie.

Est-il possible!

HENRI.

Heureusement l'orchestre n'a pas encore donné le signal... et je cours...

LA COMTESSE.

Oui, mon ami... il ne faut pas faire attendre... madame Catherine la fermière... Allez!... allez!... (Pendant qu'Henri sort par la droite, après avoir baisé la main de la comtesse qui le suit des yeux, Léonie entre doucement par la porte du fond, et s'approchant de la comtesse.)

LÉONIE.

Ma tante!...

LA COMTESSE.

Toi! je te croyais invitée pour cette contredanse...

LÉONIE.

Oui.

LA COMTESSE.

Eh bien! tu n'y vas pas?

LÉONIE.

C'est qu'auparavant j'aurais un conseil à vous demander.

LA COMTESSE.

Comment?...

LÉONIE.

Je vais vous dire... Pendant que je chantais... j'ai vu

des larmes dans ses yeux... à lui! et c'est déjà un bon commencement... Cela prouve que je ne lui déplais pas... n'est-ce pas, ma tante!

LA COMTESSE.

Sans doute...

LÉONIE.

Mais c'est qu'il m'a priée de lui faire vis-à-vis, et j'ai une grande peur que ma danse ne vienne détruire le bon effet de mon chant... j'ai envie de ne pas danser.

LA COMTESSE.

Y penses-tu?

LÉONIE.

J'ai tant de défauts en dansant... Hier encore, vou me le disiez vous-même... trop de raideur dans les bras.. les épaules pas assez effacées...

LA COMTESSE, avec franchise:

Et malgré cela tu étais charmante.

LÉONIE, vivement.

Vraiment?...

LA COMTESSE, s'oubliant.

Que trop!

LÉONIE.

Ah! tant mieux! (Avec contentement.) Je vais danser, ma tante, je vais danser. (Gaiement.) Et puis je tâcherai de me corriger... et la première fois que je danserai avec lui... ce qui ne tardera pas, je l'espère... (S'arrêtant.)

LA COMTESSE.

Eh bien!... qui te retient?...

LÉONIE.

Un autre conseil que j'aurais encore à vous demander... un conseil... pour lui plaire... (Elle regarde autour d'elle a ve inquiétude.) Nous avons le temps encore...

LA COMTESSE, à part.

Moi, lui apprendre?... Eh bien oui! si Henri me choisit après cela... c'est bien moi qu'il aimera.

LÉONIE, à demi-voix.

C'est pour ma coiffure... Si je plaçais, comme vous, quelque ornement dans mes cheveux... une fleur... ou plutôt... (Montrant un bracelet.) Ce bracelet de perles.

LA COMTESSE, vivement.

Enfant! qui ne sais pas que la plus belle couronne de la jeunesse, c'est la jeunesse elle-même, et qu'en voulant parer un front de seize ans, on le dépare...

LÉONIE.

Eh bien!... je ne mettrai rien... Merci, ma tante... adieu, ma tante!... (Elle fait un pas pour s'éloigner.) Ah! j'oubliais... S'il me parle en dansant... que lui dirai-je?... j'ai peur de rester court, et de lui paraître sotte par mon silence... Ah! ma tante, conseillez-moi; donnez-moi un sujet de conversation.

LA COMTESSE.

Moi?

LÉONIE.

Vous avez tant d'esprit, et votre esprit lui plaît tant!

LA COMTESSE, vivement.

Il te l'a dit?

LÉONIE.

Pendant plus d'un quart d'heure; ainsi il me semble que des paroles inspirées par vous garderaient quelque chose de votre grâce à ses yeux...

LA COMTESSE, à part.

Quelle singulière pensée lui vient là?...

LÉONIE, vivement.

J'y suis!... oui... oui... voilà mon sujet!... je suis certaine de lui plaire!... je parlerai...

LA COMTESSE.

De quoi?...

LÉONIE.

De vous!... Sur ce chapitre-là, je réponds de mon éloquence!

LA COMTESSE, avec effusion.

Ah! bonne et tendre nature... je veux...

LÉONIE.

J'entends la voix de monsieur Henri...

LA COMTESSE.

Henri!... (A part.) Quand il est là, je ne vois plus que lui!

LÉONIE.

Il m'attend... il me semble qu'il m'appelle... Adieu, ma tante... adieu!... (Elle sort par la droite.)

SCENE IV

LA COMTESSE, seule, regardant dans la salle du bal

Elle le rejoint... la contredanse commence... Il est vis-à-vis d'elle... comme il la regarde!... Il oublie que c'est à lui de danser. — Ils traversent... il lui donne la main... Mais que vois-je?... elle pâlit... la consternation se peint sur son visage? Que dis-je? sur tous les visages! Henri s'élance dans la cour, et Léonie revient éperdue...

SCÈNE V

LA COMTESSE, LÉONIE, rentrant.

LA COMTESSE.

Qu'as-tu? au nom du ciel, qu'as-tu?

LÉONIE, éperdue.

Des soldats... des dragons...

LA COMTESSE.

Des soldats!

LÉONIE.

Ils entourent le château, et des gendarmes viennent d'entrer dans la cour.

LA COMTESSE.

Ciel!

LÉONIE.

Ils viennent l'arrêter.

LA COMTESSE.

C'est impossible! venir l'arrêter chez moi, comtesse d'Autreval!... c'est impossible, te dis-je. Du calme! du calme!

LÉONIE.

Du calme!... vous pouvez en avoir vous, ma tante... vous ne l'aimez pas!

LA COMTESSE.

Tu crois? (A part.) Oh! s'il est en péril, il verra bien laquelle de nous deux l'aime le plus! (Apercevant Henri qui entre et courant à lui.)

SCÈNE VI

Les Précédents, HENRI, entrant par le fond.

LA COMTESSE, l'apercevant.

Eh bien!

HENRI, gaiement.

Eh bien!... ce sont effectivement des dragons qui me cherchent, de vrais dragons.

LA COMTESSE.

Qui vous l'a appris?

HENRI.

L'officier lui-même, que j'ai interrogé adroitement.

LÉONIE.

Comment avez-vous osé?...

HENRI, gaiement.

Il me semble que cela m'intéresse assez pour que je m'en informe...

LA COMTESSE.

Mais, enfin, que vous a-t-il dit?

HENRI.

Qu'il venait pour arrêter M. Henri de Flavigneul... C'est assez clair, ce me semble.

LÉONIE.

Perdu !

HENRI.

Est-ce que le malheur peut m'atteindre entre vous deux?...

LA COMTESSE.

Il dit vrai ; à nous deux de le sauver !

HENRI.

Permettez ! à nous trois... car je demande aussi à en être. Voyons... cherchons quelque bon déguisement, bien original...

LA COMTESSE.

Toujours du roman !...

HENRI.

En connaissez-vous un plus charmant?... (A la comtesse.) Ne me grondez pas : je me mets sous vos ordres.

LA COMTESSE.

Sachons d'abord quels sont nos ennemis...

HENRI.

Oui, mon général...

LA COMTESSE.

Comment se nomme l'officier des dragons?

HENRI.

Je l'ignore, mon général, mais il est accompagné du nouveau préfet, le terrible baron de Montrichard...

LÉONIE, éperdue.

Terrible!... oh! je meurs d'épouvante!

LA COMTESSE, passant près d'elle.

Mais ne pleure donc pas ainsi, malheureuse enfant!

LÉONIE.

Je ne peux pas m'en défendre!

LA COMTESSE.

Eh! crois-tu donc que la frayeur ne m'oppresse pas comme toi? mais je pense à lui, et ma douleur même me donne du courage...

HENRI, à la comtesse qui remonte vers le fond.

Qu'elle est belle!

LÉONIE, essuyant ses yeux, mais pleurant toujours.

Oui, ma tante... oui!... je vais essayer.

HENRI, à Léonie.

Qu'elle est touchante!... Ah! mon danger, je te bénis!... (A la comtesse.) Fâchez-vous... accusez-moi... je dirai toujours... ô mon danger, je te bénis!... Sans lui, vous verrais-je toutes deux à mes côtés, me plaignant, me défendant... Ah! vienne la sentence elle-même... je ne la regretterai pas... puisque, grâce à elle, je puis vous inspirer... (A Léonie.) à vous, tant de terreur... (A la comtesse.) à vous, tant de courage!

LA COMTESSE.

Vous êtes insupportable avec vos madrigaux... pensons au baron... S'il ose venir ici, c'est qu'il sait tout... c'est qu'on nous a trahis.

HENRI, avec insouciance.

Eh! qui donc? Est-ce que ma tête est mise à prix? est-ce que ma capture vaut une trahison?

LA COMTESSE.

Il y a des gens qui trahissent pour rien.

HENRI, souriant.

Il y a donc encore du désintéressement!...

LA COMTESSE.

Taisez-vous! On vient.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le baron de Montrichard, qui s'est présenté chez madame la comtesse, fait demander si elle veut bien lui faire l'honneur de le recevoir?

LÉONIE.

Ciel!

LA COMTESSE.

Certainement, avec plaisir. (Le domestique sort.) Le baron! et rien de décidé encore!

LÉONIE, à Henri.

Fuyez, monsieur, fuyez.

LA COMTESSE.

Au contraire!... qu'il reste!

HENRI.

Vous avez une idée?

LA COMTESSE.

Non, pas encore! mais il faut que vous restiez! que M. de Montrichard vous voie... vous voie comme domestique. On soupçonne plus difficilement ceux qu'on a vus d'abord sans les soupçonner...

HENRI.

Comme c'est vrai!

LÉONIE.

Que vous êtes heureuse, ma tante, d'avoir tant de présence d'esprit!... Comment faites-vous donc!...

LA COMTESSE, avec force.

Je meurs d'angoisse, ma fille! Allons, éloigne-toi... il faut que je sois seule avec le baron...

HENRI.

Seule?... oh! non pas!... je veux savoir ce que vous direz...

LA COMTESSE.

Vous... bien entendu... (A Léonie.) Va...! (Léonie sort.)

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le baron de Montrichard!

HENRI, à part.

C'est original!

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, HENRI, se tenant au fond à l'écart, MONTRICHARD.

LA COMTESSE, allant vivement à Montrichard.

Ah!... monsieur le baron... que je suis heureuse de vous voir!...

MONTRICHARD.

Je venais d'abord, madame, vous adresser mes remerciements...

LA COMTESSE.

Pour votre préfecture? eh bien! je les mérite; vous aviez un adversaire redoutable... mais j'ai tant cabalé... tant intrigué... car vous m'avez fait faire des choses dont je rougis... que j'ai fini par l'emporter...

MONTRICHARD.

Que de grâces à vous rendre, madame!... Et qui donc a pu me valoir un si honorable patronage?

LA COMTESSE.

Votre mérite, d'abord! oh! je vous connais de plus longue date que vous ne le croyez... nous avons fait la guerre l'un contre l'autre, en Vendée...

MONTRICHARD.

Et vous m'avez protégé, quoique ennemi?

LA COMTESSE.

Mieux encore... à titre d'ennemi... Je vous conterai cela un de ces jours... car vous me restez... Charles... (Henri ne répond pas.) Charles... délivrez M. le baron de son chapeau... (Mouvement du baron.) Oh! je le veux!... (A Henri.) Charles... allez chercher des rafraîchissements pour monsieur le baron... (Henri sort en riant.)

MONTRICHARD.

Vous me comblez...

LA COMTESSE.

Oui... je veux vous rendre la reconnaissance très difficile!

MONTRICHARD.

Vraiment, madame!... Eh bien! jugez de ma joie, je crois que je viens de trouver le moyen de m'acquitter vis-à-vis de vous!

LA COMTESSE.

Vous commencez déjà... (Mouvement de surprise du baron. en me donnant le plaisir de vous recevoir.

MONTRICHARD.

Je ferai mieux encore... Je viens vous offrir à vous, madame, qui êtes si dévouée à la bonne cause, l'occasion de rendre un signalé service à Sa Majesté!

LA COMTESSE.

Donnez-moi la main, baron ; voilà le mot d'un vrai royaliste! et ce service, c'est...

MONTRICHARD.

De faire arrêter le chef de la grande conspiration bonapartiste....

LA COMTESSE.

Bravo!... Ce chef est donc un homme important.. connu...

MONTRICHARD.

Connu?... oui! du moins de vous, à ce que je crois, madame la comtesse.

LA COMTESSE, riant.

De moi!... je connais un conspirateur!... Ah! le nom de ce traître, qui m'a trompée?...

MONTRICHARD.

M. Henri de Flavigneul!...

LA COMTESSE, avec bonhomie.

M. de Flavigneul!... ce tout jeune homme, qui a l'air si doux... oh! je n'aurais jamais cru cela de lui!... je l'ai vu en effet quelquefois chez sa mère... mais c'en est fait! (Riant.) je dis comme le farouche Horace: Il est bonapartiste, je ne le connais plus! Je crois que je fais le vers un peu long, mais Corneille me le pardonnera... Ah! çà, mais où est-il ce M. de Flavigneul?

MONTRICHARD.

Il se cache.

LA COMTESSE.

Il se cache!

MONTRICHARD.

Dans un château...

LA COMTESSE.

Voisin?

MONTRICHARD.

Très voisin...

LA COMTESSE.

Où vous allez le surprendre...

MONTRICHARD.

Voilà le difficile!... et il me faudrait votre aide pour cela, madame...

LA COMTESSE.

Mon aide!...

MONTRICHARD.

Oui! Imaginez-vous que ce château appartient à une femme du plus haut rang, du plus pur royalisme... une femme d'esprit, de cœur, et de plus, ma bienfaitrice...

LA COMTESSE, ironiquement.

Comme moi?...

MONTRICHARD.

Précisément... Vous concevez mon embarras... pour lui dire d'abord, que je la soupçonne, puis, que je viens faire chez elle une invasion domiciliaire... et, ma foi, madame, je vous l'avouerai... j'ai compté sur vous pour la prévenir.

LA COMTESSE, éclatant de rire.

Ah! la bonne folie!... Ainsi vous croyez que moi!.. je recèle un conspirateur...

MONTRICHARD.

Hélas!... je ne le crois pas; j'en suis sûr!

LA COMTESSE.

Et c'est pour cela que vous avez amené tout cet attirail de dragons? que vous avez déployé ce luxe de gendarmerie?

MONTRICHARD.

Mon Dieu, oui! et je ne m'éloignerai qu'après avoir arrêté l'ennemi du roi... Il faut bien que je vous prouve ma reconnaissance, comtesse...

LA COMTESSE, changeant de ton.

Eh bien... moi, monsieur le baron, je vous prouverai comment une femme offensée se venge!

MONTRICHARD.

Vous venger...

LA COMTESSE.

D'un procédé inqualifiable... d'une sanglante injure pour une fervente royaliste comme moi... (Allant au canapé.) Veuillez vous asseoir, baron... asseyez-vous... et écoutez-moi!...

HENRI, se rapprochant pour écouter, et à part.

Qu'est-ce qu'elle va lui dire?

LA COMTESSE, à Henri.

Qu'est-ce que vous faites là?... vous écoutez, je crois... achevez donc votre service! (A Montrichard.) Vous rappelez-vous, monsieur le baron, qu'il y a, hélas!... dix-huit ans, un jeune magistrat, plein de talent et de zèle, fut envoyé au château de Kermadio, pour y arrêter trois chefs vendéens?...

MONTRICHARD.

Si je me le rappelle, madame? Ce magistrat, c'était moi!

LA COMTESSE, avec moquerie.

Vous!... vous étiez alors procureur de la république, ce me semble...

MONTRICHARD.

Vous croyez?...

LA COMTESSE.

J'en suis sûre.

MONTRICHARD.

C'est possible.

LA COMTESSE.

Or donc, puisque c'était vous, monsieur le baron, vous souvenez-vous qu'une petite fille de treize ou quatorze ans?...

MONTRICHARD.

Fit évader les trois chefs vendéens à ma barbe, et avec une adresse...

LA COMTESSE.

Épargnez ma modestie, monsieur le baron ; cette petite fille, c'était moi !

MONTRICHARD.

Vous ?... Madame ?...

LA COMTESSE.

Douze ans après, en Normandie... où vous étiez, je crois, fonctionnaire sous l'empire...

MONTRICHARD, *avec embarras.*

Madame !...

LA COMTESSE.

Eh ! mon Dieu ! qui n'a pas été fonctionnaire sous l'empire ?... Vous rappelez-vous ces compagnons du général Moreau qui allèrent rejoindre une frégate anglaise ?...

MONTRICHARD.

Sous prétexte d'un déjeuner, d'une promenade en rade !..

LA COMTESSE.

Où je vous avais invité... Ne vous fâchez pas... vous voyez, comme je vous le disais, que nous avons déjà combattu l'un contre l'autre sur terre et sur mer... Aujourd'hui, nous voici de nouveau en présence, vous, cherchant toujours, moi, cachant encore, du moins à ce que vous croyez... Rien de changé à la situation, sinon que vous êtes aujourd'hui préfet de la royauté... Mais ce n'est là qu'un détail. Eh bien ! baron, suivez mon raisonnement... ou M. de Flavigneul est ici, ou il n'y est pas !

MONTRICHARD.

Il y est, madame !

LA COMTESSE.

A moins qu'il n'y soit pas.

MONTRICHARD.

Il y est.

LA COMTESSE.

Décidément?... Eh bien! vous savez comme je cache, cherchez?... (Elle se lève.)

MONTRICHARD. (Il se lève.)

Vous verrez comme je cherche... cachez!... Ah! madame la comtesse, vous me prenez pour le novice de 98, ou pour l'écolier de 1804. Mais j'étais jeune alors, je ne le suis plus!

LA COMTESSE.

Hélas!... je le suis moins!

MONTRICHARD.

L'ardent et crédule jeune homme est devenu homme.

LA COMTESSE.

Et la jeune fille est devenue femme! Ah! monsieur le baron, vous venez m'attaquer... chez moi! dans mon château! Pauvre préfet! quelle vie vous allez mener! Je ris d'avance de toutes les fausses alertes que je vais vous donner. Vous serez en plein sommeil?... Debout! le proscrit vient d'être aperçu dans une mansarde. Vous serez assis devant une bonne table, car vous êtes fort gourmet, je me le rappelle?... A cheval! M. de Flavigneul est dans la forêt!... Allons, parcourez le château, fouillez, interrogez... et surtout de la défiance! défiez-vous de mes larmes! défiez-vous de mon sourire!... quand je parais joyeuse, pensez que je suis inquiète... à moins que je ne prévoie cette prévoyance, et que je ne veuille la déconcerter par un double calcul... Ah! ah! ah!

HENRI, à part.

Par le ciel, cette femme est ravissante!

LA COMTESSE, à Henri.

Servez des rafraîchissements à monsieur le baron... Prenez... prenez des forces, baron... vous en aurez be-

soin... (Voyant qu'Henri rit encore et n'apporte rien.) Eh bien! que faites-vous là avec vos bras pendants et votre mine bêtement réjouie?... Servez donc... Adieu! baron... ou plutôt au revoir!... (A Montrichard en s'en allant.) car si vous devez rester ici jusqu'à capture faite... vous voilà chez moi en semestre... (Lui faisant la révérence.) ce dont je me félicite de tout mon cœur... Adieu! baron, adieu! (Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE IX

HENRI, MONTRICHARD.

MONTRICHARD, se promenant pendant qu'Henri le suit en tenant un plateau de rafraîchissements.

Démon de femme! voilà le doute qui commence à me prendre... on m'a trompé peut-être... M. de Flavigneul n'est pas ici.

HENRI, le suivant.

Monsieur le baron désire-t-il?...

MONTRICHARD, se promenant toujours.

Tout à l'heure!... S'il y était... la comtesse aurait-elle ce ton insultant et railleur?

HENRI, lui offrant toujours à boire.

Monsieur le baron...

MONTRICHARD.

Tout à l'heure, vous dis-je!... (A lui-même.) Mais s'il n'y est pas... mon expédition va me couvrir de ridicule... sans compter que le crédit de la comtesse est considérable et qu'elle peut me perdre... Si je repartais?... oui, mais s'il est ici? Si une heure après mon départ la comtessse fait passer la frontière à M. de Flavigneul, me voilà perdu de réputation... Ah! j'en ai la tête tout en feu!

HENRI.

Si monsieur le baron voulait des rafraîchissements ?

MONTRICHARD.

Va-t'en au diable !

HENRI.

Oui, monsieur le baron.

MONTRICHARD, se ravisant tout à coup.

Attends... Quelle idée !... oui ! (A Henri.) Venez ici et regardez-moi ! (Il boit un verre de vin de Malaga, tout en y trempant un biscuit. Puis, après avoir examiné Henri :) Vous ne me semblez pas aussi niais que vous voulez le paraître...

HENRI.

Monsieur le baron est bien bon !

MONTRICHARD.

L'œil vif, l'air fin...

HENRI, à part.

Où veut-il en venir ?

MONTRICHARD, après un moment de silence.

Votre maîtresse vous a bien maltraité tout à l'heure.

HENRI.

Oui, monsieur le baron.

MONTRICHARD.

Est-ce qu'elle vous soumet souvent à ce régime-là ?

HENRI.

Tous les jours, monsieur le baron.

MONTRICHARD.

Et combien vous donne-t-elle de surcroît de gages pour ce supplément de mauvaise humeur ?

HENRI.

Rien du tout, monsieur le baron.

MONTRICHARD.

Ainsi, malmené et mal payé ? (Changeant de ton.) Mon garçon, veux-tu gagner vingt-cinq louis ?

HENRI.

Moi, monsieur le baron, comment?

MONTRICHARD.

Le voici !... (Mystérieusement.) M. Henri de Flavigneul doit être caché dans ce château.

HENRI.

Ah !

MONTRICHARD.

Si tu peux me le découvrir et me le montrer... je te donne vingt-cinq louis.

HENRI, riant.

Rien que pour vous le montrer ? monsieur le baron...

MONTRICHARD.

Pourquoi ris-tu ?

HENRI.

C'est que c'est de l'argent gagné !

MONTRICHARD.

Est-ce que tu sais quelque chose ?

HENRI.

Un peu, pas encore beaucoup, mais c'est égal !... ou je me trompe fort, ou je vous le montrerai...

MONTRICHARD.

Bravo !... tiens, voilà un louis d'avance.

HENRI.

Merci, monsieur le baron.

MONTRICHARD.

Et maintenant va-t'en, de peur qu'on ne nous soupçonne de connivence... la comtesse est si fine !...

HENRI.

Oui, monsieur le baron... (Revenant.) Monsieur le baron... si je tâchais de me faire attacher par madame à votre service, nous pourrions plus facilement nous parler...

MONTRICHARD.

Très bien !... je vois que je ne me suis pas trompé en te choisissant.

HENRI.

Merci, monsieur le baron. (Il sort.)

SCÈNE X

MONTRICHARD, seul.

Et d'un allié dans la place! Ce n'est pas maladroit ce que j'ai fait là! cela vous apprendra à gronder vos gens devant moi, madame la comtesse... Mais, voyons; il n'est pas de citadelle, si forte qu'elle soit, qui n'ait un côté faible, et vous n'êtes pas ici, madame, la seule que l'on puisse attaquer... (Tirant un portefeuille.) Quels sont les habitants de ce château?... (Lisant.) M. de Kermadio, frère de la comtesse, personnage muet. M. de Grignon... ce doit être un parent de M. de Grignon, le président de la cour prévôtale, un homme de notre bord... il pourra m'être utile... (Continuant de lire.) Ah! arrêtons-nous ici! mademoiselle Léonie de Villegontier... nièce de la comtesse... et une nièce non mariée!... elle doit avoir seize ou dix-sept ans au plus... on se marie très jeune dans notre classe... et... M. de Flavigneul... quel âge a-t-il? vingt-cinq ans, à ce que l'on dit. Sa figure? je n'ai pas encore son signalement, mais j'attends; d'ailleurs il doit être beau, un proscrit est toujours beau! donc, si M. de Flavigneul est ici, mademoiselle Léonie le sait... si elle le sait, elle doit lui porter de l'intérêt... peut-être mieux, et mon arrivée doit la faire trembler... or, à seize ans, quand on tremble, on le montre... ce n'est pas comme la comtesse! Quelle femme! En vérité, je crois qu'on en

deviendrait amoureux si l'on avait le temps... Une jeune fille s'avance vers ce salon ; la figure romanesque, le front rêveur, les yeux baissés... ce doit être elle..... Oh ! si je pouvais prendre ma revanche !... Essayons.

SCÈNE XI

MONTRICHARD, LÉONIE.

LÉONIE, l'apercevant.

Pardonnez-moi, monsieur le baron... je croyais ma tante dans ce salon, je venais...

MONTRICHARD.

Elle sort à l'instant, mademoiselle, mais je serais bien malheureux si son absence me faisait traiter par vous en ennemi !

LÉONIE.

Moi, vous traiter en ennemi ! comment, monsieur ?

MONTRICHARD.

En vous éloignant... Mon Dieu ! je conçois votre défiance...

LÉONIE.

Ma défiance ?

MONTRICHARD.

Sans doute, vous croyez que je viens ici pour vous ravir quelqu'un qui vous est cher !

LÉONIE, à part.

Il veut me sonder, mais je vais être fine... (Haut.) Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur.

MONTRICHARD.

Ce que je veux dire est bien simple, mademoiselle. Il y a une heure, quand vous m'avez vu arriver ici... suivi d'hommes armés... vous avez dû me prendre pour votre

adversaire. Je l'étais en effet, puisque je croyais M. de Flavigneul dans ce château, et que je venais pour l'arrêter... mais maintenant tout est changé!

LÉONIE.

Comment?

MONTRICHARD.

Je sais... j'ai la certitude que M. de Flavigneul n'est pas ici.

LÉONIE.

Ah!

MONTRICHARD.

Et je pars!

LÉONIE, vivement.

Tout de suite?

MONTRICHARD, souriant.

Tout de suite?... tout de suite?... Savez-vous, mademoiselle, que votre empressement pourrait me donner des soupçons...

LÉONIE, commençant à se troubler.

Comment, monsieur?

MONTRICHARD.

Certainement! à vous voir si heureuse de mon départ.. je pourrais croire que je me suis trompé... et que M. de Flavigneul est encore ici...

LÉONIE, avec agitation.

Moi, heureuse de votre départ! au contraire, monsieur le baron; et certainement, si nous pouvions vous retenir longtemps, très longtemps...

MONTRICHARD, souriant.

Permettez, mademoiselle, voilà que vous tombez dans l'excès contraire! Tout à l'heure, vous me renvoyiez un peu trop vite, maintenant vous voulez me garder un peu trop longtemps... ce qui, pour un homme soupçonneux, pourrait bien indiquer la même chose...

LÉONIE, *avec trouble.*

Je ne comprends pas... monsieur le baron.

MONTRICHARD, *souriant,*

Calmez-vous, mademoiselle, calmez-vous! ce sont là de pures suppositions... car je suis certain que M. de Flavigneul n'est pas ou n'est plus dans ce château.

LÉONIE.

Et vous avez bien raison!

MONTRICHARD.

Aussi, par pure formalité, et pour acquit de conscience.... (*Souriant.*) Je ne veux pas avoir dérangé tout un escadron pour rien... (*L'observant.*) Je vais faire fouiller les bois environnants par les dragons.

LÉONIE, *tranquillement.*

Faites, monsieur le baron.

MONTRICHARD, *à part.*

Il n'est pas dans les bois... (*A Léonie.*) Visiter les combles, les placards, les cheminées du château...

LÉONIE, *de même.*

C'est votre devoir, monsieur le baron.

MONTRICHARD, *à part.*

Il n'est pas caché dans le château!... (*A Léonie.*) Enfin, interroger, examiner, car il y a aussi les déguisements... (*Léonie fait un mouvement. A part.*) Elle tressaille!... (*Haut.*) Interroger donc, toujours par pur scrupule de conscience... les garçons de ferme... (*A part.*) Elle est calme! (*A Léonie, et l'observant.*) Les hommes de peine, les domestiques... (*A part.*) Elle a tremblé. (*Haut.*) Et enfin... ces formalités remplies, je partirai avec regret, puisque je vous quitte, mesdames, mais heureux cependant de ne pas être forcé d'accomplir ici mon pénible devoir...

LÉONIE, *avec agitation.*

Comment, monsieur le baron, quel devoir?

MONTRICHARD.

Mais, vous ne l'ignorez pas, M. de Flavigneul est militaire, et je devrais l'envoyer devant un conseil de guerre

LÉONIE, éperdue.

Un conseil de guerre!... mais c'est la mort!...

MONTRICHARD.

La mort... non; mais une peine rigoureuse!

LÉONIE.

C'est la mort, vous dis-je!... vous n'osez me l'avouer! mais j'en suis certaine!... La mort pour lui! Oh! monsieur, monsieur, je tombe à vos genoux! grâce!... il a vingt-cinq ans! il a une mère qui mourra s'il meurt! il a des amis qui ne vivent que de sa vie! grâce!... il n'est pas coupable, il n'a pas conspiré... il me l'a dit lui-même... ne le condamnez pas, monsieur, ne le condamnez pas!...

MONTRICHARD, à Léonie.

Pauvre enfant! (A part.) Après tout, c'est mon devoir. (Haut.) Prenez garde, mademoiselle... vous me parlez comme s'il était en mon pouvoir!... Il est donc ici?...

LÉONIE, au comble de l'angoisse.

Ici!... je n'ai pas dit...

MONTRICHARD.

Non, mais quand j'ai parlé d'interroger les domestiques du château, vous avez pâli...

LÉONIE.

Moi!...

MONTRICHARD.

Vous vous êtes écriée : Il me l'a dit lui-même!...

LÉONIE.

Moi!...

MONTRICHARD.

A l'instant vous me disiez : Ne l'arrêtez pas!...

LÉONIE.

Moi!... (Apercevant Henri qui entre, elle pousse un cri terrible et reste éperdue, la tête dans ses deux mains.)

HENRI, à ce cri et apercevant Montrichard, va à lui et vivement à voix basse.

Je suis sur la trace!

MONTRICHARD, bas.

Et moi aussi.

HENRI.

Il est dans le château.

MONTRICHARD.

Je viens de l'apprendre.

HENRI.

Sous un déguisement.

MONTRICHARD, bas.

Bravo! (Voyant que Léonie a relevé la tête et le regarde.) Silence!... (S'approchant de Léonie.) Je vous vois si émue, si troublée, mademoiselle, que je craindrais que ma présence ne devînt importune... Je me retire... (A Henri, en s'éloignant.) Veille toujours, et qu'il ne sorte pas d'ici.

HENRI, bas.

Il n'en sortira pas... tant que j'y serai!

MONTRICHARD.

Bien! (Montrichard sort.)

SCÈNE XII

LÉONIE, HENRI.

HENRI, se jetant sur une chaise en riant.

Ah! ah! ah! quelle scène!

LÉONIE.

Ah! ne riez pas, monsieur, ne riez pas!...

HENRI.

Ciel! quelle douleur sur vos traits! Qu'avez-vous donc?

LÉONIE.

Accablez-moi, monsieur Henri, maudissez-moi!...

HENRI.

Vous?...

LÉONIE.

Je suis une malheureuse sans foi et sans courage!

HENRI.

Au nom du ciel! que dites-vous?

LÉONIE.

Vous vous étiez confié à moi, vous m'avez révélé le secret d'où dépend votre vie... Eh bien, ce secret, je l'ai livré... je vous ai trahi!

HENRI.

Comment?

LÉONIE.

Devant votre juge, ici... à l'instant même!... Oh! lâche que je suis!... j'ai eu peur... (Se reprenant vivement.) peur pour vous, monsieur!...

HENRI, surpris.

Est-il possible?...

LÉONIE, sanglotant.

Moi!... vous perdre!... moi, qui donnerais ma vie pour vous sauver!...

HENRI.

Qu'entends-je?...

LÉONIE.

Mais je ne survivrai pas à votre arrêt, je vous le jure... Aussi, je vous supplie de ne pas m'en vouloir et de me pardonner... (Elle se jette à genoux.)

HENRI, voulant la relever.

Léonie! au nom du ciel!...

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE entrant vivement.

LA COMTESSE.

Que vois-je?... Et que fais-tu là?...

LÉONIE.

Je lui demande grâce et pardon, car c'est par moi que tout est découvert, par moi que tout est perdu!

LA COMTESSE, vivement.

Perdu!... Perdu!... non pas; je suis là, moi.

LÉONIE, avec joie.

Oh! ma tante!... sauvez-le!...

HENRI.

Ne craignez rien, M. de Montrichard m'a pris pour complice!...

LA COMTESSE, vivement.

Ne vous y fiez pas!... Un mot, un geste, une seconde suffisent pour l'éclairer; mais je suis là!...

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, DE GRIGNON, puis UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.

DE GRIGNON.

Qu'est-ce que cela signifie, le savez-vous, comtesse? qu'est-ce que tous ces bruits de conspiration, de conspirateurs déguisés?...

LA COMTESSE.

Un rêve de M. de Montrichard.

DE GRIGNON.

Un rêve? soit; mais en attendant on arrête tout le château, toute la livrée!

LÉONIE, avec frayeur.

O ciel!

LA COMTESSE, à de Grignon.

Vous en êtes sûr!...

DE GRIGNON.

Parfaitement! je viens de voir saisir votre cocher et un de vos valets de pied... Mais tenez, voici un brigadier de gendarmerie... non, de dragons... qui vient sans doute ici avec des intentions... de gendarme...

SCÈNE XV

LES PRÉCÉDENTS, UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.

LE BRIGADIER, à Henri.

Ah! c'est vous que je cherche, monsieur.

HENRI.

Moi?

LE BRIGADIER.

Veuillez me suivre...

HENRI, au brigadier.

Il y a erreur, monsieur, je suis attaché au service particulier de Monsieur le préfet.

LE BRIGADIER.

Il n'y a pas erreur; mes ordres sont précis, veuillez me suivre!...

LA COMTESSE, bas, à Henri.

N'avouez rien, je réponds de tout... (Haut.) Allez donc, Charles, allez, obéissez.

HENRI.

Oui, madame. (Il va prendre son chapeau sur la cheminée.)

LA COMTESSE, bas, à de Grignon.

Ici, dans un quart d'heure, il faut que je vous parle, à vous seul.

DE GRIGNON.

A moi?

LA COMTESSE.

Silence! (Elle se dirige à gauche, vers Léonie.)

DE GRIGNON, à part.

Un rendez-vous? De mieux en mieux!

LÉONIE, à part.

Et c'est moi qui le perds!

HENRI, au brigadier.

Je vous suis.

LA COMTESSE, à part.

Perdu par elle! sauvé par moi! (Elle sort à gauche, avec Léonie; Henri et le brigadier, par le fond; de Grignon, par la droite.)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE, LÉONIE, entrant chacune d'un côté opposé.

LA COMTESSE, à Léonie.

Eh bien! quelles nouvelles?

LÉONIE.

J'ai exécuté toutes vos instructions sans trop les comprendre.

LA COMTESSE.

Cela n'est pas nécessaire... La livrée de Georges, mon valet de pied...

LÉONIE.

Je l'ai fait porter, comme vous me l'aviez dit, (Montrant l'appartement à gauche.) là, dans cet appartement; mais M. de Montrichard...

LA COMTESSE.

Il a appelé tour à tour devant lui tous les domestiques de la maison, les renvoyant après les avoir interrogés.

LÉONIE.

Et M. Henri?

LA COMTESSE.

Il l'a toujours gardé auprès de lui.

LÉONIE, effrayée.

C'est mauvais signe.

LA COMTESSE.

Peut-être!

LÉONIE.

Signe de soupçon...

LA COMTESSE.

Ou de confiance! car Tony, notre petit groom, qui écoute toujours, a entendu, en plaçant sur la table des plumes et de l'encre qu'on lui avait demandées...

LÉONIE.

Il a entendu...

LA COMTESSE.

Henri disant à voix basse au préfet : « Ne vous dé-« couragez pas; je vous assure qu'il est ici, et qu'on « veut le faire évader sous le costume d'un des gens de « la maison. »

LÉONIE.

Quelle audace!... Cela me fait trembler...

LA COMTESSE.

Et moi, cela me rassure!... On peut mettre cette idée à profit; mais il faut se hâter... Henri est si imprudent!... il finira par se trahir!...

LÉONIE.

Et vous voulez le faire évader?

LA COMTESSE.

Le faire évader?... Enfant!... où sont les troupes ennemies?

LÉONIE.

Une douzaine de gendarmes dans la cour du château.

LA COMTESSE.

Bien.

LÉONIE.

Une trentaine de dragons en dehors, autour des fossés et devant la grande porte.

LA COMTESSE.

Très bien.

LÉONIE.

Par exemple, ils ont oublié de garder la porte des écuries et remises qui donnent sur la campagne.

LA COMTESSE, *souriant.*

Tu crois!... Je reconnais bien là M. de Montrichard...

LÉONIE.

Vous en doutez... ma tante? (*La conduisant vers la porte à gauche qui est restée ouverte.*) Par la croisée de cette chambre qui donne sur la grande route, regardez... pas un seul soldat!

LA COMTESSE.

Non! mais à vingt pas plus loin, ne vois-tu pas le bouquet du bois?... Il doit y avoir là une embuscade.

LÉONIE.

Comment supposer... (*Poussant un cri.*) Ah! mon Dieu! j'ai

vu au-dessus d'un buisson le chapeau galonné d'un gendarme...

LA COMTESSE.

Quand je te le disais...

LÉONIE.

Ah! je comprends!... on voulait l'engager à fuir de ce côté...

LA COMTESSE.

Pour mieux le saisir... précisément... Merci, monsieur le baron; le moyen est bon, et il pourra nous servir!

LÉONIE.

Comment?

LA COMTESSE.

Fie-toi à moi... J'entends M. de Grignon... va dire à Jean, le palefrenier, de mettre les chevaux à la calèche...

LÉONIE.

Mais, ma tante...

LA COMTESSE.

Va, ma fille, va! (Léonie sort par la porte de gauche.)

SCÈNE II

LA COMTESSE, DE GRIGNON, entrant mystérieusement sur la pointe des pieds.

DE GRIGNON.

Me voici, madame, fidèle au rendez-vous que vous m'avez donné!... (Il va prendre une chaise.)

LA COMTESSE, avec amabilité.

Je vous attendais....

DE GRIGNON, avec joie.

Vous m'attendiez!...

LA COMTESSE.

Et tout en vous attendant, je rêvais...

DE GRIGNON.

A qui?

LA COMTESSE.

A vous!...

DE GRIGNON.

Est-il possible!...

LA COMTESSE.

Oui, à ce caractère chevaleresque, à ce besoin de danger qui vous tourmente...

DE GRIGNON.

J'en conviens!

LA COMTESSE.

Et comme rien n'est plus contagieux que l'imagination, et que, grâce au baron de Montrichard, j'ai l'esprit tout plein de conspirateurs et d'arrestations, j'étais là à faire des châteaux en Espagne... de catastrophes ; je me figurais un pauvre proscrit condamné à mort...

DE GRIGNON.

Et vous étiez le proscrit.

LA COMTESSE.

Non, au contraire, c'est à moi qu'il venait demander asile.

DE GRIGNON.

C'est bien aussi.

LA COMTESSE.

Il m'apprenait qu'il avait une mère, une sœur...

DE GRIGNON.

Comme c'est vrai!

LA COMTESSE.

Et soudain voilà des soldats qui entourent le château en m'ordonnant de leur livrer mon hôte...

DE GRIGNON, *se levant.*

Le livrer... jamais!

LA COMTESSE.

Comme nous nous entendons!... Ils me menaçaient presque de la mort!...

DE GRIGNON.

Qu'importe la mort! surtout si celle que l'on aime est là pour vous encourager, pour vous bénir... Ah! comtesse, quand je fais de tels rêves, avec vous pour témoin, mon cœur bat, ma tête s'exalte...

LA COMTESSE, *souriant.*

Peut-être parce que c'est un rêve!...

DE GRIGNON.

Quoi! vous doutez qu'en réalité... Mais que faut-il donc pour vous convaincre? Ce matin, j'ai failli, pour vous, me jeter au milieu des flammes... ce soir, je voudrais vous voir dans un péril mortel pour vous en arracher ou le partager avec vous...

LA COMTESSE.

Quelle chaleur!...

DE GRIGNON.

Ah! vous ne le connaissez pas ce cœur qui vous adore, vous ne savez pas de quel sacrifice, de quel dévouement l'amour le rendrait capable... Oui... je n'adresse au ciel qu'une prière, c'est qu'il m'envoie une occasion de mourir pour vous!

LA COMTESSE.

Vrai? Eh bien! bénissez le ciel; il vous a entendu.

DE GRIGNON.

Comment?

LA COMTESSE.

Cette occasion que vous imploriez, il vous l'envoie!

DE GRIGNON.

Hein?

LA COMTESSE.

Charles, mon valet de chambre, que vous avez vu arrêter, n'est pas Charles : c'est M. Henri de Flavigneul.

DE GRIGNON.

Quoi !...

LA COMTESSE.

M. Henri de Flavigneul, condamné à mort comme conspirateur.

DE GRIGNON.

Ciel !

LA COMTESSE.

Et vous pouvez le sauver !...

DE GRIGNON.

Comment ?...

LA COMTESSE.

En vous mettant à sa place.

DE GRIGNON.

Pour être fusillé !...

LA COMTESSE.

Non !... cela n'ira pas jusque-là ; mais, pendant quelques instants seulement, il faut consentir à passer pour lui, à vous faire arrêter pour lui...

DE GRIGNON.

Ah ! permettez, madame, permettez... j'ai dit tout pour vous !... Mais pour un inconnu... pour un étranger...

LA COMTESSE.

Pour un proscrit !...

DE GRIGNON.

J'entends bien !

LA COMTESSE.

Dont je suis la complice... dont je dois défendre les jours au péril des miens, et vous hésitez ?...

DE GRIGNON.

Du tout ! du tout ! Vous comprenez bien que si je

tremble... car je tremble... c'est pour vous... rien que pour vous .. car pour moi... cela m'est bien indifférent...

LA COMTESSE.

Je le savais bien... aussi je compte sur votre héroïsme... et moi ! je tâcherai qu'il soit sans péril !

DE GRIGNON.

Sans péril !

LA COMTESSE.

Je crois pouvoir en répondre.

DE GRIGNON.

Sans péril !... (Avec enthousiasme.) Mais je veux qu'il y en ait... moi !... je veux le braver pour vous !... Parlez, que faut-il faire ?

LA COMTESSE.

Prendre un habit de livrée qui est là.

DE GRIGNON, avec intrépidité.

Je le ferai !... Après ?

LA COMTESSE.

Monter sur le siége de ma calèche au lieu de mon cocher.

DE GRIGNON.

J'y monterai !... Après ?

LA COMTESSE.

Prendre les guides et me conduire...

DE GRIGNON.

Je vous conduirai !... Après ?

LA COMTESSE.

Jusqu'à deux cents pas d'ici... où des gendarmes se jetteront sur nous...

DE GRIGNON, avec un commencement d'effroi.

Des gendarmes !

LA COMTESSE.

Et vous arrêteront.

DE GRIGNON avec peur.

Moi, de Grignon !...

LA COMTESSE.

Non pas, vous, de Grignon... mais vous, Henri de Flavigneul... et quoi qu'on vous dise, qu'on vous fasse...

DE GRIGNON.

Quoi qu'on me fasse...

LA COMTESSE.

Vous avouerez; vous soutiendrez que vous êtes Henri de Flavigneul... On vous emprisonnera...

DE GRIGNON.

Moi... de Grignon...

LA COMTESSE.

Vous, de Flavigneul... et pendant ce temps le véritable Flavigneul passera la frontière... et sauvé par vous, par votre héroïsme...

DE GRIGNON.

Et moi, pendant ce temps-là ?

LA COMTESSE.

Vous ! en prison... je vous l'ai dit.

DE GRIGNON.

En prison ! (A part.) Des fers... des cachots... (Haut.) Permettez...

LA COMTESSE.

Je vous expliquerai... On vient... vite, vite, la livrée est là.

DE GRIGNON.

Oui, madame... je vais...

LA COMTESSE.

Eh bien ! où allez-vous ?

DE GRIGNON.

Je vais prendre la livrée...

LA COMTESSE.

Ce n'est pas de ce côté !...

DE GRIGNON.

C'est juste... c'est le salon !...

LA COMTESSE.

C'est par ici !

DE GRIGNON.

C'est vrai !... Je n'y vois plus !...

LA COMTESSE.

Attendez...

DE GRIGNON.

Quoi donc !

LA COMTESSE.

Prenez cette lettre.

DE GRIGNON.

Pourquoi ?

LA COMTESSE.

Pour la mettre dans votre habit.

DE GRIGNON.

L'habit de livrée?...

LA COMTESSE.

Précisément.

DE GRIGNON.

Dans quel but?...

LA COMTESSE.

Vous le saurez!... allez toujours!...

DE GRIGNON.

Oui, madame!

LA COMTESSE.

Et au premier coup de sonnette...

DE GRIGNON.

Oui, madame!

LA COMTESSE.

Soyez prêt à paraître.

DE GRIGNON.

En livrée?

LA COMTESSE.

Sans doute!... On vient... allez donc... allez vite!...

DE GRIGNON, sortant par la gauche.

Oui... madame! Ah! ma mère! ma mère! où m'avez-vous jeté!...

SCÈNE III

LA COMTESSE, LÉONIE.

LÉONIE.

Ma tante, ma tante... M. de Montrichard monte pour vous parler!

LA COMTESSE.

Déjà?... Pourvu qu'Henri ne se soit pas trahi encore...

LÉONIE.

Voici le baron.

LA COMTESSE, lui montrant la table

Là, comme moi, à ton ouvrage.

SCÈNE IV

MONTRICHARD, LA COMTESSE et LÉONIE, assises à droite et travaillant.

MONTRICHARD, parlant en dehors à un dragon.

Continuez vos recherches; mais suivez surtout le domestique qui était avec moi...

LÉONIE, bas, à la comtesse.

Entendez-vous? il soupçonne M. Henri...

LA COMTESSE, avec trouble.

C'est vrai! (Se remettant.) Allons, du sang-froid!

LE BARON, s'approchant de la comtesse et de Léonie et les saluant.

Mesdames...

LA COMTESSE.

Ah! c'est vous, baron? vous venez vous reposer auprès de nous de vos fatigues; vous devez en avoir besoin... Léonie... un fauteuil à M. le baron...

MONTRICHARD, prenant lui-même un siège.

Ne prenez pas cette peine, mademoiselle.

LA COMTESSE, gaiement.

Eh bien, où en êtes-vous de vos recherches? Avez-vous fait déjà enfoncer bien des armoires dans le château? Avez-vous bien fouillé... interrogé?... Mais à propos d'interrogatoire, comment appelez-vous cet examen de conscience que vous avez fait subir à ma nièce?...

MONTRICHARD.

Mademoiselle ne m'a appris que ce que je savais déjà, que M. de Flavigneul est caché ici sous un déguisement.

LA COMTESSE.

Voyez-vous cela... un déguisement de femme peut-être... C'est peut-être ma nièce ou moi?

MONTRICHARD.

Riez, riez... madame la comtesse, mais vous ne me donnerez pas le change...

LA COMTESSE.

Je m'en garderais bien!... Savez-vous que vous avez fait là une belle trouvaille? Ah çà! comment allez-vous faire maintenant pour découvrir le coupable parmi les vingt-cinq ou trente personnes du château...

MONTRICHARD.

Le cercle se resserre, madame la comtesse; et si mes soupçons ne me trompent pas, d'ici à peu de temps...

LÉONIE, bas, à la comtesse.

Il sait tout, ma tante!... (La comtesse lui prend la main pour la faire taire.)

MONTRICHARD, continuant.

Dès que j'aurai un signalement que j'attends...

LÉONIE, bas.

Ciel!

MONTRICHARD.

Je pourrai, j'espère, ne plus vous importuner de ma présence.

LA COMTESSE.

Ne vous gênez pas, baron; et si vos soupçons se trompent... ce qui leur arrive quelquefois... veuillez vous installer ici sans façon, sans cérémonie, comme chez vous...

MONTRICHARD.

Moi!...

LA COMTESSE.

Certainement : et pour vous laisser toute liberté dans vos recherches, je vous demanderai la permission d'aller passer quelques jours à la ville, où des affaires m'appellent.

LÉONIE, étonnée.

Vous, ma tante!...

LA COMTESSE, bas.

Tais-toi donc!...

MONTRICHARD, à part.

Ah! elle veut s'éloigner... (Haut.) Vous partez?

LA COMTESSE.

Oui, vraiment; et à moins que je ne sois prisonnière dans mon propre château... et que M. le préfet ne me permette pas d'en sortir... (Tout le monde se lève.)

MONTRICHARD.

Quelle pensée, madame!... C'est à moi d'obéir, à vous de commander!

LA COMTESSE.

Vous êtes trop bon. J'avais d'avance usé de la permission en demandant mes chevaux... Sont-ils attelés?

LÉONIE.

Oui, ma tante.

LA COMTESSE, sonnant.

Eh bien!... pourquoi ne vient-on pas m'avertir?... (Elle sonne toujours.)

SCÈNE V

Les Précédents, DE GRIGNON, en grande livrée, sortant de la porte à gauche.

DE GRIGNON.

La voiture de madame la comtesse est avancée.

LA COMTESSE.

C'est bien... Appelez ma femme de chambre, et partons!

MONTRICHARD.

Permettez... permettez, madame... (A de Grignon.) Restez... Approchez... approchez... J'ai interrogé tout à l'heure votre valet de pied...

LA COMTESSE.

En vérité!

MONTRICHARD.

Et il me semble que ce n'était pas celui-là.

LA COMTESSE.

J'en ai deux, monsieur le baron.

MONTRICHARD.

Deux! Ah! mais monsieur est-il bien sûr d'avoir toujours porté la livrée?

LÉONIE, vivement, à Montrichard.

Oh! certainement.

DE GRIGNON, bas, à la comtesse.

Il m'a déjà vu ce matin en bourgeois.

LA COMTESSE, bas.

Tant mieux !

MONTRICHARD.

Ce doit être un domestique nouveau... très nouveau...

LA COMTESSE, avec embarras.

Qui peut vous le faire croire?

MONTRICHARD.

Un vague souvenir que j'ai, de l'avoir aperçu sous un autre costume.

LA COMTESSE.

En effet, il me sert quelquefois comme valet de chambre.

MONTRICHARD.

Ah!... expliquez-moi donc alors certains signes que je crois remarquer et qui m'étonnent... son trouble...

LÉONIE.

Du tout!...

DE GRIGNON, à part.

Dieu! que j'ai peur d'avoir peur!

MONTRICHARD.

Une certaine noblesse de traits... n'est-il pas vrai, mademoiselle?...

DE GRIGNON, à part.

Je me trahis moi-même... Je dois avoir l'air si noble en domestique.

LA COMTESSE.

Je vous assure, monsieur le baron...

LÉONIE.

Oh! oui, nous vous assurons...

MONTRICHARD.

Alors, c'est différent; et puisque vous m'assurez toutes deux que ce garçon est votre valet de pied... je ne l'interrogerai pas... non... je l'arrête... (Il remonte au fond.)

DE GRIGNON, bas.

Ah! comtesse...

LA COMTESSE, bas.

Tout va bien! nous sommes sauvés. La lettre... tirez la lettre de votre poche...

DE GRIGNON, bas.

Comment?

LA COMTESSE, bas.

Et, rendez-la-moi.

MONTRICHARD, à la comtesse.

Eh bien!... (Redescendant.) que dites-vous de mon idée?

LA COMTESSE, avec un embarras feint.

Je dis, je dis, monsieur le baron que c'est pousser assez loin la raillerie... et que vous ne me priverez pas d'un serviteur qui m'est utile...

MONTRICHARD.

C'est que j'ai dans la pensée qu'il peut m'être fort utile aussi...

LA COMTESSE, se rapprochant de Grignon.

Vous ne le ferez pas!

MONTRICHARD.

Pourquoi donc?

LA COMTESSE, avec un embarras croissant et se rapprochant toujours de de Grignon.

Parce que... parce que... (Bas, à de Grignon.) La lettre... (Haut.) Parce que... cet homme est chez moi... est à moi... que j'en réponds... (Bas, à de Grignon.) La lettre, ou vous êtes perdu! (De Grignon tire la lettre de son habit et va pour la lui remettre.)

MONTRICHARD, qui a tout suivi des yeux, s'approchant vivement

Ce papier! je vous ordonne de me remettre ce papier, monsieur...,

LA COMTESSE, avec l'accent le plus troublé, à de Grignon.

Je vous le défends!

MONTRICHARD, vivement.

Toute résistance serait inutile... monsieur... ce papier...

DE GRIGNON.

Le voici, monsieur.

LA COMTESSE, se cachant la tête dans les deux mains.

Le malheureux, il est perdu !

DE GRIGNON, à part.

J'aimerais mieux être ailleurs !

MONTRICHARD, lisant l'adresse, puis le commencement de la lettre.

« A Monsieur Henri de Flavigneul ! Mon cher fils... » (Il s'arrête, cesse de lire, remet la lettre à de Grignon. Avec solennité.) « Monsieur Henri de Flavigneul, au nom du roi et de la loi, je vous arrête. » (Il remonte au fond.)

LÉONIE, qui a tout suivi, poussant un cri de joie.

Ah !... quel bonheur !

LA COMTESSE, bas, à Léonie.

Pleure donc !...

MONTRICHARD, au dragon.

Emparez-vous de Monsieur.

LA COMTESSE

Monsieur le baron, je vous en supplie...

MONTRICHARD.

Je ne connais que mon devoir, madame. (Au dragon.) Conduisez Monsieur dans la pièce voisine... constatez son identité, sa déclaration suffira, et après, vous connaissez mes instructions... (Le dragon fait signe que oui.)

DE GRIGNON.

Que voulez-vous dire ?

MONTRICHARD, à de Grignon.

Adieu, brave et malheureux jeune homme, croyez que vous emportez mon estime... et mes regrets...

DE GRIGNON.

Permettez... monsieur... permettez !...

MONTRICHARD, au dragon.

Emmenez-le...

DE GRIGNON.

Où donc? (La comtesse lui serre la main, et il sort sans rien dire.)

MONTRICHARD, à la comtesse, qui a son mouchoir sur les yeux.

Pardonnez, madame, à mon importunité, mais mon premier devoir est d'avertir M. le maréchal d'un événement de cette importance. Où trouverai-je ce qui est nécessaire pour écrire?

LA COMTESSE.

Dans cette chambre. (Montrant la porte à gauche.) Ma nièce va vous le donner, monsieur.

LÉONIE, voyant Henri entrer par cette porte.

Ciel! M. Henri!

MONTRICHARD, remonte le théâtre de quelques pas et se trouve à côté de lui. Bas.

Tu m'avais dit vrai, il était ici... déguisé; mais malgré son déguisement, je l'ai découvert. (Lui prenant la main.) Je le tiens!

HENRI, résolument.

Eh bien! monsieur?

MONTRICHARD.

Silence! voilà tes vingt-cinq louis! (Il lui glisse dans la main une bourse et sort en passant devant Léonie, qui ne veut passer qu'après lui).

HENRI, stupéfait, avec la bourse dans la main.

Qu'est-ce que cela signifie?

LÉONIE, vivement.

Que je suis au comble du bonheur, car vous êtes sauvé!

HENRI.

Sauvé!...

LÉONIE.

Grâce à ma tante... adieu! (Elle s'élance dans l'appartement, sur les pas de Montrichard.)

SCÈNE VI

HENRI, LA COMTESSE.

HENRI jetant la bourse sur la table.

Sauvé!... sauvé par vous!

LA COMTESSE.

Pas encore!... J'ai détourné les soupçons du baron... il croit tenir le coupable... mais tant que vous serez dans le château, tant que vous n'aurez pas traversé la frontière... je craindrai toujours...

HENRI.

Et moi, je ne crains plus rien... grâce à celle dont l'esprit, dont l'adresse...

LA COMTESSE.

De l'esprit, de l'adresse! il n'y a là que du cœur, cher Henri : c'est parce que je souffrais... c'est parce que tout mon sang était glacé dans mes veines, que j'ai trouvé la force de veiller sur vous! Vous croyez donc, ingrat (car vous êtes un ingrat!...) de l'esprit! de l'adresse! grand Dieu!... vous croyez donc que la pitié, que l'affection pour un malheureux, consistent à perdre la tête au moment de son danger, à le trahir par son émotion même, comme font les enfants... Non, Henri, la vraie tendresse, la tendresse profonde, c'est de rire en face de ce péril, c'est de railler avec la mort dans le cœur; seulement, quand le danger s'éloigne, le courage s'épuise, la force vous abandonne... (Fondant en larmes.) Oh! si vous aviez été arrêté, j'en serais morte!

HENRI.

Chaque jour, chaque instant me révélera donc en vous une qualité nouvelle... Je cherche en vain dans mon cœur quelques paroles qui vous disent tout ce que j'éprouve... Vous qui pouvez tout... vous qui savez tout... ange, fée,

enchanteresse, enseignez-moi donc le moyen de vous payer de tout ce que je vous dois!

LA COMTESSE.

Vous ne me devez rien.

HENRI.

De tout ce que je vous ai fait souffrir!

LA COMTESSE, avec un grand trouble.

Avant de répondre, Henri... je dois vous faire une demande... ces paroles si tendres, que vient de prononcer votre bouche... sortent-elles bien du fond de votre cœur?

HENRI.

Ah! vous m'outragez! Quelle preuve!

LA COMTESSE.

Eh bien! c'est...

HENRI.

Parlez... c'est...

LA COMTESSE.

Eh bien! mon ami... c'est de m'aimer... car je vous aime!... Silence... on vient.

SCÈNE VII

Les Précédents, MONTRICHARD, une lettre à la main, sortant de la chambre où il vient d'entrer, LÉONIE.

MONTRICHARD.

Merci, mademoiselle. Voici, grâce à vous, mon courrier terminé.

LA COMTESSE, à part.

Oh! si je pouvais le faire partir maintenant!

MONTRICHARD, s'approchant de la comtesse.

Pardonnez-moi ma victoire, madame...

LA COMTESSE.

Ni votre victoire, monsieur le baron, ni votre manière de vaincre!... Ah! est-ce là le prix que je devais attendre du service que je vous ai rendu?

MONTRICHARD.

J'ai fait mon devoir, madame.

LA COMTESSE.

Votre devoir vous commandait-il d'employer la ruse, la trahison?...

MONTRICHARD.

Madame!...

LA COMTESSE.

Je le répète... la trahison!... Vous aurez soudoyé quelque conscience, acheté quelqu'un de mes gens... osez le nier!... Mais j'y pense!... oui... (Regardant Henri.) Vos regards d'intelligence avec ce garçon... les entretiens mystérieux que vous aviez ensemble!... c'est lui! (Se tournant vers Henri.) Ah! misérable serviteur... c'est donc vous qui m'avez trahie?...

HENRI.

Moi, madame?...

LA COMTESSE.

Oui, vous!... je le vois à votre trouble... à l'embarras du baron... Je vous renvoie, je vous chasse : sortez! (D'un air sévère et étouffant un sourire.) Sortez!

MONTRICHARD.

Mais...

LA COMTESSE.

Il ne restera pas une minute de plus à mon service.

MONTRICHARD.

Et moi, je le prends au mien!

LA COMTESSE.

Vous ne le ferez pas, monsieur!

MONTRICHARD.

Si vraiment, madame la comtesse... (A Henri.) Allons, mon garçon, à cheval, et au galop jusqu'à Saint-Andéol!

LÉONIE.

Ciel!

MONTRICHARD, lui remettant une lettre.

Cette lettre est pour M. le maréchal commandant la division.

HENRI.

Mais, monsieur le préfet, je n'ai pas de cheval.

MONTRICHARD.

Prends le mien.

HENRI.

Mais, monsieur le préfet, les soldats ne me laisseront pas passer.

MONTRICHARD.

Je vais en donner l'ordre.

HENRI, bas, à la comtesse, pendant que M. de Montrichard remonte vers la porte pour donner aux dragons l'ordre de laisser sortir Henri.

Je vous dois ma vie, disposez-en!

MONTRICHARD, à Henri.

Allons, allons, pars.

HENRI.

Dans une heure, monsieur le préfet, je serai à mon poste. (Il sort. Montrichard remonte le théâtre avec Henri, en lui donnant ses dernières recommandations.)

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, excepté HENRI.

MONTRICHARD, aux dragons du fond.

Et vous autres, amenez le prisonnier.

LA COMTESSE, à part.

C'est trop tôt. (Haut.) Monsieur le baron, de grâce...

MONTRICHARD.

Je ne suis, vous le savez, ni cruel, ni ami des condamnations : si l'on m'eût écouté, on eût accordé l'amnistie que je demandais.

LA COMTESSE.

Je le sais; eh bien ?

MONTRICHARD.

Eh bien ! ce jeune homme m'intéresse!... il est votre ami, et je veux tenter de le sauver.

LÉONIE.

De le sauver?

LA COMTESSE.

Comment cela?...

MONTRICHARD.

Cela dépendra de lui... je vais lui parler.

LA COMTESSE, avec embarras.

Si vous attendiez?... une heure?... une demi-heure... pour le laisser se remettre d'un premier moment de trouble?

MONTRICHARD.

Soyez tranquille... dans un instant nous serons d'accord, je l'espère, et avant dix minutes... je saurai sans doute de lui... tout ce que j'ai besoin de savoir...

LÉONIE, à part.

Dix minutes, c'est à peine si Henri sera parti!

MONTRICHARD, voyant entrer de Grignon avec le dragon.

Il va venir; veuillez, mesdames, vous éloigner.

LA COMTESSE.

Un moment encore.

MONTRICHARD, sévèrement.

C'est mon devoir, comtesse...

LA COMTESSE, s'éloignant avec Léonie.

Oh! mon Dieu, que faire?

LÉONIE.

Que craignez-vous donc, ma tante?

LA COMTESSE.

Si M. de Grignon faiblit...

LÉONIE.

N'a-t-il pas du courage?

LA COMTESSE.

Un courage qui n'a pas de patience et qui ne dure pas longtemps. (Elles sortent par la porte à droite. Le dragon s'éloigne après avoir remis un papier à Montrichard; la comtesse et Léonie sortent en faisant des gestes à de Grignon.)

SCÈNE IX

MONTRICHARD, DE GRIGNON.

MONTRICHARD.

Pauvre jeune homme!... heureusement son salut dépend encore de lui.

DE GRIGNON, à part.

Je ne suis point à mon aise.

MONTRICHARD, à de Grignon.

Approchez, monsieur.

DE GRIGNON.

Vous désirez me parler, monsieur le baron.

MONTRICHARD, de même.

Oui, monsieur, encore une fois avant le moment fatal.

DE GRIGNON, à part.

Quel moment!

MONTRICHARD, lui montrant le papier que lui a remis le dragon.

Vous avez reconnu que vous étiez M. Henri de Flavigneul.

DE GRIGNON, avec un soupir.

Oui!

MONTRICHARD.

Ex-officier au service de l'empereur?

DE GRIGNON.

Oui!

MONTRICHARD.

Et c'est bien vous qui avez signé cette déclaration ?

DE GRIGNON, que la peur reprend.

Oui!

MONTRICHARD.

Il suffit : je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, que vous pouvez compter sur les égards, les prérogatives dus à un brave.

DE GRIGNON.

Des prérogatives?...

MONTRICHARD.

Oui... Si vous ne voulez pas qu'on vous bande les yeux, si même vous voulez commander le feu... Soyez sûr...

DE GRIGNON.

Commander le feu!... qu'est-ce que cela veut dire?

MONTRICHARD.

Que malheureusement mes ordres sont formels. Vous avez été déjà jugé et condamné, l'arrêt est prononcé! il ne me reste plus qu'à l'exécuter! (Gravement.) Une heure après leur arrestation, tous les chefs doivent être fusillés sans délai et sans bruit.

DE GRIGNON, hors de lui.

Sans bruit!... oh! non pas!... j'en ferai du bruit... moi!... on ne fusille pas ainsi les gens... sans bruit est charmant!

MONTRICHARD.

Écoutez-moi, monsieur...

DE GRIGNON.

Sans bruit!...

MONTRICHARD.

Je dois ajouter, et c'est là l'objet de notre entrevue... qu'il est un moyen de salut.

DE GRIGNON.

Lequel ?

MONTRICHARD.

Mais peut-être ne voudrez-vous pas l'adopter.

DE GRIGNON, vivement.

Et pourquoi donc... et pourquoi pas, monsieur... (A part.) Sans bruit!...

MONTRICHARD.

Il a été décidé qu'on accorderait leur grâce à tous ceux qui feraient des déclarations... et si vous en avez quelqu'une à me confier...

DE GRIGNON, vivement.

Moi!... certainement... et une très importante...

MONTRICHARD, avec joie.

Est-il possible !

DE GRIGNON.

Je vous en réponds, une qui est décisive et catégorique.

MONTRICHARD.

C'est...

DE GRIGNON.

C'est... que je ne suis pas... (S'arrêtant.) Ciel!... la comtesse!...

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, entrant vivement par la droite et s'adressant à Montrichard.

Eh bien, monsieur... je suis d'une inquiétude...

MONTRICHARD.

Rassurez-vous !... J'en étais sûr... M. de Flavigneul, qui peut se sauver d'un mot... est prêt à nous révéler...

LA COMTESSE, *avec effroi, se tournant vers de Grignon.*

Quoi ?... qu'est-ce donc ?... qu'avez-vous à révéler ?...

DE GRIGNON, *vivement.*

Moi !... rien... absolument rien ! (*A part.*) Quand elle est là, je n'ose plus avoir peur.

MONTRICHARD.

Mais vous vouliez tout à l'heure me déclarer...

DE GRIGNON, *fièrement.*

Que je n'avais rien à vous dire.

LA COMTESSE, *lui serrant la main et à part.*

Bravo...

MONTRICHARD, *à la comtesse.*

Mais dites-lui donc, madame, dites-lui vous-même, qu'il se perd de gaîté de cœur...

LA COMTESSE, *bas, à Montrichard.*

Vous avez raison... laissez-moi quelques instants avec lui... et je le déciderai... moi !...

DE GRIGNON, *à part et la regardant.*

Quand je la regarde, il me semble que l'âme de ma mère rentre en moi !...

LA COMTESSE, *à Montrichard, regardant toujours de Grignon.*

Oui... oui... j'ai de l'ascendant sur son esprit, il ne me résistera pas !

MONTRICHARD.

Soit... mais hâtez-vous ! je ne puis vous donner que jusqu'à l'arrivée du président de la cour prévôtale... que nous attendons.

LA COMTESSE.

Et pourquoi ?

MONTRICHARD, *à demi-voix.*

Dispensez-moi de vous le dire !

LA COMTESSE.

Pourquoi ?

MONTRICHARD, à voix basse.

Sa présence est nécessaire pour constater que le jugement a été bien et dûment...

LA COMTESSE, lui serrant la main.

Silence !

MONTRICHARD.

Vous comprenez ?...

LA COMTESSE.

Très bien !

MONTRICHARD, à de Grignon

Je vous laisse avec madame ; elle aura sur vous, je l'espère, plus de pouvoir que moi. Écoutez la voix d'une amie. (Montrichard sort par le fond, et l'on voit des dragons en sentinelles auxquels il donne des ordres.)

SCENE XI

LA COMTESSE, DE GRIGNON.

LA COMTESSE, à part, regardant de Grignon avec intérêt.

Pauvre garçon !... cela m'a effrayée, comme si réellement...

DE GRIGNON.

Jamais ses yeux ne se sont portés sur moi avec autant d'amitié, et si ce n'étaient ces dragons qui sont là au fond... (La comtesse s'approche de de Grignon, et l'entretien s'engage à voix basse,

LA COMTESSE.

Ah ! merci, mon ami, merci !

DE GRIGNON.

Vous êtes donc contente de moi ?

LA COMTESSE.

Oui, et je ne vous demande plus que quelques instants de courage et de fermeté.

DE GRIGNON.

De la fermeté?... j'en ai, vous êtes là!... mais, ma foi, vous avez bien fait d'arriver.

LA COMTESSE.

Vous vous impatientiez un peu?

DE GRIGNON.

M'impatienter!... je mourais de... (Avec abandon.) Écoutez, il faut que mon cœur s'ouvre devant vous... le mensonge me pèse... je ne suis pas ce que j'ai voulu paraître à vos yeux.

LA COMTESSE.

Comment?

DE GRIGNON.

Je ne suis pas un héros... au contraire; quand je dis au contraire... ce n'est pas tout à fait juste, car il y a une moitié de moi, une moitié courageuse qui... je vous expliquerai cela plus tard... tant y a-t-il que quand Montrichard m'a parlé d'être fusillé sans bruit... dans une heure... la peur m'a pris...

LA COMTESSE.

On aurait peur à moins.

DE GRIGNON.

Et j'ouvrais la bouche pour m'écrier : Je ne suis pas M. de Flavigneul. Mais vous êtes entrée et soudain, à votre vue, j'ai eu honte de mes terreurs, j'ai senti que je pouvais faire de grandes choses, pourvu que vous fussiez là! Ainsi, rassurez-vous, je ne trahirai pas M. de Flavigneul; tout ce que je vous demande, c'est de ne pas m'abandonner... soyez là quand le préfet reviendra... soyez là quand on me signifiera ma sentence, soyez là quand... Je suis capable de tout... même de recevoir pour un autre

dix balles au travers du corps, pourvu qu'en les recevant je vous entende dire... je suis là!

LA COMTESSE, lui prenant la main.

Brave garçon, car vous êtes brave, je vous connais mieux que vous-même ; c'est votre imagination qui s'effraie... ce n'est pas votre cœur.

DE GRIGNON.

Bien, bien, parlez-moi ainsi!...

LA COMTESSE.

Il ne vous manque qu'un bon danger qui vous saisisse à l'improviste.

DE GRIGNON.

Eh bien! il me semble que j'ai ce qu'il me faut.

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, MONTRICHARD.

MONTRICHARD.

Je ne puis attendre plus longtemps... madame!... M. le président de la cour prévôtale...

LA COMTESSE.

Vient d'arriver!...

MONTRICHARD.

Oui, madame!... il faut que M. de Flavigneul se décide à parler... ou qu'il me suive!

DE GRIGNON, hardiment.

Eh bien! je vous suis!

MONTRICHARD.

Que dites-vous?

DE GRIGNON, avec exaltation.

Mon parti est pris! le conseil de guerre, la cour prévôtale, le peloton... le feu de file...

LA COMTESSE, effrayée.

Y pensez-vous ?

DE GRIGNON, de même.

Dix balles en pleine poitrine !... ça m'est égal !... une fois que j'y suis, ça m'est égal ! (A la comtesse.) Je suis le fils de ma mère... (A Montrichard.) Partons, monsieur !

MONTRICHARD.

Vous le voulez?... partons !

LA COMTESSE.

Un instant... un instant.

DE GRIGNON.

Non, non, partons.

LA COMTESSE.

Calmez-vous... j'aurais d'abord une ou deux questions importantes à adresser à M. le baron.

MONTRICHARD.

Des questions importantes ?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur le baron. A quelle heure avez-vous arrêté votre prisonnier?...

MONTRICHARD.

Il y a une heure à peu près... mais je ne vois pas...

LA COMTESSE.

Dites-moi, baron, vous avez dû beaucoup voyager dans votre département?...

MONTRICHARD.

Sans doute, madame; mais, encore une fois...

LA COMTESSE.

Alors, combien faut-il de temps pour aller d'ici à Mauléon sur un bon cheval?

MONTRICHARD.

Trois petits quarts d'heure !... Mais quel rapport ?...

LA COMTESSE.

Et de Mauléon à la frontière ? toujours sur un bon cheval ?

MONTRICHARD.

Dix minutes, mais...

LA COMTESSE.

Trois quarts d'heure et dix minutes... total cinquante-cinq minutes.

MONTRICHARD.

Oh! c'est trop fort, partons!

LA COMTESSE.

Mais attendez donc!... Quel homme!... j'ai encore une dernière question à vous faire. M. le président de la cour prévôtale que vous attendiez, ne vous a-t-il pas été envoyé de Paris, et n'est-ce pas, si je ne me trompe, un ancien sénateur?...

MONTRICHARD.

M. le comte de Grignon!

DE GRIGNON, poussant un cri de joie.

Mon oncle!... mon bon oncle!

MONTRICHARD, stupéfait.

Votre oncle!

LA COMTESSE, froidement et lui faisant la révérence.

Ici finissent mes questions, monsieur le préfet, je ne vous retiens plus; vous pouvez conduire au président... son neveu...

MONTRICHARD, interdit et regardant de Grignon avec effroi.

M. Henri de Flavigneul!

LA COMTESSE, riant.

Fi donc!... un drame! une tragédie!... nous avons mieux que cela à vous offrir! une scène de famille... (Montrant de Grignon.) M. Gustave de Grignon, maître des requêtes... que son oncle n'avait pas vu depuis longtemps; et c'est à vous, monsieur, qu'il devra ce plaisir!

MONTRICHARD, tout troublé.

Quoi?... Monsieur serait... ou plutôt ne serait pas...

c'est impossible!... vous voulez encore m'abuser, madame!

LA COMTESSE, riant.

Vous pouvez vous en rapporter au président lui-même, et à la voix du sang, qui ne trompe jamais!...

MONTRICHARD.

Et votre trouble ce matin quand j'ai fait arrêter monsieur.

LA COMTESSE.

Mon trouble? ruse de guerre.

MONTRICHARD.

Cette lettre que j'ai prise sur lui?

LA COMTESSE.

C'est moi qui venais de la lui remettre.

MONTRICHARD.

Vos larmes de douleur?

LA COMTESSE, riant.

Est-ce que j'ai pleuré? Ah! pauvre baron, il ne faut pas m'en vouloir... je vous avais promis de me moquer de vous... et je ne trompe jamais... vous le savez?

DE GRIGNON.

C'est du génie!

MONTRICHARD.

Mais alors quel est donc le coupable? car il était ici, j'en suis certain.

LA COMTESSE.

Ah! voilà! Qui est-ce? Cherchez!

MONTRICHARD.

Dieu! quel trait de lumière!... Si c'était l'autre?

LA COMTESSE.

Qui? l'autre? celui à qui vous avez donné un sauf-conduit; celui que vous avez essayé de séduire; celui pour lequel vous avez imploré ma clémence, ah! je le voudrais bien!

MONTRICHARD.

C'est lui! ah! je ne suis pas encore vaincu... et je cours...

LA COMTESSE.

Sur ses traces? inutile!... vous ne le rattraperez jamais.

MONTRICHARD.

Vous croyez?

LA COMTESSE.

Il a un trop bon cheval!

MONTRICHARD, avec colère.

Ah!

DE GRIGNON, riant.

Ah! ah! ah!

LA COMTESSE.

Le cheval du préfet lui-même!... car vraiment vous avez pensé à tout, généreux ami, même à l'équiper!... et à le solder! témoins ces vingt-cinq louis que je suis chargée de vous rendre... (Allant les prendre sur la table.) Car lui donner des honoraires pour vous tromper... c'est trop fort!

MONTRICHARD.

Ah! vous êtes un monstre infernal! Tant de duplicité, tant de sang-froid! Et moi qui ai écrit au maréchal: « Je tiens le chef! » Ah! je me vengerai!

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, LÉONIE, entrant, très agitée.

LÉONIE, à Montrichard.

Monsieur le baron, voici une dépêche très pressée qui arrive de Lyon. (Montrichard prend la dépêche, et Léonie s'approche vivement de la comtesse.)

MONTRICHARD.

Du maréchal!

LÉONIE, bas.

Ah! ma tante, quel malheur!

LA COMTESSE.

Quoi donc?

LÉONIE.

Il est revenu!

LA COMTESSE, bas.

Qui?

LÉONIE, de même.

M. Henri!

LA COMTESSE, bas.

Comment?

LÉONIE, bas, et montrant un cabinet à droite.

Il est là!...

LA COMTESSE, bas.

Ciel!

MONTRICHARD, fait un geste de joie, puis après avoir lu la dépêche :

Ah! madame la comtesse!... à moi la revanche!

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?

MONTRICHARD.

Vous triomphiez, tout à l'heure!... mais à la guerre la fortune est changeante, et malgré votre esprit et vos ruses, le sort de M. de Flavigneul est encore entre mes mains; oui, grâce à ces dépêches que m'envoie M. le maréchal, je puis forcer le fugitif, en quelque lieu qu'il soit, à se remettre lui-même en mon pouvoir.

LA COMTESSE, avec trouble.

Vous... comment?...

MONTRICHARD.

C'est mon secret! A chacun son tour, madame la comtesse... Je veux seulement, avant mon départ, vous mon-

trer que je sais me venger... (A de Grignon.) Monsieur de Grignon, je vais prévenir votre oncle pour qu'il vienne lui-même vous rendre à la liberté. Au revoir, madame la comtesse! (Il sort.)

SCÈNE XIV

DE GRIGNON, LA COMTESSE, LÉONIE, puis HENRI.

LA COMTESSE.

Que m'as-tu dit? Henri!

LÉONIE.

Il est là...

HENRI, paraissant par la porte à droite.

Me voici.

DE GRIGNON, qui est au fond.

Lui!

LA COMTESSE.

Malheureux! que venez-vous faire ici?

HENRI, vivement.

Mon devoir!... Avez-vous pu croire que je laisserais un innocent périr à ma place?

LA COMTESSE.

Périr?

HENRI.

Le vieux garde qui accompagnait ma fuite m'a tout appris... M. de Grignon s'est offert pour moi... M. de Grignon a été arrêté pour moi!...

LA COMTESSE.

Et M. de Grignon est libre! Malheureux enfant! Tenez? qu'il vous le dise lui-même!...

HENRI, apercevant de Grignon et se jetant dans ses bras.

Ah! monsieur, un tel dévouement...

DE GRIGNON.

Entre gens de cœur, ce n'est qu'un devoir! (A part.) C'est étonnant... je le pense!

LÉONIE.

Et être revenu chercher le péril quand tout était dissipé... conjuré...

LA COMTESSE, avec énergie.

Tout l'est encore!...

LÉONIE.

Comment?

LA COMTESSE, à Henri.

Le dernier lieu où l'on vous cherchera maintenant, c'est ici. M. de Montrichard va partir. (A de Grignon.) Vous, en sentinelle pour guetter son départ.

DE GRIGNON.

J'y cours.

LA COMTESSE, à Henri.

Vous... dans ce cabinet.

HENRI.

Mais...

LA COMTESSE.

Oh! je le veux!... et dans quelques instants plus de danger. (Henri sort.)

SCENE XV

LA COMTESSE, LÉONIE.

LA COMTESSE.

Oui, oui, tu peux partager maintenant ma sécurité et ma joie. (Voyant qu'elle se détourne pour essuyer ses yeux.) Eh! mon Dieu, d'où viennent tes larmes?

LÉONIE.

Je ne pleure pas, ma tante, je ne pleure plus... (Sanglotant.)

Je suis heureuse... il est sauvé !... mais en même temps, je suis au désespoir... car tout à l'heure, quand il est revenu si imprudemment... quand je l'ai caché dans ce cabinet, où je tremblais pour lui... (Pleurant toujours.) il m'a dit...

LA COMTESSE, vivement.

Quoi donc?

LÉONIE, de même.

Est-ce que je sais? est-ce que je puis me rappeler? Tout ce que j'ai compris... c'est que tout était fini pour moi

LA COMTESSE, à part et avec tristesse.

J'entends!

LÉONIE.

Que nous ne pouvions jamais être l'un à l'autre!

LA COMTESSE, de même et à part.

C'est juste!... il fallait bien le lui dire! (Prenant la main de Léonie.) Pauvre enfant!... et tu lui en veux... tu le détestes?...

LÉONIE.

Oh! non!... mais j'en mourrai!

LA COMTESSE, cherchant à la consoler.

Léonie... Léonie... il faut de la raison!... car si, par exemple... il était lié à une autre personne...

LÉONIE, vivement.

Justement!... c'est ce qu'il m'a dit! lié à jamais!

LA COMTESSE, vivement.

Et il t'a nommé cette personne?

LÉONIE.

Non!... il ne l'a jamais voulu!... mais vous, ma tante, est-ce que vous la connaissez?

LA COMTESSE.

Je crois que oui!

LÉONIE.

En vérité?... savez-vous si elle l'aime!... beaucoup?...

LA COMTESSE, avec force.

Oui !...

LÉONIE, à la comtesse.

Elle est aimable... elle est jolie ?...

LA COMTESSE.

Moins que toi, sans doute...

LÉONIE.

Eh bien, alors ?...

LA COMTESSE.

Que veux-tu, mon enfant, on ne raisonne pas avec son cœur... et, quelle qu'elle soit, s'il la préfère... si elle est aimée...

LÉONIE.

Mais pas du tout ! c'est moi qu'il aime...

LA COMTESSE.

O ciel !...

LÉONIE.

C'est moi ! il me l'a avoué... mais il est lié à elle par le respect, par l'amitié, que sais-je ! par la reconnaissance...

LA COMTESSE, vivement.

La reconnaissance... ah !

LÉONIE.

Lié surtout par une promesse qu'il lui a faite... et qu'il tiendra même au prix de son sang ? Voilà qui est absurde ! dites-le-lui, ma tante, vous seule pouvez le décider !...

HENRI, qui depuis quelques instants écoutait et a cherché en vain à se contenir, s'élance de la porte à droite.

Taisez-vous ! taisez-vous !

LA COMTESSE.

Ciel !

LÉONIE, à Henri.

Rentrez, rentrez de grâce ! Si M. de Montrichard arrivait...

HENRI.

Que m'importe!... j'aime mieux mourir!

LA COMTESSE.

Mourir, plutôt que de manquer à votre promesse?... c'est bien, Henri!

LÉONIE.

Mais, ma tante...

LA COMTESSE.

Laissez-moi lui parler. (Bas, à Henri.) Je vous dois ma vie, disposez-en, m'avez-vous dit. (Léonie s'éloigne de quelques pas.

HENRI.

Qu'exigez-vous?

LA COMTESSE.

La seule chose que j'aie désirée, rêvée, poursuivie... votre bonheur!

HENRI.

Ciel!

LA COMTESSE, elle fait signe à Léonie de s'approcher; elle lui prend la main, et la met dans celle de Henri.

Henri... voici celle qu'il faut choisir.

HENRI.

Ah! mon amie... mon amie!

LÉONIE.

Ah! j'étais bien sûre que je vous le devrais! (Elle se jette à ses genoux.)

DE GRIGNON, rentrant vivement par la porte à gauche.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là? voici M. de Montrichard!

TOUS.

M. de Montrichard!

LÉONIE, à Henri.

Oh! rentrez! rentrez!

DE GRIGNON.

Il monte par cet escalier... le voici!

LÉONIE, à part.

Il n'est plus temps! (Henri, qui est près du canapé à droite, s'y assoit vivement; les deux femmes se tiennent debout devant lui, cherchant à le cacher par leurs jupes.)

SCÈNE XVI

LES PRÉCÉDENTS, M. DE MONTRICHARD.

MONTRICHARD, entrant par la porte à gauche..

Je viens vous faire mes adieux, madame la comtesse...

LÉONIE, avec joie.

Ah!

MONTRICHARD.

Mais, avant de partir, je tiens à vous prouver que je ne me vantais pas en disant que cette dépêche pouvait ramener en mon pouvoir M. de Flavigneul.

LÉONIE, à part.

Je tremble!

LA COMTESSE, à part.

Que veut-il dire?

MONTRICHARD.

Cette dépêche est l'ordonnance que je sollicitais depuis si longtemps, l'ordonnance d'amnistie...

TOUS, poussant un cri de joie.

L'amnistie!

LA COMTESSE et LÉONIE, s'écartant du canapé où est assis Henri

Il peut donc se montrer...

HENRI, se levant.

Ah! monsieur!

MONTRICHARD, avec un air de triomphe.

Ah! j'étais bien sûr que je le ferais reparaître.

LÉONIE.

Ciel!

DE GRIGNON.

C'était un piége ; et nous y avons donné... (Tous restent immobiles de terreur. M. de Montrichard s'avance au bord du théâtre et sourit avec un air de satisfaction. La comtesse s'approche doucement de lui, le regarde, saisit ce sourire et fait un geste de joie qu'elle réprime aussitôt.)

MONTRICHARD.

Monsieur Henri de Flavigneul... au nom du roi et de la loi, je vous déclare...

LA COMTESSE, s'avançant et riant.

Je vous déclare libre et gracié...

TOUS.

Comment?

LA COMTESSE, gaiement.

Eh! sans doute! ne voyez-vous pas que M. de Montrichard veut prendre sa revanche, et qu'il joue là une scène de terreur à mon usage...

LÉONIE.

Il serait vrai!

LA COMTESSE, prenant le papier des mains de Montrichard.

Tenez! lisez!... Ordonnance d'amnistie...

MONTRICHARD.

Maudite femme! On ne peut pas plus la tromper en bien qu'en mal!

LÉONIE, à la comtesse.

Et maintenant, tous trois réunis...

LA COMTESSE.

Oui, ma fille!... mais plus tard... car aujourd'hui je dois partir.

LÉONIE.

Partir!

DE GRIGNON.

Vous partez?... eh bien, je pars aussi! Oh! vous avez beau dire! je pars, c'est fini! je vous suis! Rien ne m'ar-

rête! je vous suis jusqu'au bout du monde! et, chemin faisant, j'accomplirai devant vous de si belles choses, que vous finirez par vous dire : Voilà un pauvre garçon dont j'ai fait un héros... faisons-en un homme heureux!

LA COMTESSE.

Ne parlons pas de cela!... (Passant près de M. de Montrichard.) Eh bien, baron?

MONTRICHARD.

J'ai perdu... madame la comtesse! Je suis vaincu!

LA COMTESSE, avec émotion.

Vous n'êtes pas le seul! (Affectant la gaieté.) Que voulez-vous, baron? pour gagner, il ne suffit pas de bien jouer!

MONTRICHARD.

Il faut avoir pour soi les as et les rois.

LA COMTESSE, à part, regardant Henri.

Le roi surtout!... dans les batailles de dames.

UNE SÉPARATION

DRAME EN QUATRE ACTES EN PROSE

23 décembre 1877.

PRÉFACE

Cette pièce repose sur la même idée que le beau drame de *Madame Caverley*. Ce sont deux plaidoyers dramatiques en faveur du divorce.

E. Augier et moi, nous avons bâti sur le même terrain, mais bâti deux maisons absolument différentes.

E. Augier attaquait l'*Indissolubilité* du mariage; moi, j'attaquais la *Séparation*.

Il appellait une loi future ; je protestais contre une loi actuelle.

Nos deux héroïnes sont deux victimes ; mais Augier nous montre dans madame Caverley une créature naturellement honnête, noble de cœur, faite pour le bien, et précipitée dans le mal, condamnée au mal par l'indissolubilité.

J'ai peint dans madame Delpierre une femme sans tache, restée pure au milieu de toutes les tentations, restée ferme au milieu de toutes les épreuves, et torturée par la séparation non seulement dans ses sentiments, mais dans chacune de ses vertus, blessée dans sa probité, dans sa pureté, dans sa maternité.

On a accusé la pièce d'Augier d'être immorale ; rien de plus faux. Seulement, chose curieuse ! c'est l'immoralité de son héroïne qui fait la moralité de son drame. On se dit après *Madame Caverley :* Quelle horrible chaîne que l'indissolubilité,

puisqu'elle pousse une telle femme à de telles fautes! Je voulais faire dire : Quelle affreuse loi que la séparation, puisqu'elle condamne un être si noble à de telles tortures !

Le rétablissement du divorce enlève-t-il, comme on pourrait le croire, leur raison d'être, à nos deux drames? Je ne le pense pas. S'ils ont perdu l'intérêt *polémique*, ils ont gagné l'intérêt *historique*. L'image de ce qui était, nous émeut souvent au théâtre, tout autant que la vue de ce qui est.

Mon drame, en outre, a ceci pour lui, c'est que la loi de la séparation existe toujours. Le divorce l'a adoucie, mais ne l'a ni abolie, ni renouvelée. Ce qui en reste, et il en reste beaucoup, est abominable[1]!

Hé bien! c'est le passé, c'est le présent de ce chapitre du code que j'attaque, et le côté nouveau de mon drame, sa force, s'il en a une, comme je l'espère, c'est d'être la mise en accusation d'une loi! Un procès dramatique intenté à une loi! Pas une des péripéties de ma pièce, qui ne naisse d'un des textes de cette loi. La scène capitale du premier acte, celle du second, celle du troisième, celle du quatrième, sont autant d'articles de cette loi, mis en action. Cette loi est pour ainsi dire mon personnage principal; je l'ai prise à partie, comme un de ces êtres funestes ou malfaisants que nous fournit l'histoire ou l'imagination, et qu'on dessine implacablement et trait à trait, devant le public, afin de lui en inspirer l'horreur.

Les adversaires du divorce étaient et sont encore les partisans de la séparation. Ils conviennent de ce qu'elle a de dur, mais ils la défendent, telle qu'elle était, et telle qu'elle est toujours, au nom de la moralité, au nom de la famille, au nom de l'intérêt des enfants.

Rien de plus faux. La séparation blesse mille fois plus la morale, et détruit mille fois plus la famille que le divorce.

La séparation, disent les défenseurs, a un grand avantage sur le divorce : elle au moins, dans le mariage, laisse subsister le lien.

— Du tout! elle brise le lien, elle ne maintient que la chaîne.

1. La *Séparation* ne peut pas être rayée de notre code. Il y a encore et il y aura toujours des époux qui, ne pouvant pas vivre ensemble, ne pourraient ou ne voudraient pas recourir au divorce. Il faut régler leur état, mais selon une loi toute nouvelle.

— Le divorce fait de deux époux deux étrangers.

— La séparation en fait deux ennemis! Le modèle des gens qui se détestent, ce sont les époux séparés. Au début, ils sont si contents de ne plus se voir qu'ils trouvent tout parfait, même leur conjoint; c'est la lune de miel de la séparation. Mais après? Après ils passent leur vie à désirer mutuellement leur mort... Bienheureux quand ils ne font que la désirer.

Les époux, répond-on, ont sans doute droit à la pitié, mais si leurs souffrances sont affreuses et imméritées; leur malheur est leur fait, parfois leur faute. Mais les enfants, que sont-ils, eux? Rien que des victimes, et les plus innocentes des victimes: le législateur doit donc, avant tout, songer aux enfants.

— Soit! c'est au nom des enfants que je parle. Quel est leur sort entre deux époux séparés? La séparation conduisant trop souvent les parents à l'adultère, elle fait des enfants les témoins, les juges des fautes de leurs parents. La séparation les déprave ou les torture.

En veut-on une preuve? En voici une terrible! Une mère séparée, et contrainte par le jugement même à envoyer chaque semaine sa fille à son mari, ôtait à l'enfant, le jour de cette visite, sa jolie toilette de petite fille riche, l'habillait d'une robe sale et déchirée, et la faisait conduire ainsi vêtue, à pied, chez son père! Pourquoi? afin qu'elle souffrît d'aller chez son père, afin qu'elle fût humiliée en allant chez son père; et le père, pour pouvoir sortir avec elle, était contraint de lui préparer un autre habillement quand elle arrivait chez lui, et qu'elle quittait avec de nouvelles larmes en en partant!... Eh bien, je le demande, quelle impression peut produire sur l'âme d'un enfant un tel spectacle de haine?

Qu'on ne dise pas que c'est une exception monstrueuse! Je pourrais citer vingt faits pareils. Les époux séparés n'aiment pas leur enfant simplement, naturellement; ils ne se contentent pas de le gagner, ils veulent l'enlever à l'autre. Il ne leur suffit pas de l'avoir, ils veulent que l'autre ne l'ait pas. Alors les récriminations, les accusations, parfois les calomnies. On ne se dit pas qu'on ébranle chez l'enfant toute notion du devoir, qu'on pervertit chez lui les sentiments naturels; on ne voit qu'une chose, c'est qu'on se venge! Écoutez ce que j'ai

la dans la *Gazette des Tribunaux :* un père, condamné par le tribunal à laisser à la mère son fils âgé de deux ans, enleva l'enfant, l'emmena en pays étranger, et, au bout de cinq ans, il revint avec deux autres petits garçons habillés comme son fils, élevés par lui comme son fils, et dit à sa femme : « Un de ces trois enfants est le vôtre; moi seul, je sais lequel, choisissez! » La mère n'osa pas choisir, de peur de prendre pour son fils un enfant trouvé, et elle les abandonna tous trois au père!... Qu'on le sache bien, dans la séparation, l'enfant n'est que le champ de bataille de deux haines. Seulement, ce n'est pas, comme dans les mêlées antiques, un cadavre que deux ennemis se disputent, c'est une âme vivante qu'ils déchirent. Ils accomplissent chaque jour un infanticide moral!

Voilà le sujet de mon drame.

Resserré dans ce cadre, il n'en reste pas moins très difficile.

Toute séparation suppose une faute, un coupable. Or, quelle faute choisir? Quel coupable prendre? Généralement, on prend le mari. Est-ce parce que les femmes valent mieux? je n'oserais pas le dire, car j'ai remarqué que dans les séparations, si les hommes sont plus méchants, les femmes sont plus mauvaises. Il y aurait donc parfois bien de l'avantage à prendre la femme. Quelle peinture plus poignante, plus dramatique, peut-être même plus comique, que celle d'un honnête homme obligé de suivre à la piste, à travers le monde cette femme, qui y promène son nom, resté l'éditeur responsable de ses méfaits, toujours sous le coup d'une accusation de réconciliation, car la loi suppose toujours la réconciliation possible... et forcé enfin de multiplier ses preuves d'alibi, de démontrer qu'il n'a pas passé telle journée à Saint-Cloud, de peur de se voir appliquer la maxime : *Pater is est*... et... je m'arrête, de peur que cette pièce imaginaire ne paraisse plus piquante que la véritable. Les pièces sont toujours si belles, quand elles ne sont pas encore faites.

J'ai pris la marche ordinaire. J'ai fait tomber la faute sur le mari. De plus, cette faute, je l'ai choisie inabsolvable, d'abord parce que je voulais que tout le monde donnât raison à la femme ; puis, je trouvais là l'occasion de mettre en lumière un des traits les plus caractéristiques de cette loi, qui n'ad-

mettait pas comme cause de séparation la plus affreuse des injures morales. Le mari était difficile à peindre; il y fallait beaucoup d'adresse ou beaucoup de rudesse. Il y a trente ans, j'aurais essayé de l'adresse; dans ce temps-là, quand on créait ce qu'on appelle un rôle ingrat, l'art était de le faire passer; aujourd'hui, l'art est de l'imposer. Le public d'aujourd'hui aime avant tout la vérité; il vous pardonne tout, même d'être brutal, si vous êtes vrai; j'en ai profité pour établir nettement mon personnage sur deux passions : l'une bonne, l'autre mauvaise; une vertu, et un vice; sa passion pour l'argent et sa passion pour son fils. Le portrait est dur, mais je le crois vrai.

J'ai osé plus : j'ai mis en contraste deux jeunes gens, deux fils, l'un désespéré par la séparation, l'autre... je ne dirai rien sur lui; mais j'appelle votre attention sur sa gaîté.

Je ne veux pas terminer cette préface sans parler de ma principale interprète. Mlle Delaporte a compté bien des succès dans sa carrière, aucun ne lui a fait plus d'honneur qu'*Une Séparation*. Elle a prouvé qu'on pouvait être grande comme comédienne tout en étant petite comme femme, car elle a eu la véritable grandeur, celle qui vient du cœur, de l'intelligence et de la conviction.

PERSONNAGES

M. DELPIERRE.	M. DUPONT-VERNON.
MADAME DELPIERRE..	Mlle DELAPORTE.
FERNAND, LEUR FILS..	Au 1er acte GONZALÈS. Au 2e DAVRIGNY.
MADAME BONNEVILLE, MÈRE DE MADAME DELPIERRE.	Mme GENAT.
M. CLAVEL.	M. RENÉ-DIDIER.
M. MONVAL..	M. GEORGES.
LA COMTESSE D'ORVILLE.	Mlle RENARD.
ANDRÉ DE MIRBEL	M. PAUL RENEY.
JULIE, FEMME DE CHAMBRE DE MADAME DELPIERRE..	Mme ANDRÉA.
MADAME DE BERNON	Mlle DELTA.
VINCENT, DOMESTIQUE DE M. CLAVEL.	M. BERNARD.

UNE SÉPARATION

ACTE PREMIER

Chez monsieur et madame Delpierre. — Salon simple, mais orné avec goût Un petit canapé à droite. Porte au fond ; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau FERNAND est assis, et joue devant une petite table.

SCENE II

FERNAND, MADAME BONNEVILLE entre et va embrasser Fernand en lui mettant les mains sur les yeux.

FERNAND.

Bonjour, grand'mère!

MADAME BONNEVILLE.

A quoi m'as-tu reconnue?

FERNAND.

A ta manière de m'embrasser.

MADAME BONNEVILLE.

Ce petit-là aurait dû naître fille ! Il a un cœur... (Elle ôte son châle et son chapeau.) Eh ! que fais-tu là, mon petit Fernand ?

FERNAND.

Je joue avec mes beaux cadeaux : veux-tu que je te les montre?

MADAME BONNNEVILLE, s'asseyant sur le canapé.

Montre, mon petit.

FERNAND.

Grand'mère ! Pourquoi, le jour de Noël, le bon Dieu ne met-il pas de cadeaux dans les souliers des papas et des mamans ?

MADAME BONNEVILLE.

Parce que les papas et les mamans ne mettent pas leurs souliers dans la cheminée ?

FERNAND.

Pourquoi ne mettent-ils pas leurs souliers dans la cheminée ?

MADAME BONNEVILLE.

Parce qu'ils n'y pensent pas !

FERNAND.

Pourquoi est-ce qu'ils n'y pensent pas ?

MADAME BONNEVILLE.

Pourquoi ? Pourquoi me demandes-tu tout cela ?

FERNAND.

Pour quelque chose !

MADAME BONNEVILLE.

Oh ! oh ! du mystère !... (Il vient s'asseoir sur ses genoux.)

FERNAND.

Grand'mère !... Les petits enfants qui meurent, deviennent des anges, n'est-ce pas ?

MADAME BONNEVILLE.

Sans doute !

FERNAND.

Alors... ma petite cousine qui est morte... il y a quelque

temps, il lui pousse maintenant des petites ailes! C'est peut-être elle qui m'a apporté mes cadeaux.

MADAME BONNEVILLE, l'embrassant.

Tiens! tu es trop gentil!

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME DELPIERRE.

MADAME DELPIERRE.

Ah! voilà les deux amoureux ensemble!

MADAME BONNEVILLE.

Et voilà madame ma fille qui se moque de moi! La vérité est que tu ne connais pas cet enfant-là!

MADAME DELPIERRE.

C'est entendu! je ne lui rends pas justice! (A Fernand.) Viens embrasser ta marâtre!... (L'enfant court à elle et l'embrasse; à madame Bonneville.) Ah çà! sais-tu que je vais être jalouse?... Tu ne me gâtais pas tant que cela dans mon temps.

MADAME BONNEVILLE.

Il faut bien que je le gâte un peu!... Tu es si raisonnable avec lui!

MADAME DELPIERRE, riant.

Il faut bien que je sois raisonnable, j'ai besoin de l'être pour trois. Son père et toi, vous me le gâtez! Son père surtout! C'est plus que de l'amour paternel, c'est de l'idolâtrie.

MADAME BONNEVILLE.

C'est que je vais te dire... (L'emmenant à gauche.) Je ne veux pas parler de lui... devant lui... pour ne pas lui donner trop d'amour-propre, mais, vois-tu, cet enfant-là est particulier! une sensibilité exquise!... et avec cela honnête... honnête comme toi!

MADAME DELPIERRE, riant.

Ah! ah! Ce n'est pas peu dire!... Quand je pense que lorsque j'avais cinq ans, tu m'appelais déjà l'honnête homme!... (L'embrassant.) Tiens!... je t'adore!... parce que tu es toujours la même.

MADAME BONNEVILLE.

C'est bon, c'est bon... je m'entends! Sous ta gaieté perpétuelle... il y a une Romaine!

MADAME DELPIERRE, gaiement.

Autrement dit... une matrone! Bien obligée.

MADAME BONNEVILLE.

Quelle rieuse!

MADAME DELPIERRE.

Eh! qui rirait dans ce monde, sinon l'heureuse créature qui a une mère comme toi, un fils comme lui et un mari comme le mien? Ah çà, tu dînes avec nous.

MADAME BONNEVILLE.

Très volontiers!... Je ne sais pas pourquoi j'ai un chez moi, je suis toujours chez vous.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE, CLAVEL.

LE DOMESTIQUE.

Un monsieur qui demande à parler à madame?

MADAME DELPIERRE.

Son nom?

LE DOMESTIQUE.

M. Clavel.

MADAME DELPIERRE, avec un cri de joie.

Qu'il entre! qu'il entre!

MADAME BONNEVILLE.

Eh ! quel est donc ce M. Clavel dont l'arrivée te cause tant de joie ?

MADAME DELPIERRE.

Tu vas le savoir !... (Elle va à Clavel qui entre et l'amenant devant madame Bonneville.) Maman ! que dirais-tu de ta fille... que tu as élevée avec tant de soin, si elle t'avouait... que la première fois qu'elle a vu Monsieur, il y a deux mois de cela, elle lui a sauté au cou ?

MADAME BONNEVILLE.

Hein !

MADAME DELPIERRE.

Et qu'elle l'a embrassé de tout son cœur.

CLAVEL.

Oui, madame ! et en pleine rue, s'il vous plaît, devant plus de cent personnes.

MADAME BONNEVILLE.

Ah çà, explique-moi...

MADAME DELPIERRE.

Oui ! je vais te raconter ce que je n'ai jamais osé te dire encore. Il y a deux mois, nous étions, comme tu sais, à Houlgate. Un jour on projette une grande partie d'ânes, nous étions sur la place attendant le départ, et je venais de confier Fernand à un ânier... quand tout à coup j'entends un grand cri ! je me retourne... et qu'est-ce que je vois ?... un de ces maudits animaux emporté au triple galop... et un enfant renversé sur sa selle... la tête et les bras pendants, retenu seulement par son pied engagé dans un des étriers ! Je m'élance comme une folle, j'avais reconnu Fernand, mais j'étais trop loin, et son front allait se briser contre les dalles du trottoir... quand un jeune homme se précipite sur la chaussée, saisit cette pauvre petite tête pendante, et, ne pouvant ni détacher le pied de l'enfant ni arrêter l'animal, se met à courir près de

lui de la même vitesse que lui, au risque d'être broyé sur le chemin, et au bout de cinq minutes, épuisé, hors d'haleine, les jambes ensanglantées des coups de pied que lui avait lancés la bête affolée, il tombe enfin sur le gazon avec Fernand, qu'il avait fini par enlever de la selle ! Eh bien, ce jeune homme, c'était monsieur !

MADAME BONNEVILLE, *lui sautant au cou.*

Ah ! ma foi ! il faut que je vous embrasse aussi ! Je n'ai qu'un regret, c'est de n'être plus jolie.

CLAVEL.

Eh ! pourquoi donc ?

MADAME BONNEVILLE, *allant s'asseoir sur le canapé.*

Parce que cela vous aurait été plus agréable ! tandis qu'un baiser de vieille femme...

CLAVEL, *vivement.*

Ne dites pas de mal des vieilles femmes devant moi, madame ! J'ai été élevé par une vieille grand'mère dont la grâce, dont la tendresse ont mis au fond de mon cœur une conviction profonde, c'est que la présence de la vieille femme maintient seule dans le monde l'urbanité, la politesse, la déférence, le respect : qu'une maison n'est jamais complètement pleine quand le siège de l'aïeule y est vide, et madame votre fille me pardonnera, si je lui avoue que la sympathie de la plus jolie femme du monde m'aurait moins été au cœur que votre baiser de soixante ans.

MADAME BONNEVILLE.

Eh bien ! vous ne ressemblez pas à tout le monde, par exemple !... Mais asseyez-vous donc ! Ah çà, puisque nous sommes de vieux amis, pas de cérémonie !... vous dînez avec nous. Je ne suis pas chez moi !... n'importe, je vous invite !

CLAVEL.

Je voudrais accepter, mais, hélas ! je pars ! je pars ce soir.

MADAME DELPIERRE.

Quel regret ! mon mari serait si heureux de vous revoir !

CLAVEL.

Je reviendrai dans l'après-midi, avant de partir, madame.

MADAME BONNEVILLE.

Partez-vous pour longtemps ?

CLAVEL.

Pour trois ou quatre ans au moins !... Je vais faire le tour du monde.

MADAME DELPIERRE.

Le tour du monde !

CLAVEL.

Et je commence par la Russie ! Cela vous étonne ! ce n'est pas par choix, c'est par nécessité ! mon compagnon de voyage est forcé d'être à Saint-Pétersbourg le 1er pour cause majeure... il ne s'agit pas moins que d'une confiscation de biens et d'un exil en Sibérie ! Mais j'y pense, madame, il a, je crois, l'honneur d'être connu de vous.

MADAME DELPIERRE.

De moi ?

CLAVEL.

Vous avez dû le voir à Houlgate... un jeune seigneur russe, charmant, plein d'élégance, de grâce, le comte de Harden.

MADAME DELPIERRE.

Je l'ai vu en effet avec mon mari un jour sur la plage... que lui arrive-t-il donc ?

CLAVEL.

Il a la tête un peu vive... il s'est imprudemment engagé

dans je ne sais quelle coalition en faveur de la Pologne... et il a été dénoncé à Saint-Pétersbourg.

MADAME DELPIERRE.

Dénoncé ?... Par qui ?

CLAVEL.

Par un de ces mystérieux personnages qui fleurissent dans les hautes régions sociales, un de ces diplomates anonymes, qui, sous prétexte de veiller à la sécurité des souverains et à la sûreté des États, surveillent, pour le compte des cours étrangères, les hommes considérables et suspects.

MADAME BONNEVILLE, *naïvement.*

Mais... Est-ce que cela ne s'appelle pas des espions?

CLAVEL.

Précisément... ou comme dit Ducis... « Ces mortels dont l'État gage la vigilance... » Mortels titrés;... ils sont tous barons! Mortels décorés;... ils sont chamarrés de croix jusqu'aux épaules! Mortels inconscients;... ils se croient les défenseurs de l'ordre européen. Ajoutez que cette classe honorable se partage en deux genres, le genre masculin et le genre féminin, et les femmes y jouent un rôle encore plus brillant que les hommes, parce qu'en général elles sont jolies, et que, faisant illusion à ceux qui ne les connaissent pas, elles font peur à ceux qui les connaissent. A quel sexe appartient le délateur de M. de Harden, je ne sais, mais...

MADAME DELPIERRE.

Mais il me semble, monsieur, que voilà votre voyage bien compromis!... Si votre ami M. le comte de Harden...

CLAVEL.

Rien de sérieux à craindre! Sa famille est très puissante, il est parti depuis deux jours sur une lettre de sa mère qui espère parer le danger. Il en sera quitte pour une amende de quelques milliers de roubles, on en en-

verra une partie à l'officieux délateur..., avec une croix de Wladimir quelconque, pour ne pas le décourager... Et quant à mon ami, sa punition sera un ordre de voyage lointain. Nous en profiterons pour nous lancer en Asie, en Amérique, en Afrique même... mais si loin que nous allions et si longtemps que nous voyagions, je ne retrouverai probablement nulle part, même sur les bords de l'Euphrate, rien d'aussi rare que ce que je vois ici, madame, un vrai coin de paradis terrestre!

MADAME BONNEVILLE.

Vous dites vrai! Mais comment avez-vous pu le deviner!

CLAVEL.

J'ai un moyen infaillible de savoir si une femme est heureuse.

MADAME BONNEVILLE.

A quoi le jugez-vous?

CLAVEL.

Au nombre de fois qu'elle dit *mon mari* en une heure; or je ne suis ici que depuis dix minutes et madame l'a dit déjà trois fois.

MADAME DELPIERRE, souriant.

Vous êtes fait pour voyager, monsieur, vous êtes observateur. A tout à l'heure, n'est-ce pas?

CLAVEL.

A tout à l'heure.

FERNAND.

Adieu, mon sauveur. (Clavel l'embrasse et sort.)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins CLAVEL, puis LE DOMESTIQUE.

MADAME BONNEVILLE.

Charmant jeune homme.

MADAME DELPIERRE, sonnant le domestique.

Jean!

JEAN.

Madame!

MADAME DELPIERRE.

Quand monsieur rentrera... vous lui direz...

JEAN.

Monsieur vient de rentrer, madame, il est dans son cabinet, (Il sort.)

MADAME DELPIERRE.

Je suis désolée de ne l'avoir pas su. (On entend une voix dans la coulisse.)

DELPIERRE, dans la coulisse.

Ah! c'est trop fort.

SCÈNE VI

LES MÊMES, DELPIERRE.

MADAME DELPIERRE.

Qu'y a-t-il?

DELPIERRE. (Il a une pantoufle à la main.)

Regarde-moi cette pantoufle!...

MADAME DELPIERRE.

Elle a l'air d'être brûlée.

DELPIERRE.

Je crois bien qu'elle en a l'air! Sais-tu où je l'ai trouvée? Posée délicatement sur mon feu allumé.

MADAME DELPIERRE.

Qui a pu la mettre là?

FERNAND.

C'est moi, maman.

MADAME DELPIERRE.

Toi?

FERNAND.

Oui! pour que le bon Dieu envoie aussi des beaux cadeaux de Noël à mon papa.

MADAME BONNEVILLE, enthousiasmée.

Quand je vous dis que cet enfant-là a des idées!

MADAME DELPIERRE, riant.

Est-ce que tu les trouves bonnes?

FERNAND.

Est-ce que j'ai eu tort?

DELPIERRE, en l'embrassant.

Non, mon petit!... non! tu n'as pas eu tort!... seule ment une autre fois attends que la cheminée soit sans feu.

MADAME BONNEVILLE.

Allons! je l'emmène et je vous laisse ensemble. (Elle sort avec Fernand.)

SCÈNE VII

MADAME DELPIERRE, DELPIERRE.

MADAME DELPIERRE, s'asseyant sur le canapé.

Qu'est-ce qu'a fait aujourd'hui mon seigneur et maître, et pourquoi revient-il si tôt?

DELPIERRE.

Je ne fais qu'entrer et repartir.

MADAME DELPIERRE.

Et revenir, j'espère!... M. Clavel tient à te voir.

DELPIERRE.

Je serai ici dans un quart d'heure, mais... j'ai voulu auparavant...

MADAME DELPIERRE.

Qu'as-tu donc? je te trouve un air souriant.

DELPIERRE, s'asseyant près d'elle et lui donnant un écrin.

Tiens.

MADAME DELPIERRE, l'ouvrant.

Oh ! le joli bracelet ! Pour qui ?

DELPIERRE.

Pour toi ! Pour ta fête...

MADAME DELPIERRE.

Il est trop beau !

DELPIERRE.

Est-ce que rien peut être trop beau...

MADAME DELPIERRE.

Pour moi. Non ! c'est entendu ! Mais pour notre bourse ! il doit être très cher ! comment le paierons-nous ?

DELPIERRE.

Il est payé.

MADAME DELPIERRE.

Avec quoi ?

DELPIERRE.

Une gratification extraordinaire ! A quoi l'imprévu peut-il être mieux employé qu'à payer le superflu ?

MADAME DELPIERRE, regardant le bracelet.

Tu me gâtes trop !... Une belle plante et deux billets pour les concerts populaires suffisaient bien !... Tu sais... la musique et les fleurs, voilà mon luxe à moi. Les beaux bijoux comme celui-là ne sont pas l'affaire des petites bourgeoises comme moi.

DELPIERRE, se levant.

Bourgeoise !... Toi !... Ne prononce pas ce mot ! Il m'irrite ! tu n'es pas une bourgeoise, tu es une duchesse née au quatrième étage.

MADAME DELPIERRE, riant.

Ah ! la définition est admirable !

DELPIERRE.

Non, je dis ce qui est. Mes relations me conduisent parfois dans le monde officiel. Eh bien, quand j'y vois toutes ces grandes dames étincelantes de diamants, la

rage me prend au cœur! Je me dis que c'est toi qui devrais être à leur place! Que si tu paraissais au milieu d'elles... tu les éclipserais toutes.

MADAME DELPIERRE, se levant.

Oh! je n'y tiens pas, mon lot me suffit. J'ai un mari qui m'aime...

DELPIERRE.

Trop! bien plus que tu ne m'aimes, toi!

MADAME DELPIERRE.

Oh! voilà notre vieille querelle qui recommence. Je ne t'ai épousé qu'avec un grand plaisir... et je ne t'aime que de tout mon cœur! voilà un mari bien à plaindre.

DELPIERRE.

Tu ris toujours.

MADAME DELPIERRE.

Surtout... quand tu me reproches d'avoir le cœur froid. Froid! Vienne un jour, une circonstance où je puisse montrer tout ce qu'il y a là et nous verrons lequel aime le plus et le mieux! Il est vrai que je ne suis pas ce qu'on appelle romanesque... mais, crois-moi, mon ami, les sentiments exaltés ne sont pas toujours les plus profonds. Je conviens que quand j'étais jeune fille, je voyais l'idéal du mariage dans un mari que j'aimerais bien et que j'estimerais beaucoup. Oh! cela c'était le point essentiel!... mais cet idéal, tu l'as si bien réalisé ou plutôt dépassé, tu as ajouté à ton beau titre d'honnête homme tant de qualités charmantes et brillantes... et enfin... enfin la naissance de mon fils a changé mon paisible bonheur en un telle ivresse, qu'à la seule idée qu'un malheur... un accident, pourrait renverser toute cette joie, alors ce cœur que tu accuses d'être froid... (Essuyant ses yeux.) Eh bien, voilà que je m'attendris! Suis-je sotte? Une femme sensée!... et le sermon que j'ai à te faire!... car j'ai à te gronder très sérieusement.

DELPIERRE.

Et de quoi donc ?

MADAME DELPIERRE.

Ah ! d'un tort très réel... car j'ai ri... là... pour m'empêcher de pleurer... il s'agit d'une chose grave... tu as un grand défaut.

DELPIERRE.

Lequel ?

MADAME DELPIERRE.

Tu aimes trop l'argent. Ce n'est pas par avarice... je ne sais pas d'homme plus généreux que toi... ni même par vanité ! Tu ne te soucies pas assez peut-être de l'opinion des autres... tu aimes la richesse pour la richesse. Ton rêve est de faire une grande fortune.

DELPIERRE, vivement.

C'est vrai ! (Avec tendresse.) Pour toi ! Pour mon fils ! cela me révolte de nous voir dans ce misérable petit appartement ! j'y étouffe ! Est-ce que c'est là ta place ? Est-ce que je suis fait, moi, avec mon intelligence... et mon ardeur, pour me consumer dans un bureau, dans un rôle d'employé ? heureusement cela changera.

MADAME DELPIERRE.

Que dis-tu ?

DELPIERRE.

Ce que je t'expliquerai plus tard ! Sache seulement que, grâce à ma capacité, j'atteindrai enfin... ce sans quoi on n'est rien dans ce monde... la richesse !... Je veux être riche ! Je veux que Fernand soit riche ! Et nous le serons ! (Il s'assied.)

MADAME DELPIERRE, allant à lui.

Mais, malheureux ! tu l'es ! il l'est ! Qu'est-ce qui te manque ? Est-ce que je te paraîtrais plus jolie avec un collier de diamants au cou ? Est-ce que tu aimerais mieux ton fils avec des habits de velours ! Non ! eh bien alors !...

O mon ami ! mon ami ! Je t'en prie ! ne tente pas le ciel ! ton rêve me fait peur pour notre chère et douce réalité ; mais songe donc que nous sommes des millionnaires, puisque nous avons ce que rien n'achète... ce que rien n'égale... et ce que rien ne remplace...

DELPIERRE, riant.

Oui... mais ce que la fortune complète ! Notre bonheur est un beau tableau, laisse-moi lui faire un beau cadre ! Eh bien, est-ce entendu ? sommes-nous raisonnables ?... Oh ! quelle enfant ! Dieu me pardonne ! elle pleurerait volontiers d'avoir ce que les autres femmes désirent avec passion. Eh bien, me promets-tu de te laisser être heureuse ?...

MADAME DELPIERRE.

Tu sais bien que je t'obéis toujours parce que j'ai foi en toi.

DELPIERRE.

Allons ! je pars.

MADAME DELPIERRE.

Tout de suite ? (Apercevant Fernand.) Voilà justement ton rival qui s'avance... C'est le moment de t'éloigner... Va et reviens ! (Il sort.)

SCÈNE VIII

MADAME DELPIERRE, FERNAND.

FERNAND.

Maman, voilà une lettre...

MADAME DELPIERRE.

Bien importante, sans doute, puisque vous l'apportez vous-même, monsieur le facteur. (Fernand la regarde un peu

étonné.) Vos petits enfants se portent bien, monsieur le facteur?

FERNAND.

Oui, madame.

MADAME DELPIERRE.

Vous a-t-on donné vos étrennes, monsieur le facteur? (L'interrompant.) Vraiment! je suis plus enfant que lui. (Tout en parlant, elle a décacheté la lettre et mis l'enveloppe sur la table, lisant.) « Vous recevrez aujourd'hui, par lettre chargée, une traite de trois mille roubles... » (Parlant.) Hein? (Lisant.) Et le brevet de l'ordre de Wladimir. (Riant.) Ce n'est pas pour moi, ni pour mon mari. Donne-moi l'enveloppe! (L'enfant lui donne l'enveloppe.) A monsieur Delpierre. (Demi-riant.) Ah çà... qui peut envoyer à mon mari l'ordre de Wladimir? (Tout à coup comme frappée d'un trait de lumière.) Wladimir! (Elle saisit la lettre, la lit, et, poussant un grand cri, elle tombe raide et étendue comme morte sur le canapé)

FERNAND, courant dans la chambre.

Maman! maman! au secours!... ma maman est morte!... maman!... réveille-toi! c'est moi, ton petit garçon que tu aimes tant!... (Il est à genoux devant elle.)

MADAME BONNEVILLE, arrivant aux cris de Fernand.

Qu'y a-t-il? (Apercevant sa fille étendue.) Ciel!

FERNAND.

Elle rouvre les yeux!

MADAME DELPIERRE, comme égarée.

Qu'est-ce donc? Que s'est-il donc passé? (Elle regarde autour d'elle.) Je ne sais plus!...

FERNAND.

C'est cette lettre!...

MADAME DELPIERRE.

Ah!... (A Fernand.) Va-t'en! va-t'en!

FERNAND.

Oh! mon Dieu! et papa qui n'est pas là! (Il sort.)

SCÈNE IX

MADAME DELPIERRE, MADAME BONNEVILLE

MADAME BONNEVILLE.

Qu'est-ce que cette lettre?

MADAME DELPIERRE, parlant à peine et la lui tendant.

Tiens, lis!

MADAME BONNEVILLE prend la lettre et commence à lire.

Juste ciel!...

MADAME DELPIERRE, comme égarée.

Non! ce n'est pas possible! ce n'est pas vrai!... Donne!... (Elle reprend la lettre, lisant.) « Tous vos renseignements sur M. de Harden se sont trouvés exacts. »

MADAME BONNEVILLE.

M. de Harden!

MADAME DELPIERRE, lisant.

« Il sera envoyé en Sibérie! Ses biens seront confisqués et vous en aurez une part. »

MADAME BONNEVILLE.

Quoi? ce vil délateur?...

MADAME DELPIERRE.

C'est lui! c'est mon mari!... mon mari! Qu'est-ce que je vais devenir maintenant?

MADAME BONNEVILLE.

Oh! ma fille! tu me fais peur!

MADAME DELPIERRE.

Où me cacher!... il me semble que je suis coupable aussi!... O mon Dieu! si je pouvais mourir.

MADAME BONNEVILLE.

Mourir!... Et ton fils!... Et moi!

MADAME DELPIERRE.

Oui!... Vous deux!... Vous me restez vous deux!... mais ce matin, je l'avais aussi... lui!... (Fondant en larmes.) Oh! mon amour! mon bonheur! mon cher bonheur!... Il y a une seconde, la plus heureuse des créatures humaines, et à présent, la plus désespérée!... Tout écroulé! détruit! souillé!... Plus rien!... plus rien! Oh! le malheureux! je ne peux plus même penser à lui!... Il a tout tué en moi, jusqu'à son souvenir!

MADAME BONNEVILLE, avec désespoir.

Mon enfant!

MADAME DELPIERRE, apercevant son bracelet et poussant un cri.

Oh! ce bracelet!... c'est le prix du crime! Et ces meubles! cette chambre! tout cela a été payé par la délation!... il y a de l'infamie sur tout cela!... Emmène-moi d'ici... partons!...

MADAME BONNEVILLE.

Ma fille!

MADAME DELPIERRE.

Emmène-moi! (S'attendrissant:) Tu rouvriras encore ta maison à ta pauvre enfant!... ma mère!... je reprendrai ma chambre de jeune fille! (Avec désespoir:) Hélas! je ne pourrai pas reprendre mon nom de jeune fille! Je suis madame Delpierre! Et mon fils, lui aussi!... Oh! va le chercher!... emmenons-le! Partons!

DELPIERRE, entrant.

Partir? où!...

MADAME DELPIERRE.

Lui!.. (Elle va à lui et lui montre la lettre.)

DELPIERRE.

Ah!

MADAME DELPIERRE.

Va tout préparer pour notre départ.

MADAME BONNEVILLE.

Mais...

MADAME DELPIERRE.

Laisse-nous seuls. (Madame Bonneville sort.)

SCÈNE X

DELPIERRE, MADAME DELPIERRE.

DELPIERRE.

Vous partez!

MADAME DELPIERRE.

Oui!... je retourne chez ma mère!...

DELPIERRE.

Vous quittez cette maison?

MADAME DELPIERRE.

Oui!

DELPIERRE.

Pour toujours?

MADAME DELPIERRE.

Oui!...

DELPIERRE.

Et Fernand?

MADAME DELPIERRE.

Je l'emmène avec moi!

DELPIERRE, avec explosion.

M'arracher mon fils!..

MADAME DELPIERRE.

C'est pour vous l'arracher à vous que je l'emmène.

DELPIERRE.

Je n'essaierai pas de me justifier. Je le pourrais, mais vous n'êtes pas plus en état de m'entendre que moi de vous parler... Que je sois ambitieux... passionné pour

la richesse!... soit!... mais je suis autre chose encore, je suis père et mari!...

MADAME DELPIERRE.

N'invoquez pas des titres que vous avez profanés!

DELPIERRE, avec un peu d'irritation.

Profanés! profanés! Je ne me charge pas de concilier ce qui semble inconciliable!.. Comment un sentiment pur peut-il naître dans un cœur qui ne l'est pas? Comment peut-il pousser à une action blâmable? Je n'en sais rien!... mais cela est! J'aime cet enfant avec passion! L'idée de le perdre me rend fou!.. Ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait pour moi seul! Je l'ai fait pour... (Mouvement de madame Delpierre.) Je ne dis pas pour vous, ce serait vous blesser! Mais lui! lui!... pendant sept ans, il a été par moi le plus heureux, le plus adoré des fils!... Eh bien, au nom de ces sept ans... au nom de ce que j'ai encore de bon, et de ce que vous m'avez dû de bonheur, ne me réduisez pas au désespoir en vous éloignant!

MADAME DELPIERRE.

Au nom de ces sept ans, au nom de ce que j'ai été pour vous, ne me réduisez pas au désespoir en me forçant à rester!

DELPIERRE.

Prenez garde!... Vous ne savez pas ce dont je suis capable pour vous retenir!

MADAME DELPIERRE, avec explosion.

Et vous ne savez donc pas, vous, ce dont je suis capable pour vous échapper!... Vous ne voyez donc pas que je n'ai pas la force de vous regarder... que le seul son de votre voix me fait frémir? que... (Se remettant.) Épargnons-nous l'un à l'autre des paroles blessantes et inutiles!... Gardons du moins, dans cet instant suprême, la dignité des adieux!... Monsieur Delpierre, je vous demande l'autorisation de me retirer chez ma mère!...

DELPIERRE.

Eh bien!... je vous la refuse!...

MADAME DELPIERRE.

De quel droit?

DELPIERRE.

Du droit que me donne la loi. La loi n'obéit pas à la passion... La loi ne brise pas à la légère un contrat deux fois sacré... Si un homme est assez lâche pour injurier une femme ou pour la frapper... la loi lui arrache justement sa victime... mais en dehors de ces sévices ou injures graves... la loi se rappelle que le titre de mari et de père est un titre indélébile, et force l'épouse à se souvenir qu'elle est femme pour se soumettre... et chrétienne pour pardonner!...

MADAME DELPIERRE, avec explosion.

Pardonner!... J'aurais tout pardonné... tout supporté!... tout accepté!... Oui, Dieu m'en est témoin!.. Si vous aviez introduit une maîtresse sous le toit conjugal... j'aurais amèrement pleuré... mais je serais restée!... Si vous m'aviez adressé une parole outrageante, j'aurais été humiliée, blessée, indignée, mais je serais restée! Si vous aviez levé la main sur moi... tout mon cœur eût bondi de colère... mais je serais restée... Faut-il tout dire? Hé bien! si dans un moment d'égarement, vous aviez commis un crime par vengeance, si vous aviez reparu ici avec du sang sur les mains... j'aurais frémi d'horreur... mais je serais restée! oui, restée près du criminel pour l'aider à se repentir... pour pleurer avec lui... pour le consoler... (avec horreur et dégoût) mais cela!... cela!... mais consentir à être votre complice en demeurant votre compagne... mais partager les bénéfices de votre infamie!...

DELPIERRE, avec colère.

Madame!...

MADAME DELPIERRE.

Vivre de votre luxe de délateur...

DELPIERRE, avec fureur.

Madame!...

MADAME DELPIERRE.

Rester... la femme d'un...

DELPIERRE, hors de lui et marchant sur elle la main levée.

Madame!...

SCÈNE XI

LES MÊMES, CLAVEL.

CLAVEL, s'élevant entre eux.

Arrêtez... monsieur!... Frapper une femme!...

DELPIERRE, tombant accablé.

Oh! misérable... que je suis!... Un moment de folie!... Madame sait bien que je suis incapable d'une telle lâcheté.

MADAME DELPIERRE, avec force, à Clavel.

Monsieur, vous avez vu ce qui vient de se passer!... êtes-vous prêt à l'attester devant la justice?...

CLAVEL, éperdu.

Quoi?

DELPIERRE, se relevant violemment.

Madame.

CLAVEL.

Que dites-vous?

MADAME DELPIERRE.

Ce que je répète... Êtes-vous prêt à attester devant la justice ce que vous avez vu?

CLAVEL.

Sans doute... puisque je l'ai vu! mais...

MADAME DELPIERRE.

Il suffit... Je vous remercie... Dans une heure, ma

mère sera chez vous, pour vous prier de l'accompagner chez le magistrat.

CLAVEL, éperdu.

Quoi? Cette maison bénie! cette union toute formée de joie et de bonheur!...

MADAME DELPIERRE.

Elle est brisée, Monsieur!

CLAVEL.

Et ce serait par moi!.. Je serais l'instrument de cette affreuse séparation. (Mouvement de madame Delpierre.) Non, ce n'est pas possible!... je refuse!... vous ne me condamnerez pas à un tel regret! Vous n'oublierez pas sept années de bonheur pour un moment d'égarement.

MADAME DELPIERRE.

Monsieur!

CLAVEL.

Je vous en supplie au nom de votre fils!... de votre fils sauvé par moi!

MADAME DELPIERRE, avec angoisse.

Oh! taisez-vous!

CLAVEL, allant à elle.

Vous m'avez dit ce jour-là que vous m'accorderiez ce que je vous demanderais! Eh bien... je vous demande grâce pour ce père.

MADAME DELPIERRE.

Je ne peux pas! (Elle s'élance dans sa chambre. Delpierre est anéanti, Clavel courroucé. La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME

Chez madame Delpierre, dix ans plus tard. Appartement très simple; porte au fond, porte à droite donnant chez madame Delpierre, porte à gauche donnant chez Fernand; porte au fond, donnant sur un escalier de service.

SCÈNE PREMIÈRE

VINCENT, JULIE.

VINCENT, entrant, une lettre à la main.

Bonsoir, ma femme!

JULIE.

Ah! c'est toi!... tu apportes une lettre de ton maître, monsieur Clavel.

VINCENT.

Oui, le numéro 45 de la rue Bellechasse écrit beaucoup au numéro 46.

JULIE.

Cette lettre est pour madame Delpierre?

VINCENT.

Bien entendu! dis donc! est-ce que tu crois...

JULIE.

Écoute-moi. Ton maître est un homme charmant! riche!... instruit, ayant beaucoup voyagé.

VINCENT.

Je le crois bien!... Pendant huit ou neuf ans!... mais depuis son retour, depuis six ou sept mois, il vient sans cesse... ici... et...

JULIE.

Je t'arrête encore!... Que ton maître soit amoureux

de ma maîtresse, je n'en doute pas. Que Madame aime ton maître, je n'en sais rien; mais, qu'aimé ou non, il perde son temps, ça, j'en suis sûre.

VINCENT.

Ta maîtresse est donc une vertu farouche?

JULIE.

Farouche?... non, mais solide. Oui, hors cela je ne sais rien. Ici tout est mystère. Madame est séparée de son mari depuis dix ans... Pourquoi? Mystère! Monsieur est riche et Madame est pauvre... par quel hasard? mystère! Madame a son fils avec elle, mais elle l'a perdu pendant quatre ans... Comment? Mystère! Au bout de quatre ans elle l'a retrouvé... Comment? Mystère. Madame ne me confie jamais rien! Et, vrai, elle a tort, car je l'aime beaucoup.

VINCENT.

C'est étonnant!... moi, je n'ai jamais aimé mes maîtres.

JULIE.

Oh! c'est que madame Delpierre est une mère comme il n'y en a pas. Si tu la voyais avec son fils!... Elle se refuse tout pour lui tout donner! et avec cela si adroite à lui cacher ses sacrifices! si aimable avec lui! si gentille pour lui! Le soir, elle lui chante de la musique d'Opéra; le matin, elle l'aide à préparer ses examens. Ils font bien, la mère et le fils, le plus gentil petit ménage... On dirait un frère et une sœur.

VINCENT.

Mais le fils?

JULIE.

Brave garçon! l'aimant beaucoup, mais un peu triste parfois, parce qu'il regrette son père qu'il ne voit qu'une fois par mois.

VINCENT.

Et ce père?... Le mari?...

JULIE.

Dis donc monsieur le baron!... car il est baron et très riche, très influent, très ami avec des ministres! Il a un appartement superbe, boulevard Malesherbes!

VINCENT.

Pourquoi donc, alors, Madame n'est-elle pas baronne?

JULIE.

Toujours mystère!... Silence! madame.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME DELPIERRE,
puis FERNAND.

JULIE.

Ah! madame, je courais vous porter cette lettre de monsieur Clavel... Vincent dit qu'elle est pressée... et...

MADAME DELPIERRE, prenant la lettre, l'ouvrant.

Dites que c'est bien. (Appelant son fils.) Fernand! viens! (Fernand entre.) C'est de M. Clavel, à propos du bal que sa sœur donne ce soir. (Lisant.) « Chère Madame, je monterai, « si vous le voulez bien, chercher Fernand à dix heures. « Nous descendrons ensemble chez ma sœur. Je serai « très heureux de lui faire faire son premier pas dans le « monde! » (Julie sort avec Vincent.)

FERNAND.

Quel ami pour moi que M. Clavel! Quelle heureuse rencontre nous a rapprochés de lui après tant d'années!

MADAME DELPIERRE.

Et depuis six mois, depuis que j'ai, par hasard, loué ce petit entresol dans la maison de sa sœur, comme il

m'aide à te diriger, et, ce qui n'est pas moins important, à t'amuser!

FERNAND.

Il m'a fait faire ce matin la plus jolie promenade à cheval.

MADAME DELPIERRE.

Aussi, en revanche, on n'a pas pris sa leçon de chimie... Voyons!... nous avons encore quelques instants à nous, gagne ton bal de ce soir. Travaille un peu à ton examen.

FERNAND.

Ambitieuse!

MADAME DELPIERRE.

Oui, je veux que tu sois un homme!

FERNAND, s'asseyant en face d'elle sur une petite table.

Interrogez donc, grand docteur, on vous répondra... Cela m'amuse tant de travailler avec toi! Tu sais, quand j'étais enfant, tout ce que tu m'expliquais, je le comprenais... Tout ce que tu m'apprenais, je le retenais... Tu as une manière d'entrer dans mon intelligence comme dans mon cœur... Ah! tu sais bien le chemin, va!

MADAME DELPIERRE, l'embrassant.

Oh! cher être tendre!

FERNAND, lui tendant le livre.

Voyons, interroge!

MADAME DELPIERRE, lisant et gaiement.

Oh! oh! c'est un peu rude! (Lisant.) « De quoi se com-« pose le protoxyde de cuivre? »

FERNAND, riant.

Le protoxyde! la vérité est que ce mot dans ta bouche fait le plus drôle d'effet... car sais-tu une chose?... C'est que tu es toujours très bien!

MADAME DELPIERRE, gaiement.

Cela ne répond pas du tout à la question : De quoi se

compose le protoxyde?» (Fernand l'embrasse.) (Riant.) Oui! oui! Tu paies le cachet avant la leçon pour que je ne te la donne pas!

FERNAND.

Ma foi! je ne suis pas en train de travailler ce soir.

MADAME DELPIERRE.

Eh bien! ne travaillons pas! Veux-tu que je te joue une mazurke de Chopin?

FERNAND, l'embrassant.

Tu es une mère adorée!...

MADAME DELPIERRE.

Tu as l'air heureux, ce soir.

FERNAND, sérieux.

J'aurais cet air-là tous les jours, si tu voulais.

MADAME DELPIERRE, gaiement.

Si je voulais te laisser aller au bal tous les jours?

FERNAND.

Tu me comprends bien!

MADAME DELPIERRE, sérieuse.

Fernand, je t'en prie...

FERNAND.

Je ne t'en parlerai plus! mais au moins, laisse-moi l'aller voir demain.

MADAME DELPIERRE.

Demain!

FERNAND.

Il y a plus d'un mois que je ne l'ai vu! et je l'aime tant... lui aussi!... C'est mon père...

MADAME DELPIERRE.

J'ai toujours peur quand tu vas chez lui.

SCENE III

LES MÊMES, CLAVEL.

CLAVEL, à madame Delpierre.

Bonjour, chère madame !... Eh bien, est-on prêt ? (Apercevant sur la table un livre de chimie.) Qu'est-ce que je vois là ?... un livre de chimie !... aujourd'hui !... défendu !

MADAME DELPIERRE, gaiement.

Pour ce que nous avons fait !

CLAVEL.

C'est encore trop. (Il s'est approché de Fernand et lui arrange son gilet, sa cravate.) Un premier jour de bal ! Il faut ne penser qu'à être jeune et charmant.

MADAME DELPIERRE.

Que vous êtes bon !

CLAVEL.

Du tout ! je suis oncle !... Je suis né oncle ! (A Fernand.) Tiens !... est-ce que vous avez fumé ?

FERNAND.

Oui.

CLAVEL.

Vous fumez donc ?

FERNAND.

Oui... cela vous étonne ?

CLAVEL.

Oui.

FERNAND.

Tout le monde fume.

CLAVEL.

C'est pour cela. Vous autres jeunes gens, vous êtes

étonnants !... Vous ne visez qu'à l'originalité, et vous vous copiez tous... Oh ! si j'avais vingt ans !

FERNAND.

Que feriez-vous ?

CLAVEL.

Je ne jurerais pas ; je ne jouerais pas ; je ne parlerais pas argot ; je ne dirais pas d'une femme qui a du charme qu'elle a du chic ; je ne dirais pas d'un vieillard qui s'affaiblit : c'est un ramolli ; je ne dirais pas d'une mauvaise pièce : c'est infect ! ni d'une bonne : c'est splendide ! Je me lèverais toujours quand une femme entre ; je lui offrirais une place au théâtre si elle était sur le second rang ; après le dîner, je n'empêcherais pas les autres convives de se chauffer en me campant au plein milieu de la cheminée ; je ne serais ni fier de ce que je ferais de mal, ni honteux de ce que je ferais de bien ; enfin je ne fumerais pas dans le salon de ma mère, même si elle me l'avait permis, et toutes ces qualités négatives suffiraient à me rendre un être si extraordinaire qu'on dirait partout de moi : C'est un type !

MADAME DELPIERRE, lui prenant la main.

Merci !

FERNAND, gaiement.

C'est que vous, mon oncle, vous êtes un peu original.

CLAVEL, riant.

En quoi donc, monsieur mon neveu ?

FERNAND.

D'abord, en neuf ans de voyages, avoir été quatre fois en Sibérie.

CLAVEL.

Oh ! cela, c'était un devoir ! un devoir de cœur. Un de mes plus chers amis, envoyé en exil sur une dénonciation (mouvement de madame Delpierre) et y languissant depuis dix ans sans savoir quand il en sortira, sans savoir qui

l'a dénoncé... Mais il me semble que vous le connaissez, madame, M. de Harden... vous le rappelez-vous?

MADAME DELPIERRE, se contenant.

Je me le rappelle.

FERNAND.

Et vous avez été en Sibérie pour lui ?

CLAVEL.

Toutes les fois qu'on me l'a permis, j'ai été lui conduire sa vieille mère, c'est sa seule consolation.

FERNAND.

C'est très bien, je vous reconnais là, mon oncle ! Mais comment, depuis votre retour, et avec un cœur comme le vôtre, ne vous êtes-vous pas marié ?

CLAVEL.

Parce que je ne serais plus oncle.

MADAME DELPIERRE.

Plaisanter n'est pas répondre ; pourquoi, jeune encore, ne vous mariez-vous pas ?

CLAVEL, sérieusement.

Pourquoi ?... (Gaiement.) Parce que je serais un trop bon mari !

MADAME DELPIERRE, riant.

Oh! oh !

CLAVEL.

Oui, j'ai une manie : quand j'ai fait un serment, je le tiens. C'est ce qui m'a empêché d'être un homme politique.

MADAME DELPIERRE.

Mais mari ?...

CLAVEL.

Eh bien, si je m'étais marié, j'aurais juré de ne vivre que pour ma femme.

MADAME DELPIERRE.

Eh bien ?

CLAVEL.

Eh bien, j'aurais tenu ma parole.

MADAME DELPIERRE, riant.

Eh bien ?

CLAVEL.

Eh bien, si vous croyez que ce soit facile et commode avec certaines femmes, comme tout le monde en connaît !

MADAME DELPIERRE, gaiement.

N'écoute pas, Fernand, n'écoute pas !

CLAVEL.

Je me réduis donc à mon rôle d'oncle, ce qui fait, monsieur mon neveu, que je suis à vos ordres et que je vous attends. Allez passer votre habit !

FERNAND.

J'y vais ! Ah ! mère ! une idée !... Veux-tu doubler le plaisir de ce bal pour moi ? viens-y avec nous !

MADAME DELPIERRE, se récriant.

Y penses-tu ?... au bal... moi ?...

CLAVEL.

Ce n'est pas un bal ! une simple soirée de printemps, une réunion d'amis. Quelques marches à descendre... et ma sœur serait si heureuse de vous recevoir !

FERNAND.

Et tu serais si fière, toi, de me voir valser. Je t'entends d'ici, disant tout bas : Dieu ! quel charmant cavalier ! comme ce jeune homme valse bien ! (L'embrassant.) Et puis enfin, je meurs d'envie de valser avec toi.

MADAME DELPIERRE.

Ai-je une toilette seulement ?

CLAVEL.

Toutes ces dames sont en robe de printemps. (Montrant un vase de fleurs qui est sur la table.) Une fleur dans vos cheveux et vous serez la mieux parée de nos danseuses.

FERNAND.

Je suis fier de toi, je veux te montrer, c'est mon premier bal, tu ne peux pas me refuser!... Je veux entrer en te donnant le bras!... (A Clavel.) Elle réfléchit, je vais m'habiller! Décidez-la... (Il entre dans sa chambre à droite.)

SCÈNE IV

MADAME DELPIERRE, CLAVEL

MADAME DELPIERRE, après un moment d'hésitation.

Non! c'est impossible!

CLAVEL.

Pourquoi?

MADAME DELPIERRE.

Parce que je suis...

CLAVEL, souriant.

Trop vieille?

MADAME DELPIERRE.

Non, trop jeune!

CLAVEL.

Comment?

MADAME DELPIERRE.

Il est un sujet que je n'ai jamais abordé avec vous, que je n'aborderai jamais... Il m'est trop douloureux... Sachez seulement que depuis dix ans, depuis ma séparation, je me suis fait une loi de ne pas retourner dans le monde.

CLAVEL.

Je ne voudrais pas être indiscret... mais cette résolution est-elle sage? Cette sévérité est-elle nécessaire?

MADAME DELPIERRE.

Plus que nécessaire!... (Avec agitation.) Vous êtes homme,

vous ne pouvez comprendre quelle position nous est faite et quels sentiments nous sont imposés, à nous!...

CLAVEL.

N'exagérez pas des injustices que tout cœur droit réprouve.

MADAME DELPIERRE.

Je n'exagère rien, je dis ce que j'ai vu : La place d'une femme séparée n'est pas dans le monde! Quand elle a cinquante ans... soit... mais jeune, tout la blesse ou tout la révolte; s'entendre désigner tout bas quand on entre dans un salon, se sentir le point de mire de tous les regards, voir le monde se partager en deux classes : ceux qui vous évitent et ceux qui vous recherchent, et deviner plus de mépris dans l'empressement des uns que dans l'éloignement des autres...

CLAVEL, se récriant.

Du mépris!... Ah! madame!

MADAME DELPIERRE, avec douleur et amertume.

Est-ce que vous tous hommes, vous n'êtes pas convaincus qu'une femme séparée vous appartient de droit? Ne dites pas non! Même innocentes, nous sommes toujours soupçonnées ou suspectées; même quand nous imposons l'estime, nous n'obtenons qu'à demi la considération. Une mère ne confie pas sa fille à une femme séparée... Un mari interdit à sa femme l'amitié d'une femme séparée... Toujours la malignité nous prête une faute cachée, ou dans le passé ou dans le présent. Ma conduite est tracée; quand on a cru devoir briser son mariage et le briser comme moi pour toujours, on n'a qu'un parti à prendre : échapper à la calomnie par la solitude!... C'est quelquefois dur... Ce petit salon a vu bien des larmes, bien des révoltes... Raison de plus pour résister... Je n'irai pas à ce bal.

SCENE V

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND.

Eh bien?

MADAME DÉLPIERRE, avec tendresse.

Ne sois pas fâché contre moi, mon cher enfant, mais c'est impossible!

FERNAND, avec tristesse.

Ah!... (A Clavel.) Excusez-moi, près de votre sœur, monsieur Clavel, je n'irai pas non plus à ce bal.

MADAME DELPIERRE.

Pourquoi?

FERNAND.

Je n'y ai plus le cœur.

MADAME DELPIERRE.

Tu es un enfant.

FERNAND, avec chagrin.

Hélas! non, ma chère mère, je ne suis pas un enfant... c'est mon malheur, mais ce n'est pas ma faute!...

MADAME DELPIERRE.

Mais pourquoi te refuser ce plaisir?

FERNAND.

Parce que ce n'est plus un plaisir. (Avec amertume.) Pour un jour, par hasard, où je me trouvais en train d'être gai... je n'ai pas de chance!... Après tout, je ne suis pas en ce monde pour être heureux!

MADAME DELPIERRE, vivement.

Reste un moment avec notre ami, je vais m'habiller.

FERNAND, avec joie, en l'embrassant.

Oh! je t'aime! (Madame Delpierre sort à gauche.)

SCÈNE VI

CLAVEL, FERNAND.

CLAVEL.

Oui, je t'aime! je t'aime! et vous ne faites pas attention si vos paroles l'affligent.

FERNAND.

L'affliger, moi!

CLAVEL.

Qu'est-ce que c'est que cette vilaine phrase que vous venez de dire : « Je ne suis pas en ce monde pour être heureux? »

FERNAND.

Ne parlons pas de cela, je vous en prie.

CLAVEL.

Si, parlons-en!

FERNAND.

Pas aujourd'hui... vous allez me gâter mon bal.

CLAVEL.

Au contraire... vous danserez avec plus de plaisir quand vous aurez soulagé votre cœur et que je vous aurai bien grondé.

FERNAND.

Il ne faut pas me juger comme les autres; j'ai une position si fausse!... Cela fausse même le cœur... On ne sait plus ce qu'on veut, ce qu'on sent. Ah! souvent je suis bien triste, allez...

CLAVEL.

Comment cela?

FERNAND.

Aimer ses parents, c'est pour tous les fils le plus sim-

ple, le plus doux des sentiments, c'est une joie renfermée dans un devoir. Pour moi, c'est une douleur, car je suis partagé entre mon père et ma mère.

CLAVEL.

Partagé !

FERNAND.

Je pourrais dire déchiré !... Savez-vous quand et comment je vois mon père ?... Une heure par mois...

CLAVEL.

Qui vous empêche de le voir plus souvent ?

FERNAND.

Ma mère ! Mon Dieu, je ne l'accuse pas ! Après ce qui s'est passé il y a sept ans !...

CLAVEL.

Que s'est-il donc passé ?

FERNAND.

Après ce qu'il a fait !

CLAVEL.

Qu'a-t-il donc fait ?

FERNAND, à voix basse.

Il m'a volé à elle.

CLAVEL.

Volé !

FERNAND.

Oui ; on me conduisait chez lui deux fois par semaine. Dès que j'arrivais, c'étaient des transports de joie et de tendresse dont une mère seule semble capable, mais chaque fois aussi, mon départ le jetait dans de véritables accès de rage !... Se voir mesurer ma présence, être forcé de compter ses embrassements ; ne me voir arriver que pour me voir repartir, lui était insupportable. Et un jour, dans un moment de désespoir et de folie, il m'enleva !

CLAVEL.

Où vous emmena-t-il ?

FERNAND.

En Italie, en Allemagne, changeant de nom pour mieux nous cacher; et cette fuite dura quatre ans.

CLAVEL.

Quatre ans!

FERNAND.

Oui, pendant quatre ans, ma pauvre mère resta seule au monde... ma grand'mère était morte un mois après mon départ! Pendant quatre ans elle courut éperdue à travers la France jusqu'à ce qu'un hasard miraculeux me rendit à elle!... Eh bien, le croiriez-vous, quand j'étais avec mon père, je la regrettais, et maintenant que je suis avec elle, c'est lui que je regrette!... C'est affreux! c'est affreux!...

CLAVEL, avec affection.

Mon enfant!

FERNAND.

Peut-être tous les jeunes gens de mon âge n'éprouveraient-ils pas ce que j'éprouve. (Avec joie.) Mais comment ne l'éprouveraient-ils pas?... Appartenir à ses parents par moitié!... Ne savoir lequel des deux aimer... lequel on doit suivre! ne pouvoir pas même penser librement à eux!... Car penser à eux, c'est les juger! C'est se dire : l'un a tort, l'autre a raison...

CLAVEL, vivement.

Connaissez-vous la véritable cause de leur séparation?

FERNAND.

Un motif de violence, dit le jugement, mais je n'y crois pas!... Il y a autre chose! Autre chose qui me tourmente... que je cherche, que je ne trouve pas! Et en attendant, cet affreux arrêt a son cours... Tiens, père de famille, voilà ta part de ton fils!... Tiens, mère, voilà la tienne! et toi, enfant, débats-toi comme un supplicié

entre ces deux tendresses implacables qui t'écartèlent!... Ah! c'est le jugement de Salomon appliqué à une âme!

CLAVEL.

Silence! Votre mère!

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME DELPIERRE.

MADAME DELPIERRE.

Me voici! je n'y ai pas mis trop de temps, j'espère, pour une femme qui n'a pas fait de toilette depuis huit ans! (A Fernand.) Êtes-vous content, mon seigneur et maître?

FERNAND.

Tu as vingt ans.

MADAME DELPIERRE.

Oh! vingt ans! (Elle prend dans le vase qui est sur la table une fleur qu'elle met dans ses cheveux, et tout en l'arrangeant :) Faut-il vous l'avouer, ce quart d'heure de toilette m'a amusée. Le malin esprit n'est jamais mort dans le cœur d'une femme; à mesure que je me parais, il me semblait que la vieille femme que je croyais être disparaissait, et que, comme dans les contes de fée, sous le coup d'une baguette magique, je redevenais... je redevenais...

CLAVEL.

Jeune.

MADAME DELPIERRE, gaiement.

Jeune... si vous voulez!... Qui m'aurait dit que j'étais encore coquette?

FERNAND.

Qu'arrivera-t-il tout à l'heure, quand chacun te dira tout haut ce que tu dis tout bas?

MADAME DELPIERRE, montrant un médaillon.

Oh! j'ai mis mon amulette!... (Prenant le médaillon et le montrant à Clavel.) Voyez-vous ce médaillon? Il renferme, d'un côté, les premiers cheveux de ce méchant enfant-là, ses cheveux d'un an, et, de l'autre, son portrait... quand il commença à devenir un personnage... à deux ans et demi! (Elle regarde le portrait.) Il était bien gentil, dans ce temps-là!... Moi, j'étais bien heureuse!... Et si je vous disais ce que ce médaillon a été pour moi quand le malheur est venu!... Allons, n'entamons pas ce sujet, je suis armée pour le combat, partons! (A Julie qui est entrée derrière elle.) Je rentrerai dans une heure!

FERNAND, lui donnant le bras.

Nous verrons cela... (Ils sortirent tous deux.)

CLAVEL, avant de sortir, à Julie.

Mademoiselle Julie, venez demain à midi, nous cueillerons des fleurs dans le jardin pour la jardinière de madame Delpierre.

SCÈNE VIII

JULIE, seule.

Elle va à la fenêtre de droite et regarde pendant toute cette scène. On entend la musique du bal.

Ah! voilà la serre qui se remplit de monde. Quelles jolies toilettes! Comme on entend bien la musique par cette fenêtre ouverte!... La valse commence. Il me semble que le bal se donne pour moi! Ah! Madame entre dans la serre! Elle est au bras de M. Fernand. La voilà qui fait un tour de valse avec lui!... C'est gentil à voir! M. Clavel s'approche d'elle... (Elle quitte la fenêtre et revient sur le devant de la scène.) Qu'y a-t-il entre eux? M. Clavel

ne serait pas aussi aimable pour le fils s'il n'était pas amoureux de la mère, c'est évident!... Mais elle! elle! il est impossible qu'elle ne s'aperçoive pas de cet amour! Alors, comment elle, si prudente, si réservée, ne le congédie-t-elle pas?... Car enfin, elle ne reçoit personne, et elle le reçoit, lui! Elle ne se montre en public avec personne, et elle le retrouve, lui, dans les musées, dans les monuments... Que je suis sotte! c'est tout simple, n'est-ce pas pour son fils? Il n'y a là, en fait de mystère, qu'un mystère d'amour maternel, car pour cette femme-là, tout se résume en un seul mot : son fils! (Retournant à la fenêtre.) Tiens! c'est singulier! Madame a l'air de quitter le bal!... Oui! Elle sort par la petite porte de la serre... J'entends des pas sur l'escalier! C'est elle sans doute!... Oui! La voici!

SCÈNE IX

JULIE, MADAME DELPIERRE.

JULIE.

Madame rentre déjà! onze heures et demie viennent à peine de sonner.

MADAME DELPIERRE, soucieuse.

Je rentre trop tard, car je regrette d'être sortie.

JULIE.

Est-ce que Madame se serait trouvée souffrante?

MADAME DELPIERRE.

Oui... un peu... Je ne suis plus habituée au monde et la fatigue, la chaleur... Préparez ma chambre à coucher. (Julie y entre. Madame Delpierre seule.) J'ai eu tort d'aller à ce bal!... On a beau faire, la jeunesse est toujours là prête à se réveiller. Il est certains sacrifices qui ne sont possibles qu'à la condition d'être absolus. On peut se plaire

dans une cellule, mais il ne faut pas en sortir; on peut s'habituer à une prison, mais il ne faut pas y laisser entrer les rayons du soleil. Quand je me suis retrouvée au milieu du monde, quand j'ai revu ces lumières, cet orchestre, quand tous ces hommages, ces sourires m'ont entourée de nouveau, j'ai senti un plaisir, un orgueil... (En parlant, elle commence à ôter les fleurs de ses cheveux et ses bracelets. — Avec angoisse.) Où est donc mon médaillon? Je ne l'ai pas ôté, il me semble. (Le cherchant avec fièvre.) Est-ce que je l'aurais perdu? (Appelant.) Julie! Ce n'est pas possible. (Julie paraît.) N'avais-je pas mon médaillon quand je suis rentrée?

JULIE.

Je n'ai pas remarqué.

MADAME DELPIERRE.

Cherchez donc avec moi!... (Elle regarde sur la cheminée, sur les meubles, partout.) Il sera tombé quand je valsais! Oh! pourquoi ai-je valsé? (A Julie.) Descendez chez la sœur de M. Clavel... Je serais au désespoir de perdre ce médaillon... Faites demander mon fils, et dites-lui ce que j'ai perdu, qu'il le cherche, qu'il le fasse chercher. J'avais pour ce bijou un attachement... superstitieux... Allez!... (Julie va à la porte. On sonne.) Qui sonne à cette heure? (A Julie.) Voyez. (Julie va à la porte et ouvre.)

JULIE, revenant, avec joie.

Madame! madame! M. Clavel.

MADAME DELPIERRE.

Monsieur Clavel!

SCÈNE X

LES MÊMES, CLAVEL.

CLAVEL, lui présentant le médaillon.

Me pardonnerez-vous, madame, de n'avoir pas attendu jusqu'à demain pour vous le rapporter?

MADAME DELPIERRE, avec effusion.

Si je vous pardonne!... Demandez à Julie si je vous pardonne!... (Julie sort.) J'allais vous l'envoyer. J'allais descendre moi-même!... J'aurais tout bouleversé chez vous pour le retrouver. (Prenant le médaillon et l'embrassant.) Oh! cher souvenir!... cher consolateur!... cher conseiller!

CLAVEL.

Que je suis heureux de vous voir si heureuse!

MADAME DELPIERRE.

Mais où était-il?... Où l'avez-vous retrouvé?

CLAVEL.

Aux pieds du fauteuil même où vous étiez assise. En reconduisant ma danseuse, j'ai vu briller ce bijou, je l'ai reconnu et, me rappelant quel prix vous y attachez...

MADAME DELPIERRE.

Pendant cette affreuse absence, voilà tout ce qui m'est resté de Fernand! Je n'avais plus rien de lui que cette petite mèche de cheveux et ce petit portrait que vous me rapportez! Tenez, il faut que je vous dise une fois que rien de ce que vous faites pour Fernand n'a été perdu! J'ai tout compris, tout deviné! Cet examen que vous l'aidez à préparer, ces plaisirs où vous l'associez si délicatement, ce mélange charmant de camaraderie et de fraternité paternelle, tout cela est écrit là. Aussi je vous aime bien, allez!

CLAVEL, *avec émotion.*

Ah! madame!...

MADAME DELPIERRE.

Ne me remerciez pas!... car c'est au moment même où je vous parle de ma gratitude et de mon amitié, que je suis forcée de vous affliger.

CLAVEL.

M'affliger!

MADAME DELPIERRE.

En vous annonçant une résolution douloureuse pour moi-même.

CLAVEL.

Laquelle?

MADAME DELPIERRE.

Je quitterai demain cette maison

CLAVEL, *avec un cri.*

Quitter cette maison!... Pourquoi?

MADAME DELPIERRE.

Parce que c'est la maison de votre sœur, c'est-à-dire presque la vôtre!

CLAVEL.

Eh bien?

MADAME DELPIERRE.

Eh bien, mon ami, depuis six mois, j'ai vécu sans réfléchir!... j'ai oublié que vous étiez jeune et que je le suis encore!... Mon estime pour vous, ma certitude de la pureté de mes sentiments, l'intérêt de mon fils... tout me fermait les yeux!... Un instant a suffi pour m'éclairer!

CLAVEL.

Que voulez-vous dire?

MADAME DELPIERRE.

En entrant dans ce bal à votre bras, j'ai senti tout à coup, comment... à quoi? je ne le sais, mais j'ai senti que notre amitié pouvait être calomniée.

CLAVEL.

C'est impossible !...

MADAME DELPIERRE.

Elle l'est peut-être déjà !... Ce que j'ai vu, ce que j'ai deviné, ce que j'ai entendu m'a révélé le péril !

CLAVEL, avec force.

Mais quel péril ? Que craignez-vous ?

MADAME DELPIERRE, se laissant tomber sur un siège.

Quelqu'un que je n'ai pas besoin de vous nommer.

CLAVEL, s'asseyant aussi de l'autre côté de la table.

M. Delpierre ?

MADAME DELPIERRE.

Oui ! M. Delpierre !... Sachez-le... Depuis le jour où j'ai retrouvé Fernand par miracle, où je le lui ai repris...

CLAVEL.

Quand l'avez-vous retrouvé ? Comment le lui avez-vous repris ?

MADAME DELPIERRE.

Après quatre ans de désespoir, j'apprends, on m'assure que Fernand est caché depuis trois semaines à Lyon, dans une institution d'ecclésiastiques, sous un nom supposé. Je cours à Lyon, le premier président me donne un officier de justice pour m'accompagner. J'arrive chez le supérieur, et je réclame mon fils !... « — Son nom, Madame ? — Je ne le sais pas, son père l'en a fait changer ! — Je ne puis vous livrer un enfant que vous ne pouvez pas me nommer !... — Eh bien, mettez-moi ne présence du dernier élève entré chez vous, je verrai bien si c'est lui ! » Il accepte ! Nous descendons dans une grande cour vide, les enfants étaient à l'étude... Asseyez-vous dans cet angle obscur, me dit le supérieur, et attendez ! Au bout de cinq minutes, une petite porte s'ouvre à l'extrémité de la cour ; le supérieur paraît... Puis, presque aussitôt derrière lui, un enfant. A peine

a-t-il dépassé le seuil, que je ne peux plus en douter... Je le reconnais ! très grandi... un peu pâli... mais lui !... Je me lève vivement, je m'élance... Puis tout à coup, je retombe sur mon banc saisie d'une terreur affreuse ! S'il ne me reconnaissait pas !... J'avais tant pleuré depuis quatre ans !... Si son père l'avait détaché de moi ! s'il ne m'aimait plus ! s'il ne voulait pas me suivre ! Oh ! toutes mes angoisses passées n'étaient rien, rien auprès de celle-là !... et cependant le supérieur tout en causant avec lui... l'entraînait peu à peu de mon côté !... Il approche !... Il approche !... Le voilà presque devant moi !... Oh ! je n'y tiens plus !... Je relève brusquement mon voile !... « Maman ! » s'écrie-t-il, et il se jette dans mes bras en fondant en larmes ! Je l'avais reconquis !

CLAVEL.

Oh ! vaillant cœur !

MADAME DELPIERRE.

Oui !... Mais depuis ce jour, M. Delpierre, fou à la fois de tendresse et de colère, ne cherche que le moyen légal de m'arracher Fernand.

CLAVEL.

Que peut-il ? Votre séparation a brisé votre mariage.

MADAME DELPIERRE.

Comme lien, oui ! comme chaîne, non ! la loi lui laisse tant d'armes contre moi ! Il m'entoure de regards qui m'épient !... d'ennemis qui me surveillent ! Je me sens dans sa main !

CLAVEL.

Mais c'est donc un monstre ?...

MADAME DELPIERRE.

Non ! c'est un père exaspéré !... Vous le voyez, il ne suffit pas que je sois sans tache, il faut que je ne puisse pas même être soupçonnée. Mon devoir est donc tracé. Je quitterai cette maison demain. Il m'en coûtera... plus

que je ne puis le dire... car j'y laisse les seuls souvenirs doux que je compte depuis dix ans. (Avec une émotion qu'elle ne peut contenir.) et... et... vous êtes le seul avec qui je pouvais causer de ma mère... Elle vous aimait tant, la pauvre chère créature... Le jour même de sa mort, elle m'a dit... Allons, il ne faut pas s'attendrir! C'est encore un sacrifice à faire à Fernand, je le ferai !...

CLAVEL, avec une émotion contenue.

C'est juste. Un dernier mot seulement; bien des épreuves, bien des luttes peut-être vous attendent.

MADAME DELPIERRE.

Je le crois.

CLAVEL.

Promettez-moi que si vous avez besoin d'un appui, d'un conseil, vous vous adresserez à moi.

MADAME DELPIERRE.

Je vous le promets. (La pendule sonne deux heures.) Deux heures ! (Elle frappe sur un timbre. Julie paraît. A Julie.) Éclairez M. Clavel ! Adieu !

CLAVEL, à part en sortant.

Désormais ma vie n'a plus qu'un but : la défendre. (Il sort.)

SCÈNE XI

MADAME DELPIERRE, seule d'abord, puis JULIE, puis MONSIEUR DE MONVAL.

MADAME DELPIERRE, après un moment de silence.

C'est dur! Allons ! Je suis contente de moi ! Je n'ai rien dit et il n'a rien vu. (Prenant le médaillon où est le portrait de son fils et l'embrassant avec passion.) Merci !

JULIE, rentrant avec un grand trouble.

Madame !

MADAME DELPIERRE.

Qu'y a-t-il donc ?

JULIE.

Un monsieur décoré... (Monval paraît au fond. Julie tend une carte à madame Delpierre.) Voici son nom !

MADAME DELPIERRE, lisant.

« M. de Monval, substitut du Procureur général. » Qu'il entre.

MONVAL, s'avançant vers elle.

Ma visite à une pareille heure doit vous étonner, madame... (Mouvement de madame Delpierre). Un mot me justifiera... Vous ne me reconnaissez pas, madame?

MADAME DELPIERRE.

Non, monsieur.

MONVAL.

J'étais substitut à Lyon quand vous y êtes venue. C'est moi qui vous ai accompagnée.

MADAME DELPIERRE, vivement.

A l'institution où était mon fils! Oh!... je me rappelle, je me rappelle votre bonté, votre sympathie!...

MONVAL.

C'est le même sentiment qui m'amène aujourd'hui, et pour un motif bien grave.

MADAME DELPIERRE, lui indiquant un siège.

Lequel? (Ils s'assoient tous deux).

MONVAL.

Aujourd'hui, sur ma demande, M. le Procureur général m'a permis de précéder auprès de vous quelqu'un qui est là... quelqu'un dont le nom seul vous irritera, quelqu'un dont la vue vous aurait profondément blessée.

MADAME DELPIERRE.

Qui donc?

MONVAL.

Un commissaire de police...

MADAME DELPIERRE.

Chez moi ! de quel droit viole-t-il le domicile d'une femme au milieu de la nuit ?

MONVAL.

Il n'exerce pas un droit, il exécute un ordre.

MADAME DELPIERRE.

Un ordre de qui ?

MONVAL.

De votre mari !

MADAME DELPIERRE.

Mon mari n'a pas le droit d'entrer chez moi, malgré moi, même le jour; comment pourrait-il autoriser un agent de justice à y pénétrer la nuit?

MONVAL.

C'est la loi.

MADAME DELPIERRE.

La loi ?... Quelle loi ?...

MONVAL.

Une loi cruelle, une loi qui laisse sous la surveillance de son mari la femme qui n'est plus sous sa garde, une loi qui l'autorise à l'accuser, à la poursuivre et, s'il le faut, à la punir. M. Delpierre s'est armé de cette loi contre vous.

MADAME DELPIERRE.

Pourquoi ? Comment ?

MONVAL.

Il avait des soupçons sur vous, soupçons injustes, je le crois, mais il en avait. Depuis deux mois, vous n'avez pas fait un pas, vous n'avez pas reçu une visite, qu'il n'en ait été instruit. Il a été constaté que M. Clavel venait presque tous les jours chez vous, vous écrivait presque tous les jours.

MADAME DELPIERRE, *se levant.*

J'ai là ses lettres.

MONVAL.

Votre mari a les vôtres, qu'un domestique lui a vendues... Rien de significatif dans les paroles, j'en conviens, sauf peut-être leur laconisme même : « Demain, à deux heures, au musée. »

MADAME DELPIERRE.

Pour y conduire mon fils !...

MONVAL.

« A cinq heures, à Saint-Germain-des-Prés. »

MADAME DELPIERRE.

Pour montrer les peintures de Flandrin à mon fils.

MONVAL.

Enfin, aujourd'hui, vous êtes descendue au bal un peu à sa prière. Vous y êtes restée à peine, vous êtes remontée ici, il vous y a suivie. Il est arrivé à minuit ; il en est reparti après deux heures.

MADAME DELPIERRE, avec une certaine émotion.

Eh bien, monsieur ?

MONVAL.

Eh bien ! l'officier de justice l'a vu sortir comme moi. Les apparences seules vous accusent, j'en suis convaincu, mais constatées sur un procès-verbal et portées devant le tribunal...

MADAME DELPIERRE, avec indignation.

Les tribunaux !... un procès !

MONVAL.

Vous le gagneriez, je le crois, mais la réputation d'une femme ne sort jamais tout à fait pure de pareils débats.

MADAME DELPIERRE.

Mais que puis-je faire ?

MONVAL.

C'est pour vous le dire que je suis venu. Si M. Delpierre ordonne à l'officier de police de constater ce qu'il a vu, il est obligé d'obéir... Mais si votre mari se désiste

de sa plainte, le commissaire n'a qu'à se retirer. Votre sort est donc dans vos mains : M. Delpierre est là, tâchez de le fléchir.

MADAME DELPIERRE, *avec énergie.*

Il est là?... qu'il entre!

MONVAL.

Soyez calme en pensant à votre fils. (*Il va ouvrir la porte du fond. Delpierre parait. A madame Delpierre :*) Je vais attendre votre décision. (*Il se retire dans la pièce du fond.*)

SCÈNE XII

DELPIERRE, MADAME DELPIERRE.

MADAME DELPIERRE.

Ce qu'on me dit est vrai?

DELPIERRE.

Oui, madame.

MADAME DELPIERRE.

Vous oseriez m'intenter un procès! un procès en adultère? Osez dire le mot!

DELPIERRE.

Oui, madame! cette séparation que vous avez voulue, voulue seule, nous met en face l'un de l'autre, non plus comme un mari et une femme, mais comme deux ennemis. Or les ennemis se font la guerre, je vous la fais.

MADAME DELPIERRE.

Ce n'est pas la guerre, c'est une lâcheté, car je vous défie de dire que vous croyez à cette accusation.

DELPIERRE, *avec impatience.*

Qu'importe que je le croie ou non? Les autres peuvent-ils le croire? Voilà la question. Vous m'avez arraché ma

femme et mon fils; je trouve pour les reconquérir un moyen extrême, je m'en sers.

MADAME DELPIERRE.

Voyons. Pas de détours, que voulez-vous?

DELPIERRE.

Vous forcer à rentrer chez moi avec Fernand.

MADAME DELPIERRE.

Vous savez bien que je n'y rentrerai jamais.

DELPIERRE.

Eh bien! alors, rendez-moi Fernand.

MADAME DELPIERRE avec explosion.

Vous livrer mon fils!

DELPIERRE.

Dites donc aussi le mien, si vous le voulez bien.

MADAME DELPIERRE.

Qu'en avez-vous fait quand vous l'avez eu? Qu'était-il quand je vous l'ai repris?

DELPIERRE.

Ne récriminons pas. Vous aimez cet enfant à votre façon, je l'aime à la mienne. C'est une passion égoïste, aveugle, soit!... mais c'est une passion sans bornes, il faut qu'elle se satisfasse! Je veux mon fils! Voulez-vous me le rendre?

MADAME DELPIERRE, avec explosion.

Mais vous ne savez donc pas que je n'ignore rien de votre vie? Quels exemples lui offririez-vous? J'ai l'âme de cet enfant à ma charge, je ne vous le rendrai pas!

DELPIERRE.

Soit! la justice me le rendra. Un procès me le rendra.

MADAME DELPIERRE, avec force.

Vous ne ferez pas cela.

DELPIERRE.

Je le ferai.

MADAME DELPIERRE.

Vous ne ferez pas cela.

DELPIERRE.

Je vous dis que je veux mon fils.

MADAME DELPIERRE, avec désespoir et comme éperdue.

Eh bien! donc, suivons notre destin! Déchirons à l'envi le cœur de cet enfant! Brisons en lui tout respect filial, tout sentiment de famille! Et puisque vous ne me laissez, pour le sauver, d'autre moyen que de vous imiter, savez-vous ce que je ferai si vous me déshonorez à ses yeux?

DELPIERRE.

Que ferez-vous donc?

MADAME DELPIERRE.

Je lui dirai le vrai motif de notre séparation.

DELPIERRE, poussant un cri terrible.

Ah!

MADAME DELPIERRE.

Et alors il choisira entre nous.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MONVAL.

MONVAL, à Delpierre.

Que résolvez-vous, monsieur?

DELPIERRE.

Je me désiste! (A part.) J'aurai ma revanche!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND, entrant vivement.

Ma mère! ma mère! qu'y a-t-il? Que veulent ces

hommes qui sont là au dehors? Pourquoi cet étranger? (Apercevant son père.) Ciel! c'est lui!... (Il court à son père.) Oh! je ne me trompe pas... ta présence ici!... vous vous réunissez donc enfin!

DELPIERRE, l'embrassant avec passion.

Adieu!... (Il s'élance au dehors.)

FERNAND, tombant sur une chaise.

Ah! la cause de cette séparation! la cause!

ACTE TROISIÈME

A Trouville. — Petit salon donnant sur une large terrasse où sont assis quelques baigneurs. — A droite, au fond, une table avec des joueurs; à gauche, en avant, une petite table ronde avec des journaux. — Clavel est assis à cette table et lit. — Un vieux monsieur est assis en face de lui et lit aussi.

SCÈNE PREMIÈRE

ANDRÉ DE MIRBEL, entrant avec un programme de concert à la main et le lisant tout haut.

« Trouville, 17 juillet 187... Grand concert donné par l'administration aux abonnés! Grand caprice sur le piano. » (Riant.) Oh! du piano. (Il va à la table de jeu.)

LE VIEUX MONSIEUR, à Clavel.

Monsieur, l'Univers, après vous!

CLAVEL.

Et même avant, monsieur.

LE VIEUX MONSIEUR.

Je ne voudrais pas vous en priver, monsieur.

CLAVEL.

Cela ne me prive pas du tout, monsieur, je ne le lis jamais.

LE VIEUX MONSIEUR, à part.

Un matérialiste! (Il se lève et sort.)

MONSIEUR DE MONVAL, au garçon du Casino qui est au fond.

Joseph, les journaux sont-ils arrivés ?

JOSEPH, indiquant la table.

Ils sont là, monsieur le procureur général.

ANDRÉ, se retournant et allant à lui.

Procureur général, monsieur de Monval ?

MONSIEUR DE MONVAL.

Oui, nommé à Pont-l'Évêque depuis quinze jours.

ANDRÉ.

Bel avancement que vous avez eu là!... Il est vrai que vous avez une fameuse touche de magistrat.

MONVAL.

Touche de magistrat! Ah çà, André, vous parlerez donc toujours cet affreux argot.

ANDRÉ.

C'est la langue maternelle de tous les jeunes gens.

MONVAL.

Une langue bête, inintelligible et toujours vieille, car le mot d'hier n'est déjà plus le mot d'aujourd'hui.

ANDRÉ.

Oui! mais quel bouquet! Voyons, que voulez-vous que je dise en parlant d'une jolie cocotte... qu'elle a de la grâce... Style de l'Empire?... Du piquant?... oh! feu Elleviou!... Du montant!... c'est un peu mieux... mais toujours fade!... Tandis que du chic!... du zinc!... ou de la haute poisse!... Oh! à la bonne heure!... cela dit quelque chose.

MONVAL.

Vous êtes fou. (Il se dirige vers la table des journaux.)

UN JOUEUR, à la table de jeu.

Il manque deux louis.

ANDRÉ, vivement.

Je les... ah! j'oubliais! rasé.

LA COMTESSE D'ORVILLE, entrant.

Je les fais!

ANDRÉ, à part.

La jolie comtesse d'Orville, un rude montant. (Il s'approche d'elle et cause avec elle.)

MONVAL, bas à Clavel dont il s'est approché.

Vous ici!

CLAVEL.

Depuis hier.

MONVAL.

Savez-vous que madame Delpierre y est?

CLAVEL.

Je viens de l'apprendre.

MONVAL.

Écoutez-moi. Il y a sept semaines, quand madame Delpierre quitta la maison de votre sœur pour aller demeurer rue Las-Cases, elle me chargea d'exiger de vous la promesse que vous ne chercheriez jamais à la revoir. Cette promesse, vous me l'avez faite.

CLAVEL.

Et je l'ai tenue.

MONVAL.

Vous allez donc quitter Trouville.

CLAVEL.

Non; car j'ai fait un autre serment, c'est de vouer désormais ma vie à madame Delpierre et à Fernand, de ne jamais lui parler puisque je pourrais la compromettre,

mais d'accourir partout où lui et elle pourraient avoir besoin de moi.

MONVAL.

Eh bien?

CLAVEL.

Eh bien, un nouveau malheur la menace... peut-être.

MONVAL.

Lequel?

CLAVEL.

Je n'en suis pas encore assez certain pour vous le dire, mais le hasard m'a amené ici, j'y reste.

MONVAL.

De la prudence.

CLAVEL.

Soyez tranquille! (Ils remontent tous deux et on entend la musique au dehors.)

ANDRÉ.

Ah! la musique va commencer sur la terrasse. Voilà le cornet à piston qui s'essaye. (A la comtesse d'Orville.) Belle dame, voulez-vous me permettre de vous offrir le bras?

LA COMTESSE.

Tout à l'heure; mais voyons arriver les baigneurs. (Elle descend la scène en lui donnant le bras. — Clavel sort par la gauche. Madame de Bernon entrant par le fond avec sa fille et la gouvernante de sa fille, tout le monde s'empresse autour d'elle; elle descend s'asseoir à droite.)

LA COMTESSE, à André sur le devant de la scène.

Quelle est donc cette dame encore jeune et auprès de laquelle tout le monde s'empresse?

ANDRÉ.

C'est Mme de Bernon! la souveraine de la plage! Oh! c'est le grand oracle! une femme sérieuse! genre honnête!

LA COMTESSE.

La connaissez-vous?

ANDRÉ.

Non, je ne travaille pas dans cette partie-là.

LA COMTESSE.

Impertinent! et moi, est-ce que je ne suis pas une femme comme il faut?

ANDRÉ, câlinement.

Oh! vous êtes bien mieux, vous êtes une femme comme il nous en faut. (La comtesse d'Orville lui donne un coup d'éventail sur les doigts.) Merci! c'est toujours quelque chose que je tiens de vous. (La musique commence à jouer doucement. — Madame Delpierre entre par la gauche en donnant le bras à Fernand; elle descend du côté opposé à celui de madame de Bernon. Fernand va lui chercher une chaise et l'installe.)

LA COMTESSE, à André, en remontant vers le fond.

A qui donc votre ami, Fernand Delpierre, donne-t-il le bras?

ANDRÉ.

A sa mère, je crois; il doit me présenter à elle aujourd'hui.

LA COMTESSE.

C'est un charmant garçon, un peu timide; mais j'ai juré de l'apprivoiser et de faire sa conquête.

ANDRÉ.

A qui avez-vous juré cela?

LA COMTESSE.

A son père qui est un de mes bons amis et qui doit arriver aujourd'hui même.

ANDRÉ.

De qui dois-je être jaloux, du père ou du fils?

LA COMTESSE, riant.

Oh!... Si vous n'aviez que le père pour rival!... Mais le fils!

FERNAND, à sa mère.

Es-tu bien ainsi?

MADAME DELPIERRE, assise sur un canapé.

Très bien; mais il faut que tu me promettes de ne plus aller si loin en mer en nageant.

FERNAND.

Oh! sois tranquille, je suis sûr de moi.

MADAME DELPIERRE.

Oui, oui, je sais bien, et quand tu t'es lancé, avec tant d'audace et de grâce, j'ai commencé par être très fière; mais quand peu à peu je t'ai vu t'éloigner, puis quand je n'ai plus aperçu que ta tête, puis quand je n'ai plus rien aperçu du tout, oh! alors la peur m'a prise; il me semblait que tu ne reviendrais plus!... Tiens, je t'aime trop! va me chercher ton ami que tu dois me présenter. (Fernand remonte vers le groupe de la comtesse d'Orville et d'André.)

MADAME DE BERNON, bas à un jeune homme qui est près d'elle.

Pouvez-vous me dire le nom de cette dame qui est assise à notre droite?

LE JEUNE HOMME.

Je vais vous le savoir. (Il sort.)

MONVAL, qui est entré par le même côté que madame Delpierre, s'approche d'elle et lui tendant la main affectueusement.

Comment allez-vous aujourd'hui?

MADAME DELPIERRE.

Très bien... Il est heureux... Il s'amuse...

MONVAL.

Cela me fait plaisir de vous voir sourire.

MADAME DELPIERRE.

Que vous êtes bon pour nous!

MONVAL, s'asseyant près d'elle sur une chaise.

Qui ne le serait pas? Rien de nouveau du côté de votre mari?

MADAME DELPIERRE.

Non ! Depuis que je suis venue me cacher ici avec Fernand, je n'ai pas entendu parler de lui.

MONVAL, avec étonnement.

Ah !

MADAME DELPIERRE.

Est-ce que vous savez quelque chose ?

MONVAL.

Rien du tout.

LA COMTESSE, au fond, à Fernand et à André.

Non, non, réglez les figures ensemble, et vous viendrez me retrouver sur la plage. (Elle se lève, les deux jeunes gens la suivent un moment au fond.)

MADAME DELPIERRE, qui s'est retournée au son de la voix de la comtesse d'Orville.

Quelle est cette jeune femme qui cause si familièrement avec Fernand ?

MONVAL.

La comtesse d'Orville, une des beautés de la plage.

MADAME DELPIERRE.

Savez-vous qui elle est ?

MONVAL.

Oui ! une veuve qui n'a jamais été mariée et une comtesse qui pourrait aussi bien s'appeler marquise, car elle a autant de droit à un titre qu'à l'autre.

MADAME DELPIERRE.

Savez-vous quelque chose de plus sur elle ?

MONVAL, souriant.

Nous autres magistrats, nous savons toujours quelque chose de plus...

MADAME DELPIERRE.

Vous me faites peur !

MONVAL.

Pourquoi ?

MADAME DELPIERRE.

C'est que l'empressement de Fernand, auprès d'elle... son trouble en parlant d'elle... Silence! (André et Fernand descendent vers madame Delpierre.)

FERNAND, à sa mère.

Mère, permets-moi de te présenter M. André de Mirbel, un de mes amis.

ANDRÉ.

Intimes!

MADAME DELPIERRE, souriant.

Depuis quand?

ANDRÉ.

Depuis hier, et pour longtemps, j'espère.

MADAME DELPIERRE.

Que vous recommandait donc cette jeune dame si jolie? car elle est très jolie!

FERNAND, vivement.

N'est-ce pas?

MADAME DELPIERRE.

Elle vous parlait de figures.

ANDRÉ.

Oui, de figures de cotillon.

FERNAND.

Qu'elle nous a chargés de régler pour ce soir.

ANDRÉ.

Au bal qu'elle donne dans son chalet.

MADAME DELPIERRE.

Grave mission dont je ne veux pas vous détourner.

FERNAND.

Mère, est-ce que tu nous permets?

MADAME DELPIERRE.

Va, va, mon enfant. (Gaiement.) A qui des deux dois-je confier l'autre?

ANDRÉ.

Ah! pas à moi, madame.

FERNAND.

Nous allons arranger cela tout de suite : là, sur cette table. (Les deux jeunes gens s'éloignent bras dessus bras dessous et se dirigent vers la table où sont les journaux.)

MADAME DELPIERRE, bas à Monval.

Avez-vous vu son émotion?

MONVAL, souriant.

Dame! il a dix-neuf ans!

ANDRÉ, à Fernand.

Très chic votre mère, et l'air bonne femme.

FERNAND.

C'est la plus charmante des femmes. Votre mère est aussi à Trouville! vous me présenterez à elle.

ANDRÉ.

Oui.

FERNAND.

Ainsi qu'à votre père.

ANDRÉ.

Ah! cela! impossible! Papa n'y est pas puisque maman y est.

FERNAND.

Eh bien?

ANDRÉ.

Eh bien! Ils ressemblent à Castor et Pollux. Ils ne brillent jamais ensemble à l'horizon. Dès que l'un paraît, l'autre s'en va!... Ils sont séparés.

FERNAND.

Séparés! Comment?

ANDRÉ.

Parbleu! comme on est séparé dans la séparation! Art... je ne sais pas. L'article... « Les époux... »

FERNAND.

Ah! que je vous plains!

ANDRÉ.

Pourquoi?

FERNAND.

Vous devez être si malheureux!

ANDRÉ, naïvement.

Pas trop, mon père et ma mère m'adorent!

FERNAND.

Et vous voilà partagé entre eux!... Ils se disputent.

ANDRÉ, gaiement.

Précisément !..: Ils se disputent mon cœur! c'est-à-dire qu'ils se disputent à qui me cajolera le plus. Je suis dans la position d'une jolie femme entre deux jeunes gens qui lui font la cour... Je ressemble à la comtesse d'Orville entre vous et moi. C'est un steeple-chase d'attentions... de surprise ; s'ils étaient réunis, ils me feraient de la morale!... ils sont séparés, ils me font des cadeaux! (Allan à la table.) Allons! Occupons-nous des figures.

FERNAND, assis en face de lui.

Mais vous, que faites-vous vis-à-vis de vos parents?

ANDRÉ.

Moi, parbleu, je les encourage, je les aide même. Ah! je suis devenu d'une force pour pincer la fibre paternelle et maternelle!... C'est admirable. (Se levant.) Tenez, j'ai envie d'avoir un cheval! je vais le demander à papa. Il me refuse... parfait! je prends un air indifférent et je lui réponds : Je vais le demander à maman! — A ta mère, Je te le défends! Et il me le donne d'un air furieux qu me fait mourir de rire!... Voyez-vous ce costume?... Gentil, n'est-ce pas! C'est maman qui me l'a donné parce que je lui ai dit que papa voulait m'en faire la surprise!... C'était une fiction!

FERNAND.

Mais c'est les tromper!

ANDRÉ.

Du tout! C'est leur faire plaisir. Moi, je les aime tous deux de tout mon cœur : mais chacun veut que je l'aime plus que l'autre; je leur en offre les moyens! Un cœur à louer, une place sur le premier rang! adjugé au dernier et plus fort enchérisseur!... (Retournant à la table). Allons! voilà qui est fait! les miroirs! les chapeaux, les bouquets... Allons! retrouver la comtesse. (Il le prend dessous le bras et ils s'en vont.) Ah çà, quel air sombre avez-vous donc?

FERNAND, avec tristesse.

C'est que moi aussi, je suis d'un fils père et d'une mère séparés...

ANDRÉ.

Toutes les chances pour lui! Est-il veinard! (Ils sortent tous deux par le fond, comme la comtesse.)

LE JEUNE HOMME, à madame de Bernon, vers laquelle il revient, à demi-voix.

Cette dame s'appelle madame Delpierre.

MADAME DE BERNON, à part.

C'est elle!

MADAME DELPIERRE, penchée sur son ouvrage et bas à M. de Monval.

Aviez-vous entendu prononcer mon nom?

MONVAL.

Par qui? où?

MADAME DELPIERRE.

Là, à gauche, un peu derrière nous. Ayez l'air d'être très occupé de notre conversation.

MONVAL.

Pourquoi?

MADAME DELPIERRE.

Cette dame est madame de Bernon, une de mes an-

ciennes camarades de pension. Nous ne nous sommes pas revues depuis dix ans, et elle s'est assurée qui je suis, afin de ne pas me reconnaître.

MONVAL.

Mais qui vous fait croire?

MADAME DELPIERRE, avec amertume.

J'y suis habituée; madame de Bernon est une personne d'une vertu très austère et...

MONVAL.

Elle se lève et semble se diriger vers nous.

MADAME DELPIERRE.

Vous croyez?

MONVAL.

J'en suis sûr.

MADAME DELPIERRE.

Voudrait-elle me faire injure en ne me saluant pas?

MONVAL.

Ah! c'est impossible! (Il se retire un peu en arrière.)

MADAME DE BERNON, s'approchant de madame Delpierre.

Est-ce que tu ne m'as pas reconnue, Caroline?

MADAME DELPIERRE, troublée.

Si vraiment, mais...

MADAME DE BERNON.

Pourquoi donc alors n'es-tu pas venue à moi?

MADAME DELPIERRE.

Je craignais que vous...

MADAME DE BERNON.

Vous? est-ce que nous ne nous tutoyons plus! je n'entends pas cela.

MONVAL, s'éloignant.

Je peux la laisser. Je vais retrouver M. Clavel.

MADAME DE BERNON, appelant sa fille qui est restée avec sa gouvernante.

Marianne!

MADAME DELPIERRE.

Tu appelles ta fille ?

MADAME DE BERNON.

Oui, pour te la présenter. (La jeune fille est accourue. A sa fille.) Marianne, regarde bien cette dame-là, elle a été ma plus chère amie quand j'avais ton âge, et déjà dans ce temps-là, elle était si aimée et si estimée de nous toutes, que je ne formais qu'un vœu, celui de lui ressembler. Je lui envie encore aujourd'hui ses qualités, mais c'est pour toi ; prie-la de vouloir bien t'embrasser, cela te portera bonheur. (La jeune fille penche son front vers madame Delpierre qui l'embrasse avec une grande émotion.)

MADAME DE BERNON, à sa fille.

Maintenant, va, fillette, laisse-nous causer. (La jeune fille s'éloigne et retourne vers sa gouvernante.)

MADAME DELPIERRE, bas à madame de Bernon en lui prenant la main.

Que c'est bon ce que tu as fait là! que c'est délicat! que c'est compatissant!

MADAME DE BERNON.

Mais, Dieu me pardonne, tu pleures?

MADAME DELPIERRE.

Ah! c'est que j'ai compris.

MADAME DE BERNON, très affectueusement.

Eh bien! si tu as compris, causons de toi. Pauvre chère créature, je t'ai tant plainte, je suis si sûre que tu as eu tout à souffrir et rien à te reprocher.

MADAME DELPIERRE, avec une grande émotion.

Ah! l'estime! l'estime d'une femme de bien!

MADAME DE BERNON.

La femme de bien, c'est toi! Beau mérite à nous, créatures privilégiées, qui avons tous les bonheurs, de faire notre devoir; mais toi!... Voyons, où en es-tu de tes luttes! de tes épreuves!

MADAME DELPIERRE.

Les gens malheureux sont superstitieux. Quand ils espèrent, ils n'osent pas le dire, ils craignent que cela ne leur porte malheur! mais avec toi...

MADAME DE BERNON.

Eh bien?

MADAME DELPIERRE.

Eh bien, depuis dix ans, voilà la première fois que j'ai un peu confiance! Que je regarde l'avenir sans terreur! On a des pressentiments de joie, comme des pressentiments de chagrin, et quand tu t'es approchée et que tu m'as tendu la main, il m'a semblé que c'était le bonheur lui-même qui venait à moi.

MADAME DE BERNON.

Ah! que je te retrouve bien telle que tu étais. Ah çà! tu me présenteras ton fils, tu me l'amèneras à dîner demain.

MADAME DELPIERRE.

Très volontiers.

SCÈNE II

LE GARÇON DU CASINO, annonçant tout haut.

Messieurs et Mesdames, les joutes sur l'eau vont commencer. (Tout le monde se lève, la musique a cessé, la fille de madame de Bernon se rapproche d'elle avec sa gouvernante et deux messieurs qui causaient avec elle.)

MONVAL, qui vient d'entrer, bas et vivement à madame Delpierre.

Restez, j'ai à vous parler.

MADAME DE BERNON, à madame Delpierre.

Viens-tu?

MADAME DELPIERRE.

Je te rejoins, monsieur de Monval désire me causer.

LE JEUNE HOMME, s'adressant à madame de Bernon à qui il offre le bras.

Voulez-vous me faire l'honneur de me présenter à madame Delpierre?

UN AUTRE JEUNE HOMME.

Je réclame la même faveur.

MADAME DELPIERRE, bas à madame de Bernon.

Tout le monde me revient, grâce à toi.

MADAME DE BERNON, aux jeunes gens.

Vous dînerez demain avec elle chez moi. (S'éloignant.) A tout à l'heure. (Madame de Bernon sort avec sa fille et tous les baigneurs. Le garçon ferme les portes vitrées du fond.)

SCÈNE III

MADAME DELPIERRE, MONVAL, CLAVEL.

MADAME DELPIERRE.

Qu'y a-t-il donc?

MONVAL.

Une nouvelle grave! (Allant à la porte par laquelle il est entré, il dit.) Venez! (Clavel entre.)

MADAME DELPIERRE.

Vous ici, monsieur?

CLAVEL.

Oui, madame. Vous vous rappelez ma dernière parole en vous quittant, il y a six semaines : Promettez-moi que si un danger vous menace, vous vous adresserez à moi.

MADAME DELPIERRE.

Eh bien?

CLAVEL.

Eh bien! le danger est venu et me voici.

MADAME DELPIERRE.

Mais quel est ce danger?

MONVAL.

Monsieur Delpierre vaincu, mais exaspéré le 6 juin, avait juré de prendre sa revanche; il la prend.

MADAME DELPIERRE.

Comment?

CLAVEL.

Monsieur Delpierre est ici!

MADAME DELPIERRE, avec un cri.

Lui! Dans un quart d'heure je pars avec Fernand!

MONVAL.

Vous ne le pouvez pas.

MADAME DELPIERRE.

Qui m'en empêchera? Mon fils ne m'appartient-il pas?

CLAVEL.

Il ne vous appartient plus!

MADAME DELPIERRE.

Et mon droit! mon autorité!

MONVAL.

Voici un acte qui les annule.

MADAME DELPIERRE.

Qu'est-ce que cet acte?

MONVAL.

Un acte judiciaire.

MADAME DELPIERRE.

Que contient-il?

MONVAL.

Un arrêté du Tribunal déclarant que, sur la demande de son père, Fernand Delpierre est émancipé.

MADAME DELPIERRE.

Émancipé! c'est-à-dire maître de sa personne!

CLAVEL.

Oui.

MADAME DELPIERRE.

Maître de ses actions !

MONVAL.

Oui.

MADAME DELPIERRE, *éperdue.*

Comment, mon fils peut me quitter s'il le veut ?

CLAVEL.

Il le peut !

MADAME DELPIERRE.

Si son père lui propose de l'emmener à deux cents lieues d'ici, en pays étrangers, il peut le suivre ?

MONVAL.

Oui.

MADAME DELPIERRE, *avec explosion.*

Non, ce n'est pas possible ! Fernand n'a pas dix-neuf ans.

MONVAL.

On peut émanciper un jeune homme à dix-huit.

MADAME DELPIERRE.

Le jugement a déclaré M. Delpierre incapable d'élever son fils, il ne peut pas rester capable de l'émanciper !

MONVAL.

Il l'est.

MADAME DELPIERRE.

Mais c'est monstrueux !

MONVAL.

C'est légal...

MADAME DELPIERRE, *avec désespoir.*

Légal !... légal !... ah ! je serai donc toujours écrasée par cet horrible mot !

CLAVEL.

Du calme, il vous reste le cœur de Fernand.

MADAME DELPIERRE.

Ah ! Dieu me garde de douter de son cœur ! mais ce cœur est à son père comme à moi ! Il aime son père au-

tant que moi ! il le regrette même auprès de moi ! comment voulez-vous qu'il résiste quand son père l'appellera, l'entraînera ? (Mouvement de Clavel.) Mais ne comprenez-vous pas qu'il est riche et que je suis pauvre ! De son côté, tous les plaisirs !... Du mien, toutes les privations ! Il m'arrachera Fernand !... Et qu'en fera-t-il quand il l'aura ? Il en fera... ce qu'il est !

CLAVEL et MONVAL.

Quoi !...

MADAME DELPIERRE.

Et j'assisterais, moi, impassible, à ce spectacle ! Je deviendrais par mon silence complice de son malheur ! (Avec énergie, relevant la tête.) Non, cela ne se peut pas, cela ne sera pas !

MONVAL et CLAVEL.

Que dites-vous ?

MADAME DELPIERRE.

J'ai un moyen de reconquérir Fernand, moyen terrible mais sûr.

CLAVEL, vivement.

Eh bien ! quel qu'il soit, employez-le, car je ne vous ai pas tout dit. Le danger est plus pressant que vous ne le croyez.

MADAME DELPIERRE.

Comment !

CLAVEL.

J'étais présent à la rencontre de Fernand et de son père. La comtesse d'Orville y assistait aussi. Eh bien ! je les ai vus !... Fernand est amoureux de la comtesse.

MADAME DELPIERRE.

J'en étais sûre !

CLAVEL.

Et la comtesse est d'accord avec monsieur Delpierre, ils veulent emmener Fernand en Écosse.

MADAME DELPIERRE.

Ils ne l'emmèneront pas ! Écoutez-moi tous deux, car je n'ai pas trop du conseil et de l'appui de deux hommes d'honneur pour la résolution terrible que je vais prendre. (Passant entre eux deux et à voix basse.) Je me suis séparée de M. Delpierre pour une action... abominable dont j'ai la preuve écrite. Tant qu'il n'a fait souffrir que moi, j'ai gardé ce secret, mais puisqu'aujourd'hui il s'agit du salut de mon fils, je n'y résiste plus, et je vais... (Elle s'élance vers la porte, puis s'arrêtant tout à coup.) Non, non, c'est impossible ! Une mère ne peut pas déshonorer un père aux yeux de son fils ! C'est un crime ! (Fondant en larmes.) Mais c'est un crime aussi que de le livrer à sa perte. O mon Dieu ! mon Dieu ! Qu'ai-je donc fait pour mériter un tel martyre ? (Elle tombe en sanglotant sur un siège.)

CLAVEL, apercevant Fernand qui paraît au fond avec André.

Le voilà !

MADAME DELPIERRE, se relevant avec désespoir.

Oh ! emmenez-moi !... Partons ! je lui dirais tout. (Ils sortent tous trois par la porte latérale, Fernand et André entrent par le fond.)

SCENE IV

ANDRÉ et FERNAND.

ANDRÉ.

Ah ! mon cher, vous avez la corde, elle vous préfère.

FERNAND.

Qui vous le fait croire ?

ANDRÉ.

Ma jalousie, parbleu, vous donner une fleur de son bouquet !

FERNAND.

C'est vrai.

ANDRÉ.

Vous offrir la première valse chez elle.

FERNAND.

C'est vrai.

ANDRÉ.

Vous avez une rude chance.

FERNAND.

Je n'osais pas la regarder de près, ses yeux me donnaient le vertige.

ANDRÉ.

Je le crois bien, des yeux longs comme ça! et un sourire! et des dents! Ah! nom d'un pétard, moi qui aurais tant voulu être aimé d'une femme du monde! seulement faites bien attention à votre père, il est bien tendre avec elle, et il se pourrait bien...

FERNAND.

Oseriez-vous croire que mon père...?

ANDRÉ, riant.

A une maîtresse? ma parole d'honneur!... vous êtes étonnant!... mais tous les maris séparés en ont! Et ceux même qui ne le sont pas, aussi!... Est-ce que vous croyez que papa n'en a pas? J'ai découvert l'histoire de la façon la plus comique!... Imaginez-vous qu'un matin, je rencontre papa, en voiture fermée, avec une petite dame charmante. Dès qu'il m'aperçoit, il se jette au fond de la voiture... compris!... Moi, comme je suis un bonhomme de fils, je détourne négligemment la tête et je fais semblant de ne pas les voir. Mais, un jour, nous nous trouvons tous les trois nez à nez à l'Exposition de peinture... Voilà papa qui devient rouge... la dame qui devient blanche, pas moyen d'éviter la présentation... « Madame, je vous présente mon fils. — André! Madame de Ligneul! — Madame! » Et je file!... Mais c'est le soir, à table! que la scène a été bonne!... « André? — Papa? — Comment

as-tu trouvé cette jeune dame? — Ah! charmante! papa. — Elle est un peu notre parente!... — En vérité! — C'est la veuve d'un de nos cousins très éloignés, qui me l'a presque léguée en mourant. — Un legs, mon père, c'est sacré! — Du reste, mon fils, la vertu même! — Elle en a bien l'air. — Elle viendra peut-être dîner un de ces jours avec nous! » C'était le mot de la situation.

FERNAND.

Elle est venue!

ANDRÉ.

Et même revenue. Nous sommes très bons amis! Je l'appelle ma cousine, ce qui l'enchante!... Elle me cajole; c'est dans son jeu!... Elle me donne même quelques conseils... et quand je suis à sec, elle me fait voter des centimes additionnels...

FERNAND, indigné.

Comment!... vous ne comprenez pas ce qu'il y a d'affreux...

ANDRÉ, riant.

Ne voulez-vous pas que je monte en chaire et que je lui dise : Sachez, monsieur mon père, que votre conduite... Sa conduite!.. sa conduite!... ma parole d'honneur, vous êtes inouï avec votre indignation! on dirait qu'il s'agit d'une mère!...

FERNAND.

D'une mère!...

ANDRÉ.

Sans doute!... oh! cela, c'est une autre affaire! Je ris de bien des choses, mais je comprends qu'un fils apprendrait que sa mère...

FERNAND.

Est-ce que c'est possible?...

ANDRÉ.

Pour la mienne et pour la vôtre, non! mais pour les

autres!... toutes, des nids de contrebande... On m'a conté une jolie histoire qui est arrivée, il y a six semaines, parbleu!... dans votre quartier. Ne demeurez-vous pas avec votre mère, rue Las-Cases?

FERNAND.

Oui.

ANDRÉ.

Eh bien! c'est rue Belle-Chasse, 46, je crois?

FERNAND, vivement.

Rue Belle-Chasse, 46?... Il y a six semaines?

ANDRÉ.

Oui! on m'a même dit le jour. C'était le 6 juin.

FERNAND, vivement.

Le 6 juin!

ANDRÉ.

Est-ce que vous connaissez l'histoire?

FERNAND, se contenant.

Non; la maison seulement. Qu'est-il arrivé?

ANDRÉ.

Il paraît qu'il y logeait une femme séparée, c'est-à-dire remariée.

FERNAND.

Comment?

ANDRÉ.

Il y avait ce jour-là un bal dans la maison, au rez-de-chaussée. Elle y conduit son fils, puis au bout d'un moment s'éclipse et remonte chez elle, où son amant l'attendait.

FERNAND, avec indignation.

C'est une calomnie infâme!

ANDRÉ.

Attendez donc!... voilà le comique. Le mari arrive avec un commissaire de police.

FERNAND, avec un cri.

Un commissaire de police! (Se contenant.) Qui vous a conté cette fable?...

ANDRÉ.

Ah çà!... mais qu'avez-vous?... Vous voilà tout tremblant.

FERNAND.

Non!... Qui vous a conté cette fable?

ANDRÉ.

La comtesse d'Orville, qui la tenait, je crois, de votre père!...

FERNAND.

De mon père!

ANDRÉ.

Ou plutôt d'un des élégants de la plage.

FERNAND.

Ah! Et elle ne vous a pas dit le nom de cette dame?

ANDRÉ.

Non, elle ne le sait pas; mais il paraît que le héros de l'aventure est un des baigneurs de Trouville, un monsieur Clavel.

FERNAND, avec un cri.

Monsieur Clavel!

ANDRÉ, touché.

Mais, vraiment!... vous m'épouvantez!... Votre pâleur!... Vos lèvres tremblantes...

FERNAND.

En effet... je ne me sens pas bien!...

ANDRÉ.

Voulez-vous que j'appelle!...

FERNAND.

Non! j'aime mieux être seul! j'ai besoin d'être seul... Laissez-moi, mon ami!

ANDRÉ.

Vous laisser dans un pareil état! jamais!

FERNAND.

Je vous en prie... je me remettrai mieux... s'il n'y a personne autour de moi!... Voulez-vous? Merci!

ANDRÉ.

Comme vous voudrez! (A part, en s'en allant.) Pauvre garçon!... Il me fait mal. (Il sort.)

SCÈNE V

FERNAND, seul.

Je n'y vois plus!... (Il laisse tomber la lettre en pleurant.) O mon Dieu! mon Dieu! quel abîme!... il me semble que tout s'effondre autour de moi!... Quoi!... mon malheur serait plus qu'un malheur!... Quoi!... tout ce que j'ai respecté... tout ce que j'ai adoré... ah! si ce n'est pas une calomnie infâme, j'aime mieux mourir. (Il tombe la tête sur la table en sanglotant.)

SCÈNE VI

LE MÊME, MADAME DELPIERRE.

MADAME DELPIERRE, courant à lui.

Fernand!... mon fils! qu'as-tu?

FERNAND, relevant la tête.

Elle! sa voix! sa chère voix! (Courant à elle.) Oh! mon affreux cauchemar se dissipe. (L'amenant sur le devant de la scène.) Regarde-moi! regarde-moi bien! Remplis tout mon cœur de tes chers regards! (La regardant avec ivresse.) Oh! la pu-

reté!... la clarté!... la sainteté!... et que m'importent leurs preuves?... La voilà, la vraie preuve, ce sont ces yeux qui ne mentent jamais! (Il l'embrasse avec passion.) O ma chérie! ma chérie!... (Il tombe à genoux devant elle.) Ma sainte!

MADAME DELPIERRE.

Mais qu'as-tu donc?

FERNAND, à genoux, et lui baisant les mains avec passion.

Rien!... j'expie!... je répare.

MADAME DELPIERRE.

Tu répares! tu répares!... Fernand! on m'a accusée près de toi! Tu l'as cru?

FERNAND.

Non!... non!... un instant de vertige!... mais comprends-tu maintenant que cet affreux mystère ne peut pas durer un jour de plus! qu'il faut!... (Apercevant Delpierre qui paraît au fond.) Mon père!... Je saurai tout enfin!... (Il court à lui.)

SCÈNE VII

DELPIERRE, MADAME DELPIERRE, FERNAND.

FERNAND.

Mon père, je ne peux plus rester dans l'état où je suis!... Depuis que je me connais, votre séparation a été pour moi une douleur, mais depuis ce matin, c'est une torture!.. plus qu'une torture!... un sujet de honte et de remords! il y a un instant, j'ai failli accuser ma mère.

MADAME DELPIERRE.

Oui! m'accuser! Eh bien! monsieur, je viens vous adjurer et, au besoin, je vous ordonne de déclarer tout haut devant mon fils que j'ai droit au respect de tout le monde, surtout au vôtre!

DELPIERRE, après un court silence.

C'est vrai!

FERNAND, avec énergie.

Eh bien donc! alors, pourquoi êtes-vous séparés? Pourquoi restez-vous séparés? Il y a entre vous un mystère insupportable pour moi... Vingt fois j'ai supplié chacun de vous de me répondre... Toujours vous avez refusé! Mais puisque enfin, aujourd'hui... vous voilà tous deux réunis devant moi, je ne vous quitterai pas que je ne vous aie arraché ce secret!

MADAME DELPIERRE.

Fernand!...

FERNAND.

Oh! je sais bien que le langage que je tiens et le rôle que je prends sont le renversement de toutes les lois naturelles; mais est-ce que nous ne sommes pas en dehors de tout ce qui est naturel et sacré! Non! non! cela ne peut pas durer ainsi. Il faut que vous parliez!... si l'un de vous est coupable, je veux le savoir pour pleurer avec lui, pour le plaindre, pour le justifier auprès de l'autre!... oui, quand je saurai à qui est la faute, je prierai tant l'innocent de pardonner, je le lui demanderai si ardemment, qu'il ne pourra pas me repousser, qu'il resserrera le lien rompu, qu'il me refera un foyer, car je n'en ai plus!... j'ai un père et une mère, et je suis orphelin!

MADAME DELPIERRE.

Oh! je ne peux plus y résister! Laisse-moi avec ton père.

FERNAND.

Ciel! se peut-il?

MADAME DELPIERRE.

Va! va!...

FERNAND.

Pardonnez-vous!... Pardonnez-vous!... Pardonnez-vous! (Il sort.)

SCÈNE VIII

MADAME DELPIERRE, DELPIERRE.

DELPIERRE, à part.

Que veut-elle?

MADAME DELPIERRE, marchant agitée.

Il le faut? ce sera affreux pour moi! n'importe, je dois l'essayer! (Haut.) La douleur de cet enfant vous navre-t-elle si profondément que vous soyez prêt, comme moi, à tous les sacrifices pour la faire cesser?

DELPIERRE.

Que voulez-vous dire?

MADAME DELPIERRE.

Je viens vous proposer de nous réunir.

DELPIERRE.

Vous!

MADAME DELPIERRE.

A une condition.

DELPIERRE.

Laquelle?

MADAME DELPIERRE.

Dépouillez-vous de tous les fruits de votre passé, faites-vous pauvre enfin, et je reviens à vous.

DELPIERRE.

Avec quoi vivrons-nous?

MADAME DELPIERRE.

Avec ma dot.

DELPIERRE.

Trois mille francs de rente pour trois? y pensez-vous?

MADAME DELPIERRE.

Ne me refusez pas, c'est moi qui vous en prie! Vous aimez votre fils.

DELPIERRE.

Si je l'aime!

MADAME DELPIERRE.

Eh bien! prouvez-le.

DELPIERRE.

Le prouver par une folie?

MADAME DELPIERRE.

Oui! une folie! mais la plus sage, la plus heureuse des folies. Faites ce sacrifice pour votre fils.

DELPIERRE.

Mais c'est pour lui-même que je ne veux pas le faire! A quelle vie allez-vous le condamner? Où irons-nous avec vos trois mille francs? Dans un trou de province où nous végéterons dans l'ennui et la misère.

MADAME DELPIERRE, *avec énergie*.

Il travaillera, vous travaillerez pour lui... pour moi!

DELPIERRE.

Travailler!... Travailler!... à quoi? Et où cela le mènera-t-il? Cet enfant n'est pas un caractère froid et un cœur maître de lui, comme vous. Il a des passions! Il a des besoins! Il lui faut de l'argent, et vous voulez, lorsque j'en ai, que je l'en dépouille!... Vous voulez que je le condamne à gagner péniblement, pas à pas, une position à laquelle il n'arrivera peut-être jamais! Vous voulez que je le voie, que je le fasse pâtir, souffrir, peiner! C'est cruel et c'est absurde! Tout le monde ne partage pas vos idées! J'ai des amis! des protecteurs! Je compte et on compte avec moi!... Parce que tout homme qui a une capacité et une fortune est une puissance! Et si cette puissance est coupable? Eh bien! soit! La faute pour moi, le bonheur pour lui!... Je ferai de lui ce que je voudrai!... Qu'en feriez-vous avec votre héroïsme? un pauvre et un désespéré?

MADAME DELPIERRE, *froidement.*

Pour la dernière fois, acceptez-vous ce que je vous offre?

DELPIERRE.

Jamais.

SCÈNE IX

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND, *rentrant et les interrogeant du regard.*

Eh bien?...

DELPIERRE.

Eh bien, mon fils! ta mère refuse!

MADAME DELPIERRE.

Vous savez bien que je ne suis pas femme à vous trahir, et vous en abusez; vous savez bien pourquoi je refuse. Ou plutôt, vous savez bien que c'est vous qui refusez.

FERNAND, *s'écriant.*

Assez!... assez!... ne parlez plus, ma mère! ni vous non plus, mon père! je ne veux rien entendre! je ne veux rien savoir, car je ne veux pas être votre juge!... Et puisqu'il ne m'est pas permis de vous appartenir à tous deux, eh bien! je n'appartiendrai ni à l'un, ni à l'autre!

MADAME DELPIERRE.

Où vas-tu?

FERNAND.

Je pars pour l'Afrique! je m'engage!

DELPIERRE.

Je te le défends ! tu n'as pas dix-neuf ans ! tu n'en as pas le droit.

FERNAND.

Vous m'avez émancipé ! je suis libre !

MADAME DELPIERRE poussant un cri.

Ah !... (Fernand s'élance vivement au dehors. La toile tombe.)

ACTE QUATRIÈME

La scène se passe à l'hôtel d'Angleterre, dans l'appartement de Delpierre. — Une table à droite. — Sièges. — Porte au fond. — Deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

DELPIERRE, seul. Il écrit.

« Mon cher ami, Fernand part malgré moi pour Paris. Il veut s'engager. Je serai demain au ministère de la guerre avant dix heures. Veuillez obtenir pour moi une audience du ministre. »

SCÈNE II

Les Mêmes, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Un monsieur demande à parler à monsieur.

DELPIERRE.

Son nom ?

LE DOMESTIQUE.

Il m'a dit que vous ne le connaissiez pas.

DELPIERRE.

Qu'il entre. (Le domestique sort.)

SCENE III

DELPIERRE, puis CLAVEL.

DELPIERRE, cachetant sa lettre.

Avec cette lettre... (Il lève la tête et aperçoit Clavel qui parait au fond.) Monsieur Clavel !

CLAVEL.

Moi-même.

DELPIERRE, avec irritation.

Vous, chez moi, monsieur !

CLAVEL.

Pas d'emportement, monsieur ; il est des hommes qui n'ont pas le droit de s'emporter l'un contre l'autre, parce qu'ils n'ont pas le droit d'aller plus loin. Une rencontre entre vous et moi n'est pas possible, vous le savez bien : veuillez donc imposer silence à votre irritation et écoutez-moi.

DELPIERRE.

Je vous écoute.

CLAVEL.

Fernand n'est pas parti.

DELPIERRE, vivement.

Qui l'a retenu ?

CLAVEL.

Moi.

DELPIERRE.

Vous ?

CLAVEL.

Au sortir de son entretien avec sa mère et avec vous, il est accouru chez moi tout éperdu et s'est jeté dans mes bras, car il y a bien souvent trouvé consolation et bon conseil. Son premier désespoir passé, je lui ai parlé le langage de la raison et je me suis adressé à son cœur. Je lui ai fait sentir qu'il manquait à tous ses devoirs de fils en s'engageant ; que vous quitter tous deux c'était vous accuser tous deux ; que quand on avait une mère comme la sienne, ajouter une peine à son immense fardeau de douleurs, c'était un crime ; que je n'avais pas mission de vous défendre, vous, monsieur, auprès de lui, mais qu'enfin vous étiez son père, que votre tendresse pour lui était, de l'aveu même de sa mère, immense...

DELPIERRE.

Vous dites bien, monsieur, immense !

CLAVEL.

Que, par conséquent, après avoir tout fait pour vous réconcilier, il n'avait plus qu'un devoir, c'était de fermer les yeux sur un secret qui ne lui appartient pas, de s'en interdire absolument la recherche, puisqu'il ne vous convenait ni à l'un ni à l'autre de le lui révéler, et de consacrer sa vie à alléger des douleurs qu'il ne pouvait pas effacer et à panser des blessures qu'il ne pouvait pas guérir. A mesure que je parlais, je voyais se détendre sa figure et s'amollir son cœur... le pauvre garçon !... Je le connais si bien ! Et je l'aime tant ! Quand j'eus fini, il fondit en larmes, et me dit d'une voix brisée : Écrivez-leur que je reste !

DELPIERRE, *avec émotion.*

Ce que vous avez fait là est d'un bien galant homme,

monsieur, et si certaines paroles n'étaient pas interdites entre nous, je vous dirais que je vous remercie.

CLAVEL se lève.

Attendez, monsieur, je n'ai pas achevé. A peine Fernand éloigné, j'allai aussitôt déposer chez madame Delpierre un mot pour la rassurer, et je rentrais chez moi pour vous écrire, quand je trouvai quelques lignes de Fernand qui me déterminèrent à venir vous trouver moi-même.

DELPIERRE, inquiet.

Il vous a écrit après vous avoir quitté. Pourquoi?

CLAVEL.

Voici sa lettre. (Lisant.) « Mon cher ami, je suis resté parce que vous l'avez voulu. Peut-être avez-vous eu tort de me retenir. Un événement qui pourrait devenir grave va m'obliger à recourir de nouveau à votre amitié. Je serai chez vous dans une heure. »

DELPIERRE.

Qu'est-ce que cela peut être?

CLAVEL.

Je courus sur la plage dans l'espoir de l'y rencontrer... Personne! mais j'appris là, d'un de mes amis, qu'une demi-heure auparavant il s'était élevé entre Fernand et deux messieurs...

DELPIERRE, vivement.

Une querelle?

CLAVEL.

Une altercation du moins, une altercation de paroles, mais de paroles vives.

DELPIERRE, très éperdu.

C'est un duel!

CLAVEL.

Calmez-vous...

DELPIERRE.

C'est un duel ! (Reprenant la lettre.) Voyez-vous les mots de cette lettre : « Un événement qui peut devenir grave... J'aurai recours à votre amitié... » C'est comme témoin qu'il compte sur vous.

CLAVEL.

Silence! le voici!

SCÈNE IV

LES MÊMES, FERNAND.

DELPIERRE, courant à lui.

Tu te bats!

FERNAND, troublé.

Qui peut te faire croire ?...

DELPIERRE, avec force.

Je te dis que tu te bats!

FERNAND, avec résolution.

Eh bien, oui, c'est vrai!

DELPIERRE, éperdu.

Et tu crois que je le souffrirai!... un enfant de dix-huit ans!... Comme si c'était possible!

FERNAND.

Mais...

DELPIERRE.

Y a-t-il eu des voies de fait? Non, je le sais. Il n'y a eu que des paroles... C'est moi qui irai trouver ton adversaire...

FERNAND.

Vous!

DELPIERRE.

Oui, moi! s'il a un père, une mère... je leur dirai... Je ne sais ce que je leur dirai! Mais ce que je sais, c'est que je ne te permettrai pas... Quel est le motif de cette querelle?... Un affaire de femme, j'en suis sûr!...

FERNAND.

Non, mon père!

DELPIERRE.

Quoi donc alors? Parle!

FERNAND.

Une question d'honneur!...

DELPIERRE.

D'honneur! d'honneur! à ton âge on voit l'honneur partout. En quoi ce jeune homme... car je suis certain que c'est quelque enfant de ton âge.

FERNAND.

C'est un homme, et un homme grave et considérable.

DELPIERRE.

Et comment a-t-il pu attaquer ton honneur de dix-huit ans?

FERNAND.

Il ne s'agit pas de moi!

DELPIERRE.

De qui donc?

FERNAND.

De vous.

DELPIERRE, troublé.

De moi?

FERNAND.

Je vous le demande à tous deux: un fils peut-il entendre insulter son père sans le venger?

DELPIERRE.

Insulter?

FERNAND.

Je ne veux pas d'autre juge que toi!

DELPIERRE.

Explique-toi donc!

FERNAND.

J'étais assis sur la plage devant le Casino, je parcourais un journal, sans le comprendre, car j'avais le cœur tout plein de ce que m'avait dit notre ami (Il tend la main à Clavel.) A une table voisine, trois messieurs lisaient entre eux, mais assez haut pour être entendus, la liste des baigneurs de Trouville. (A son père.) Arrive ton nom. « Monsieur Delpierre! s'écrie l'un d'eux; s'il paraît au Casino, je l'en fais sortir! » (Mouvement de Delpierre et de Clavel.) Je me lève, je cours à cette table, je me nomme, je somme celui qui avait parlé de s'expliquer. En entendant mon nom, il devint très pâle, mais ne répondit pas. Je repris sans violence, quoique mon cœur bondît de colère : « Est-ce bien de M. Delpierre que vous avez parlé? — Oui, monsieur. — Je suis son fils, je vous demande ou l'explication ou la rétractation de vos paroles. » Il me regarda un moment avec émotion et sans me répondre... puis enfin d'une voix troublée, mais ferme : « Monsieur, me dit-il, je regrette profondément le mot qui m'est échappé. Si j'avais su que vous fussiez là, je n'aurais certes pas parlé, mais ce qui est dit est dit, et quant à le rétracter, je ne le puis, ne le dois, ni ne le veux. » Ma réponse, tu la conçois! je lui jette ma carte à la figure. Il me répond par la sienne, et rendez-vous est pris pour ce soir.

DELPIERRE.

Son nom! Quel est son nom?

FERNAND, lui tendant une carte.

Le voici!

DELPIERRE, avec un cri terrible après avoir lu.

Ah! (Il reste éperdu et accablé.)

CLAVEL.

Qu'avez-vous donc?

FERNAND.

Oui! Qu'as-tu, mon père?

DELPIERRE, *froidement.*

J'ai... mon ami... j'ai... que tu as raison et que ce duel est inévitable.

FERNAND, *avec joie.*

A la bonne heure!

DELPIERRE.

Seulement... tu l'as dit toi-même! cet événement peut être grave et il faut mettre toutes les chances de son côté. A quelle heure la rencontre?

FERNAND.

Ce soir à cinq heures.

DELPIERRE.

L'arme?

FERNAND.

Le pistolet!

DELPIERRE.

Les conditions?

FERNAND.

Marcher l'un sur l'autre et tirer à volonté. Je laisserai mon adversaire tirer sur moi; s'il me manque, et il me manquera, j'irai à lui, et quand j'aurai mon arme sur sa poitrine, je lui laisserai la vie, en lui demandant pour seul prix ne rétracter ce qu'il a dit.

DELPIERRE, *avec émotion.*

Brave enfant! Tes témoins sont...

FERNAND.

M. Clavel, j'espère, et ton ami M. Derval, qui était présent à la querelle.

DELPIERRE.

C'est bien! (Tirant sa montre.) Nous avons quatre heures à nous ; il faut les employer utilement. Ma boîte à pistolets est dans ma chambre, descends-la ; M. Clavel et moi nous allons tout régler. Va, nous t'attendons.

FERNAND.

J'y vais. (Il sort à gauche.)

SCENE V

DELPIERRE, CLAVEL.

DELPIERRE, tombant éperdu sur un siège.

Perdu !...

CLAVEL.

Du calme! c'est grave!... mais... non désespéré ! un duel n'est pas la mort!...

DELPIERRE, comme hors de lui.

Le châtiment!...

CLAVEL.

Je suis là !

DELPIERRE.

Rien à faire! La mort!... Plus que la mort!... Oh! ce nom! ce nom!

CLAVEL, lui demandant la carte.

Donnez-moi-le donc ce nom ! (Lisant et poussant un cri terrible. Harden !... Le comte de Harden !

DELPIERRE.

Oui.

CLAVEL.

Harden le proscrit !

DELPIERRE.

Oui!

CLAVEL.

Harden! la victime de la délation!

DELPIERRE.

Oui!

CLAVEL.

Lui!... Ici!

DELPIERRE.

Oui! oui! venu pour se venger, envoyé du ciel pour punir.

CLAVEL.

Punir... qui?... se venger de qui?...

DELPIERRE.

Ne comprenez-vous pas qu'il sait tout!... qu'il sait qui l'a livré?... qu'il vient frapper le père dans le fils!...

CLAVEL, avec un cri terrible.

Le père!... Le père!... mais ce délateur... c'est donc vous!...

DELPIERRE, se tait.

Oui!...

CLAVEL, éperdu.

Quoi! ce bourreau!... ces dix ans de torture!... sa famille ruinée!... sa mère mourant d'épuisement et de douleur... tous ces crimes sont les vôtres!... mais vous ne savez donc pas, malheureux! que M. de Harden est mon ami le plus cher, que depuis dix ans j'ai été son seul consolateur! que sa mère m'appelle son fils!

DELPIERRE, hors de lui.

Hé bien!... tant mieux... que mon sort s'accomplisse!... Unissez-vous donc à lui pour nous écraser!... soyez son témoin!... Aidez-le à tuer mon fils... ou à le déshonorer! car il voudra sa vengeance!... Il ne vient que

pour cela !... Il jettera mon crime à la figure de mon fils ! Il publiera notre honte !... Partez donc ! Partez !... Allez avec lui sur le terrain !... Vous m'y retrouverez aussi.

CLAVEL, éperdu.

Non !... c'est impossible !... La honte sur elle !... La honte sur lui ! Oh ! c'est atroce ! Non, cet affreux duel n'aura pas lieu !... (Mouvement de Delpierre.) O maudit que vous êtes !... Le ciel sait si je vous hais !... et si je voudrais vous punir ! Mais qu'importent et votre crime et ma colère ?... Il n'y a plus qu'une chose au monde pour moi !... Lui !.. et elle !... Je cours chez M. de Harden !... Je le supplierai au nom de sa mère, au nom de tout ce que j'ai été pour lui depuis dix ans !... il m'écoutera !... il pardonnera !... il oubliera !... il se taira !...

DELPIERRE, avec une explosion de joie.

Le salut !

CLAVEL, apercevant madame Delpierre.

Madame Delpierre !

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME DELPIERRE.

MADAME DELPIERRE, dans le plus grand trouble.

Où est Fernand ?

CLAVEL.

Calmez-vous ?

MADAME DELPIERRE.

Où est Fernand ?

CLAVEL.

Je réponds de tout ! Ce duel n'aura pas lieu !

MADAME DELPIERRE.

Je le sais, qu'il n'aura pas lieu ! mais ce n'est pas vous qui l'empêcherez ! C'est !... (Tombant en sanglotant.) O mon Dieu ! voilà le dernier coup ! voilà le comble ! Après le désespoir, l'infamie !

DELPIERRE, allant à elle.

Mais qu'y a-t-il ?

MADAME DELPIERRE.

Il y a que, dans une heure, votre crime sera public ! que l'on parle de vous expulser du Casino ! et que, cette fois enfin, vous me permettrez bien de reprendre mon fils, et que vous me laisserez l'arracher au spectacle de votre déshonneur... qui sera le nôtre !

SCÈNE VII

LES MÊMES, FERNAND.

FERNAND, entrant vivement.

Mon père...

MADAME DELPIERRE, courant à lui.

Viens !... viens !... Suis-moi !

FERNAND.

Non ! je ne le puis !... (A son père.) Sais-tu ce qu'on vient de m'apprendre? Il y a une demi-heure, le directeur du Casino est venu te demander; c'était, a-t-il dit, pour une affaire pressante, il avait l'air embarrassé; et, depuis quelques instants, on voit circuler autour de l'hôtel des jeunes gens qui prononcent ton nom avec un accent de colère; est-ce que monsieur de Harden aurait eu la lâcheté?...

MADAME DELPIERRE, avec un cri.

Qu'as-tu dit? Monsieur de Harden? monsieur de Harden est ici?

FERNAND.

Tu le connais?

MADAME DELPIERRE.

Ah! je comprends tout!...

DELPIERRE, à part.

Le moment approche!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MONVAL.

MONVAL, à la cantonade.

C'est bien! Dites à ces messieurs que je les attends ici.

TOUS.

Monsieur de Monval!

MONVAL, allant à madame Delpierre.

Du courage, madame!

TOUS, allant à lui.

Qu'y a-t-il donc?

MONVAL.

Une situation grave. (A Delpierre.) Et pour vous, monsieur, peut-être un réel danger.

DELPIERRE, relevant la tête.

Un danger? Je suis prêt à le braver.

FERNAND.

Je suis prêt aussi.

MONVAL.

Il est des sentiments publics qu'on ne brave pas; il y a aujourd'hui des noms qui, appliqués à un homme, suffi-

sent pour soulever la foule contre lui ; une accusation fatale, terrible, circule partout contre vous ! (Montrant un papier.) Et ce libelle, répandu contre vous dans toute la ville... (Delpierre s'avance pour prendre le papier, Fernand le saisit avant lui.)

FERNAND.

Je veux tout savoir.

DELPIERRE, avec force.

Ne lis pas !

FERNAND.

C'est mon droit aujourd'hui ! et mon devoir. (Lisant et avec un cri terrible.) Oh ! infamie !... Sais-tu ce dont on t'accuse !... Ils osent calomnier ta fortune !... Ils osent dire que tu as vendu M. de Harden !... Ils osent prononcer le mot de...

MONVAL, à Delpierre.

Croyez-moi, monsieur, éloignez-vous !

FERNAND.

Partir ! fuir devant une telle accusation ! ce serait l'accepter ! Qu'importe cette calomnie ? La vérité a un accent irrésistible ! Le seul visage d'un honnête homme suffit pour le justifier ! (A monsieur Delpierre.) Viens ! mon père !... Et toi aussi, ma mère ! tu ne refuseras pas de le suivre pour cela ! Allons tous trois ensemble à ce Casino d'où l'on prétend te chasser, et quand on nous verra tous trois nous tenant par la main, et sommant les calomniateurs d'apporter leurs preuves, car il faut des preuves pour déshonorer un homme ! allons !... (A son père qui lui refuse sa main.) Tu refuses ! (A sa mère.) Et toi, ma mère... tu te retires... (Regardant autour de lui.) Et vous, monsieur Clavel, vous vous détournez... Et vous, monsieur de Monval... vous baissez la tête... Qu'y a-t-il donc ? est-ce que ce libelle...? (Avec des larmes. A sa mère.) Ma mère ! ma mère !... c'est toi que j'adjure ! Dis-moi donc que c'est une calomnie... Tu te tais ! (Madame Delpierre tombe en sanglotant dans ses bras avec une

explosion de désespoir.) Oh! la cause! Voilà la cause! nous sommes déshonorés! (Il tombe assis la tête sur la table en sanglotant.)

MONVAL, bas, à monsieur Delpierre.

Les amis de M. de Harden vont venir! Croyez-moi, partez!

DELPIERRE, froidement.

Un moment encore! Il me reste quelques mots à écrire! (Il va à la table à droite, écrit rapidement quelques mots, et se dirige du côté de sa femme et de son fils. — Madame Delpierre, en le voyant s'approcher, a relevé la tête; elle lui montre Fernand qui sanglote, en le suppliant de ne pas avancer. M. Delpierre continue à se rapprocher et remet à Madame Delpierre ce qu'il vient d'écrire.)

MADAME DELPIERRE, lisant.

C'est bien ! (A son fils.) Tiens, lis.

FERNAND, lisant.

« Je charge mon fils et ma femme de restituer à M. de Harden la part de ma fortune qui lui appartient, et de donner le reste aux hospices. » (D'une voix étouffée.) Ah! je te reconnais! je te retrouve!

CLAVEL, bas, à Delpierre.

Hâtez-vous!

DELPIERRE, froidement.

Ne craignez rien! je partirai à temps, laissez-moi leur dire une dernière parole avant de les quitter pour toujours.

FERNAND, relevant la tête.

Pour toujours!

DELPIERRE.

Oui! c'est un adieu suprême que je t'adresse. Nous ne nous reverrons jamais. (Mouvement de Fernand.) Je me condamne à un exil éternel. (Fernand veut parler.) C'est résolu!... Seulement, avant de partir, je voudrais bien t'embrasser une dernière fois! (Fernand se jette dans ses bras.) Je t'ai aimé

bien profondément... mon fils; mais je t'ai mal aimé. Je t'ai voulu riche avant tout! ta mère te jugeait mieux. Une fois du moins ma tendresse te servira à quelque chose... Adieu!

FERNAND, éperdu, se levant.

Non! c'est impossible!... Je ne veux pas te laisser partir ainsi seul et désespéré!... Je connais ma mère! Elle-même n'y consentira pas. Nous te suivrons!

MADAME DELPIERRE.

Je suis prête.

DELPIERRE.

A mon tour, je vous dis : C'est impossible! Que deviendrions-nous tous trois en face l'un de l'autre? Votre vue serait un éternel reproche pour moi!... la mienne, une éternelle honte pour vous!... Non! il n'y a que ce dénoûment de possible... Quand je ne serai plus là, vous pourrez oublier, vous consoler, recommencer une nouvelle vie, prendre un autre nom... (Mouvement de Fernand.) Celui de ta mère!... Je l'exige!... Allons! c'en est fait! adieu! (S'approchant de madame Delpierre.) Adieu, madame! (Madame Delpierre lui tend la main sans le regarder, il la serre vivement.) Merci! (Il se dirige vers la porte et trouve Clavel.) Monsieur Clavel, j'ai été bien injuste envers vous! maintenant que je vous connais, je vous offre le moyen de vous venger. (Montrant sa femme et son fils.) Veillez sur eux! Je vous les lègue!... (Il sort lentement par la porte de droite.)

LE DOMESTIQUE, paraissant au fond, à Monval.

Trois messieurs demandent M. de Monval.

MONVAL, à part.

Il était temps! (Trois messieurs paraissent au fond. On entend un coup de pistolet du côté où est sorti Delpierre.)

TOUS.

Ciel!

FERNAND, pousse un cri, se précipite vers la porte.

Ah!

CLAVEL, qui est devant la porte.

N'approchez pas!

FERNAND.

Rien ne m'arrêtera!... (Il s'élance vers la porte et reste terrifié. Il pousse un cri terrible et tombe dans les bras de sa mère.) Ah! il ne me reste plus que toi! (La toile tombe.)

MÉDÉE

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS

THÉATRE-ITALIEN : 8 avril 1856.

PRÉFACE

Je désirerais expliquer en quelques mots comment j'ai été conduit à écrire cette tragédie, dans un moment où la tragédie est si peu en honneur.

Il est certaines grandes figures légendaires qui ressemblent à des sphinx : elles ne disent jamais leur dernier mot. Telle est Médée. Médée est à l'amour maternel ce qu'Othello est à l'amour, l'image de la passion qui tue. Mais si on comprend sans peine un amant ou un mari meurtrier, le crime d'une mère infanticide apparaît toujours comme un effroyable mystère, comme un abîme! Le génie a beau y plonger, y porter sa splendide lumière... toujours on y entrevoit des profondeurs pleines de ténèbres et de terreur. C'est ce qui m'a attiré vers ce sujet.

Les ouvrages immortels où figure Médée, la montrent tous, égorgeant ses enfants pour désespérer son mari. Elle se débat entre son amour pour eux et sa haine contre lui; son amour est immense : de là les admirables combats de la Médée d'Euripide; mais enfin la haine est la plus forte, et elle les frappe pour le frapper; c'est une vengeance d'épouse et d'amante.

J'ai pensé qu'on pouvait peindre en même temps, dans ce meurtre, une vengeance de mère. J'ai pensé qu'on pouvait faire sortir son attentat contre ses fils, de l'excès de son amour pour eux.

De là, pour moi, la nécessité de peindre cet amour tout

entier, dans toutes ses phases; de là par conséquent une autre composition du personnage. Je l'ai donc présentée d'abord errante et proscrite avec ses enfants, mendiant pour ses enfants, désespérée des souffrances de ses enfants, et j'ai fait luire, à travers ce sombre tableau, le souvenir de sa poétique jeunesse, afin qu'elle apparût à nos yeux entourée du double charme de l'amour dévoué et de la maternité tendre, avant de figurer si terriblement la passion et la maternité meurtrières.

Ensuite, et comme second aspect, au moment même où elle apprend la trahison infâme de Jason, je l'ai fait voir *désaimée* par ses fils comme par lui, jalouse d'eux comme de lui, délaissée par eux comme par lui et pour la même femme, de telle sorte que cette âme, ivre de douleur et de fureur, saisie à la fois par la jalousie maternelle et la jalousie conjugale, frappée dans tout ce qu'elle aime, torturée par tout ce qui devrait l'aimer, en arrivât par degrés à un tel excès de désespoir qu'elle nous y entraînât après elle, nous transportât, pour ainsi dire, de son même transport, et qu'au moment où elle frappe nous pussions dire : C'est effroyable, mais je comprends!... J'ai voulu, pour faire comprendre encore davantage, car le cœur n'est ému que de ce que la raison accepte, j'ai voulu donner un trait de plus à la physionomie de Médée. J'ai fait d'elle, en m'appuyant sur l'histoire, non pas une Grecque plus ou moins farouche, mais une véritable *barbare*. Les travaux si curieux des Allemands sur les religions sanguinaires de ces races de la mer Noire m'ont permis d'éclairer cette tragique figure d'une lueur nouvelle et sinistre, de la rendre à la fois plus terrible et moins atroce, d'expliquer enfin son crime en le rattachant au culte où elle a été nourrie, à la contrée dont elle est sortie : je lui ai donné ses dieux pour complices. - Deux autres causes m'ont encore attiré vers ce tragique sujet.

J'y ai vu une importante idée morale à dramatiser, et un côté intéressant de l'antiquité à mettre en relief.

Quand on étudie sérieusement les âges demi-historiques et demi-fabuleux du monde antique, un fait vous frappe : c'est que la société naissante repose alors presque tout entière sur deux personnages, toujours joints l'un à l'autre, car ils sont

indispensables l'un et l'autre à l'œuvre sociale, et toujours ennemis l'un de l'autre, car ils représentent deux principes contraires qui se combattront jusqu'à la fin du monde; ces deux personnages sont le *poète* et le *héros*. Regardez et vous verrez qu'ils marchent toujours par couple : *Hercule* et *Linus*, *Thésée* et *Amphion*, *Jason* et *Orphée;* les uns, civilisateurs par la force, les autres, civilisateurs par la pensée; les uns combattant les bêtes farouches, desséchant les marais, exterminant les brigands... en étant un peu brigands eux-mêmes; les autres poliçant les mœurs, dictant les lois, établissant la famille, fondant la religion. Certes, ce sont là deux pouvoirs également utiles, deux pouvoirs frères; mais ce sont des frères ennemis! le héros, c'est-à-dire le corps, finit toujours par rencontrer comme adversaire l'âme, c'est-à-dire le poète; et Hercule, brisant la tête de Linus avec sa lyre, représente au vif ce duel éternel qui fait le fond même de l'humanité!

La légende, qui donne Orphée pour compagnon à Jason dans l'expédition des Argonautes, me fournissait donc un élément à la fois trop poétique et trop historique pour que j'hésitasse à m'en emparer, d'autant plus que ce personnage d'Orphée me permettait de mettre en lumière l'idée morale que je voyais dans cet ouvrage.

En réalité, s'il fallait définir d'un mot la légende de Médée, je dirais : c'est le plus terrible chapitre de l'*histoire de la séduction* dans le monde. Qu'est-ce en effet que Jason, ce Grec, ce civilisé, s'en allant à la poursuite d'un trésor chez des peuplades sauvages, séduisant une fille de ces rudes contrées, se servant d'elle pour l'accomplissement de ses desseins, l'arrachant, déjà mère, à son pays comme à sa famille, et l'abandonnant ensuite, dès qu'il a mis le pied sur sa terre natale; qu'est-ce? sinon le symbole lointain et poétique de ces vils corrupteurs de nos jours qui, entraînant à Paris, du fond de nos provinces, les tristes victimes de leurs promesses, déshonorent notre société par leur cynisme et leur ingratitude impunie! Ne retrouvez-vous pas les traits de cette grande et malheureuse coupable qu'on appelle Médée, dans ces pauvres filles séduites comme elle, abandonnées comme elle, désespérées comme elle, et, comme elle, meurtrières, par désespoir, du

fruit de leurs entrailles! Seulement dans notre société, à défaut de la loi, fatalement indulgente pour le séducteur, la conscience publique s'unit au cri d'anathème de ces malheureuses quand elles font remonter le crime jusqu'au véritable criminel, au corrupteur; quelquefois même les juges l'absolvent, elle, parce qu'ils n'ont pas le droit de le condamner, lui! Mais dans l'antiquité, ni la conscience ni la loi ne faisaient écho à ces légitimes indignations; il semblait donc impossible de faire retomber sur Jason une part du sang versé, sans altérer les mœurs antiques. Heureusement Orphée était là : Orphée, par son céleste amour pour Eurydice, devenait naturellement l'accusateur de la perfidie brutale de Jason; Orphée, par le caractère des chants si purs qui nous restent de lui, s'offrait de lui-même comme l'interprète poétique de la pensée morale que je voulais mettre en lumière; Orphée, enfin représentant à la fois, comme tous les grands poètes, son temps et l'avenir, avait le droit, dans mon ouvrage, d'aller au delà des idées grecques en restant Grec, de ressembler à un penseur moderne sans cesser d'être un personnage antique; j'en ai profité, et c'est grâce à lui que j'ai pu terminer le drame par ce mot qui le résume, par le cri de Médée à Jason : *Toi!*

Voilà ce que j'ai voulu faire; ai-je réussi? Je n'ose le croire, mais j'espère qu'on comprendra que je l'aie tenté.

PERSONNAGES

CRÉON, ROI DE CORINTHE.

CRÉUSE, SA FILLE.

ORPHÉE.

JASON.

MÉDÉE.

LA NOURRICE DE CRÉUSE.

UNE JEUNE FILLE.

LYCAON,
MÉLANTHE, } ENFANTS DE JASON ET DE MÉDÉE.

HOMMES DE CORINTHE, CANÉPHORES, ESCLAVES, SUITE DE CRÉON.

La scène se passe à Corinthe.

MÉDÉE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une place aux portes de Corinthe — A droite, un bois d'oliviers. — A gauche, une statue de Diane placée au seuil de son temple, que l'on n'aperçoit pas. — Au fond, une colline qui descend jusqu'à la ville.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, CRÉON et le PEUPLE DE CORINTHE entourent ORPHÉE. — JASON est à gauche de Créon.

CRÉON, à Orphée.

Enfin, je te revois, mortel aimé des dieux,
Et Phébus-Apollon rend Orphée à nos yeux!
A peine une rumeur incertaine, étouffée,
Fit-elle dans ces murs courir le nom d'Orphée,
Que j'ai hâté mes pas, pour saluer en toi
Le bienfaiteur de ceux qui me nomment leur roi.

ORPHÉE.

Vénérable Créon, cher peuple de Corinthe,
Pour tant d'affection dans vos regards empreinte,
Que pourrai-je donc faire ou plutôt qu'ai-je fait?

CRÉON.

Ami, ton seul retour est un premier bienfait;
Nous t'appelions! Demain, ma chère et douce fille
Quitte pour un époux notre toit de famille,

Et, pour cette union, mon prévoyant amour
A choisi dans le mois le quatrième jour,
Le jour cher à Vénus! Cependant les victimes
Ne semblent présager que désastres ou crimes...
Mais tu reviens, j'espère! En priant avec nous,
Tu vas des immortels détourner le courroux,
Car notre encens, nos vœux, les chants du coryphée
Ne montent jusqu'au ciel qu'avec la voix d'Orphée.

JASON.

Pour un joueur de luth, que d'honneurs, ô Créon!
Eh! que ferais-tu donc pour un guerrier?...

CRÉON.

Jason,
Je sais ce que je dois à ton ardent courage :
Des pirates, toi seul, tu purgeas ce rivage,
Et les dragons détruits, les loups exterminés,
Les fleuves frémissants dans leur lit enchaînés,
Les monstres abattus, tout, à notre mémoire
Rappelle tes travaux, tes bienfaits et ta gloire;
Mais nous devons bénir son nom comme le tien.

JASON, avec ironie.

Eh bien! qu'il t'offre donc aujourd'hui son soutien!
Des sauvages tribus qu'il désarme la rage!...

ORPHÉE, avec calme.

Ami, je pourrais bien tenter ce grand ouvrage.

JASON, souriant.

Comment?... avec ta lyre!

ORPHÉE.

Et quelques grains de blé!

JASON.

Tu parles donc toujours un langage voilé?

CRÉON, à Orphée.

Que veux-tu dire, ami?

ORPHÉE.

Parfois, dans mes voyages,
Quand le sort me conduit chez des hordes sauvages
Qui vivent de la chasse ou bien de fruits grossiers,
Je leur offre en présents quelques pains nourriciers;
A peine savourés, ils en désirent d'autres :
« J'en ai là des milliers pour vous et pour les vôtres, »
Leur dis-je, et jouissant de leur étonnement,
Je leur présente alors quelques grains de froment :
« Mettez ces grains en terre, et le sol de vos plaines
« Vous rendra plus de pains qu'il n'a reçu de graines.
« — Quand donc? demain? — Oh! non! il faut d'abord demain
« Briser, ouvrir, sarcler cette terre... » Soudain,
Les voilà travailleurs. — « Quitter la vie errante... »
Et bientôt la cabane a remplacé la tente. —
« Vous faire des outils... » Ils façonnent le bois,
Ils aiguisent le fer;... puis, un matin, je vois,
Quand des pleurs de la nuit les plaines sont couvertes,
Je vois du blé naissant pointer les têtes vertes!
« Remerciez les dieux, » leur dis-je. — Et la maison
Voit s'élever près d'elle un autel de gazon,
Et de la piété, du travail, c'est-à-dire
Du petit grain de blé, naissent, grâce à la lyre,
Et l'amour du logis, et l'amour de la paix,
L'instinct de la famille avec tous ses bienfaits,
Le mariage enfin, cette première pierre
D'où part en s'étageant la cité tout entière!

JASON.

Illustre conquérant! voilà donc tes exploits?...

ORPHÉE.

Conquérant, tu dis vrai! je le suis! Que de fois,
Contemplant l'Hellespont du haut des monts tranquilles,
Et voyant au soleil étinceler ses îles,
Que de fois m'écriai-je : O durs rochers et vous,

Peuples au cœur de fer, vous m'appartiendrez tous !
Lorsque la muse aura civilisé Corinthe,
Je m'élance à Naxos, à Délos, à Zacinthe,
Semant partout les lois et le blé, jusqu'au jour
Où devenus enfin maîtres à votre tour,
Hellènes, vous ferez pour le reste du monde
Ce qu'aura fait pour vous celui qu'un dieu seconde,
Et que la Grèce, assise au bord de ses deux mers,
Fanal éblouissant, luira sur l'univers !
Alors, Jason, alors, la terre, aux jours de fête,
A l'égal du héros bénira le poète,
Près des Pirithoüs, fiers vainqueurs des lions,
Placera les Linus, vainqueurs des passions,
Et la postérité peut-être osera dire
Que nous apprivoisions les ours avec la lyre,
Que les rocs nous suivaient, et qu'à nos seuls accents
D'eux-mêmes s'élevaient les murs obéissants !
Mais, que fais-je? mon cœur, emporté par la muse,
Se perd dans l'avenir... Revenons à Créuse...

A Créon.

Tu m'as parlé d'hymen?

CRÉON.

Oui.

ORPHÉE.

Les dieux en courroux
T'épouvantent, dis-tu?... Quel est donc son époux?

CRÉON.

Ne le pressens-tu pas?

ORPHÉE.

Non.

CRÉON, montrant Jason.

C'est lui !

ORPHÉE.

Je m'abuse...

Jason!

JASON, avec hauteur.

Sans doute!

ORPHÉE.

Lui! lui! l'époux de Créuse!

JASON, bas à Orphée.

Silence!

CRÉON, à Orphée.

Qu'as-tu donc, et quel trouble est le tien?
Pourquoi cette pâleur sur ton front et le sien?

ORPHÉE.

Roi, pour quelques instants permets-moi de me taire,
Et souffre cependant un conseil salutaire.
D'Apollon Lycien le prêtre vénéré
Rend, non loin de ces murs, son oracle inspiré;
Soumets à ce grand dieu tes craintes légitimes;
Et moi, je vais ici consulter les victimes,
Interroger le cœur des mortels, et mes yeux
Y liront le motif de ce courroux des dieux.

CRÉON.

J'obéis à ta voix.

Créon sort avec sa suite et le peuple.

SCÈNE II

ORPHÉE, JASON.

ORPHÉE, allant vivement à Jason.

Qu'as-tu fait de Médée?

JASON.

De ce nom odieux j'ai l'oreille obsédée;
Elle a voulu partir, elle m'a quitté!

ORPHÉE.

Non!

JASON, avec hauteur.

Comment!

ORPHÉE.

De vos périls je fus le compagnon,
Je la connais! Son cœur altier, mais magnanime,
T'aima jusqu'au délire et même jusqu'au crime;
Elle a tout fait, tout fui, tout oublié pour toi,
A la face du ciel elle a reçu ta foi,
La Grèce la proscrit, et, dans sa vie amère,
Toi seul peux lui servir de soutien! Elle est mère,
Et ses fils n'ont que toi pour refuge... Non! Non!
Elle n'a pu te fuir... et Thémis et Junon,
Et d'un trouble secret mon âme possédée,
Tout te dit avec moi : Qu'as-tu fait de Médée?

JASON.

Demande-moi plutôt par quel enchantement
Cette barbare a pu me séduire un moment,
Et, si tu la connais, que ton âme s'étonne
Que Jason l'ait choisie et non qu'il l'abandonne!

ORPHÉE.

Tu l'as abandonnée!... Où? quand? comment? Pourquoi?

JASON.

Pourquoi?... Ne sais-tu pas qu'elle traîne après soi
La malédiction, l'horreur et l'homicide,
Que son nom fait pâlir comme un nom d'Euménide,
Qu'une fatalité de meurtre la poursuit,
Que l'univers entier la repousse ou la fuit?
Contre elle Absyrte mort a soulevé la Thrace,
La mort de Pélias de la Grèce nous chasse;
A peine en quelque port sommes-nous descendus,
Que les peuples soudain se lèvent éperdus
Comme pour conjurer ou la guerre ou la peste...

Ah! c'en est trop! avec cette femme funeste
Je suis las d'affronter l'horreur de l'univers,
Je n'en veux plus!...

ORPHÉE.

Qu'entends-je! ô cœur dur et pervers!
C'est toi, c'est toi qui viens lui reprocher son crime!
Qui donc en fut l'auteur? Qui donc en fut victime?
Qui donc en eut le fruit? Quoi! tu vas sur les mers
Chercher cette barbare au fond de ses déserts;
Elle était pure, belle, heureuse, et son visage
Respirait la pudeur, la force et le courage!
Tu viens! tu la corromps avec ta passion,
Tu fais servir aux plans de ton ambition
Les aveugles transports qu'en cette âme fougueuse
Jetait d'un feu nouveau la puissance orageuse;
Et pour toi seul, enfin, quand, à force d'amour,
Elle a, derrière soi, tout brisé sans retour,
Qu'elle a trahi son père, abandonné sa mère,
Que, proscrite, elle a fui sur la terre étrangère,
Et que là, triste objet de fureur et d'effroi,
Dans ce vaste univers elle n'a plus que toi;
Alors, saisi soudain d'un vertueux scrupule,
Devant ce front souillé ta pureté recule,
Tu lui reprends ton cœur et l'appui de ton bras...
Non! tu ne le peux pas! tu ne le feras pas!
Plus elle est en horreur au ciel comme à la terre,
Et plus entre elle et toi le lien se resserre!
Les barbares, les Grecs, et Corinthe et son roi,
Tout l'univers entier peut l'accuser, hors toi!
Toi qui précipitas le premier dans le crime
Cet être que les dieux avaient créé sublime,
Toi qui fus le seul but de tout ce qu'elle fit,
Toi qui de ses forfaits tiras toujours profit,
Toi qui, de tous ses maux artisan ou complice,

En vivant du bienfait trahis la bienfaitrice.

JASON, *avec emportement.*

Devient-on criminel parce qu'on n'aime plus?
Si mon cœur est coupable, accuses-en Vénus!

ORPHÉE.

Vénus!

JASON.

Oui! oui! Vénus! Déchire-toi, mon âme,
Et qu'éclate à leurs yeux mon indomptable flamme!

ORPHÉE.

Que dis-tu?

JASON.

Loin de moi tous ces prétextes vains!
Non! ce n'est pas l'horreur des dieux et des humains,
Ce n'est pas le forfait, ce n'est pas l'anathème
Qui rompt mes premiers nœuds, c'est l'amour! J'aime! j'aime

ORPHÉE.

Qui? Créuse?

JASON.

Oui, Créuse et sa jeune candeur,
Créuse et sa beauté, Créuse et sa douceur!
De ce transport nouveau l'impétueux caprice
T'indigne; mais quand donc, froid amant d'Eurydice,
Quand donc comprendras-tu qu'un même emportement
Fait bondir en nos seins le héros et l'amant;
Que c'est le même sang, chargé des mêmes flammes,
Qui bouillonne en nos cœurs pour la guerre et les femmes?
Crois-tu que je pourrais terrasser les géants,
Combler dans les marais les abîmes béants,
Poursuivre les lions à coups de javeline,
Si je ne portais là, dans ma large poitrine,
Un cœur aussi terrible en ses rébellions
Que les torrents, les mers, la foudre et les lions!
Oui, pour te posséder, ô ma jeune maîtresse!

De larmes et de sang j'inonderais la Grèce.
Seul j'irais affronter mille serpents Pythons...
C'est la loi! Nous aimons comme nous combattons!

ORPHÉE, avec amertume.

Tu dis vrai!... vous aimez, vous, les vierges vermeilles,
Comme l'ours montagnard les ruches des abeilles,
Comme le léopard les troupeaux bien nourris,
Ou comme le torrent aime les bords fleuris,
Pour souiller leurs trésors en sa course orageuse,
Et les rouler, fangeux, dans son onde fangeuse...
Mais Jupiter m'envoie, et j'accours...

JASON.

Toi!

ORPHÉE.

J'accours
Pour arracher Créuse à tes folles amours!
Pour découvrir aux yeux de la fille et du père
L'abîme où les conduit ton hymen adultère!

JASON.

Va donc! mais quand près d'eux ta voix m'accusera,
Par un exploit nouveau mon bras te répondra!
Ce matin est venu fondre sur cette plage
Le terrible Antestor! Je cours sur son passage,
J'entoure le géant du cercle de mes bras,
Je l'étouffe, et, demain, lorsque tu me verras
Apparaître aux regards d'Éphyre épouvantée,
Chargé du corps sanglant de ce nouvel Antée,
Il faudra bien enfin qu'au silence réduit,
De mes hardis travaux tu me laisses le fruit!

ORPHÉE.

Eh bien!...

(On entend une musique douce, et Créuse paraît sur la colline, suivie de jeunes filles qui portent des couronnes et des offrandes.

Quels sont ces chants?

JASON.

Guidant les canéphores,
Créuse vient au bruit des cithares sonores,
De l'austère Diane implorer son pardon
Et le droit de passer sous les lois de Junon!

ORPHÉE.

Suis-moi près de Créon!

JASON.

Antestor me réclame!
Je pars pour mériter Créuse! Allons, mon âme,
C'est l'instant de montrer à ces peuples tremblants
Quel fils ma noble mère a porté dans ses flancs!

(Ils remontent en scène.)

(Créuse paraît suivie des canéphores. On entend une douce musique; Créuse une couronne à la main, va la déposer devant la statue de Diane, et récite les strophes suivantes, pendant que la musique continue à jouer doucement. Orphée et Jason sont sortis lorsqu'elle est entrée en scène.)

SCÈNE III

CRÉUSE, LA NOURRICE, CANÉPHORES.

CRÉUSE.

Déesse à la chaste ceinture,
Déesse au léger brodequin,
Reçois, avec ma chevelure,
Ces riants trésors du matin.
Ils croissaient dans une vallée
Que jamais encor n'a foulée
Le pied des troupeaux insultants;
La faux respecte ses corbeilles,
Et l'aile ardente des abeilles
Y voltige seule au printemps.

Semblable au vallon solitaire,
J'ai longtemps vécu sous tes yeux,
De mes jours n'ouvrant le mystère
Qu'aux seuls rayons venus des cieux :
Mais la vallée ombreuse et sainte
A vu paraître en son enceinte
Le coursier aux brûlants naseaux;
Et soudain, saluant son maître,
Sous ses pieds se plut à lui mettre
Ses fleurs, ses tapis et ses eaux.

Pardonne, ô déesse! pardonne,
Si je déserte dans ce jour,
Pour la maternelle Latone,
Ta jeune et virginale cour.
L'amour parle, l'amour m'entraîne,
L'amour dont la loi souveraine
Fait tout plier, excepté toi!
Ta mère a connu sa puissance,
Le monde lui doit ta naissance!
Pardonne-moi!... pardonne-moi!...

(La musique s'arrête, et Créuse s'adresse à sa nourrice.)

Chère nourrice, mets aux pieds de la statue
La fleur de mes cheveux par le fer abattue,
Et nous, au temple même, allons, avec nos vœux,
Déposer les fruits mûrs et les pains savoureux.

(Elles entrent dans le temple, au bruit de la musique qui recommence doucement et qui s'éteint peu à peu.)

SCÈNE IV

LA NOURRICE seule; puis MÉDÉE, MÉLANTHE, LYCAON, qu'elle tient par la main.

LA NOURRICE, déposant la chevelure au pied de l'autel.

Hâtons-nous d'achever notre pieux ouvrage,
Et puis vers le palais...

(Apercevant Médée.)

Mais que vois-je?

MÉDÉE.

Courage,
Mes chers petits enfants, courage!... Encore un pas!
Nous approchons du port!

LA NOURRICE.

Que de tristesse, hélas!
Mais que de majesté!... que de grâce!

MÉDÉE, à la nourrice.

Étrangère,
D'Éphyre foulons-nous la terre hospitalière?

LA NOURRICE.

Oui!

MÉDÉE, montrant le temple de Diane.

N'est-ce pas l'autel de Diane Artémis?

LA NOURRICE.

Sans doute.

MÉDÉE.

En franchissant ces murs chers à Thétis,
Il m'a semblé, de loin, sous les frais sycomores
Entendre murmurer un chant de canéphores.

LA NOURRICE.

C'est un hymne d'Orphée.

MÉDÉE, avec émotion.

Orphée! ô dieux!

LA NOURRICE.

Demain,

De la fille du roi se célèbre l'hymen.
Mais d'où connaissez-vous cette douce harmonie?
Car, si j'en crois vos traits, votre voix, l'Hellénie
Ne vous a pas vu naître...

MÉDÉE.

Il est vrai! cependant...

Je la connais!

LA NOURRICE, à part.

Sa voix tremble en me répondant.

MÉDÉE, à ses enfants, montrant la statue de Diane.

Déposez là ce voile à la céleste trame
Qu'Apollon a tissu d'un pur rayon de flamme.

(Les enfants déposent un coffre ouvert aux pieds de Diane.)

LA NOURRICE, regardant le voile.

Quel splendide présent!... Quel travail précieux!
Les dieux que nous servons sont donc aussi vos dieux?

MÉDÉE.

Ah! ne comparez pas nos déités aux vôtres!
Ce n'est pas de tels dons que réclament les nôtres:
Leur effroyable culte est un meurtre sans fin,
Et notre Vénus même a soif de sang humain!

LA NOURRICE, vivement.

Quelle est donc, justes dieux! cette sauvage terre?...
Parlez!

(Médée fait un mouvement.)

Mais non... je dois respecter ce mystère.

Reposez-vous ici!... Créuse va sortir,
Et Créuse aux douleurs sut toujours compatir.

(Elle sort.)

SCENE V

MÉDÉE, MÉLANTHE, LYCAON.

MÉDÉE.

Orphée!... un chant de joie!... un doux chant d'hyménée!...
Naguère, aussi, naguère à l'autel amenée,
Je crus... et maintenant... O Jason! cher Jason!
Es-tu mort? as-tu fui? Quelque sombre prison
Te retient-elle au loin? Où donc es-tu, mon maître?
Où donc es-tu?

MÉLANTHE, à sa mère.

Je suis bien las.

MÉDÉE, avec douleur.

Cher petit être!...
Tu me brises le cœur! Pas d'abri! pas d'appui!...
Ce rocher nu, voilà votre couche aujourd'hui!...

LYCAON.

La faim nous affaiblit plus encor que la route.

MÉDÉE, avec désespoir.

Ne pouvoir épuiser ses veines goutte à goutte,
Et leur dire : Prenez, buvez!... nourrissez-vous!

(Avec résolution.)

Du courage pour eux!

(Aux enfants.)

Mettez-vous à genoux;

(Prenant au pied de la statue deux rameaux de suppliants.)

Prenez ces deux rameaux ornés de bandelettes.

LYCAON.

Pourquoi donc?

MÉDÉE.

Pour paraître, hélas! ce que vous êtes,
Des suppliants!

LYCAON.

Et qui faudra-t-il supplier?

MÉDÉE.

Celle qui, dans ce temple, est encore à prier...

LYCAON.

Que lui dirons-nous?

MÉDÉE.

Rien!... à votre seule vue,
Son âme, je le crois, doit se sentir émue :
Un jour d'hymen, quelle est la vierge de seize ans
Qui ne s'attendrit pas sur de petits enfants?

(Apercevant Créuse.)

La voici.

(Médée fait un pas en arrière.)

LYCAON.

Tu pars!...

MÉDÉE.

Non, mais que votre détresse
Sans nul appui d'abord à ses yeux apparaisse :
Pour des enfants tout seuls on a plus de pitié.

(Elle se retire au fond.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, CRÉUSE.

CRÉUSE, parlant à ses compagnes, et une corbeille à la main.

Oui! je vais de ces dons consacrer la moitié...
(Apercevant les enfants.)
Oh! les deux beaux enfants! c'est peut-être un présage!
Pauvres petits! déjà suppliants! à votre âge!...
Tenez! prenez ces pains, ces fruits délicieux...
Ce qu'on donne aux souffrants, on le consacre aux dieux.
Mais comment êtes-vous venus sur cette terre?

LYCAON.

Dans un grand vaisseau.

CRÉUSE.

Seuls?

LYCAON.

Non.

CRÉUSE.

Avec votre père?

LYCAON.

Notre père n'est plus avec nous.

CRÉUSE.

Et les dieux
De l'aspect d'une mère ont-ils privé vos yeux?
Je veux la remplacer.

LYCAON.

Nous avons notre mère,
Elle veille sur nous.

CRÉUSE, regardant Lycaon.

Douce et tendre chimère!

Dans ses traits, dans sa voix, mon cœur, plein d'un seul nom,
Mon cœur, qui le croirait? retrouve encor Jason!

(Elle l'embrasse.)

LYCAON.

Comme vous m'embrassez! vous m'aimez donc?

CRÉUSE.

Sans doute!

LYCAON.

Ma mère l'avait dit...

CRÉUSE.

Votre mère?

LYCAON.

Elle écoute.

Elle est là!

CRÉUSE.

Pourquoi donc vous fuir?

LYCAON.

Par amitié.

Pour les enfants tout seuls on a plus de pitié,
Dit-elle.

CRÉUSE.

Un pareil mot! ô Dieu, où donc est-elle?
Appelez-la!... Je sens que tout mon cœur l'appelle!

MÉDÉE, s'avançant.

Jeune fille, des dieux vos jours seront bénis,
Car les infortunés sont pour vous des amis.

CRÉUSE, à part, avec émotion.

Quel accent dans sa voix!... quel front de souveraine!
On voit une exilée, on devine une reine!

MÉDÉE, à ses enfants.

Présentez-lui ce voile aux splendides couleurs,
Ce don la touchera.

CRÉUSE.

Parlons de vos malheurs,

Ils me toucheront mieux. Dites, infortunée,
Quelque parent cruel vous a-t-il détrônée?

MÉDÉE.

Mon malheur vient des dieux.

CRÉUSE.

De quel dieu? d'Artémis?
Je la prierai pour vous, son culte m'est permis.
De Neptune? Il protège et Corinthe et mon père,
Nos offrandes iront apaiser sa colère...
Dites, quel est le dieu qu'il faut fléchir pour vous?

MÉDÉE.

Du dieu qui me frappa rien n'arrête les coups...
C'est l'amour!

CRÉUSE,

Quoi! l'amour! l'amour! Tout nous rassemble.
Parlez! jamais deux cœurs ne battront mieux ensemble.

MÉDÉE.

Hélas! l'amour pour vous est l'heureux fils du ciel,
Le dieu couronné, jeune, au sourire éternel.
Pour moi, c'est l'envoyé des noires Euménides,
Et son front, pour parure, a des serpents livides.

CRÉUSE.

De l'amour je connais aussi les pleurs!

MÉDÉE.

Qui? vous?

CRÉUSE.

Oui, moi!

MÉDÉE, avec affection.

Comment! celui qui sera votre époux
N'est-il pas quelque ami de votre heureuse enfance?

CRÉUSE.

C'est un étranger, fort de sa seule vaillance.

MÉDÉE.

Comme moi!... Mais qui donc vous soumit à sa loi?

CRÉUSE.

Son malheur!

MÉDÉE.

Comme moi!

CRÉUSE.

Sa beauté!

MÉDÉE.

Comme moi!

CRÉUSE.

Son courage héroïque!

MÉDÉE.

Ah! malheureuses femmes!
Toujours même destin brisera donc nos âmes,
Et le récit des maux qui frappent l'une au cœur
Toujours des maux de l'autre est donc l'écho moqueur?

CRÉUSE.

En effet, entre nous, sous l'ombre qui vous cache,
Je sens comme une étrange et douloureuse attache.

MÉDÉE.

Moi de même!

CRÉUSE.

Eh bien! donc, ouvrez-moi votre cœur,
Et pour que je vous sauve, éclairez-moi,... ma sœur!

MÉDÉE.

Que dire? Je vivais innocente, adorée,
Heureuse! Un jour, s'avance en notre âpre contrée
Un jeune homme, cherchant sous ce ciel étranger
Ce que cherche un héros, la gloire et le danger.
Il demande mon père... Il entre... O misérable!
Dieux cruels! mal sacré! Vénus impitoyable!
A son premier regard, avant qu'il eût parlé,
Une stupeur muette au cœur me prend! Troublé,
Mon œil flotte au hasard : une âpre inquiétude
Me tourmente... mon corps fléchit de lassitude...

Je souffre!... Mais il parle! et bientôt... et soudain
Un torrent de bonheur coule à flots dans mon sein!
Comme si quelque dieu m'eût jetée en délire,
Je sentais, malgré moi, ma bouche lui sourire,
Et, les yeux ardemment attachés à ses traits,
J'écoutais! j'aspirais! je regardais!... j'aimais!...

CRÉUSE.

Malheureuse!

MÉDÉE.

Dès lors, je n'eus qu'une pensée,
Son salut! Pour armer sa valeur insensée,
Il fallait dépouiller mon père... je le fis!
Trahir nôtre cité, nos dieux... je les trahis!
Mais que devins-je, hélas! quand, après sa victoire,
Il me dit tout en pleurs : Viens, je te dois ma gloire,
Viens! je t'aime! fuyons!

CRÉUSE.

Fuir le doux sol natal!

MÉDÉE.

Va-t'en, disais-je, va! Notre amour est fatal!
Viens! me répondait-il, ou bien je meurs! Dans l'ombre
Je m'élance à travers le palais vaste et sombre,
Mais avec désespoir il s'attachait à moi,
Me répétant : Je meurs si je repars sans toi!
O nuit! terrible nuit! nuit d'adieux et d'alarmes!
Je les parcourais tous en les baignant de larmes,
Ces lieux, ces lieux aimés, où pendant dix-sept ans
Mes jours avaient coulé comme un jour de printemps!
Je m'attachais aux murs, aux meubles de famille,
Je baisais à genoux mon lit de jeune fille,
Sanglotant et criant... Ah! pourquoi donc, pourquoi
Les dieux, héros fatal, t'ont-ils conduit vers moi?
Mais, hélas! quel surcroît d'angoisse et de misère,
Quand j'entrai dans la chambre où reposait ma mère!

Que je m'agenouillai, sans bruit, à ce chevet
Où près d'elle souvent mon sommeil s'achevait,
Et que tout à côté de sa tête si chère
Déposant mes cheveux en offrande... O ma mère!
Patrie!... amis!... parents!... êtres chers et sacrés,
Voyez, voyez mon sort, et vous pardonnerez!

(Elle cache en pleurant sa tête dans ses mains.)

(Créuse cherche ce qu'elle peut faire pour calmer Médée, et, apercevant les enfants, elle les ramène près de leur mère; les enfants l'embrassent tendrement.)

CRÉUSE.

Dans leur amour pour vous cherchez votre courage!
Voyez! vous écartant les deux mains du visage,
Leur bouche va baiser la trace de vos pleurs.

MÉDÉE, les regardant.

C'est vrai! je suis ingrate!... Ah! chers consolateurs!
Ils comprennent qu'un dieu créa dans nos misères
Les baisers des enfants pour les larmes des mères!

(Les embrassant.)

Je me sens plus tranquille! Allez, allez, amis,
Déposez ces rameaux au temple d'Artémis!

LYCAON.

Oui, nous allons pour toi supplier la déesse.

(Elle les embrasse de nouveau avec tendresse, et les enfants se dirigent vers le temple où ils entrent.)

MÉDÉE, les regardant s'éloigner.

Hélas!... ce dernier bien, leurs baisers, leur tendresse,
Je les perdrai peut-être!

CRÉUSE.

O grands dieux!

MÉDÉE.

Ma douleur
Les lassera! L'enfant a besoin de bonheur,

De joie!... Il n'est pas fait pour vivre dans les larmes,
Pour suivre et pour aimer les fronts chargés d'alarmes,
Et les cœurs irrités par d'éternels combats...
Le malheur aigrit!

CRÉUSE.

Mais...

MÉDÉE.

Et puis je ne suis pas
Une fille des Grecs, je suis une barbare!
Ma tendresse elle-même est fougueuse, et s'égare
En transports dont l'ardeur effraye un cœur d'enfant...
Souvent je leur fais peur même en les embrassant!

CRÉUSE.

Quel blasphème! des fils avoir peur de leur mère!

MÉDÉE, d'une voix sombre.

Oh! c'est mon châtiment! la céleste colère
Pour me frapper à mort, en eux me frappera,
Et voilà les vengeurs qu'Érinnys choisira!

CRÉUSE.

Érinnys!

MÉDÉE, avec agitation.

N'ai-je point parlé des Euménides,
D'amours poussant au crime, et sur mes traits livides
N'avez-vous donc pas vu ce signe de l'enfer
Qu'au front du meurtrier imprime Jupiter?

CRÉUSE.

O ciel!

MÉDÉE.

Vous frémissez... Enfant!... Eh! que serait-ce
Si je vous révélais la terreur qui m'oppresse?
Faut-il parler?... Eh bien!... je le sens, je le vois,
Je ne suis pas au bout!... une secrète voix,
Quand j'ai franchi ces murs, m'a dit : Tremble, coupable;
Tremble! en ces lieux t'attend l'Euménide implacable!

Je sens courir dans l'air son souffle tout-puissant,
Et l'on respire ici comme une odeur de sang?

CRÉUSE.

Où vous égarez-vous? Quelle crainte insensée?...

MÉDÉE.

Ah! c'est qu'un doute horrible, une atroce pensée
Dans mon cœur, malgré moi, comme un éclair a lui.

CRÉUSE.

Comment?

MÉDÉE.

Connaissez-vous la jalousie?

CRÉUSE.

Oh! oui!

MÉDÉE, souriant tristement.

Vous, jalouse!... De quoi?

CRÉUSE.

Du passé.

MÉDÉE.

Dans votre âme
Mon secret peut descendre alors... vous êtes femme!
Eh bien! parfois un vague et douloureux soupçon
Me dit : Si son absence était un abandon?
Si, pendant qu'éperdue et mourant de détresse,
Sur sa trace, en pleurant, je parcourais la Grèce,
Pendant que chaque jour, au seul bruit de sa mort,
Je souffre des tourments plus grands que le remord,
Il vivait, lui, tranquille, aux pieds d'une autre femme?
S'il l'aimait! l'épousait!...

CRÉUSE.

Oh! ce serait infâme!

MÉDÉE.

N'est-ce pas?... Eh bien! donc, depuis que dans mon sein
Ce doute a pénétré, je n'ai plus qu'un dessein. .

A travers les cités j'erre comme une louve,
Je les cherche...

CRÉUSE.

J'ai peur!

MÉDÉE.

Si jamais je les trouve!...

CRÉUSE.

Que leur feriez-vous donc?

MÉDÉE, avec une fureur croissante.

Ce que je leur ferais!...
Que fait le léopard, lorsqu'au fond des forêts,
Saisi d'une terrible et rugissante joie,
D'un bond, comme la foudre, il tombe sur sa proie,
Qu'il l'emporte en son antre, et que là dépeçant
Membre à membre, ce corps qui ruisselle de sang...

CRÉUSE, avec un cri d'horreur.

Ah!

MÉDÉE, avec dédain.

Que disiez-vous donc que vous étiez jalouse?

CRÉUSE, avec le plus grand trouble.

Pardonnez!... J'en conviens, votre fureur d'épouse,
Votre voix, vos regards, tout me glace d'effroi,
Et cependant vers vous je reviens malgré moi.
(Avec une sorte de terreur.)
Notre conformité de destin continue!...
Comme vous je déteste une femme inconnue!

MÉDÉE.

Vous!

CRÉUSE.

Par delà les mers elle a fui, je le crois,
Et pourtant son image est toujours devant moi.

MÉDÉE.

Votre époux l'aime encore?

CRÉUSE.

Oh! non! il me l'assure!

MÉDÉE.

Que vous importe alors?

CRÉUSE.

Toujours je me figure
Qu'en dépit des déserts, des mers et des remparts,
Elle va tout à coup paraître à mes regards!
Et que son art maudit, des philtres que j'ignore,
M'arracheront vivante à celui que j'adore...

MÉDÉE.

Quelles terreurs d'enfant!

CRÉUSE.

Si vous saviez son nom!

MÉDÉE.

Quel est ce nom fatal?

CRÉUSE,

Vous le dire?... Oh! non! non?
Parlez, vous.

MÉDÉE.

J'y consens. Il est une merveille
Dont le récit peut-être a frappé votre oreille;
La toison d'or!

CRÉUSE, avec un commencement de crainte.

Eh bien?

MÉDÉE.

On vous parla souvent...

SCENE VII

LES MÊMES, ORPHÉE.

ORPHÉE.

Venez, Créuse !

(Apercevant Médée.)

Vous !

MÉDÉE, avec un cri.

Orphée !

(Courant à lui.)

Est-il vivant?

ORPHÉE.

Vous !

MÉDÉE.

Parlez !

ORPHÉE.

Écoutez !...

MÉDÉE.

Que veut-on que j'écoute?...
Un seul mot ! un seul mot ! Est-il vivant?...

ORPHÉE, éperdu.

Sans doute !

MÉDÉE, avec joie.

Il vit ! il vit !...

CRÉUSE.

Qui donc ?

MÉDÉE.

Mon époux !... mon héros !...
Leur père !... O mes enfants ! plus de pleurs, de sanglots !...
Votre père est vivant !...

CRÉUSE.

Quel est-il?

MÉDÉE, avec orgueil.

Qui serait-ce,
Sinon l'orgueil, l'honneur, le soutien de la Grèce!

CRÉUSE.

Ciel!

MÉDÉE.

L'héroïque chef d'un peuple de héros,
Le vainqueur du dragon de Colchos!

CRÉUSE, avec un cri terrible.

De Colchos!...

MÉDÉE.

Celui dont la valeur par mon amour guidée...

CRÉUSE.

Jason!... Vous êtes donc la terrible Médée!

MÉDÉE, se retournant vers elle.

Mais qui donc êtes-vous, vous-même?

ORPHÉE, cherchant à l'arrêter.

Au nom des dieux!

MÉDÉE, marchant sur Créuse qui recule.

A mon aspect pourquoi détournez-vous les yeux?
A mon nom seul pourquoi, muette, consternée?...
Je vois partout ici des apprêts d'hyménée!...
C'est le vôtre!... Et l'époux, où donc est-il?... Parlez!...
Je veux le voir aussi!... Qu'il vienne!... Vous tremblez!...
(Éclatant.)
Ah!... je devine tout!... vous êtes cette femme
Dont mon cœur pressentait la perfidie infâme!...
Et le lâche Jason...

CRÉUSE, relevant la tête et avec énergie.

Arrêtez!... Devant moi,
Respectez le héros dont j'ai reçu la foi!...

MÉDÉE.

Tu l'aimes!

CRÉUSE.

Oui, je l'aime! et demain le grand prêtre
Le nomme mon époux!...

MÉDÉE.

Lui! ton époux!... Peut-être!...

(La toile tombe.)

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente une salle du palais de Créon. Au lever du rideau, Créon est assis, Créuse est appuyée sur son siège. A gauche, dans la muraille, l'image d'Apollon.

SCÈNE PREMIÈRE

CRÉON, CRÉUSE, ORPHÉE.

CRÉUSE.

Sa femme! elle est sa femme!...

CRÉON.

Enfant, assez de pleurs :
Que ta fierté du moins lui cache tes douleurs,
Et lorsque à son retour Jason verra Médée,
Qu'il ne te trouve pas de larmes inondée!

(A Orphée.)

Et toi dont les accents si graves et si doux
Font tomber d'un seul mot mon peuple à tes genoux,
Viens ravir l'étrangère à leurs cris d'anathème.

ORPHÉE.

Médée?...

CRÉON.

Oui! la terreur que partout elle sème
Jette dans tous les cœurs des transports inconnus!
Ils errent, brandissant torches et glaives nus :
On dirait qu'ils ont cru voir, dans leur épouvante,
Sous les traits de Médée apparaître vivante
La sauvage Colchide, et ses monstres hideux,
Et ses divinités plus effroyables qu'eux!

ORPHÉE, avec calme.

Je saurai contenir cette foule en démence;
Mais de Jason d'abord attendons la présence.

CRÉUSE.

Hélas! reviendra-t-il?

(A Créon.)

Mon père! laissez-nous
Prier du moins pour lui quand il combat pour vous!

(Se tournant vers Orphée.)

Et vous, Orphée, au dieu qui tient l'arc et la lyre
Demandez le retour du protecteur d'Éphyre...

ORPHÉE.

Moi!

CRÉUSE.

Vous! Et que ce dieu, touché de notre effroi,
Ramène ici Jason... pour une autre que moi!

ORPHÉE, après lui avoir fait de la main un geste approbateur, se tourne du côté de l'image d'Apollon.

Dieu vainqueur de Python, Apollon sagittaire,
Apollon purificateur.
Prête ta force au bras qui défend cette terre...

CRÉUSE.

Et viens sauver notre sauveur!...

ORPHÉE.

Comme toi, Dieu puissant, il chasse
Les noires vapeurs des marais,
Et ta lumière, sur sa trace,
Perce les ombres des forêts!
Noirs sangliers, lions énormes,
Dragons aux effroyables formes,
Brigands, tyrans, géants difformes,
Monstres d'exterminations,
Sa main poursuit tout être immonde,
Et comme ta clarté féconde,
Ses flèches parcourent le monde
Pour le salut des nations!

CRÉUSE.

Ce jour même, pour notre empire
Il combat le fier Antestor,
Il combat... peut-être il expire...
O Dieu puissant, aux flèches d'or!...

SCÈNE II

LES MÊMES, UN CORINTHIEN, puis JASON.

UN CORINTHIEN.

Jason nous est rendu!

CRÉUSE, avec un cri de joie.

Dieux cléments!

LE CORINTHIEN.

Il arrive,
Et les mille clameurs que répète la rive,
Ces cris, ces voix, ces chants qui le suivent en chœur,
Tout dit que le héros revient encore vainqueur.

CRÉUSE, à part.

Toujours!

(Jason paraît, suivi d'une foule de peuple.)

JASON, au peuple.

Ephyréens, bannissez toute crainte!
Les chemins sont ouverts d'Éleusis à Corinthe!
Et vous, pasteurs, marchands, laboureurs, matelots,
Retournez à vos champs, lancez-vous sur les flots,
Antestor est tombé!

(Descendant en scène.)

Loxias bénit mes armes,
O Créon! et je viens...

(Créuse se cache la tête dans les mains en pleurant.)

Mais que vois-je! des larmes!
Orphée est abattu, Créon silencieux...
Qu'est-il donc arrivé?

ORPHÉE.

Médée est en ces lieux!

JASON.

Médée!...

CRÉON.

Oui! votre femme et vos deux fils!

JASON.

Médée!

CRÉON.

Elle accourt, de fureur et d'amour possédée!
Invoquant à grands cris et Thémis et Junon,
Épouse légitime, enfin!... et ce seul nom
T'enchaîne à son destin et rompt notre alliance!

JASON, avec force.

Du saint titre d'épouse invoquant la puissance,
Médée espère en vain s'en armer aujourd'hui.
Ce titre pour toujours lui promet mon appui,

Ce titre pour toujours m'oblige à la défendre;
Mais, ce devoir rempli, que peut-elle prétendre?
Ses forfaits ont brisé notre hymen odieux,
Et je la répudie à la face des dieux!

CRÉON.

Et tes fils?

JASON, vivement.

Béni soit le dieu qui les ramène!
Car mon âme souffrait d'une incurable peine
En pensant que mes fils, des petits-fils de roi,
Erraient seuls, sans soutien, abandonnés par moi!
Mais, en me les rendant, la clémence céleste
Me permet d'expier un tort que je déteste.
Oui! je réparerai ce cruel abandon!
(A Créuse.)
Et si vous consentez qu'ils soient vos fils...

CRÉUSE, avec joie.

Moi!

ORPHÉE, avec véhémence.

Non!
Elle n'y consent pas! Non, l'hymen qui s'apprête
Ne peut pas s'accomplir!

JASON, marchant sur lui.

Misérable poète.

ORPHÉE, avec calme.

Frappe, si tu le veux! c'est le sort des Linus
De mourir de la main des Hercule!...

CRÉON, arrêtant Jason.

Phébus,
Phébus respire en lui, Jupiter le protège,
Qu'il parle, je le veux!...

ORPHÉE.

Et! comment me tairais-je,

Quand je vous vois tous deux, vous, si chers à mon cœur,
Toi que j'honore en père, elle que j'aime en sœur,
Appeler sur vos fronts la colère éternelle?
Si, dans un jour d'hymen, pour l'épouse nouvelle
On craint tout... un oiseau qui crie en fendant l'air,
Une pierre qui tombe, un nuage, un éclair,
Oseras-tu braver pour ta fille chérie
Les malédictions d'une épouse en furie,
L'anathème vengeur d'une mère, et les cris
De deux faibles enfants à ses baisers ravis!

JASON.

J'en atteste le ciel! si ta bouche...

ORPHÉE, avec véhémence.

Il m'arrête,
L'aveugle! Il ne voit pas que dans cette tempête
C'est lui!... lui! que les dieux foudroîront le premier;
Que sur son propre cœur..

JASON.

Penses-tu m'effrayer,
Grand prophète?

ORPHÉE.

Malheur à toi, si tu me railles!
Ce n'est pas un vain cri, le cri de mes entrailles!
Ces agitations, ces angoisses du cœur,
Du châtiment prochain sont le noir précurseur!...
Erinnys me remplit d'un sinistre délire,
Et j'entends en mon sein vibrer l'hymne sans lyre!...

CRÉON.

Son accent m'épouvante!

ORPHÉE.

Oui! ce peuple a raison!
Les voilà, tout gonflés de sang et de poison,
Les voilà, les noirs dieux de la noire Tauride,
Mars exterminateur, Saturne l'homicide!

Tous! tous! Ils viennent tous!... Je les vois!...je les sens!...
De la vapeur du meurtre ils infectent mes sens!
Et d'une mer sanglante inondant cette terre...

(A Créon).

Ah! je tombe à tes pieds!... Pitié! pitié, mon père!
Pitié pour ce Jason qui ne voit pas son sort!
Pitié pour ton enfant trop jeune pour la mort!
Pitié pour ce pays qui de terreur palpite!
Pitié pour les deux fils de la pauvre maudite!
Pitié pour toi, sur qui vont retomber ces coups!
Père! hôte! souverain!... pitié! pitié pour tous!

CRÉON.

Ah! je cède à ta voix! tu l'emportes!

JASON.

De grâce!

CRÉON.

Plus d'hymen!

JASON.

Entends...

CRÉON.

Non!

CRÉUSE.

Par tes pieds que j'embrasse!

CRÉON.

Je l'ai dit, plus d'hymen!

JASON, avec emportement.

Et moi, je te dis, roi,
Que tu m'en fis serment, que Créuse est à moi,
Que je l'aime, en un mot, entends-tu bien? je l'aime!
Et nul être vivant, fût-ce un père lui-même,
Ne pourra séparer son destin et le mien;
Car si tu refusais de nous unir!... eh bien!

Je l'enlève à tes yeux, par la force!... et ma rage
Dût-elle en tes États semer meurtre et ravage...

CRÉUSE, à Créon.

Oh! ne l'écoutez pas!...

SCÈNE III

LES MÊMES, LA NOURRICE accourant.

LA NOURRICE.

La voici! la voici!

CRÉON.

Qui? Médée!

LA NOURRICE.

Oui, Médée!

CRÉON.

Où donc est-elle?

LA NOURRICE, montrant l'appartement de droite.

Ici!

De nos bras, malgré nous, elle s'est élancée!
Telle que la lionne en son antre forcée,
Elle courait sur nous, pâle, hors de raison,
Sanglotant et disant : Je veux revoir Jason!
Tantôt des pleurs amers inondent son visage,
Tantôt ce sont des cris d'anathème et de rage!
Elle embrasse ses fils, et puis ses yeux hagards
Soudain lancent sur eux de sinistres regards!

ORPHÉE.

Vous l'entendez?... Eh bien! cette épouse en démence
Pourrait seule des dieux détourner la vengeance,
Seule affranchir Jason de son premier serment,
Seule assurer vos nœuds par son consentement.

(A Jason.)

Va donc lui proposer avec ton fier courage
L'abandon pour ses fils, pour elle le veuvage!

JASON, avec résolution.

J'y vais!

CRÉUSE.

Vous oseriez...

CRÉON.

Mais que lui direz-vous?

JASON.

Ce qui la convaincra!

LA NOURRICE, revenant.

La voici!...

JASON.

Laissez-nous!

(Ils sortent tous.)

SCÈNE IV

JASON, puis MÉDÉE.

MÉDÉE, entrant éperdue.

Où donc est-il? Toi! toi!... Grands dieux, je vous rends grâce!
Ah! tout est oublié!... C'est lui!

(Jason détourne la tête.)

Quel front de glace!
Est-ce que mon époux ne me reconnaît pas?

JASON, avec impatience.

Moi!

MÉDÉE, avec amertume.

Peut-être mes pleurs au bruit de son trépas,
Six mois de désespoir, ce douloureux voyage,
Ont si profondément altéré mon visage

Que mes traits, maintenant, sont étrangers pour lui...

(Avec une amère ironie.)

Jason, je suis Médée!

JASON, après un moment de silence et d'une voix sérieuse.

Entre nous, aujourd'hui,

Toute parole est grave. Écoutez-moi!

MÉDÉE, froidement.

J'écoute.

JASON.

Le devoir qui m'amène est cruel et me coûte;
Mais l'amour de mes fils, mon intérêt pour vous,
La raison... me soutient!...

MÉDÉE, avec ironie.

Quoi! vous pensez à nous?

JASON.

Oui. Quel est votre sort? Le sort d'une indigente!
Vos fils n'ont pour soutien qu'une aumône outrageante,
Vos jours sont un long deuil, vos nuits un long effroi,
Et de tant de malheurs, quelle est la cause? Moi!

MÉDÉE.

Qu'importent ces tourments, si ces tourments s'apaisent
Dès que vous êtes là?

JASON.

Cependant ils me pèsent;

D'autant plus qu'en vos maux je ne puis rien pour vous,
Que l'implacable sort m'abat des mêmes coups,
Qu'impuissant contre lui, je parais son complice.
Un tel rôle est honteux, et je veux qu'il finisse.

MÉDÉE.

Vous savez pour cela des moyens?

JASON.

Tout-puissants!

MÉDÉE.

Ah!

JASON.

Tout dépend de vous!

(Après un moment de silence.)

Aimes-tu tes enfants?

MÉDÉE, avec passion.

Si je les aime!

JASON.

Eh bien, prouve-le donc!

MÉDÉE, vivement.

De grâce,

Comment?

JASON.

En terminant leur honte et leur disgrâce!

MÉDÉE.

Comment?

JASON.

En t'immolant aujourd'hui pour leur bien!

MÉDÉE.

Mais comment donc! comment!

JASON.

En brisant un lien
Qu'à l'égal des forfaits le ciel semble maudire,
Auquel il attacha le crime et le délire,
Qui contraint nos enfants à fuir, à mendier...

MÉDÉE.

C'est?

JASON.

Notre mariage!

MÉDÉE, froidement.

Ah! me répudier!

JASON.

Je le pourrais, nos lois n'en font pas un parjure;
Mais votre dévouement repousse cette injure :

Je veux qu'un désir libre, un mutuel effort
Jusqu'en nos nœuds brisés atteste notre accord.

MÉDÉE, froidement.

Mais je ne saisis pas, bien que je m'en efforce,
Ce que nous gagnerons à cet heureux divorce.

JASON.

Une fois désunis, nous sommes libres.

MÉDÉE.

Bien...
Mais après?

JASON.

Vous pouvez dans un nouveau lien...

MÉDÉE.

Ah! je n'y songeais pas! et si je ne m'abuse,
Vous aussi, vous pourrez...

JASON.

Moi, j'épouse Créuse.

MÉDÉE, toujours très froidement.

Vous épousez Créuse?

JASON.

Et grâce à cet hymen,
Mes fils, en ce palais établis dès demain,
Dans le puissant Créon trouvent un second père.

MÉDÉE.

Quel plan ingénieux! Mais pourtant, moi, leur mère,
Quel sera mon destin? j'en ressens quelque effroi,
Car je ne vois pas bien ce que l'on fait de moi.

JASON.

Si vous y consentez, un rapide navire,
Tout chargé des trésors de l'opulente Éphyre,
A la voix de Créon, sur quelque bord lointain,
Chez un monarque ami vous conduira demain.

MÉDÉE.

Tout est prévu! Pourtant... encore une demande :
Où me conduira-t-on? Il est bon qu'on s'entende.
Est-ce auprès de mon père et sur ces heureux bords
Dont j'ai ravi pour vous les célestes trésors?
Est-ce sur le Phagase, aux remparts de Méthone,
Dont le roi fut tué pour vous donner un trône?
Est-ce en Thrace, où la mer roule encore en courroux
Les ossements d'un frère assassiné pour vous?
Voyons, cherchez... avant de lancer le navire,
Cherchez quel bord lointain, quel solitaire empire
Ne maudit pas en moi ce que pour vous j'ai fait,
Ne nous reproche pas quelque commun forfait :
Car de notre union vous oubliez les causes
Peut-être... l'amour fait oublier tant de choses!
Ce qui fait de nos cœurs l'étroite liaison,
Ce n'est pas l'amour seul, c'est le crime, Jason!
Vous fûtes de moitié dans tous mes artifices,
Et nous sommes enfin moins époux que complices.

JASON.

Femme!...

MÉDÉE, avec une agitation croissante.

Si par mon art mon frère fut trompé,
Vous seul l'avez saisi, vous seul l'avez frappé!
Oh! ne dites pas non!... frappé seul, sans défense.
Et vous avez eu beau rechercher l'innocence
Dans les lustrations du temple delphien...
Le mourant... le mourant... rappelez-le-vous bien!
Recueillant dans ses mains le sang de sa blessure,
Nous le jeta fumant encore à la figure,
Criant: Soyez maudits! fratricides!... Et toi,
Tu crois qu'on peut dissoudre un tel hymen, tu croi
Que deux êtres, unis par un tel anathème,
Peuvent chercher l'amour ailleurs que dans eux-même.

Que leur cœur homicide et leur bras meurtrier
Avec un être pur peuvent s'associer,
Et qu'il suffit, pour rompre un joug comme le nôtre,
De me dire : Va-t'en, femme!... j'en aime une autre!

JASON.

Veux-tu sauver tes fils?

MÉDÉE.

Tais-toi! tais-toi! leur nom
Met le comble à ta honte!... Oui! que ta trahison
Me déchire le cœur, me chasse, me remplace,
Je le conçois, ce crime est commun à ta race!
Mais parler de tes fils et de leur sûreté,
Quand tu n'as dans le cœur que ta brutalité,
Et, mêlant leur candeur à tes plans d'adultère,
Abriter tes amours sous ton titre de père!
Voilà qui passe tout, et tu me fais horreur!...

JASON.

Eh bien! brisons nos nœuds!

MÉDÉE.

Non! je lis en ton cœur!
Non! je devine tout! Si, dans ta haine ardente,
Tu ne me chasses pas ainsi qu'une servante;
Si, pour m'abandonner et suivre ton beau feu,
Tu viens me demander, à moi, mon libre aveu,
Ce n'est pas, comme ici tu veux le faire croire,
Pour mes bienfaits passés un reste de mémoire,
C'est qu'un ordre secret t'y force, et que ton roi,
Craignant les dieux vengeurs, t'impose cette loi!

(Mouvement de Jason.)

C'est cela!... Je le vois à ta rage confuse!
Ah! mon aveu te manque! Eh bien! je le refuse!

JASON, avec fureur.

Retombent donc sur toi tous les coups du destin!

Demain, l'ordre est donné, l'on te chasse!... Demain,
Tu pars, et moi je reste!

MÉDÉE.

Oh!...

JASON.

Je reste près d'elle!

MÉDÉE.

Jason!...

JASON.

Pour lui jurer une amour immortelle!
Les refus de Créon ne se soutiendront pas,
Il a besoin de moi pour sauver ses États,
Sa fille fléchira sa rigueur insensée,
Et loin de ces remparts dès qu'on t'aura chassée,
On m'unit à Créuse, et les vents, dès demain,
Escorteront ta fuite avec nos chants d'hymen!

MÉDÉE, hors d'elle.

Tais-toi!

JASON.

Maintenant donc, accède ou bien refuse;
Consens, ne consens pas, peu m'importe : Créuse
N'en deviendra pas moins ma femme. C'est à toi
De voir si du destin tu veux braver la loi,
Rendre à tes deux enfants un trône ou la misère,
Et mériter le nom de marâtre ou de mère!

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE V

MÉDÉE seule; puis MÉLANTHE et LYCAON.

MÉDÉE, éperdue, marchant à grands pas.

Du sang! du sang!... Briser... torturer son cœur!... oui!
Quelque chose d'affreux... d'atroce... d'inouï!...
Un supplice inconnu de la nature humaine,
Enfin, qui soit égal, s'il se peut, à ma haine!

(Au moment où Jason s'apprêtait à sortir du côté gauche, on a vu paraître au fond les enfants, qui n'ont pas osé s'avancer.)

LYCAON, s'avançant avec crainte.

Mère!

MÉDÉE, durement.

Que voulez-vous?

LYCAON, en tremblant.

C'est nous... tes fils... entends.

MÉDÉE.

Les enfants de Jason ne sont pas mes enfants.

LYCAON.

Tu ne nous aimes plus!

MÉDÉE.

Non!

LYCAON, pleurant.

Oh!

MÉDÉE.

Race funeste!
Laisse-moi! je hais tout... vous plus que tout le reste!
Parce qu'il vous créa, que je vous tiens de lui,
Que vous lui ressemblez!

LYCAON, avec crainte.

Oh! qu'as-tu donc?

MÉDÉE, regardant l'enfant avec égarement.

Oui! oui!
Voilà ce front, ces yeux qui me versaient l'outrage!
Tu me poursuivras donc même avec ton image,
O Jason!... et tes fils...

(Fondant en larmes et tombant assise.)

Tes fils? Non! non! les miens!
O mes consolateurs!... mes amis! mes soutiens!
Venez! que je vous baise et vous rebaise encore!
Qui?... moi!... j'aipu vous dire... O monstre! je m'abhorre!
Amis! pardonnez-moi!... la douleur m'égarait!
Je suis si malheureuse! O grands dieux! qu'ai-je fait?...

(Avec le plus de tendresse possible.)

Moi qui vous aime tant, qui n'ai que vous au monde!
Moi qui ne vivrais pas une heure, une seconde,
Si les dieux de mes bras vous arrachaient!... Moi! moi!
Vous haïr! vous chasser!... Misérable!... Et pourquoi?
Par haine contre lui? Folle et cruelle idée!
Qu'êtes-vous pour Jason, pauvres fils de Médée?
J'aurais brisé mon cœur sans effleurer le sien.

(Avec larmes.)

Est-ce qu'il vous connaît! est-ce qu'il connaît rien?
A-t-il donc maintenant autre chose dans l'âme
Qu'un souvenir, un nom, un amour.. cette femme...
Sa Créuse...

(Poussant un cri comme frappée d'une idée subite.)

Créuse!... O ciel!...

(Avec joie et se levant.)

Mais oui! c'est là
Qu'il faut porter mes coups pour l'atteindre! voilà
Le chemin de son cœur!... son tourment! ma vengeance!
Allons! allons! du calme! Et vous, faites silence,

Transports qui troublez l'âme et l'empêchez d'agir,
C'est l'instant de frapper et non pas de haïr!

LYCAON, à son frère.

Viens! sa voix me fait peur!

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

MÉDÉE, seule.

Comment la frapperai-je?
Quelle arme?... Le poison?... Elle peut voir le piège!
Le poignard?... C'est plus sûr : le cœur guide les coups...
Et du poison, d'ailleurs, mon bras serait jaloux!

(A voix basse et montant progressivement.)

Oh! quelle volupté, quand le long du mur sombre,
Dans sa chambre, ce soir, j'entrerai comme une ombre,
Que je la verrai là, dans son lit, sous ma main,
Cette odieuse Grecque, et que, sur son beau sein
S'abattant tout à coup, l'impitoyable lame
Au fond de sa poitrine ira chercher son âme,
Qu'elle ouvrira les yeux et qu'elle me verra;
Qu'à ses cris le palais soudain s'éveillera,
Qu'accourront éperdus, amant, parents, famille,
Et qu'ils verront debout sur le corps de leur fille
Médée!...

(Poussant un cri en apercevant Créuse.)

Oh! justes dieux! c'est elle! je l'entend!
Non! ce n'est pas ce soir! c'est là! là! dans l'instant,
Qu'en son sein palpitant... avec des cris de joie...
Euménides, merci! vous m'amenez ma proie!

SCÈNE VII

CREUSE, MÉDÉE.

Créuse entre précipitamment et toute troublée.

MÉDÉE.

Que viens-tu chercher?

CRÉUSE.

Vous!

MÉDÉE.

Je te cherche aussi, moi!

CRÉUSE, vivement.

Venez! suivez mes pas! fuyons!

MÉDÉE.

Fuir avéc toi!

CRÉUSE.

Tout le peuple envahit le palais de mon père!
Son amour pour Jason contre vous l'exaspère!

MÉDÉE.

Tant mieux!

CRÉUSE.

Entendez-vous ce tumulte croissant?
On leur résiste encor, mais mon père est absent!
Mais c'est vous que poursuit leur fureur éperdue!
Qu'ils franchissent ce seuil, et vous êtes perdue!
J'accours...

MÉDÉE.

Pourquoi?

CRÉUSE.

Pourquoi? pour vous sauver!

MÉDÉE.

Vous! vous!

Me sauver!... Me sauver!...

(Elle tombe sur un siège près de l'autel, en proie à un violent combat, froissant convulsivement son poignard pendant que Créuse parle.)

CRÉUSE, vivement.

Venez, fuyez leurs coups.
Vous avoir tant coûté d'angoisses et de larmes,
Et vous voir égorger sous nos yeux, par leurs armes,
Dans nos propres foyers!... Si ce n'est pas pour vous,
Vivez pour nous, Médée... ayez pitié de nous!

MÉDÉE, après un long silence, avec le plus grand trouble.

Je le sens, et pourtant je ne puis le comprendre,
Je suis ébranlée... oui! Mais avant de me rendre,
Il faut voir si vos pleurs partent bien, en effet,
D'un cœur noble qu'émeut tout le mal qu'il a fait,
Ou si ce sont regrets de quelque âme hypocrite
Qui pleure son forfait, mais pourtant en profite,
Et joint le fruit du crime aux honneurs du remord.

CRÉUSE.

Quoi...

MÉDÉE.

Pas de mots! des faits! Mais écoutez d'abord,
Car c'est grave... pour vous!

(Après un court silence.)

Votre bras me protège?
Vous voulez me sauver? soit! Après qu'en ferai-je
De ces jours abhorrés qu'il vous plaît de chérir?
Toute ma vie à moi, c'est d'aimer ou haïr!
Et dans votre palais quand vous m'aurez cachée,
Quand à vos vils bourreaux vous m'aurez arrachée,
Que ferez-vous de moi?... Me rendrez-vous Jason,
En rejetant ses vœux comme une trahison,
Ou, brisant l'union par les dieux approuvée,
Me tuerez-vous, Créuse, après m'avoir sauvée?

(S'attendrissant.)

Oh! de grâce, écoutez! je vais faire pour vous
Ce que ne fit jamais ce cœur fier et jaloux...
Plus d'imprécations, de haine, de furie!
Je suis à vos genoux... je pleure... je vous prie!
Vous savez, vous savez quels maux, quels attentats
M'a coûtés son amour : ne me l'arrachez pas!
Le ciel vous donne tout, le bonheur, la puissance,
Un père... une patrie, hélas! et l'innocence!
Moi! je n'ai rien que lui... laissez-le-moi!

CRÉUSE, éperdue.

Grands dieux!

MÉDÉE.

Eh bien! vous vous taisez, vous détournez les yeux...
Ah! par pitié pour vous, répondez!

CRÉUSE.

Que vous dire,
Quand tout dans ma pensée est désordre et délire?
Le dieu qui vous perdit veut me perdre à mon tour...
Je ne suis plus à moi, je suis toute à l'amour!...

MÉDÉE.

Créuse!...

CRÉUSE.

De Vénus nous sommes deux victimes,
Que ses lois aient leur cours, voulût-elle des crimes!

MÉDÉE, sans la regarder.

Va-t'en!...

CRÉUSE.

Si vous venez, si vous suivez mes pas...

MÉDÉE.

Va-t'en!...

CRÉUSE.

Si je vous sauve!...

MÉDÉE, se retournant vers elle.

Eh ! ne vois-tu donc pas
Que c'est toi qu'il faudrait sauver ?

CRÉUSE.

Ciel !

MÉDÉE, avec une fureur croissante.

Insensée !...
Où donc est ta mémoire ?... Où donc est ta pensée ?
Ne te l'ai-je pas dit, au temple, ce matin,
Que, si le sort jetait ma rivale en ma main,
Ma rage...

(Créuse recule et fuit devant elle.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES ; LE PEUPLE, au fond, paraissant tumultueusement avec CRÉON, JASON, MÉLANTHE et LYCAON.

LE PEUPLE,

A mort ! à mort !...

CRÉON, au fond, parlant au peuple.

Redoutez ma colère !

MÉDÉE, à part.

Le roi !... Contenons-nous !

CRÉUSE, qui a couru à son père et d'une voix tremblante.

O mon père !... mon père !

CRÉON, avec tendresse et descendant en scène.

Tu trembles ? Qu'as-tu donc ? Qui peut t'épouvanter ?
(Descendant en scène et voyant Médée.)
Toi !... toi !... qu'à leur fureur je venais disputer...
C'en est trop !... De ces murs, barbare, je te chasse !

MÉDÉE.

Me chasser !

CRÉON.

A l'instant !

MÉDÉE, à part.

Et ma vengeance !...

(Haut.)

Grâce !

CRÉON.

Non !

MÉDÉE.

Un jour, un seul jour pour chercher un soutien,
Un refuge à mes fils !

JASON, s'avançant vivement.

Tes fils ! oses-tu bien
Les nommer de ce nom, quand ta fureur jalouse
Les a sacrifiés à ton orgueil d'épouse ;
Quand, par haine pour moi, répudiant pour eux
La royale amitié d'un prince généreux,
Tu veux plutôt les voir, impitoyable mère,
Exilés avec toi qu'heureux avec leur père !...
Ils ne partiront pas !

MÉDÉE.

Ciel ! m'enlever mes fils !

JASON.

Je les enlève au sort des proscrits, des maudits,
Aux douleurs que sur eux tu veux faire descendre.
Ils ne te suivront pas !

MÉDÉE, s'élançant vers ses fils, et les saisissant avec désespoir.

Eh bien ! viens me les prendre !

(Cris et tumulte de la foule qui entoure Médée, et s'arme de pierres pour la chasser ; vains efforts de Jason et de Créon pour les contenir.)

UN HOMME DU PEUPLE.

Châtions ! châtions ses insolents défis !

(Orphée paraît, Médée va se réfugier vers lui.)

SCENE IX

LES MÊMES, ORPHÉE.

ORPHÉE, descendant entre elle et le peuple.

Que celui d'entre vous qui n'aime pas ses fils
Arrache le premier ces enfants à leur mère !

(Le peuple s'arrête.)

Ah ! vous avez encor pitié de la misère,

(Avec autorité.)

Vous ! C'est bien. Rejetez ces instruments mortels.

(Le peuple dépose les pierres.)

JASON, à part.

Il m'impose à moi-même !

ORPHÉE, au peuple.

Et courez aux autels
Des dieux pour votre crime implorer l'indulgence !

(A Médée.)

Toi, ne crains plus rien !... va !

(Le peuple se retire lentement.)

MÉDÉE, à part.

J'ai trouvé ma vengeance !

La toile tombe.

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente une salle du palais de Créon. Au fond, à droite de l'acteur, un vestibule à colonnes qui occupe la moitié du théâtre et conduit au dehors. A gauche, sur le premicr plan, une draperie s'ouvrant dans l'intérieur du palais. — Une statue de Saturne au fond, au miiieu.

SCÈNE PREMIERE

CRÉUSE, JASON, ORPHÉE, MÉLANTHE, LYCAON, LA NOURRICE.

Orphée est assis à gauche, les enfants au fond, sous le vestibule, avec la nourrice qui roule des guirlandes autour des colonnes.

JASON, s'approchant d'Orphée qui semble rêveur.

Allons, prépare-toi, poète, et dans tes chants,
Pour notre heureux hymen choisis les plus touchants.

ORPHÉE, se levant.

Votre hymen!... Quoi! Médée a consenti! Médée
A courbé devant vous sa tête intimidée!
A ses transports de rage et d'indignation
Succède tout à coup la résignation,
Votre hymen se prépare, et Médée elle-même
A tout ce qu'elle hait livre tout ce qu'elle aime?

CRÉUSE, lui montrant la nourrice qui entoure les colonnes de guirlandes.

Regarde, ami! déjà les guirlandes de fleurs
Prêtent aux sombres murs l'éclat de leurs couleurs.

(Elle remonte vers les enfants.)

JASON.

Son père, pour fléchir les dieux de la Tauride,
A voulu que leur roi, Saturne l'homlcide,

Dans nos fêtes d'hymen eût sa place aujourd'hui.
(Lui montrant la statue.)
Et tu vois son image...

ORPHÉE, se tournant vers la statue.

Oui! je le vois! c'est lui!
Lui qui des premiers-nés veut le sang pour prémices,
Lui qui ne connaît pas de plus doux sacrifices
Qu'une mère immolant ses enfants de sa main!...
Quel sinistre témoin pour ton nouvel hymen!
Et tu dis que Médée y consent?

JASON.

Oui, sans doute!

ORPHÉE.

Seule, de son exil elle reprend la route?
Elle te rend ses fils?

JASON.

Son orgueil s'est soumis.
Dans les mains de Créuse elle les a remis.

ORPHÉE.

Quoi! sans conditions?

JASON.

Elle n'en fixe qu'une!

ORPHÉE, vivement.

Laquelle?

JASON.

Sa misère à la fin l'importune;
Un vaisseau chargé d'or, sur quelque bord lointain
L'emportant dès demain...

ORPHÉE.

Ah! seulement demain!

JASON.

Elle demande un jour pour choisir son asile.

ORPHÉE.

Un seul jour! Et depuis...

JASON.

Elle est calme, tranquille!

ORPHÉE.

Mais toi, peux-tu briser sans un secret effroi
L'hymen à qui tu dois ta gloire et tes fils!

JASON.

Moi?
Que mon âme à tes yeux s'ouvre donc tout entière!
Quelle est de tes discours l'éternelle matière?
Les bienfaits de Médée, et mon ingrat oubli...
Non, mon cœur jusque-là ne s'est pas avili,
Et parmi les héros je n'aurais pas pris place,
Si j'avais d'un ingrat l'âme perfide et basse!
Mais puis-je oublier, moi, que ces affreux bienfaits
M'ont poussé, sur ses pas, de forfaits en forfaits;
Que sans elle, aux déserts où l'Hypanis se cache,
Je mourais, j'en conviens, mais je mourais sans tache,
Et que si, du trépas sauvé par sa merci
Mon nom est immortel, ma honte l'est aussi!
Oh! j'ai pu supporter cette union funeste,
J'ai pu subir, braver l'anathème céleste
Tant qu'au fond des déserts, en Colchide, j'errais!
Ce dur climat, ces rocs, ces neiges, ces cyprès,
Tout s'accordait avec notre sombre tendresse.
Mais quand je retrouvai le beau ciel de la Grèce,
Quand parmi les flots bleus de son limpide azur
M'apparut cette vierge à l'œil doux, au front pur,
Quand ma pensée, auprès de son chaste visage
Évoqua la Barbare et sa sanglante image,
Alors, saisi de honte et comme de terreur,
Devant ces nœuds maudits je reculai d'horreur,
Et j'appris à haïr cette infernale amie
Qui m'avait tout couvert de gloire et d'infamie!

ORPHÉE.

Malheureux!

JASON.

Oh! n'attends ni regrets ni remords!
Tel qu'un homme échappant du noir séjour des morts,
Avec ravissement, à travers sa paupière
Sent tout à coup descendre un rayon de lumière,
Il me semble, en sortant de ce funèbre amour,
Que je remonte aussi vers la vie et le jour!
Et, comme si des dieux la clémence suprême
Affranchissait mon cœur du fatal anathème,
Tous les sentiments purs y rentrent à la fois;
Mes fils me sont plus chers, je me plais à ta voix,
Leur sourire me charme et leur douleur m'attriste;
Je me sens homme, époux, ami, père : j'existe!

ORPHÉE.

Un jour change souvent la joie en désespoir.

JASON.

Vénus veille sur moi! Nieras-tu son pouvoir,
Toi qui dis que l'amour est une aile de flamme
Que pour monter vers eux les dieux donnent à l'âme?...

ORPHÉE.

L'amour qui nous emporte aux célestes sommets
Ne vit que dans les cœurs qui ne changent jamais!
Oui, j'adore Vénus, et tout haut le proclame!
Mais je n'eus qu'un amour comme je n'ai qu'une âme :
Et tandis que Jason, sans remords ni regret,
Abandonne et maudit tout ce qu'il adorait,
Tandis qu'en son ingrat et barbare caprice
Il appelle la mort sur sa libératrice,
Moi, comme d'un trésor lentement amassé,
J'orne l'amour présent de tout l'amour passé;
Et si la mort venait ravir celle que j'aime...

JASON.

Tu mourrais!

ORPHÉE.

Non! j'irais affronter la mort même!
Oui! sans guide, sans arme, une lyre à la main,
J'irais du Phlégéton tenter le noir chemin!
La douleur donne à l'âme une force divine!
Et parmi les sanglots sortis de ma poitrine,
Ma bouche exhalerait de tels vers, et mes chants
La redemanderaient en accords si touchants,
Que Pluton même aurait pitié de mon supplice,
Et les enfers émus me rendraient Eurydice!
Voilà, voilà l'amour que bénissent les dieux!

SCÈNE II

Les Mêmes, CRÉUSE.

CRÉUSE, descendant en scène avec les enfants.

Jason, voyez ces fleurs dont leurs doigts gracieux
Ont arrondi pour moi la flexible couronne!

JASON.

Quoi! leur affection, Créuse, vous étonne!
Eh! n'est-ce donc pas vous qui, d'un soin maternel,
Les avez recueillis mourants près de l'autel?
N'avez-vous pas hier consolé leur souffrance,
Séché leurs pleurs amers, et leur reconnaissance
N'a-t-elle pas ici guidé leur faible main?

CRÉUSE, aux enfants en leur montrant les fleurs.

De ces fleurs j'ornerai mon beau voile d'hymen!

JASON.

Quel voile?

CRÉUSE.

Ce tissu céleste et diaphane
Qu'ils m'offrirent hier au temple de Diane,
Et leur mère par eux me l'envoie aujourd'hui,
Pour mieux leur assurer mes soins et mon appui!
Oh! qu'elle soit sans crainte.

JASON.

Oui! servez-leur de mère!

CRÉUSE, aux enfants.

Chers enfants, le destin pour vous fut bien sévère :
Eh bien! consolez-vous, tous vos maux sont passés!

MÉLANTHE.

Quoi! nos corps par le froid ne seront plus glacés?

CRÉUSE.

Non!

LYCAON.

Nous ne fuirons plus à travers les ténèbres,
Tremblants et poursuivis de menaces funèbres!

CRÉUSE.

Non! les jeux, les plaisirs, l'un à l'autre enchaînés,
Rempliront chaque instant de vos jours fortunés,
Et les riches habits, et les armes de guerre,
Et les chars éclatants...

LYCAON, à Mélanthe.

Quelle joie! ô mon frère!
Entends-tu bien?

ORPHÉE, à part.

La fleur se tourne vers le jour,
L'enfant vers le bonheur!

CRÉUSE, aux enfants.

Ainsi, dans cette cour,
Près de moi, vous restez sans crainte, sans détresse?

MÉLANTHE.

Oh! oui! sans vous, hier, nous mourions de tristesse.

JASON, à Créuse.

Vous l'entendez!

CRÉUSE, aux enfants, en leur tendant les bras.

Venez!

(Les enfants se jettent dans les bras de Créuse, et forment groupe avec elle, tandis que Jason les regarde avec joie.)

ORPHÉE, les regardant, et à part.

Pauvre Médée!... Hélas!
Envers toi tout les pousse à devenir ingrats,
Oui, tout, jusqu'à l'élan de la reconnaissance!

(Allant aux enfants.)

Enfants! et votre mère?

JASON, avec irritation.

Encore!

ORPHÉE, continuant.

En son absence
Vous ne l'aimez donc plus? Et sans un repentir,
Sans un regret, demain vous la verrez partir?

LYCAON.

Nous l'aimons toujours, mais...

ORPHÉE.

Mais...

LYCAON.

Créuse est si douce!

ORPHÉE.

Et votre mère... Eh bien?...

JASON.

Leur mère les repousse!

LYCAON.

Je ne dis pas cela...

JASON.

Non, mais je lis la peur
En tes yeux...

ORPHÉE, regardant Lycaon.

Moi je lis plus avant! Ciel vengeur!
Leur as-tu donc remis le soin de ta colère?
As-tu chargé les fils de châtier la mère?
Est-il dans tes décrets qu'ils soient ingrats?

JASON.

Amis,

(Il réunit dans ses mains celles de Créuse et des enfants.)

Venez! dans mon amour tous trois je vous unis.

(Ils remontent tous la scène, et l'on voit au fond, sous le vestibule, Créuse et Jason se dire adieu avec tendresse.)

SCÈNE III

MÉDÉE, entrant par la gauche, et écartant la draperie.

Il les aime!...

(Regardant Créuse et Jason qui se disent adieu au fond en se séparant.)

Non! non! c'est Créuse qu'il aime!
Dieux! quel groupe charmant! Rien n'y manque, pas même
Dans un coin du tableau, pour faire ombre, à l'écart,
Cette Médée avec son sinistre regard!
Quel dommage pourtant, si cette âpre mégère
De ces jeunes amours troublait le cours prospère!
Elle en est bien capable!...

(Avec force.)

Ah! je me fais horreur!
Déshonorer ma haine en cachant ma fureur!
Tromper! flatter! mentir!... Les lâches! leur colère
A forcé la lionne à ramper en vipère...
Eh bien! vipère, soit! Prenez garde au poison!...
Tout va bien!... D'un soldat l'heureuse trahison
Me rendra mes deux fils ce soir, pendant la fête!
Ce soir, au même instant, Créuse orne sa tête

De ce voile fatal imprégné par mon art
D'un venin plus mortel que cent coups de poignard...
Et m'enfuyant, vengée, avec mes fils!...

SCÈNE IV

MÉDÉE, ORPHÉE.

ORPHÉE, au fond.

Médée!

MÉDÉE.

De quel trouble ton âme est-elle possédée?

ORPHÉE.

Un ordre rigoureux m'amène auprès de toi.

MÉDÉE.

Quel ordre?

ORPHÉE.

Le devin a fait trembler le roi.
Ta présence est fatale en ce jour d'hyménée,
Dit-il, tu vas partir!

MÉDÉE.

Après cette journée?

ORPHÉE.

A l'instant!

MÉDÉE.

A l'instant!... Et mes fils?

ORPHÉE.

En ces lieux
On les conduit!

MÉDÉE.

Pourquoi?

ORPHÉE.

Pour vos derniers adieux!

MÉDÉE.

Les perdre, eux! mes enfants! eux, mon trésor suprême!
Eux qui me sont plus chers que ma haine elle-même!

ORPHÉE.

Songes-y! pour eux-même hier, tu consentais
A partir seule!

MÉDÉE.

Non!

ORPHÉE.

Tu l'as dit!

MÉDÉE.

Je mentais!
O toi dont la parole émeut les rochers même,
Viens vers Créon! Dis-lui qu'un châtiment suprême,
Terrible, et que ma voix peut seule prévenir,
Suspendu sur sa tête, est prêt à le punir!
Dis-lui...

SCÈNE V

LES MÊMES, JASON, CRÉON, CRÉUSE, MÉLANTHE, LYCAON, LA NOURRICE tenant les enfants.

MÉDÉE, courant à Créon.

Grâce!... Mes fils!... rends-moi mes fils!

ORPHÉE, à Créon.

Mon maître,
Rends-les-lui, par pitié pour toi-même, peut-être!
Si les dieux immortels vengent la trahison,
Peut-être sur Créuse ils puniraient Jason,
Peut-être ils frapperaient cette tête si chère...
Au nom de ton enfant, protège cette mère!

MÉDÉE, à Orphée, tout en baisant le bas de son manteau.

Oh ! parle, parle encor !

ORPHÉE, à Créuse, lui montrant Médée.

Créuse, regardez !
Voyez ces yeux hagards et de pleurs inondés...
Vous connaîtrez ces pleurs et cette angoisse amère,
Vous serez mère un jour : priez pour cette mère !
Et tous trois, de Jason embrassant les genoux...

(Orphée, Créuse, Créon, Médée font un mouvement vers Jason.)

JASON.

Arrêtez ! Ses douleurs me touchent comme vous !
Si je voulais garder mes deux fils à Corinthe,
Ce n'était pas caprice ou rigueur, c'était crainte :
Un effroi dont près d'elle en vain je me défends
Me dit qu'elle sera fatale à nos enfants !
Mais vous le voulez tous, j'adoucis la sentence.

MÉDÉE, avec joie.

Ah !

JASON.

Et puissent les dieux absoudre ma clémence !

MÉDÉE.

Je t'absous, moi !

JASON, à Médée, lui montrant ses deux fils.

Voici tes deux enfants : l'un d'eux
Suivra, doux compagnon, ton destin hasardeux !

MÉDÉE.

Oh ! sois béni !... Mais l'autre ?...

JASON, vivement.

Il reste avec son père !
Qui me consolerait de te livrer son frère ?...
Choisis donc !

MÉDÉE.

... Moi ! choisir ! Est-ce que je le peux ?
Est-ce qu'on fait deux parts de son âme ?

JASON, avec un accent marqué.

A leurs vœux
De mes justes terreurs j'ai fait le sacrifice;
Mais choisis !...

MÉDÉE, avec désespoir.

Eh ! lequel veux-tu que je choisisse ?...
Le plus jeune ?... Ils sont nés le même jour tous deux.
Le plus faible ?... Je tremble également pour eux !
Le meilleur ?... Tous les deux sont si bons !

(Montrant un des enfants.)

C'est Mélanthe
Qui, dans mes longues nuits d'angoisse et d'épouvante,
Près de moi, dans ma couche, accourait se serrer,
Aussitôt que, dans l'ombre, il m'entendait pleurer !

(Montrant l'autre enfant.)

Et Lycaon ?... La neige un jour couvrait la terre,
Il ôta son manteau pour abriter son frère !
Et tu veux que je perde... ô Jason !... cher Jason !...
Laisse-les-moi tous deux !

JASON.

Non !

MÉDÉE.

Pour toi-même !

JASON.

Non !

MÉDÉE.

Pour ta Créuse, au moins !

JASON, avec colère.

Encore cette ruse !
C'en est trop ! Le fléau qui menace Créuse,
C'est toi ! c'est ta présence ! et, rebelle à ma voix,
Puisque ta volonté se refuse à ce choix...

(A la nourrice qui tient les deux enfants.)

Emmenez-les tous deux !

(Créuse court aux enfants et les retient.)

MÉDÉE, à Créon.

O roi de cette terre !...

CRÉON.

Quand le père a parlé, le prince doit se taire.

MÉDÉE, avec désespoir.

Oh ! déchire-toi donc, triste cœur maternel !
Déchire-toi, mon cœur, et que puisse le ciel
Leur rendre tous les maux que je souffre moi-même !

(S'adressant aux enfants.)

Chers enfants, vous avez entendu ce blasphème,
On m'oblige à choisir !... Ces hommes généreux,
Votre père..., ce roi soutien des malheureux,
Permettent qu'un des fils appartienne à la mère !...
Mais moi, ce choix cruel, je ne veux pas le faire,
Oh ! non ! le délaissé croirait à moins d'amour !...
Prononcez donc vous-même, et qu'en ce triste jour,
Celui qui de vous deux plaint le plus ma misère,
Que celui-là s'approche et parte avec sa mère !

ORPHÉE, à part, avec terreur.

Ils ne s'approchent pas !...

MÉDÉE.

Qu'attendez-vous ? Pourquoi
Ces regards effrayés que vous jetez sur moi ?
Venez, enfants, venez !...

(Les enfants restent immobiles.)

ORPHÉE, à part.

O châtiment terrible !...

JASON, avec force à Médée.

Ils ne le veulent pas !....

MÉDÉE.

Tu mens !... c'est impossible !...

Lycaon ! Lycaon !... ô mon enfant chéri !...
Viens à moi !... sur mon sein !... ce sein qui t'a nourri,
Ne crains plus les transports de ma folle colère,
Je serai douce !...

LYCAON, se détachant de Créuse.

Adieu, Créuse... Adieu, mon frère !

(L'enfant va lentement vers sa mère, et, arrivé près d'elle, se cache en pleurant dans son sein.)

MÉDÉE, le regarde en silence pendant quelque temps, puis se retournant vers Créuse.

O monstre !... tu m'as pris le cœur de mes enfants !

CRÉUSE.

Grands dieux ! qu'osez-vous dire ?

MÉDÉE.

En vain tu t'en défends.
Eh ! ne vois-tu donc pas qu'il n'aime plus sa mère,
Qu'il ne me suit qu'avec une douleur amère,
Que son œil tout en pleurs te cherche avec regret ?...
Je ne l'accuse pas... Il est jeune, il souffrait,
Il ne veut plus souffrir !... Mais toi, cœur hypocrite,
Ravir son dernier bien à la pauvre maudite,
Séduire mes enfants, après avoir séduit
L'époux qui me doit tout jusqu'au nom qui le suit,
Rendre les uns ingrats comme l'autre parjure,
Et me garder enfin pour dernière blessure
Ce supplice terrible, affreux, créé pour moi...
L'aspect de mes enfants m'abandonnant pour toi !
Ah ! c'est trop ! Dieux ! c'est trop !

CRÉUSE.

Que ces dieux me proscrivent
Si je...

(A Mélanthe, le poussant vers sa mère.)

Va !...

MÉDÉE.

Que m'importe à présent qu'ils me suivent?
Leur corps seul me suivra, mais leur cœur, leur amour
Resteront avec toi! mais pleurant cette cour,
A tes côtés sans cesse ils vivront en idée...
Ce ne sont plus mes fils, ce sont les tiens!...

ORPHÉE.

Médée,
Écoute!...

MÉDÉE, éperdue.

Laissez-moi! laissez-moi! Partez tous!
Mon cœur ne veut plus rien, pas plus d'eux que de vous!
(A Créuse.)
Et puisque enfin c'est toi que leur âme préfère...
Tiens, prends-les!... montre-leur à bien haïr leur mère!
Dis-leur... Ah! je me meurs! Partez!... je vous défends!...
Mes enfants! mes enfants! j'ai perdu mes enfants!

(Elle va tomber en sanglotant au pied de la statue de Saturne.

ORPHÉE, à Jason, Créon et Créuse.

Venez! l'isolement calmera sa colère!

(Ils s'éloignent tous lentement par le fond.

SCÈNE VI

MÉDÉE, seule.

(Après un long silence.)
Seule!... me voilà seule au monde!... Plus de père!...
Plus d'enfants!... plus d'époux!... plus rien!...

(Elle s'arrête; puis, aprés un long silence.)

Tu pleures, tc

(Avec amertume et ironie.)
Et Jason!... Il triomphe! Oui! oui! grâces à moi,

Voilà de tous ses vœux la mesure remplie!...
Notre hymen lui pesait, c'est moi qui l'en délie!
Il voulait mes deux fils, je les lui rends! Ma main
L'unit à sa maîtresse!... Ah! je me fie en vain
A ce voile vengeur!... Dès ce soir, à Créuse
Sans doute quelque dieu révélera ma ruse,
Et tandis que, proscrite et chassée à grands cris,
Je fuirai, triste objet d'horreur et de mépris,
Jason, heureux époux, heureux prince, heureux père,
Jason, fier de ses fils et de leur jeune mère,
Jason, comblé d'honneurs, de gloire... Dieux d'enfer!
A mon aide!... du sang!... des pleurs!... des cris!... du fer!
Ce que je tenterai, je n'en sais rien encore!
Mais je veux qu'un forfait que l'univers ignore
Étende autour de moi sur ce sol frémissant
Un large voile noir, tout parsemé de sang!...
Je veux que ce Jason, et Créuse, et son père,
Mes fils même!... Mes fils?... Est-ce que je suis mère?
Est-ce que ce doux nom, ils ne le donnent pas
A celle qui me tue? Est-ce que les ingrats
Ne l'aiment pas en fils? Eh bien! race infidèle,
Soyez contents!... je veux vous unir avec elle!...
Oui, le voilà, le coup effroyable et vengeur
Qui va percer Jason jusques au fond du cœur!
Il les aime tous trois, qu'en tous trois il périsse!

(Avec désespoir.)

Périr!... eux!... de ma main!... Ah! songe à ton supplice,
Malheureuse! C'est toi que tu vas déchirer!
C'est ta chair et ton cœur qu'il te faut torturer!
Tu mourras de leur mort!... Eh bien! soit, que j'expire,
Pourvu que Jason souffre un éternel martyre,
Et que par mon forfait lui créant des bourreaux,
Je déchaîne sur lui tous nos dieux infernaux!
O pâles déités de la sombre Tauride!...

Toi surtout, dieu sanglant du culte infanticide,
Saturne! écoute-moi!... Tes autels désolés
Aiment le sang des fils par leur mère immolés,
Eh bien! je t'offrirai cet affreux sacrifice!...
Mais, pour prix d'un tel coup, je te veux pour complice!
Attache à ce Jason un immortel vautour!
Double pour sa Créuse... oui... double son amour
Pour doubler ses regrets!... Rends-le bon! rends-le père,
Pour qu'il pleure ses fils comme pleure une mère!...
Et qu'enfin, seul, errant, fou d'horreur et d'effroi,
Il vive et meure aussi désespéré que moi!...

SCÈNE VII

MÉDÉE, LYCAON, MÉLANTHE, paraissant au fond conduits par LA NOURRICE.

MÉDÉE, apercevant ses enfants.

Ciel! ô ciel! ce sont eux!... Saturne les amène!

LA NOURRICE, aux enfants.

Oui! Créuse le veut! venez calmer sa peine!
Médée!... écoutez-moi...

MÉDÉE, sans se retourner.

Que veut-on?...

LA NOURRICE, aux enfants.

Avancez,
Ne tremblez pas!

(A Médée.)

Ce sont vos enfants.

MÉDÉE, de même.

Je le sais.

LA NOURRICE.

Est-ce que vous pourriez quitter cette demeure
Sans leur dire un adieu?...

MÉDÉE, d'une voix sombre.

Des adieux!... Oui... c'est l'heure,
C'est l'heure des adieux!...

LA NOURRICE, aux enfants.

Enfants, parlez-lui, vous!

LYCAON, de loin.

Ton cœur est-il toujours irrité contre nous?

MÉDÉE.

O dieux!... leur voix!... leur voix si tendre!...

LA NOURRICE, à part.

Elle est émue!

(A Médée.)

Peuvent-ils s'approcher?

MÉDÉE, avec terreur.

Non! non!

LA NOURRICE.

A votre vue
Bientôt va les ravir le pouvoir paternel,
Le temps presse!... Jason les demande...

MÉDÉE, avec un cri.

A l'autel!
A l'autel, où déjà près de tout ce qu'il aime
Il s'enivre d'amour... d'orgueil...

(Mouvement de la nourrice.)

Et mes fils même,
Ils brûlent de revoir celle qui les attend,
L'épouse de Jason, leur mère... Ils l'aiment tant!
Ah! vous avez raison! l'heure fuit... le temps presse!...
Qu'ils viennent!

LA NOURRICE, la regardant avec inquiétude.

Quel accent!

(Elle remonte vers les enfants.)

MÉDÉE, à part, sur le devant de la scène.

Allons, pas de faiblesse!...
Que le père et les fils, frappés des mêmes coups...

LA NOURRICE, bas, aux enfants qui descendent avec elle.

Tous les deux, en silence, embrassez ses genoux!

(Les enfants s'approchent et prennent la main de leur mère qu'ils baisent.)

MÉDÉE, sentant la main des enfants.

Leur main! leur douce main!... C'est elle... elle me touche!
Je sens... je sens mon cœur défaillir... et ma bouche...
Ma bouche... malgré moi... se penchant vers la leur...
Avant de les frapper... Non! c'est trop de douleur!
Loin de moi, noirs desseins! loin de moi, haine impure!
Faut-il me torturer pour punir un parjure?
Venez!... venez, enfants!... je pardonne!... en mes bras!...
Je le lis dans vos yeux, vous n'êtes plus ingrats.

(Orphée paraît au fond.)

Eh bien! que ce Jason s'unisse à ce qu'il aime...
J'ai mon trésor aussi, moi... j'ai mon diadème :
J'ai retrouvé mes fils!

ORPHÉE, courant à elle.

Va! pars!... Prends-les tous deux!

MÉDÉE.

Oh! sois béni! Venez!...

(Elle s'apprête à fuir avec ses fils, lorsqu'on voit passer sous les colonnes du vestibule une jeune fille et des esclaves qui courent en portant des torches et en poussant des cris.)

ORPHÉE.

Quels sont ces cris affreux?

MÉDÉE, à part.

J'ai peur!...

LA JEUNE FILLE.

Créuse!...

ORPHÉE.

Hé bien!...

LA JEUNE FILLE.

Elle expire!...

MÉDÉE, avec un cri terrible.

Elle expire?...

(A part.)

Mon crime me saisit!

LA NOURRICE, à la jeune fille.

Qu'as-tu dit! quel délire!

LA JEUNE FILLE.

Elle expire, vous dis-je... un voile empoisonné!...

ORPHÉE, se retournant vers Médée.

Dieux!... un voile!...

MÉDÉE, éperdue.

Oui!... le mien! celui que j'ai donné!

ORPHÉE.

Malheureuse! sois donc ta première victime!
Que tes fils arrachés de tes bras... par ton crime...

MÉDÉE.

Jamais!

(Médée saisit ses enfants et les entraîne vers la droite; mais elle est arrêtée par un flot de peuple qui entre en s'écriant: « A mort!... » Elle s'élance vers la gauche. Mais Créon entre, suivi d'un autre flot de peuple, et Médée se réfugie avec ses fils au pied de la statue de Saturne.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CRÉON, LE PEUPLE.

CRÉON.

Saisissez-les!

MÉDÉE, tenant ses enfants.

Si vous faites un pas!

CRÉON.

Saisissez-les!...

LE PEUPLE, s'élançant vers elle.

A mort!

MÉDÉE.

Vous ne les aurez pas!

(Le peuple s'élance sur elle et l'enveloppe de façon à la cacher entièrement au public. Mais tout à coup on entend deux cris plaintifs, le peuple s'écarte. Créon et Orphée reculent épouvantés, et l'on voit Médée au pied de la statue, seule, tremblante, éperdue, et un couteau sanglant à la main. Les enfants, étendus à terre, sont cachés au public. Jason paraît au fond, retenu par deux Corinthiens.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, JASON.

JASON, au fond, retenu par deux Corinthiens.

Laissez-moi! de ma main il faut qu'elle périsse!

ORPHÉE, s'élançant vers lui.

N'approche pas!

JASON, l'écartant et s'élançant en scène.

Il faut qu'à l'instant son supplice...

(Il arrive éperdu sur la scène, sans voir Médée qui est toujours au pied de la statue, au fond, et rencontre devant lui les cadavres de ses deux enfants. Poussant un cri d'horreur.)

Ah! mes fils! morts aussi! Tous deux! tous deux!... L'effroi...
L'horreur!... Mes enfants!... morts!... Qui les a tués!...

MÉDÉE, s'élançant vers lui.

Toi!.

(Jason reste pétrifié sous la malédiction de Médée.)

La toile tombe.

MISS SUZANNE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, EN PROSE

THÉATRE DU GYMNASE : 3 décembre 1867.

PERSONNAGES

VILLENEUVE, SCULPTEUR SUR BOIS.	MM.	LANDROL.
LE COLONEL TAVERNIER..		ARNAL.
PAUL DE BRIGNOLES..		P. BERTON.
JOSEPH DUPONT, ÉLÈVE DE VILLENEUVE. . . .		POREL.
SUZANNE, FILLE DE VILLENEUVE.	Mmes	PIERSON.
MARTHE, SŒUR DE VILLENEUVE.		CHAUMONT.
MADAME TAVERNIER, FEMME DU COLONEL. . .		FROMENTIN.
ÉDITH, SA FILLE.		BARATAUD.
LA COMTESSE DE BRIGNOLES, MÈRE DE PAUL. .		PASCA.
LAURENCE.		ANGELO.
JASMIN, DOMESTIQUE DU COLONEL	MM.	LEFORT.
ANTOINE, JARDINIER.		ULRIC.
FRANÇOISE, DOMESTIQUE DE VILLENEUVE.	Mmes	JOSÉPHINE.
JEANNETTE		JEANNE.
UN DOMESTIQUE.	M.	

En 1860.

Les trois premiers actes, à Paris; le quatrième en Normandie.

MISS SUZANNE

Une pièce de l'appartement de Villeneuve. — Ameublement simple, mais d'un goût artistique. Çà et là, sur les meubles et contre les murs, des objets d'art, des figurines en bois, des médaillos de la renaissance. — Porte à droite donnant dans l'atelier. Porte au fond. Au milieu, une table chargée de petits objets d'art.

SCÈNE PREMIÈRE

VILLENEUVE, puis JOSEPH.

VILLENEUVE, travaillant à son établi, qui est au fond à gauche.

Je n'y suis pas encore... c'est trop lourd! Il faudrait plus de délicatesse dans cette figurine... (Travaillant.) Cela vient!.., cela vient!... Allons, l'année 1860 sera bonne pour moi!

JOSEPH, entrant; il s'approche et salue avec une gravité affectée[1].

M. Villeneuve... notre illustre sculpteur sur bois?

VILLENEUVE, se levant.

C'est moi, monsieur... Mais, pardon... ne connaîtriez-vous pas M. Joseph Dupont... l'illustre élève de M. Villeneuve?...

JOSEPH, saluant avec gravité.

C'est moi, monsieur.

1. Villeneuve, Joseph.

VILLENEUVE, *gaiement et affectueusement.*

Allons, gamin! assieds-toi là et causons[1]!... Causons de notre art! Oh! notre art, c'est ce que j'aime le mieux au monde.

JOSEPH, *assis.*

Le mieux!... le mieux! après...

VILLENEUVE, *vivement.*

Après ma fille, parbleu! ma Suzanne! Elle a été si longtemps absente!... Je lui dois douze ans d'affection et les intérêts.

JOSEPH.

Et puis encore, après...

VILLENEUVE.

Après ma sœur, c'est clair! ma petite Marthe, qui, à la mort de ma pauvre Julienne, est venue s'installer ici, chez moi, et qui abuse de ce qu'elle est ma cadette de vingt ans... pour m'aimer à la fois comme une sœur et comme une fille!

JOSEPH.

Et puis encore, après...

VILLENEUVE.

Après... toi, peut-être?

JOSEPH.

Eh! c'est évident! Je voudrais bien voir que vous ne m'aimiez pas!

VILLENEUVE, *riant.*

Il est vrai que, toi et Suzanne...

JOSEPH, *avec embarras.*

Comment?

VILLENEUVE.

Allons!... Ne tremble pas... cela s'arrangera!... Tu

1. Joseph, Villeneuve.

sais que ma grande cheminée partira pour l'exposition de Londres?

JOSEPH, se levant[1].

Je crois bien! un chef-d'œuvre digne de Fourdinois.

VILLENEUVE, riant.

Diable de cheminée! elle va faire une descente en Angleterre!... Pourvu que nous battions les Anglais à cette exposition!

JOSEPH.

Battre l'Angleterre en fait de goût? Belle affaire! Un pays, où il n'y a, dit-on, de poli que l'acier, et de fruits mûrs que les pommes cuites.

VILLENEUVE.

Laisse là ces plaisanteries, mon enfant; tous les grands peuples se valent. (Changeant de ton.) Vas-tu demain au concert populaire?

JOSEPH.

Je crois bien! Je suis premier anabaptiste dans *le Prophète,* second peuple dans la prière de *la Muette*... et prétendant de Pénélope dans les chœurs d'*Ulysse!*

VILLENEUVE, pensif.

Oh! tu es né dans le bon temps, toi!... Les orphéons! les écoles primaires! les écoles de dessin!... Tandis que moi, fils de paysan, élève d'artisan...

JOSEPH.

Vous vous êtes formé tout seul, ce qui fait que vous êtes original.

VILLENEUVE, souriant.

Si original, qu'il n'y en a pas deux comme moi!... Enfin... n'importe, je peux mourir, je laisse un chef-d'œuvre!

1. Villeneuve, Joseph.

JOSEPH, vivement.

Votre cheminée!

VILLENEUVE, gaiement.

Niais!... Ma fille!... (Mouvement de Joseph.) Te voilà encore troublé... Sois donc tranquille... avec l'aide de Marthe, notre bon ange à tous....

SCÈNE II

Les Mêmes, MARTHE[1].

MARTHE.

Qu'est-ce qui profite de mon absence pour m'appeler ange?

VILLENEUVE.

Parbleu! c'est moi! Quand je me suis vu tout seul, avec deux petits enfants... Qui s'est chargé de les élever? est-ce toi?... Quand je les ai perdus... tous deux... en six mois..., qui m'a soutenu?... est-ce toi?... Quand...

MARTHE, à Joseph[2].

Combien de fois vous a-t-il raconté cela... hein?... Dieu! que les hommes sont bavards!... Enfin... voilà qui est convenu! je suis un ange! Une fois! deux fois! trois fois!... je suis un ange!... Soit!... mais, par le ciel!... n'en parlons plus! (Se tournant vers Joseph.) Parlons de celui-ci..., qui, en sa qualité d'homme, a aussi un terrible besoin qu'on le gouverne!...

VILLENEUVE, riant.

En sa qualité d'homme?... Et de quel droit nous maltraites-tu ainsi?

1. Marthe, Villeneuve, Joseph, qui remonte.
2. Joseph, Marthe, Villeneuve.

MARTHE.

Du droit que me donne la supériorité de mon sexe sur le tien!...

VILLENEUVE, riant.

Ah! ah!

MARTHE.

C'est évident!... L'homme le plus raisonnable n'atteint jamais au bon sens pratique d'une fille qui a passé vingt ans!... La preuve!... Tu as du talent, tu as du cœur, tu as du caractère, et, de plus, tu as cinquante ans; moi... j'en ai vingt-cinq sans que ça paraisse! Quelle est la bonne tête de la maison?... Est-ce toi?... ou moi?... C'est moi!... Voilà qui est sans réplique... (Montrant Joseph.) Revenons à celui-ci, qui certes n'arrangera pas ses affaires si je ne m'en mêle pas.

JOSEPH.

Comment, mademoiselle?

MARTHE.

Croyez-vous qu'on n'ait pas d'yeux? Vous aimez beaucoup mon frère?

JOSEPH, avec élan.

Si je l'aime!

MARTHE.

Oui, oui, mais je m'imagine que ce n'est pas pour mon frère... que vous inventez dix fois par jour des prétextes pour monter ici... quand il n'y est pas.

JOSEPH, avec trouble.

Vous avez remarqué...?

MARTHE.

Mon Dieu, oui! j'ai remarqué...! Oh! l'affaire ne sera pas facile et demandera du temps! Suzanne est charmante... vous n'êtes pas laid, si vous voulez... mais enfin... vous n'êtes pas beau!

JOSEPH.

Je le sais bien.

MARTHE.

Vous êtes comme tous les hommes!

VILLENEUVE, à Joseph[1].

Mais tu as ce que Suzanne, qui a voulu gagner sa dot elle-même, estime avant tout : du talent, et un bel avenir! Les arts industriels n'étaient qu'un commerce autrefois... ils deviennent une des gloires de notre pays... il faut que tu aies ta part dans cette gloire-là; il faut que tu sois tout ce que je n'ai pas pu être.

JOSEPH.

Moi?

VILLENEUVE.

Le sculpteur sur bois d'aujourd'hui, instruit, poli, lettré, peut être un artiste autant qu'un artisan. L'artisan d'hier, privé comme moi d'éducation première, empêtré dans son ignorance et sa grossièreté...

JOSEPH.

Ne vous calomniez donc pas ainsi!

VILLENEUVE.

Je me juge; il y a toujours en moi un vieux fond d'ouvrier, qui reste sous l'artiste... Tu ne sais donc pas qu'à trente ans je ne savais pas encore lire...

JOSEPH.

Comment?

MARTHE.

C'est vrai. Il avait déjà des cheveux gris quand il a eu le courage d'aller à l'école; je me rappelle ça...

JOSEPH.

Mais comment se peut-il qu'un homme de votre intelligence...?

1. Joseph, Villeneuve, Marthe.

VILLENEUVE.

Comment?... comment?... Comment mon père a-t-il été forcé de tirer parti de moi à sept ans?... Comment, à dix, au lieu d'aller à l'école, m'a-t-il fallu mener les troupeaux au pacage pour gagner dix sous?... Comment, plus tard, ai-je dû prendre un état pour soutenir mes parents infirmes?... Le gain, toujours le gain!... car gagner, c'était manger... Le peu que je sais, le peu que je suis, il m'a fallu le conquérir tout seul, pied à pied... à force de labeurs...

JOSEPH.

Plaignez-vous donc, après ce que vous êtes devenu.

MARTHE.

Bien dit!

VILLENEUVE.

Je m'en suis tiré, moi, parce que j'ai quelque énergie; mais combien d'êtres plus faibles périssent dans cette lutte!... Combien d'intelligences délicates avortent dans ces épreuves!... Comment ne force-t-on pas les parents à instruire leurs enfants!... On a le droit légitime de prendre un fils à son père, pour en faire un soldat, et on ne l'a pas pour en faire un homme! On peut l'envoyer sur un champ de bataille, et on ne peut pas l'envoyer à l'école! On peut, on doit lui dire : « Paye à ton pays la dette du sang, » et on ne peut pas ajouter : « Paye-lui celle de l'intelligence! » Est-ce juste? Est-ce raisonnable? (Avec colère.) Mais, puisque vous avez des lois qui vous permettent de déposséder les propriétaires dans l'intérêt de l'État..., expropriez-nous donc de notre ignorance pour cause d'utilité publique!

SCÈNE III

LES MÊMES, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, annonçant.

Mademoiselle Édith Tavernier, l'élève de mademoiselle Suzanne, avec sa mère et une dame que je ne connais pas.

VILLENEUVE.

Je sais qui c'est.

MARTHE.

Je vais à mes affaires.

JOSEPH.

Je descends à l'atelier. (Ils sortent.)

SCÈNE IV

VILLENEUVE, MADAME TAVERNIER, LA COMTESSE, ÉDITH[1].

MADAME TAVERNIER.

Bonjour, monsieur Villeneuve.

VILLENEUVE.

Madame, mademoiselle!...

MADAME TAVERNIER, nommant la comtesse à Villeneuve.

Madame la comtesse de Brignoles!... (Villeneuve salue et offre des sièges[2].)

1. Villeneuve, madame Tavernier, Édith, la comtesse.
2. Madame Tavernier, Édith, Villeneuve, la comtesse.

ÉDITH, à Villeneuve.

Que je vous avais annoncée... Miss Suzanne est-elle ici?...

VILLENEUVE.

Elle avait ce matin une leçon à donner rue Montmartre, et une autre, je crois, rue Cassette. Je ne sais si elle est rentrée.

ÉDITH.

Il faut absolument qu'elle le soit!... Madame de Brignoles est si désireuse de la voir... de lui parler!... (Bas à Villeneuve.) Une bonne leçon que nous vous amenons.

VILLENEUVE, souriant.

Nous nous en rapportons à vous... (Souriant, à la comtesse.) Seulement, madame, je dois vous prévenir que Suzanne prétend qu'il ne faut pas se fier aux renseignements de mademoiselle Tavernier sur elle.

ÉDITH.

Ah! miss Suzanne m'attaque?... Eh bien, amenez-la... et je vais lui répondre, moi! (Villeneuve sort.)

SCÈNE V

LA COMTESSE, MADAME TAVERNIER, ÉDITH[1],

LA COMTESSE.

Ah çà, vous l'adorez donc?...

ÉDITH.

Si je l'aime! Imaginez-vous que depuis quatre mois..., depuis qu'elle me donne des leçons d'anglais et de musique...

LA COMTESSE, l'interrompant.

De musique aussi?...

1. Madame Tavernier, Édith, la comtesse.

ÉDITH.

Elle fait, dit-elle, tout ce qui concerne son état!... Depuis quatre mois donc, elle a été notre bonne fée à tous, elle a métamorphosé la maison. Ainsi, me voilà, moi! J'étais inégale de caractère, ne sachant pas m'occuper..., fantasque..., enfant gâtée..., maussade...

LA COMTESSE.

Ne dites donc pas de mal de mes amies, mademoiselle!

ÉDITH.

N'est-ce pas, maman, que c'est vrai?...

MADAME TAVERNIER, souriant.

Il y a quelque chose, il y a quelque chose!...

ÉDITH.

Eh bien, maintenant... pourquoi est-ce que je suis très-gentille...?

MADAME TAVERNIER.

Tu te rattrapes!...

ÉDITH.

Eh bien, est-ce que ce n'est pas vrai?... est-ce que je ne suis pas...?

MADAME TAVERNIER.

Oui, oui, ma fille, tu es très gentille!...

ÉDITH.

Eh bien, qui a fait ce miracle?... Miss Suzanne. Elle m'a appris à m'intéresser à tout... Elle m'a donné le goût de l'étude... Voilà maman...

LA COMTESSE.

Votre maman aussi?...

ÉDITH.

Maman s'ennuyait très souvent.

LA COMTESSE.

Hein!...

ÉDITH.

Papa nous laissait si souvent seules!... Eh bien, miss

Suzanne a donné à maman l'idée de fonder une école... un ouvroir...

MADAME TAVERNIER, souriant.

Et maman n'est plus ennuyée ni ennuyeuse. Il y a quelque chose, il y a quelque chose!..

ÉDITH.

Voilà papa...

LA COMTESSE.

Votre père aussi?...

ÉDITH.

Papa s'endormait tous les soirs.

LA COMTESSE.

Le colonel?

ÉDITH.

Il ne veut pas en convenir; mais, l'autre soir, il ronflait si fort, qu'il a réveillé Pyrame. Eh bien, depuis que miss Suzanne vient quelquefois passer la soirée avec nous, il ne dort plus.... il....

LA COMTESSE.

Décidément, c'est donc une merveille! (On se lève [1].)

MADAME TAVERNIER.

Pas le moins du monde! mais, ce qui est rare en France, et surtout chez les jeunes filles, elle a un caractère. Revenue seulement depuis un an d'Amérique, où elle a été élevée...

LA COMTESSE, surprise.

Elle a été élevée en Amérique?

ÉDITH.

C'est pour cela que nous l'appelons miss Suzanne... C'est moi qui lui ai donné ce nom-là.

LA COMTESSE.

Comment son père l'a-t-il envoyée si loin?...

1. Édith, madame Tavernier, la comtesse.

MADAME TAVERNIER.

Par nécessité. Pauvre et chargé alors de famille, il la confia à la tendresse d'une vieille parente, établie à New-York comme maîtresse de pension. Suzanne y reçut une éducation solide, et en rapporta une âme forte et habituée à une vie de travail et au gouvernement d'elle-même.

LA COMTESSE, gaiement.

Une petite Yankee, enfin!... *Help yourself!* Compte sur toi!... (Édith remonte.)

MADAME TAVERNIER.

Oui; mais cela, sans raideur, sans effort, gaiement, naïvement!... Nos filles sont naïves par ignorance. Elle l'est, elle, par droiture [1]. Édith l'appelle *miss Suzanne;* je l'appelle, moi, *miss Sincère!*... C'est une ingénue de vingt ans! Et elle traverse la rude existence de maîtresse au cachet, comme elle a franchi les douze cents lieues qui nous séparent de New-York, allant toujours droit devant elle, et ouvrant sur tout et sur tous ses grands yeux limpides, comme pour dire : « Oh! regardez! regardez! il n'y a rien de caché là dedans!... »

ÉDITH.

La voici! (Courant à elle et l'embrassant.) Bonjour, chère miss Suzanne!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, VILLENEUVE, SUZANNE [2].

VILLENEUVE, à Suzanne.

Oui, ma chère enfant, madame la comtesse de Brignoles veut bien, sur la recommandation de madame Tavernier...

1. Madame Tavernier, la comtesse, Édith.
2. Villeneuve, Suzanne, Édith, madame Tavernier, la comtesse.

LA COMTESSE, l'interrompant et allant à Suzanne[1].

Madame de Brignoles, mademoiselle, vient vous demander une faveur... c'est de lui consacrer quelques instants de votre travail.

SUZANNE, souriant.

Une faveur, madame? Oh! je vois que c'est mademoiselle Édith qui vous a parlé de moi! Je suis tout à vos ordres. (Villeneuve fait asseoir les deux dames.)

LA COMTESSE.

Voici ce dont il s'agit : vous savez très bien l'anglais, n'est-ce pas?...

ÉDITH.

Si elle sait bien l'anglais! M. Turner dit n'avoir jamais connu personne qui le sût aussi bien.

SUZANNE, la grondant doucement.

Taisez-vous donc!... on croira que c'est moi qui vous apprends ces choses-là...

LA COMTESSE.

Mon mari, le général de Brignoles, a laissé des mémoires inédits sur sa campagne d'Espagne.

SUZANNE.

Dans la Corogne... oui! je sais.

LA. COMTESSE.

Comment! Vous savez?...

SUZANNE.

J'ai souvent entendu parler à New-York de cette campagne à un général anglais qui avait plus d'une fois rencontré en face de lui M. de Brignoles...

LA COMTESSE, avec émotion.

Eh bien, que disait-il de lui?...

SUZANNE.

Deux mots qui m'ont frappée : « Je n'ai connu, quant

1. Édith, Suzanne, Villeneuve, la comtesse, madame Tavernier.

à moi, que le général Joubert qui fût aussi brave que M. de Brignoles, et que le maréchal Suchet qui fût aussi honnête!... »

LA COMTESSE.

Jugez donc alors quel culte doit m'inspirer un tel souvenir!... Jugez quelle tâche à la fois douce et difficile m'est imposée!... Ces mémoires sont le plus bel héritage de mon fils... (Avec un mélange de tristesse et de tendresse.) Car j'ai un fils!

MADAME TAVERNIER, à Suzanne.

Vous croyez qu'il est au collège? Du tout! à l'armée! Un brave officier, décoré avant vingt-cinq ans, et qui sera digne de son père.

LA COMTESSE.

Merci de l'avoir dit pour moi!... Car je ne l'aurais pas osé peut-être!... Mais je suis si heureuse que tout le monde le sache!...

SUZANNE, souriant.

Je le savais.

LA COMTESSE.

Comment?...

VILLENEUVE, qui travaille, prenant une carte sur son établi.

Voici la carte de M. de Brignoles.

LA COMTESSE, à Suzanne.

Comment! vous connaissez mon fils?

SUZANNE, gaiement.

Une connaissance qui n'est pas bien ancienne! Je l'ai rencontré une fois, par hasard, je l'ai obligé, par bonheur, et il a mis sa carte chez moi, par politesse... Voilà tout!

LA COMTESSE, avec émotion.

Eh bien, les mémoires de son père, la vie de son père, les exemples de son père peuvent seuls le protéger,... le défendre peut-être...

MADAME TAVERNIER.

Comment, le défendre?...

LA COMTESSE.

Oui, contre un grand danger!... Et mon plus sûr moyen de le sauver est le souvenir de son père!... Mais j'ai besoin d'un aide pour remplir ce devoir... Et je compte sur vous, mademoiselle... (Elle se lève, ainsi que madame Tavernier [1].)

SUZANNE.

Sur moi, madame?... Comment?...

LA COMTESSE.

J'ai un nombre considérable de documents anglais, lettres, dépêches originales... je vous en demanderai la traduction...

SUZANNE.

Je ferai de mon mieux pour vous satisfaire.

LA COMTESSE.

Je serai peut-être un peu exigeante...

SUZANNE.

Vous aurez bien de la peine à me le paraître, madame...

(Villeneuve remonte.)

LA COMTESSE.

Je ne me dessaisirai jamais de ces papiers; il faudra donc que vous veniez chez moi.

SUZANNE.

Je ne puis compter cela comme une peine.

LA COMTESSE.

Il reste une dernière question à vider, et, quoiqu'il soit toujours un peu embarrassant de parler d'argent...

SUZANNE.

Cela ne m'embarrasse en rien; puisque je vis de mon travail, il est tout simple que j'en reçoive le prix.

1. Édith, Villeneuve, Suzanne, la comtesse, madame Tavernier.

LA COMTESSE.

Eh bien, ce prix, c'est mademoiselle Édith qui le fixera.

ÉDITH[1].

C'est cela !... je vous ferai payer très cher !...

LA COMTESSE.

Ruinez-moi !... je ne m'en plaindrai pas !... (A Suzanne.) Quand commençons-nous ?... Demain, à onze heures, chez moi, cela vous va-t-il ?...

SUZANNE.

Demain, à onze heures !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, JOSEPH[2].

JOSEPH, à Villeneuve.

Une dame vient pour voir et acheter votre grand bahut ; peut-elle entrer ?...

VILLENEUVE.

Si ces dames le permettent...

MADAME TAVERNIER.

Nous vous laissons.

SUZANNE.

Je vais vous reconduire jusqu'en bas.

JOSEPH, à la cantonade.

Entrez, madame. (Au moment où madame Tavernier, Édith, la comtesse et Suzanne s'apprêtent à sortir par la droite, Laurence entre par le fond.)

LA COMTESSE, apercevant Laurence.

Ciel ! (Elle s'arrête. Madame Tavernier et Édith ont franchi la porte.)

1. Suzanne, Édith, la comtesse, madame Tavernier.
2. Villeneuve, Suzanne, Joseph, Édith, madame Tavernier, la comtesse.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LAURENCE[1].

SUZANNE, à la comtesse, qui est restée en arrière.

Ne venez-vous pas, madame?

LA COMTESSE.

Non! veuillez prier ces dames de partir seules... J'ai un mot à dire à votre père... (Suzanne sort.)

JOSEPH, à part.

Quelle jolie toilette!... Elle ne doit pas donner des leçons au cachet, celle-là! (Il remonte.)

SCENE IX

LA COMTESSE, VILLENEUVE, JOSEPH, LAURENCE.

LA COMTESSE, à Villeneuve.

Occupez-vous de madame, je vous prie; j'attendrai, moi, en regardant un de vos petits chefs-d'œuvre. (Joseph lui donne un petit coffret qu'elle feint d'examiner avec beaucoup d'attention, tandis qu'elle cherche toujours à voir Laurence. Elle est assise à gauche[2].)

LAURENCE.

Monsieur, mon marchand de meubles m'a dit que vous aviez un bahut sculpté à vendre?

VILLENEUVE.

Oui, madame.

LAURENCE.

Est-il charmant, ce meuble?

1. La comtesse, Villeneuve, Laurence, Joseph, Suzanne.
2. La comtesse, Joseph, Laurence, Villeneuve.

VILLENEUVE.

J'ai fait de mon mieux !

LAURENCE, lorgnant partout.

C'est que je vous avertis que je suis fort difficile.

VILLENEUVE.

Les artistes aiment à placer leurs œuvres chez les connaisseurs.

LA COMTESSE, à part, cherchant toujours à la voir.

Est-ce bien elle ?

LAURENCE, lorgnant et regardant partout, et prenant un couteau à papier sculpté, sur la table.

Joli petit bibelot ! (Tout en le regardant.) Et quel est le prix de votre bahut ?

VILLENEUVE.

Quinze cents francs !...

LAURENCE, remontant.

Quinze cents francs !... quinze cents francs !... cela veut dire ?

VILLENEUVE, froidement.

Cela veut dire quinze cents francs, madame ! (A part.) Où donc ai-je vu cette figure-là ?

LAURENCE, aperçoit la carte de Paul de Brignoles que Villeneuve a remise à la glace.

Ah ! mais je suis en pays de connaissance, moi... Je vois là une carte... M. de Brignoles achète aussi chez vous... ?

LA COMTESSE, à part.

Elle connaît mon fils !

VILLENEUVE, à Laurence.

Non, madame !

LAURENCE.

Eh ! mais tant pis pour vous !... (Avec un sourire.) Il paraît que... il s'entend en... en jolies choses, M. de Brignoles...

LA COMTESSE, à part.

Il paraît!... Ce n'est pas elle!

LAURENCE, qui regarde, lorgne partout et touche à tout, apercevant un cadre sur un panneau.

Oh ! le délicieux petit cadre ! Et la photographie qu'il renferme donc!... (A Villeneuve.) C'est un portrait?

VILLENEUVE.

Celui de ma fille !

LAURENCE.

Eh bien, vos meubles ne sont pas ce qu'il y a de plus joli chez vous, monsieur ! Voyez-vous souvent M. de Brignoles ?

VILLENEUVE.

Je ne l'ai jamais vu.

LAURENCE.

Ah !...

VILLENEUVE.

Mais si vous voulez regarder ce bahut, madame ?...

LAURENCE.

Très volontiers...

JOSEPH.

Je vous montre la route... (Il la conduit vers l'atelier, à droite.)

VILLENEUVE.

Madame... (Laurence entre dans l'atelier, suivie de Joseph.)

SCÈNE X

VILLENEUVE, LA COMTESSE[1].

LA COMTESSE, à part, avec une grande agitation.

Est-ce bien elle?... Je n'ose le dire, je l'ai entrevue... de si loin!... sa voiture l'emportait si rapidement !

1. La comtesse, Villeneuve.

VILLENEUVE, qui a suivi de l'œil Laurence, redescendant la scène.

Mais où donc ai-je aperçu...? Oh! je me rappelle maintenant! (Allant à la comtesse, avec une voix émue.) Voulez-vous me rendre un bon office, madame?

LA COMTESSE.

Lequel?

VILLENEUVE.

Permettez-moi de dire que ce bahut est à vous?

LA COMTESSE.

Pourquoi?

VILLENEUVE, avec violence.

Parce que je ne veux pas que des ouvrages faits par moi tombent en de telles mains...

LA COMTESSE.

Comment?

VILLENEUVE, avec énergie.

Vous ne pouvez pas savoir quel sentiment nous inspire à nous, hommes de travail, la vue de ces femmes...

LA COMTESSE, vivement, se levant.

Vous connaissez cette femme?

VILLENEUVE.

Je la reconnais!... On me l'a montrée au théâtre... trônant auprès de je ne sais quel millionnaire imbécile... éblouissante de diamants honteux.

LA COMTESSE, vivement.

Son nom? son nom? Est-ce Laurence?

VILLENEUVE.

Je ne sais!... On ne m'a pas dit son nom!... Mais vous-même, madame, d'où vient votre émotion?

LA COMTESSE.

C'est que, moi aussi, j'en connais une... est-ce celle-ci?... je ne peux le dire!... charmante... d'autant plus redoutable qu'elle joint plus d'une séduction de grâce et de talent à sa fatale beauté!... Vous me parlez de votre

indignation, à vous, en face de ces créatures maudites !... Que doivent-elles donc nous inspirer, à nous femmes, à nous mères?...

VILLENEUVE, avec force.

Rien de pareil à ce que nous éprouvons !... car c'est de nos familles qu'elles sortent !

LA COMTESSE.

Et c'est dans les nôtres qu'elles entrent !... Elles nous prennent nos fils!... elles les avilissent ! Celle-ci... est-ce celle-ci ? je ne veux pas la calomnier... cette Laurence a saisi une nouvelle victime!... Un jeune homme charmant... plein d'honneur ! Il y a deux mois à peine qu'elle s'est emparée de lui... et déjà sa mère... je la connais!... sa mère ne le retrouve plus !... Confiance... épanchement... affection... tout a disparu !... Une expédition se prépare en Algérie : il hésite à partir à cause de cette femme !... C'est compromettre son avenir !... C'est presque manquer à son devoir !... Il oublie tout pour ne pas quitter cette femme.

LAURENCE, dans la coulisse.

C'est bien !

LA COMTESSE.

La voici. (A part.) Oh ! à tout prix, il faut savoir la vérité !

SCÈNE XI

LES MÊMES, LAURENCE, paraissant à la porte de l'atelier, à droite ; puis SUZANNE, paraissant à la porte du fond.

LAURENCE, parlant à la cantonade.

Il est charmant ! il me plaît beaucoup !

SUZANNE, ouvrant la porte du fond [1].

Je viens de mettre ces dames en voiture !

1 . Lacomtesse, Villeneuve, Suzanne, Laurence.

LAURENCE, se tournant tout près de Suzanne.

Plus jolie que son portrait!... (A Suzanne.) Mademoiselle, veuillez dire à...

VILLENEUVE, s'élançant vers sa fille et l'éloignant vivement de Laurence.

Éloigne-toi[1]!...

SUZANNE.

Comment?...

VILLENEUVE.

Je te défends de... de... Enfin, éloigne-toi !... (Suzanne sort par la gauche.)

SCÈNE XII

LA COMTESSE, LAURENCE, VILLENEUVE[2].

LAURENCE, à Villeneuve.

Vous avez du talent, monsieur le sculpteur; mais vous ètes un peu bizarre...

VILLENEUVE.

En effet... madame... on me l'a toujours dit!

LAURENCE.

Enfin, je n'ai rien à faire avec vos petites scènes de famille!... Il ne s'agit que de votre meuble... Il me convient, je le prends... Vous le ferez porter chez moi... rue... (Mouvement de la comtesse.)

VILLENEUVE.

Cette adresse est inutile, madame.

LAURENCE.

Inutile!... et pourquoi?

VILLENEUVE.

Je me rappelle que ce meuble ne peut sortir d'ici!

1. La comtesse, Villeneuve, Laurence.
2. La comtesse, Villeneuve, Laurence.

LAURENCE.

Qu'est-ce que cela veut dire? Ce meuble est à moi. Vous me l'avez fait quinze cents francs... j'en donne quinze cents francs!... Il est à moi!...

VILLENEUVE, se contenant.

Pardon, madame! je vous répète que je m'étais trompé, que je n'ai pas le droit de disposer de ce meuble.

LAURENCE.

Il y a une énigme là-dessous! on ne change pas ainsi d'idée en une seconde... C'est à moi que vous ne voulez pas vendre ce meuble? c'est chez moi que vous ne voulez pas qu'il vienne?... Pourquoi cela, mon cher monsieur, s'il vous plaît?

VILLENEUVE, éclatant.

Parce que je ne veux pas...

LA COMTESSE.

Assez, monsieur Villeneuve! je ne veux pas, moi, être plus longtemps la cause de ce débat.

LAURENCE[1].

Comment?

LA COMTESSE.

C'est à moi, madame, que ce meuble était promis; mais je puis en choisir un autre... et si M. Villeneuve veut disposer de celui-ci...

LAURENCE.

C'est trop de bonne grâce, madame; je devrais peut-être y répondre en me retirant à mon tour... mais je tiens beaucoup à ce meuble... il complète un ameublement dont j'ai besoin pour une circonstance importante!

LA COMTESSE.

Madame!...

1. Villeneuve, la comtesse, Laurence.

LAURENCE, à Villeneuve [1].

Je vous prierai donc de me l'envoyer aujourd'hui, rue de Ponthieu... Madame Laurence Denham...

LA COMTESSE, à part.

C'est elle!...

LAURENCE, à Villeneuve.

Aujourd'hui, n'oubliez pas... car je pars peut-être demain...

LA COMTESSE, vivement.

Vous partez?

LAURENCE.

Pour un mois. Je vais à Bade.

LA COMTESSE, l'interrompant malgré elle.

A Bade?... Voyager seule... si jeune!...

LAURENCE, d'un air négligent.

Un hasard heureux me donne un charmant compagnon de route... dont nous prononcions le nom tout à l'heure.

LA COMTESSE, saisissant la carte de son fils avec angoisse.

Le nom qui est sur cette carte?

LAURENCE, avec un peu d'étonnement.

Peut-être... Mais...

LA COMTESSE, poussant un cri de douleur.

Ah!

LAURENCE, avec surprise.

Ce cri... ces questions... Mais, pour m'interroger ainsi..., qui êtes-vous donc, madame?

LA COMTESSE.

La comtesse de Brignoles.

LAURENCE.

Sa mère!... (Un silence.)

1. Villeneuve, Laurence, la comtesse.

LA COMTESSE, allant à elle.

Ce que vous avez dit est-il vrai?

LAURENCE.

Probablement, puisque je l'ai dit!

LA COMTESSE.

Mon fils part avec vous?... mon fils ose affronter un tel scandale?

LAURENCE, avec un peu de hauteur.

Ah! scandale... n'est ni courtois ni adroit! Si j'ai un tel empire sur M. de Brignoles... et je l'ai!... il serait prudent peut-être de ne pas m'offenser... et il serait juste de se souvenir que je n'ai pas abusé de ce pouvoir!

LA COMTESSE.

Pas abusé?...

LAURENCE.

Un autre que moi eût bien facilement conduit votre fils à sa ruine!... L'ai-je fait?... Une autre eût fait éclat de cette liaison... J'en ai fait mystère... Il voulait donner sa démission pour me suivre... Qui l'en a empêché?... Moi!...

LA COMTESSE.

Vous?

LAURENCE.

Cela vous étonne; et moi donc! Je ne sais comment expliquer ce qui se passe en moi, mais... quand je le vois si ensorcelé, je me surprends quelquefois à me dire : « C'est pourtant dommage!... Il n'était pas fait pour cet amour-là!... »

LA COMTESSE.

Comment?...

LAURENCE.

Il est si droit! si chevaleresque!... Il n'a pas un vice, ce garçon-là!...

LA COMTESSE, allant à elle.

Madame... si on m'avait dit ce matin que je vous rencontrerais aujourd'hui, et qu'au lieu de me détourner avec indignation... j'irais à vous... et que...

VILLENEUVE, à la comtesse [1].

N'oubliez pas qui vous êtes !

LA COMTESSE.

Je n'oublie rien!... je me rappelle... je me rappelle ce qu'elle vient de dire... (S'approchant de Laurence.) La femme capable d'un tel regret peut être égarée, mais ce n'est pas une femme perdue ! Elle n'est pas implacable! elle entendra le cri de douleur d'une mère...

VILLENEUVE [2].

L'implorer!... Vous!... la comtesse de Brignoles?... vous!... une femme de bien?

LA COMTESSE.

Il est des devoirs devant lesquels tout s'efface!...

VILLENEUVE.

Vous ne l'attendrirez pas!

LA COMTESSE.

Vous la calomniez! je le sens à son trouble... Quand elle m'entend, quand elle me voit m'approcher d'elle...

LAURENCE, retirant sa main avec une sorte d'émotion.

Madame...

LA COMTESSE, à Laurence.

Vous l'avez dit! vous seule pouvez l'arracher à vous! S'il vous suit à Bade, il est perdu ; s'il part pour l'Afrique, il est sauvé... Laissez-le partir!... Une fois éloigné..., le charme maudit se rompra... (Se reprenant.) Maudit!... pardon!... Vous savez bien que je ne veux pas vous offenser!... Voyons!... Un bon mouvement! Écoutez cette voix intérieure qui vous a parlé quelquefois de regret... de

1. Laurence, Villeneuve, la comtesse.
2. Laurence, la comtesse, Villeneuve.

remords... c'est vous qui l'avez dit... écoutez-la!... Cette bonne action vous comptera aux yeux de Dieu... et des hommes!... Vous détournez la tête!... Vous ne m'écoutez pas!... (Avec un cri de désespoir.) O mon Dieu!... mon Dieu!... comment la toucher?... Que voulez-vous donc que je fasse?... Tout!... tout!... je suis prête à tout!... Faut-il que je vous supplie à mains jointes?... Faut-il que je proclame tout haut votre générosité?... Faut-il qu'un jour... en public... dans un théâtre... dans une promenade... j'aille à vous... que je vous donne la main?... (Éclatant en sanglots.) Oh! grand Dieu!... est-ce bien moi qui parle?... et jusqu'où la passion maternelle nous fait-elle descendre!... (Elle tombe sur un siége en pleurant à sanglots[1].)

VILLENEUVE, à Laurence.

Mais répondez donc! Un homme rude comme moi pleure en l'écoutant!... Et vous vous taisez!

LAURENCE, d'une voix sombre.

Laissez-moi, vous!... Ne détruisez pas par vos menaces l'effet de cette voix sur mon âme!... (Un grand combat paraît se livrer en elle.)

LA COMTESSE, se levant.

Elle hésite!... je suis sauvée!... Eh bien?...

LAURENCE, relevant tout à coup la tête.

Eh bien, il est trop tard! le rôle des femmes qui se sacrifient n'est pas le mien!... Si je l'aime... moi... pourquoi le quitterais-je?

VILLENEUVE[2].

Vous l'aimez!...

LAURENCE.

Oui!... je l'aime!... à ma manière, soit!... mais je l'aime!... C'est étrange... je le veux bien!... mais cela est!... Je l'aime comme je peux aimer... en égoïste!... Je

1. La comtesse, Laurence, Villeneuve.
2. La comtesse, Villeneuve, Laurence.

ne suis pas une femme de dévouement, moi... Mais je l'aime et je ne vois pas pourquoi je refuserais le sacrifice que m'offre sa passion !... (Elle s'assied près de la table.)

LA COMTESSE, avec terreur.

Un sacrifice! Que vous offre-t-il donc, grand Dieu?...

LAURENCE.

Ce que j'hésite depuis un mois à accepter... ce que vos prières, vos larmes même m'ont un moment décidée à refuser! Mais, en m'examinant bien, je suis franche; je vois que tous ces sentiments généreux ne sont qu'à la surface! Le fond de mon cœur est tout à mon intérêt... j'y cède!... Votre fils me propose de m'épouser!... j'accepte !

LA COMTESSE.

Vous épouser!

VILLENEUVE.

Lui!

LA COMTESSE.

Mon fils! s'avilir à ce point!...

LAURENCE, avec hauteur.

Madame!... (Elle se lève.)

LA COMTESSE.

S'allier à vous!... lui! un Brignoles-Montluçon!

LAURENCE.

Des personnages qui le valaient bien ont épousé des femmes qui ne me valaient pas!

LA COMTESSE.

Mais vous ne savez donc pas ce qui arriverait ce jour-là?...

LAURENCE, avec hauteur et moquerie.

Il arriverait... il arriverait que vous seriez ma belle-mère... et c'est là pour moi un si grand honneur, madame, que je vais tout faire pour hâter ce moment. (Elle salue pour sortir.)

LA COMTESSE.

Non, madame!... Si ce jour-là arrive, ce n'est pas mon nom que vous porterez... c'est mon deuil... car, auparavant, je serai morte, de honte et de douleur!...

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez M. et madame Tavernier. — Au lever du rideau, Jasmin et Antoine sont occupés à disposer des fleurs dans un des angles du salon. Un canapé à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

JASMIN, ANTOINE.

JASMIN.

Le colonel ne sera pas content de ces jardinières, monsieur Antoine!

ANTOINE.

Il n'y a pourtant pas, dans toute l'avenue de la Muette, un seul hôtel où il y ait d'aussi beaux camellias que chez madame Tavernier, monsieur Jasmin.

JASMIN.

Oui; mais pourquoi n'avoir pas mis d'hortensias? Le colonel florissait en même temps que les hortensias;... ce qui fait que, pour lui, le calendrier s'arrête là... Croiriez-vous qu'il veut que je m'appelle toujours Jasmin?... Jasmin, à mon âge!

ANTOINE.

Le fait est...

JASMIN.

Allez donc vite chercher des hortensias.

ANTOINE.

J'y vais!... (Regardant par la fenêtre.) Quelle jolie femme dans ce briska!...

JASMIN.

C'est sans doute une Phryné...

ANTOINE.

Une Phryné? qu'est-ce que c'est ça?

JASMIN.

Je ne sais pas; c'est le colonel qui, lorsqu'il voit passer dans l'avenue une de ces dames, très jolies et toutes peintes, dit toujours : « Jolie Phryné! » (Il s'approche aussi de la fenêtre.) Tiens! c'est la fameuse Laurence.

ANTOINE.

Qu'est-ce que c'est donc que Laurence?

JASMIN.

Celle qui avait si bien ensorcelé M. de Brignoles.

ANTOINE.

Le capitaine?

JASMIN.

J'ai tout su par un domestique de la maison! Il y a six semaines, il voulait l'épouser!

ANTOINE.

Lui!

JASMIN.

Sa mère a failli en mourir de chagrin.

ANTOINE.

Il y a bien de quoi!

JASMIN.

Mais, aujourd'hui, elle est beaucoup moins tourmentée... D'abord, le capitaine n'a pas épousé... on dit même qu'il avait presque rompu!... Malheureusement, hier, il a rencontré la belle, à l'Opéra, au bras d'un jeune homme...

Il s'en est suivi une scène de jalousie... qui pourrait bien amener un raccommodement, surtout si... comme on le croit, il y a un duel entre les deux jeunes gens! Rien ne raccommode avec une femme comme de se battre pour elle!... Nous savons cela, nous autres qui avons vieilli au service du petit dieu ailé, comme dit le colonel.

ANTOINE.

La comtesse! (La comtesse entre. Antoine sort.)

SCÈNE II

JASMIN, LA COMTESSE[1].

LA COMTESSE.

Ah! c'est vous, Jasmin. Madame Tavernier est-elle chez elle?

JASMIN.

Tout le monde est sorti, mais pour quelques instants seulement. Madame est allée, avec mademoiselle Édith et le colonel, voir les serres de la marquise de Blinval.

LA COMTESSE.

Est-ce que mademoiselle Villeneuve n'est pas encore arrivée?

JASMIN.

Elle ne sera ici qu'à une heure, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Eh bien, je vais vous laisser un mot pour elle.

JASMIN.

Voici tout ce qu'il faut pour écrire. (Sortant.) Dès que ces dames rentreront, je leur dirai que madame la comtesse est ici!...

1. La comtesse, Jasmin.

SCENE III

LA COMTESSE, allant à la table et s'apprêtant à écrire.

Que c'est bon de respirer ! Qui me l'aurait dit il y a six semaines ! J'étais désespérée... j'espère ! J'étais sous le coup d'une malédiction, d'un déshonneur... je relève la tête... Oh ! chère petite Suzanne !... comme je la bénis !... (Prenant la plume.) « Ne manquez pas de venir ce soir, ma chère enfant !... je ne puis me passer de vous un seul jour !... Si vous saviez tout ce que je vous dois !... » (Parlant.) Vraiment, il y a des êtres qui ont autour d'eux... comme une atmosphère de pureté qui purifie tout ce qui les approche !... Suzanne a fait chez moi le même miracle que chez madame Tavernier : sous son influence... Paul redevient chaque jour lui-même... J'ai pourtant encore un sujet d'inquiétude... la rencontre de cette femme... hier... à l'Opéra... Ce que j'ai cru voir... ce que j'ai cru entendre... Mais... grâce à Suzanne... (Apercevant son fils.) Lui !...

SCÈNE IV

LA COMTESSE, PAUL [1].

PAUL.

Vous ici, chère mère ?

LA COMTESSE.

Toi-même... qui t'amène ?

PAUL.

Je viens parler d'une affaire assez grave avec le colonel... Et vous ?...

1. Paul et la comtesse.

LA COMTESSE.

J'attendais miss Suzanne.

PAUL, gaîment.

N'oubliez pas de lui dire que je lui ai traduit trois pages d'anglais.

LA COMTESSE, avec joie. Ils s'asseyent sur le canapé.

Vraiment! Comme je bénis ces leçons d'anglais qu'elle a consenti à te donner!... elles te permettent de travailler pour les mémoires de ton père!... elles te rapprochent de lui... de moi... elles t'apprennent tout ce qu'un Brignoles-Montluçon se doit à lui-même!...

PAUL, souriant.

Un Brignoles-Montluçon! Ah! quand vous avez prononcé ces deux mots...

LA COMTESSE.

Eh! comment ne serais-je pas fière, orgueilleuse, si tu veux, de porter deux noms qui représentent à la fois ce que l'ancienne noblesse française a de plus illustre et ce que l'aristocratie de la gloire a de plus éclatant!

PAUL, la regardant.

Voyez un peu ces regards, cet accent : si on dirait que c'est une sainte qui parle! Elle a tiré de cette union de l'ancien régime et de l'Empire un orgueil à double branche qui lui fait regarder l'héritier de ces deux grands noms... comme un être prédestiné.

LA COMTESSE.

Raille! raille! Tu ne sais pas ce qu'il y a de passion et de mystère dans le cœur maternel.

PAUL.

Je le devine... Mon pauvre père m'a raconté que quand j'étais petit enfant, vous m'avez pris un jour dans vos bras en vous écriant : « O mon Paul! ne me demande jamais un crime, car je crois que je le commettrais!... »

LA COMTESSE.

C'est pourtant vrai!

PAUL.

Comment!... vous avez dit cela?

LA COMTESSE, se levant.

Tu ne le comprends pas?... je ne le comprends pas moi-même!... On vante l'amour maternel comme le plus pur de tous les sentiments, et on a raison, car il est capable de tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde... Mais faut-il te le dire? il peut être capable de tout ce qu'il y a de plus petit! (Paul se lève.) Pour sauver son fils, on sacrifierait sa vie avec ivresse... on irait au martyre en chantant... on jetterait au vent sa fortune... ses passions... ses besoins... Mais, pour sauver son fils, on mentirait, on s'abaisserait. Regarde dans le monde, combien de fois l'amour maternel veut-il dire vanité et petitesse!... Une mère qui veut pousser son fils, qui veut marier sa fille, dépasse tous les diplomates en manèges et en intrigues... N'as-tu pas vu des mères presque insensées à force d'idolâtrie pour la beauté de leur fille la corrompant à plaisir par leurs sottes louanges, la perdant par leur faiblesse! L'amour maternel a son ivresse, sa folie! notre pauvre cœur humain est si misérable qu'il trouve moyen de faire un vice avec une vertu.

PAUL.

Oh! ne vous confondez pas avec de pareilles mères!

LA COMTESSE, lui mettant les deux mains sur les épaules.

Moi! moi! Ah! si je te disais ce qui se passait dans mon cœur et dans ma tête... quand je te voyais chaque jour prendre le chemin de cette fatale rue de Ponthieu...

PAUL.

Ma mère!...

LA COMTESSE.

Cette femme t'avait tellement subjugué, fasciné!...

PAUL.

Ma mère !...

LA COMTESSE.

Pardon !... pardon !... Ne parlons plus de ce passé... Avec inquiétude.) Car c'est bien le passé, n'est-ce pas ?...

PAUL.

Je vous l'ai dit !...

LA COMTESSE.

Prouve-le-moi en pensant à l'avenir, au bonheur que tu pourrais trouver ici !...

PAUL.

Ici !...

LA COMTESSE.

Nous ne sommes pas riches, mon fils.

PAUL.

Vous oubliez mon majorat...

LA COMTESSE.

Dont tu m'abandonnes la moitié ?

PAUL.

Dites que vous voulez bien m'en laisser une part, ma mère !

LA COMTESSE.

Un grand nom ne se soutient qu'avec une grande fortune... Or, mademoiselle Édith, quoique immensément riche, est délicieuse de naïveté et de pureté... Madame Tavernier ignore ou feint d'ignorer tes folies et désire notre alliance, le colonel te pardonne tout.

PAUL.

Oh ! le colonel ne doit pas être sévère. Vous savez son discours à ses officiers?... « Allons, jeunes gens, friands de la lame !... et le cœur en écharpe !... » Il est d'un comique !

LA COMTESSE.

Lui ! c'est un héros !

PAUL.

Parbleu! je le sais bien! mais c'est un héros comique! On cite de lui, dans la campagne de France, des traits de bravoure qui font presque peur!... et je vous réponds que c'est encore un rude homme dans un duel!... Mais il devrait se nommer Valcour!... Tendre comme un vieux vaudeville! Nous avons voyagé ensemble : il prenait la taille des filles d'auberge en les appelant friponnes! Et dans le monde!... quand il regarde une femme... c'est avec des yeux... des yeux de l'Empire...

LA COMTESSE[1].

Comment?

PAUL.

Oh! vous ne pouvez pas nier que ce ne soient des yeux particuliers dont l'espèce est perdue! On n'en trouve plus qu'au musée... dans les portraits de madame Lebrun... quelque chose de caressant, de luisant, d'insinuant... qui ne respecte ni le titre ni l'âge. (Il s'assied.)

LA COMTESSE.

Va, ris, ris; ta gaieté me fait tant de bien!

PAUL.

Oh! je ne riais pas ainsi, il y a deux mois, n'est-ce pas?

LA COMTESSE, debout près de lui, et lui prenant la tête.

Il est vrai! Ton front si sombre s'est éclairci! Je retrouve sur tes lèvres ton bon sourire d'autrefois! et tu as passé cette semaine deux soirées auprès de mon cher piano, avec Mozart et Suzanne! Et pourtant... (Avec émotion.) et pourtant... (Avec inquiétude.) si tout est rompu entre cette femme et toi, pourquoi donc, hier, à l'Opéra, sous le péristyle, t'es-tu approché d'elle?

PAUL, vivement.

Quoi! vous avez vu? vous avez entendu?

1. La comtesse, Paul.

LA COMTESSE.

Entendu?... Non!... rien!... Quand je passai près d'elle, avec Suzanne, elle nous regarda, et prononça en ricanant quelques mots qui m'ont échappé!... mais, en me retournant, je t'ai vu, toi, t'approcher d'elle, lui parler...

PAUL, avec embarras, se levant[1].

Laissons ce sujet, ma mère, de grâce!...

LA COMTESSE, avec inquiétude.

Ah!...

PAUL, changeant de ton.

Vous n'avez pas vu le colonel?

LA COMTESSE.

Il est chez la marquise de Blinval.

PAUL.

Permettez-moi d'aller l'y trouver..., il faut absolument que je lui parle. (Il fait un pas pour sortir.)

LA COMTESSE.

Dînes-tu avec moi, aujourd'hui?

PAUL.

Aujourd'hui..., non, chère mère!

LA COMTESSE, essayant de sourire.

Tu m'as déjà abandonnée hier...

PAUL.

Hier, je n'étais pas libre...

LA COMTESSE.

Et demain?

PAUL.

Demain?... Je tâcherai!... Pourtant je ne puis en répondre. Vous permettez?... le colonel m'attend!... (Il sort.)

1. Paul, la comtesse.

SCÈNE V

LA COMTESSE, seule.

Qu'a-t-il?... Pourquoi ce trouble? Chez qui va-t-il ce soir? Chez qui a-t-il été hier?... chez qui ira-t-il demain? (Éclatant.) C'est chez elle!... Elle l'a ressaisi!... Ces maudites ont des reprises d'empire si soudaines et si terribles!... Que faire? L'ange seul peut combattre le démon!... (Elle va à la table, reprend la plume.) J'achève ma lettre : « Venez à quatre heures. Il faut que vous obteniez de lui une promesse, un sacrifice. Priez-le de ne plus retourner à l'hôtel de la rue de Ponthieu. Ce qu'est cet hôtel... quelle personne l'habite... ne me le demandez pas... Sachez... seulement!... » (Posant la plume.) C'est grave, ce que je fais là. Mêler directement cette jeune fille à de tels égarements! établir entre elle et mon fils une relation si intime! Ma plume s'arrête malgré moi. (Elle se lève.) Ce que je viens d'écrire..., je l'avais pourtant déjà demandé vaguement à Suzanne... Mais il y a dans l'écriture quelque chose de matériel qui donne un corps à nos pensées! Et pour la première fois..., une crainte..., un soupçon!... S'ils allaient s'aimer!... (Se moquant d'elle-même.) Je suis folle!... Suzanne est promise, dit-on, à l'élève de son père!... Elle l'aime puisqu'elle l'épouse... Elle ne peut donc pas aimer mon fils. Et, quant à Paul, puisque je redoute cette femme pour lui, je ne peux pas redouter Suzanne... (S'arrêtant.) N'importe! je n'enverrai pas cette lettre!... (Elle déchire la lettre.)

SCÈNE VI

LA COMTESSE, LE COLONEL, suivi de JASMIN, ANTOINE et UNE JEUNE FILLE qui porte des fleurs.

LE COLONEL.

Qu'est-ce qui m'a donné des imbéciles pareils?... Sacrebleu! mettez donc ces hortensias en place!... (Apercevant la comtesse.) Vous, belle dame?... Je vous cherchais. (Il lui baise la main.) Ma femme vous attend dans le jardin... J'espérais trouver ici le capitaine avec vous.

LA COMTESSE.

Vous ne l'avez pas rencontré?

LE COLONEL.

Je suis rentré par la petite porte... Il aura sans doute rejoint ces dames... Voulez-vous lui dire que je l'attends ici?... Nous avons à causer...

LA COMTESSE.

Quelque grosse affaire?...

LE COLONEL.

Mais oui..., assez sérieuse!... Dans la vie, tout n'est pas roses!... (Baisant la main de la comtesse.) Tout n'est pas vous. (La comtesse sort.)

SCÈNE VII

LE COLONEL, JASMIN, ANTOINE, LA JEUNE FILLE, arrangeant les fleurs[1].

LE COLONEL.

Sacrebleu! maroufles que vous êtes!... allez donc plus

1. La jeune fille, le colonel, Antoine, Jasmin.

vite, ou je vous coupe les oreilles. (Apercevant la jeune fille qui arrange des fleurs dans une jardinière.) Quelle est cette jeune Flore?

ANTOINE.

Qui? Jeannette? C'est ma fiancée, colonel.

JEANNETTE.

Oui, colonel.

LE COLONEL.

Ah! tu vas te marier? (Regardant la jeune fille.) Piquant minois! (S'approchant d'elle et lui prenant la taille.) Et où as-tu volé ces yeux-là, friponne? (Il l'embrasse.)

JEANNETTE.

Mais, colonel...

LE COLONEL.

Allons, file! Est-ce que tu voudrais m'empêcher de respirer les roses, sacrebleu!

JASMIN.

Il a un mêli-mêlo de sucreries et de jurons qui est incroyable!

JEANNETTE, à Antoine, en remontant.

Est-il aimable!

JASMIN, au colonel.

Vous serez donc toujours jeune?

LE COLONEL.

Est-ce que tu te sens vieux, Jasmin?

JASMIN.

Dame! colonel, nous étions à Montmirail.

LE COLONEL.

Eh bien, qu'est-ce que cela fait?

JASMIN.

Cela fait que vous avez soixante ans...

LE COLONEL.

Qui est-ce qui dit cela? Mon extrait de naissance! un imbécile auquel je n'ai jamais cru... ni les femmes non plus. (A Jasmin.) Jasmin!

JASMIN.

Colonel, si cela vous était égal, j'aimerais mieux que vous ne m'appeliez plus Jasmin.

LE COLONEL.

Eh bien, appelle-toi Lafleur.

JASMIN, avec embarras.

Ah! oui, Lafleur! J'en aimerais mieux un autre encore... un autre qui ne soit pas, comme dit le jardinier, du règne végétal...

LE COLONEL.

Eh bien, est-ce que je ne t'appelle pas sans cesse animal? De quoi te plains-tu?... Jasmin, quel effet te produit la vue d'un mariage?

JASMIN.

Cela me donne envie de rester garçon.

LE COLONEL.

Eh bien, moi, cela me donne vingt ans.

JASMIN.

De plus?

LE COLONEL.

Maraud! vingt ans en tout!...

JASMIN.

Vous oubliez cet accès de goutte qui vous a pris à votre dernière escapade!

LE COLONEL.

Qu'est-ce que tu viens parler de goutte? Ce n'était pas la goutte! une névralgie comme on en a à tout âge, surtout dans la jeunesse!.. et comme... Chut!.. j'entends des pas... c'est peut-être ma femme... Silence! elle est si jalouse!

JASMIN.

Jalouse! je le crois bien! vous êtes trop jeune pour elle... Elle a déjà trente-deux ans!

LE COLONEL.

Mauvais plaisant!.. Mais non, c'est le capitaine! Laisse-nous. (Jasmin sort avec Antoine et la jeune fille.)

SCÈNE VIII

LE COLONEL, PAUL[1].

LE COLONEL.

J'ai vu notre homme.

PAUL.

Eh bien?

LE COLONEL.

Tout est entendu.

PAUL.

A quelle heure la rencontre?

LE COLONEL.

A deux heures.

PAUL.

L'arme?

LE COLONEL.

L'épée... Vous êtes fort?

PAUL.

Élève de Robert... Le lieu?

LE COLONEL.

A dix minutes d'ici, dans le petit bouquet de chênes avant le bois de Boulogne.

PAUL.

Bien!...

LE COLONEL.

Parbleu! si c'est bien! Ah çà! qu'est-ce qu'on me di-

1. Paul, le colonel.

sait donc... que vous autres, jeunes gens, vous étiez devenus des Catons... que vous ne vous battiez plus... Tudieu! mais je n'ai rien fait de mieux!... votre gant sur le visage de votre adversaire en plein péristyle de l'Opéra... Il est vrai que la princesse est furieusement jolie.

PAUL, *froidement.*

Oui, très jolie!

LE COLONEL.

Très jolie! vous en parlez modestement, en propriétaire...

PAUL.

Vous me pardonnez, colonel, de ne pas vous dire le motif de cette querelle?

LE COLONEL.

Parbleu! elle s'explique de soi!... Vous étiez le numéro 1 de la belle... ce que nous appelons capitaine à l'ancienneté; vous la rencontrez au bras du numéro 2, qui représente l'avancement au choix. Dépit du numéro 1, amour qui se réveille... Vous la trouvez charmante... d'autant plus charmante qu'elle en a choisi un autre... c'est dans la règle!.. Vous vous approchez, vous faites le galant : la belle fait la coquette... le numéro 2 fait le jaloux... un regard amène un mot... un mot amène un geste! Et on jette son gant au visage de son rival en s'écriant : « En lice! et que Vénus soit le prix du vainqueur!... » Est-ce cela?

PAUL, *froidement.*

Précisément! Où nous retrouverons-nous?

LE COLONEL.

Venez me prendre... Avez-vous des épées?

PAUL.

Non!

LE COLONEL.

Ne vous en occupez pas! j'emporterai *Vevette* et *Finette!*

PAUL, souriant.

Qu'est-ce que *Vevette* et *Finette ?*

LE COLONEL[1].

Deux petites amies à moi... que j'ai là. (A la cantonade, à gauche.) Jasmin, passe-moi ces demoiselles. (A Paul.) Deux sœurs jumelles! qui savent leur métier comme pas une. (Jasmin apporte les épées.) Tenez, regardez-moi ça! Celle-là, c'est *Finette!* Hein!... quelle souplesse, une couleuvre! Et *Vevette* donc! On dirait qu'elle comprend... Elle va se loger sous les côtes des gens avec une adresse... intrigante!

PAUL, regardant dans la coulisse, angle de droite.

Ces dames!

LE COLONEL, à ses épées en les remettant en place.

Rentrez, mesdemoiselles... voici du monde!...

PAUL.

A deux heures!

LE COLONEL.

A deux heures! (Paul sort.)

SCÈNE IX

LA COMTESSE, LE COLONEL,
MADAME TAVERNIER.

MADAME TAVERNIER, entrant avec la comtesse, qui tient un journal à la main.

Calmez-vous, chère madame!... Comment quelques lignes de journal peuvent-elles vous émouvoir à ce point!...

LE COLONEL.

Qu'est-ce donc?...

1. Le colonel, Paul.

MADAME TAVERNIER.

Un article de la *Gazette des Tribunaux* que j'ai eu la maladresse de montrer à madame la comtesse et qui l'a jetée dans un état de douleur...

LE COLONEL, s'approchant de la comtesse.

En effet... des larmes...

LA COMTESSE, avec une explosion de douleur. Elle est assise sur le canapé.

Quel cœur maternel pourrait ne pas éclater de désespoir devant un tel scandale!... (Montrant le journal.) Cet arrêt est la condamnation de toutes les mères!

LE COLONEL, regardant.

Ah! oui!... le procès de cette fille d'Opéra contre la marquise de Mouy!...

LA COMTESSE.

La pauvre mère croyait son fils sauvé!... Cette femme le ressaisit! Il tombe malade, il se fait porter chez cette femme!... Il meurt... son dernier soupir est reçu par cette femme!... Sa mère réclame ses restes... on lui répond par le testament de son fils... Il avait légué son corps à cette femme!... (Se levant.) Oh!... les maudites!... Elles poursuivent nos fils jusque dans la mort... elles nous les arrachent jusque dans la mort... elles les déshonorent jusque dans la mort!

LE COLONEL.

Vous prenez les choses trop au tragique, belle dame!... Nos mères ne se troublaient pas tant autrefois... Au lieu de se désespérer pour des fredaines inévitables... elles s'arrangeaient pour qu'elles ne devinssent pas des folies[1]...

LA COMTESSE, vivement.

Comment cela?

LE COLONEL.

C'est bien simple!... Elles faisaient comme la marquise

1. Madame Tavernier, le colonel, la comtesse.

de Blossac!... quand arrivait pour leur fils l'âge... des orages, elles mettaient un paratonnerre sur leur maison...

MADAME TAVERNIER.

Comment, un paratonnerre?... Quelle histoire allez-vous nous raconter?...

LE COLONEL, *gaiement.*

Une histoire, dont nous avons grand besoin pour nous remettre un peu du sombre récit de madame la comtesse!... Or, donc, quand le petit marquis de Blossac arriva à l'âge périlleux, sa bonne mère fit venir de Brientz, à titre de demoiselle de compagnie... de lectrice..., le plus joli petit paratonnerre!... dix-huit ans, tout au plus!... et un costume!... on portait encore des costumes dans ce temps-là... un corsage en velours noir... des yeux... en velours bleu et des jupes d'un court!... d'un court!... un ange enfin!... Impossible que le jeune homme ne l'aimât pas!... plus impossible encore qu'il l'épousât!... De façon que... vous comprenez!... système de l'immortel Franklin!... la marquise fit tomber le tonnerre chez elle... pour empêcher son fils d'être foudroyé au dehors!... C'est de la physique appliquée à l'amour maternel!

LA COMTESSE, *avec anxiété.*

Mais la jeune fille?...

LE COLONEL, *éclatant de rire.*

Oh! voilà le piquant de l'histoire!... elle s'amouracha d'un autre... d'un des amis de la maison!... et comme le petit marquis de Blossac était encore fort gauche... fort naïf... fort timide... tandis que, moi... j'avais... déjà...

MADAME TAVERNIER.

Comment, vous?...

LE COLONEL.

Aïe!... aïe!... qu'est-ce que j'ai dit là?... (*A la comtesse.*) Ne le dites pas à ma femme!

SCENE X

LES MÊMES, ÉDITH, puis SUZANNE[1].

ÉDITH.

La voici!... la voici!...

LA COMTESSE, à part.

Elle!...

SUZANNE, entrant.

Est-ce que je suis en retard?

MADAME TAVERNIER.

Dix minutes en avance... Nous avons le temps de causer!

LE COLONEL.

Belle miss...

SUZANNE.

Colonel!... (A la comtesse.) Je vous apporte une belle lettre de Wellington!...

ÉDITH, à Suzanne.

Avez-vous froid?... avez-vous chaud?... voulez-vous...?

SUZANNE.

Je ne veux rien, chère enfant, que nous mettre à l'ouvrage!

MADAME TAVERNIER, à Suzanne.

Sachez d'abord que je vous emmène en Normandie!...

LA COMTESSE, vivement.

Ne me l'enlevez pas!

LE COLONEL, riant.

Mais, vraiment, vous êtes merveilleuses, mesdames! vous vous disputez miss Suzanne!

1. Le colonel, madame Tavernier, Suzanne, Édith, la comtesse.

MADAME TAVERNIER.

C'est tout simple... Nous l'exploitons!

LA COMTESSE.

L'exploiter!

MADAME TAVERNIER.

Sans doute!... moi, pour ma fille!... et vous...

LA COMTESSE.

Et moi?...

MADAME TAVERNIER.

Vous... pour les mémoires du général... Aussi, je vous promets de vous la rendre dans un mois... (On s'assied[1]

SUZANNE, gaiement.

Il faut d'abord que je consulte le gouverneur.

MADAME TAVERNIER.

Le gouverneur!...

LE COLONEL.

Qu'est-ce que cela, le gouverneur?

ÉDITH.

Je le sais, moi!... c'est le nom qu'en Amérique les enfants donnent à leur père.

LE COLONEL.

J'aime assez ce mot de gouverneur; cela représente l'autorité, la discipline.

ÉDITH, remontant derrière le canapé.

Mais pas du tout!... ce ne sont même pas les pères qui marient leurs filles!...

LE COLONEL.

Qu'est-ce qui les marie donc, alors?

SUZANNE, très simplement.

Elles-mêmes.

LE COLONEL.

Elles-mêmes?... (A Suzanne.) Mais enfin, ce gouverneur... il faut pourtant lui demander son consentement.

1. Le colonel, madame Tavernier, Suzanne, la comtesse, Édith.

SUZANNE.

Oh! oui! après.

LE COLONEL.

Comment, après? Après quoi? après le mariage?

SUZANNE, très simplement.

Non, après que la jeune fille a fait son choix.

LE COLONEL.

C'est la jeune fille qui choisit?

SUZANNE.

Cela me paraît assez juste, puisque c'est elle qui s'engage.

LE COLONEL.

Oui! mais c'est le gouverneur qui donne la dot!

SUZANNE.

Une dot?... qui lui demande une dot?

LA COMTESSE.

Comment, en Amérique, les jeunes filles...?

SUZANNE.

En Amérique,... les jeunes filles ne sont pas forcées d'acheter... leur mari; un honnête homme les trouve assez richement dotées, quand elles lui apportent en mariage un cœur droit et une vie sans tache... Mais, ici, je ne peux pas m'empêcher de rougir quand j'entends parler mariage!... on se croirait à un marché!... toujours ce mot humiliant: « Combien a-t-elle? » Elle a... ce qu'elle est!

MADAME TAVERNIER, à la comtesse, lui montrant Suzanne.

Quel noble regard!

SUZANNE, riant.

Je suis sûr que le colonel va trouver que je lui gâte sa fille!

ÉDITH.

Oh! par exemple!

LE COLONEL, redescendant.

Mais du tout!... du tout!... J'aime assez ce pays où les pères ne donnent pas de dot!...

MADAME TAVERNIER.

Et où les filles peuvent en gagner une!... (A Suzanne.) Est-il vrai qu'en Amérique il y a même des femmes médecins?

SUZANNE, gaiement.

Puisqu'il y a des femmes malades.

LE COLONEL.

Eh! mais, au fait!... de jolies femmes médecins... cela ne doit pas être désagréable!... Comme on doit les suivre dans la rue!

SUZANNE.

Les gens qui vont du même côté qu'elles... oui.

LE COLONEL.

Voyons, soyez franche! il est impossible...

MADAME TAVERNIER, à Édith.

Ma petite Édith! va préparer tes cahiers; miss Suzanne te rejoint! (Édith s'éloigne. Au colonel.) Vous pouvez aller maintenant.

LE COLONEL, à Suzanne.

Je dis qu'il est impossible que quelque fringant cavalier, vous voyant, vous, par exemple, si jeune, si jolie et toute seule, n'ait pas pensé à vous le dire!...

SUZANNE, éclatant de rire.

Oh! quelle idée! (On se lève.)

LE COLONEL.

Comment! jamais on ne vous a fait de déclaration?... Ce sont donc des sauvages que ces Américains?

LA COMTESSE.

Colonel!

MADAME TAVERNIER.

Quoi! vrai!... jamais dans vos voyages, dans vos

courses à travers New-York, jamais aucun homme, en vous voyant seule, ne vous a embarrassée... par aucun propos blessant?

SUZANNE.

Un homme manquer de respect à une femme! Mais tous ceux qui passent et qui ont des femmes, des filles ou des sœurs, accourraient à l'instant pour le punir et la défendre.

MADAME TAVERNIER.

Ils accourraient tous en masse... comme cela? On devrait bien profiter du libre-échange pour importer cette habitude en France.

LE COLONEL.

Cela ne prendrait pas.

SUZANNE.

Je me rappelle pourtant...

LE COLONEL.

J'étais bien sûr qu'il y avait un *pourtant*...

SUZANNE.

C'était à un cours de botanique; nous n'étions guère que quatre ou cinq femmes sur trois cents personnes.

LA COMTESSE.

Et le reste, qu'était-ce?

SUZANNE, riant.

Des hommes!... Est-ce qu'il y a un autre genre que le genre masculin et le genre féminin?

MADAME TAVERNIER.

Vous étiez assises au milieu de trois cents hommes?...

SUZANNE.

Sans doute, puisque nous écoutions la même leçon. Tout à coup, pendant que je prenais des notes, je vois passer par-dessus mon épaule, et tomber sur ma manche un papier plié en forme de lettre.

LE COLONEL.

Un billet doux !

SUZANNE.

Je le crois assez.

MADAME TAVERNIER.

Importation française !... Et que dirent les quakers ?

SUZANNE.

Il y eut une grande rumeur dans l'assemblée.

LA COMTESSE.

Et que fîtes-vous ?

SUZANNE.

Moi, je continuai à écrire ! Puis, quand le professeur eut fini, je levai le bras comme cela... et je soufflai sur le papier comme si c'était un petit insecte !... Tout le monde se mit à rire, à applaudir, et le jeune homme fut obligé de sortir au milieu des huées ! Voilà...

MADAME TAVERNIER.

C'est charmant !

LE COLONEL.

Elle est ravissante !

SUZANNE, regardant sa montre.

Onze heures ; je vais retrouver Édith.

LA COMTESSE.

Lisez-moi donc d'abord cette lettre de Wellington. Madame Tavernier permettra bien...

MADAME TAVERNIER.

Vous êtes chez vous, madame...

LE COLONEL, s'éloignant.

Divine ! (Le colonel et madame Tavernier sortent.)

SCÈNE XI

SUZANNE, LA COMTESSE.

SUZANNE, cherchant dans son sac.

Je l'ai mise, je crois, dans ce sac.

LA COMTESSE, allant résolument à elle.

Suzanne, il faut que vous voyiez mon fils!

SUZANNE.

Je l'ai vu!

LA COMTESSE.

Que vous lui parliez!...

SUZANNE.

De la rue de Ponthieu?... Je l'ai fait.

LA COMTESSE.

Comment?... quand?...

SUZANNE.

Hier... avant le spectacle! Nous étions seuls!... j'ai abordé la question.

LA COMTESSE.

Quoi! vous avez osé?...

SUZANNE.

J'avais vu que vous le désiriez tant!...

LA COMTESSE.

Mais qu'a-t-il dit?

SUZANNE.

Il a dit!... il a dit!... Il a commencé par bondir sur sa chaise; mais enfin, il m'a promis!...

LA COMTESSE, avec un cri.

Promis? quoi?... Comment vous y êtes-vous prise?...

SUZANNE.

Oh! bien doucement d'abord et de bien loin!... Quoi-

que je ne sois point craintive, j'avais un peu peur!... d'autant plus que ce que j'avais à obtenir de lui était un mystère pour moi... puisque vous n'avez pas voulu m'expliquer...

LA COMTESSE.

Je vous l'expliquerai, continuez!

SUZANNE.

J'ai donc commencé par le remercier de tout ce qu'il a fait pour moi ou à ma prière!... je lui ai fait de grands compliments sur son humeur moins sombre... Alors, l'expression de son visage m'enhardissant, poussée par ma propre émotion... par votre souvenir... je lui dis : « Eh bien, monsieur Paul, j'ai un nouveau sacrifice à vous demander... — Lequel?... — Ma prière va peut-être vous paraître indiscrète, mais elle ne sort pas seulement de ma bouche... C'est votre mère qui parle avec moi. Promettez-moi de ne plus aller rue de Ponthieu. » A ce mot, il se leva avec une violence qui m'effraya, il devint tout pâle... Puis, d'une voix tremblante : « Rue de Ponthieu! c'est vous qui me parlez de la rue de Ponthieu! — Ne m'interrompez pas, lui ai-je dit; car j'ignore moi-même ce que je vous demande; mais ce que je sais... c'est que j'ai vu pleurer votre mère, et que, si vous me faites cette promesse, votre mère et moi nous vous bénirons. » Il a gardé un moment le silence... une grande agitation se montrait sur ses traits; puis il m'a pris la main et m'a dit : « Vous êtes un ange! » Il me semble que cela voulait dire oui.

LA COMTESSE, *l'embrassant avec effusion.*

Oh! que je vous aime!...

SUZANNE, *gaiement.*

Eh bien, maintenant, pour ma récompense, je voudrais bien savoir ce que c'est que cette terrible rue de Ponthieu?...

LA COMTESSE.

Plus tard! plus tard! vous saurez tout! Je vous rends à Edith!

SUZANNE.

Toujours à ce soir, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

A ce soir!

SCÈNE XII

SUZANNE, puis LE COLONEL.

SUZANNE. Elle redescend en scène et va chercher ses livres.

Voyons... où ai-je mis mon volume d'anglais, moi? Ah! le voilà.

LE COLONEL, paraissant, à part[1].

Elle est seule! (Au moment où Suzanne se retourne, elle se trouve vis-à-vis du colonel qui l'arrête.) Pas encore, pas encore, cruelle!

SUZANNE, très simplement.

Eh! que me voulez-vous, colonel?

LE COLONEL, tenant un papier.

Soufflez-vous aussi sur les acrostiches?

SUZANNE

Des acrostiches!... qu'est-ce que c'est que cela?...

LE COLONEL.

Mes regards ne vous le disent-ils pas?

SUZANNE, le regardant.

Vos regards?... Ils ne me disent rien du tout.

LE COLONEL, lui montrant un billet.

Eh bien... ce papier vous le dira! (Lisant.)

ACROSTICHE.

Suzanne! à ce nom enchanteur,
Une invincible et douce flamme...

1. Le colonel, Suzanne.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MADAME TAVERNIER.

LE COLONEL, l'apercevant.

Ma femme! (Bas, à Suzanne, lui donnant le billet.) N'ayez pas peur! on sait se tirer d'affaire. (Haut, à sa femme.) Arrivez donc, ma chère, je vous attendais.

MADAME TAVERNIER, froidement[1].

Vous n'en aviez pas l'air!...

LE COLONEL.

Venez m'aider!

MADAME TAVERNIER.

Vous aider?

LE COLONEL.

A déterminer mademoiselle Suzanne! J'épuisais mon éloquence à la supplier de venir avec nous en Normandie.

MADAME TAVERNIER, froidement.

Oh! cela se rencontre à merveille. J'apportais à mademoiselle ce portefeuille en la priant de le remettre à son père.

SUZANNE, à part.

Quel accent! Est-ce qu'elle me croirait capable...?

LE COLONEL.

Eh bien, je vous laisse! tâchez d'être plus heureuse que moi. (Il lui baise la main.) Vous êtes irrésistible quand vous le voulez... je le sais! je le sais trop! (A part, en sortant.) Voilà comment on les éblouit!

1. Suzanne, le colonel, madame Tavernier.

SCÈNE XIV.

SUZANNE, MADAME TAVERNIER.

MADAME TAVERNIER, lui tendant le portefeuille.

Eh bien, acceptez-vous?

SUZANNE, un peu agitée.

A mon grand regret, je ne le puis...

MADAME TAVERNIER.

Pourquoi?

SUZANNE, hésitant.

Pourquoi? (Elle lui donne le billet.) Tenez, madame!

MADAME TAVERNIER, après avoir lu le billet.

Il n'y a que cela qui vous arrête?

SUZANNE.

Sans doute!

MADAME TAVERNIER, lui donnant le portefeuille.

Eh bien, prenez, et merci.

SUZANNE, stupéfaite.

Comment!

MADAME TAVERNIER.

Ce qui est écrit là, je le savais.

SUZANNE, stupéfaite.

Vous le saviez!... Et vous qu'on dit si jalouse!

MADAME TAVERNIER.

Jalouse!...

SUZANNE.

Est-ce que vous ne l'êtes pas?

MADAME TAVERNIER, bas, après un silence.

Du tout! du tout! du tout!

SUZANNE, avec un cri de surprise.

Quoi?

MADAME TAVERNIER.

Chut! Pas si haut! ne me trahissez pas, car il faut qu'il croie, lui, à ma jalousie, pauvre colonel! c'est mon seul moyen de le retenir un peu, et j'ai tant d'amitié pour lui!

SUZANNE.

Mais...

MADAME TAVERNIER.

Mais... vous n'y comprenez rien, n'est-ce pas?... Rien de plus simple, pourtant. J'avais seize ans quand j'ai épousé le colonel; il en avait, lui... devinez. Je l'épousai... par estime, par reconnaissance; il avait été le meilleur ami de mon pauvre père... Je jurai de le rendre heureux et je n'eus pas de peine à tenir ma parole... il est si bon! et je lui dois ma fille. Seulement, il avait été très beau. Cela vous étonne, peut-être?

SUZANNE.

Non, certainement.

MADAME TAVERNIER.

Vraiment? Eh bien, moi, cela m'étonne toujours! mais lui, il ne l'oublie jamais! Voyez-vous, ma chère enfant, pour un homme, avoir été beau, c'est comme avoir été ministre! Il croit toujours l'être! c'est indélébile comme un sacrement! si bien que je m'aperçus bien vite que le colonel... vous comprenez?

SUZANNE.

Comment! avec une femme charmante comme vous il a été...?

MADAME TAVERNIER.

Oui, oui, beaucoup, beaucoup!

SUZANNE.

Même depuis qu'il a pris sa retraite?

MADAME TAVERNIER.

Surtout depuis qu'il a pris sa retraite. C'est si terrible,

un héros qui n'a rien à faire! Il avait des passions à vingt lieues à la ronde, dans tous les châteaux environnants, et j'en souffrais!

SUZANNE.

Oh! je le comprends!

MADAME TAVERNIER.

La passion... si loin, c'est très fatigant! j'avais une peur qu'il ne se fît mal! je ne rêvais que pleurésie, chutes de cheval! — il devient très lourd à cheval, — puis surtout le ridicule!... L'idée qu'il était un objet de risée... Mais, maintenant que je vous emmène, je ne crains plus rien.

SUZANNE.

Comment?

MADAME TAVERNIER.

Sans doute! amoureux à domicile d'une aimable fille qui ne se moquera pas trop de lui, n'est-ce pas? tout est bénéfice.

SUZANNE, riant.

Pour lui, peut-être... mais moi...

MADAME TAVERNIER.

Vous? qu'est-ce que cela vous fait?

SUZANNE.

Comment! qu'est-ce que cela me fait?

MADAME TAVERNIER.

Je vous défendrai!... Puis il n'est pas dangereux, allez! Il vous comparera à une rose, il vous appellera cruelle...

SUZANNE.

Je vous jure qu'il m'est impossible...

MADAME TAVERNIER.

Je ne vous demande que quelques jours de patience... Voilà les brouillards qui arrivent... il va avoir son accès de goutte, et, quand il a la goutte, il n'aime que moi! Ainsi, c'est convenu, vous viendrez?

SUZANNE.

Mais on n'a jamais demandé à une femme...

MADAME TAVERNIER.

Précisément! Il y en a tant qui le font sans qu'on le leur demande, vous pouvez bien le faire quand on vous en prie! Et puis vous êtes si utile à Édith!

SUZANNE.

Oh! vous me prenez par mon faible!

MADAME TAVERNIER, l'embrassant.

Je le sais bien!... Voyez-vous! nous autres mères, nous sommes toutes des Talleyrand... Allons, vous acceptez!... vous êtes gentille!... merci! merci!...

SCÈNE XV

LES MÊMES, LA COMTESSE, entrant vivement avec LE COLONEL, qu'elle entraîne.

LA COMTESSE.

Je l'ai entendu!...

LE COLONEL, se défendant.

Mais... belle dame...

LA COMTESSE.

Je l'ai entendu!

MADAME TAVERNIER.

Mais qu'y a-t-il donc?... Quel trouble sur votre visage!

LA COMTESSE.

Un duel!... mon fils se bat[1]!

SUZANNE.

Lui!

1. Suzanne, le colonel, la comtesse, madame Tavernier.

LA COMTESSE.

Le colonel est son témoin... (Au colonel.) Vous l'avez dit..

LE COLONEL.

Mais je vous jure...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, JASMIN, avec les épées.

JASMIN.

Colonel, voici... (Apercevant les dames, il essaie de cacher les épées.)

LA COMTESSE.

Des épées!...

LE COLONEL.

Eh bien, oui, il se bat! Parbleu! la belle affaire pour un capitaine!

LA COMTESSE.

Oh! ce n'est pas le danger qui m'épouvante le plus!... Femme d'un général, mère d'un officier, je dois m'habituer à leur voir faire le sacrifice de leur vie... et, quand c'est le devoir qui l'ordonne, je me tais! Mais cela... cela!...

SUZANNE.

Mais pourquoi se bat-il donc?

LE COLONEL.

Pourquoi? pourquoi? Eh! parbleu! pourquoi un jeune homme de vingt-cinq ans se bat-il?

SUZANNE.

Comment?

LE COLONEL, à Suzanne.

Comme vous êtes pâle aussi, belle miss! Est-il heureux, ce coquin de capitaine!

LA COMTESSE.

Colonel!

LE COLONEL.

Allons! allons!... pas de larmes!... Qu'y a-t-il de plus agréable que de se trouver en plein air, l'épée à la main, par un beau soleil, pour une jolie femme?...

SUZANNE.

Une femme!...

LE COLONEL, s'éloignant.

Soyez tranquille! dans un quart d'heure, je vous le ramène vainqueur.

MADAME TAVERNIER, suivant le colonel.

Mon ami... veillez bien...

LE COLONEL.

Soyez donc sans crainte.

SUZANNE, à la comtesse.

Quelle est cette femme?

LA COMTESSE, éperdue.

La femme de la rue de Ponthieu!... (Se jetant dans les bras de Suzanne.) Ah! je n'ai plus d'espoir qu'en vous!

LE COLONEL, chantant l'air de *Jean de Paris*.

Tout à l'amour, tout à l'honneur.
Du vrai Français c'est la devise.

ACTE TROISIÈME

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

VILLENEUVE, seul, parlant au fond, à la cantonade.

Qu'est-ce que tu dis? hein?... Je te répète, moi, que c'est absurde!... (Il rentre dans la chambre en fermant la porte avec impatience.) Ce vieux Jemmetel est fou... toujours ombrageux, soupçonneux. (Regardant la pendule.) Voilà pourtant deux heures et demie, et Suzanne n'est pas encore rentrée. J'ai beau faire!... cette parole me revient toujours à l'esprit : « L'intimité de Suzanne avec madame de Brignoles me déplaît... Nos filles ne sont pas faites pour être les amies des comtesses, surtout quand les comtesses ont des fils de vingt-cinq ans!... » C'est absurde!... Est-ce que je n'ai pas toute confiance en Suzanne?... Est-ce qu'elle n'est pas habituée à se gouverner elle-même?... Est-ce qu'elle ne sait pas mes projets sur Joseph et sur elle?... Allons! reprenons notre travail!... (Il reprend son ciseau et travaille.)

SCENE II

VILLENEUVE, JOSEPH.

JOSEPH, avec joie.

Grande nouvelle!...

VILLENEUVE.

Quel air de triomphe!...

JOSEPH.

Je le crois bien! Sachez d'abord que votre cheminée qui est exposée en bas, produit un effet!... il vient un monde pour la voir!... Enfin, savez-vous la nouvelle? madame de Brignoles...?

VILLENEUVE.

Madame de Brignoles!

JOSEPH.

N'est-elle pas la providence de cette maison? C'est elle qui vous a fait donner vos beaux travaux à l'Hôtel de Ville! Eh bien, elle m'annonce que je suis nommé, à l'École de dessin, maître adjoint.

VILLENEUVE, avec un cri de joie.

Toi?... Oh! quel bonheur!... Tu vas enfin oser te déclarer...

JOSEPH.

Oui.

VILLENEUVE.

Tu faisais certainement le plus étrange amoureux que j'aie jamais vu!

JOSEPH, troublé.

Comment?

VILLENEUVE.

Osant à peine regarder Suzanne, n'osant pas lui parler... ne te confiant pas même à moi!... Car il a fallu que je devine tout!...

JOSEPH.

Il est vrai!... Je n'osais pas dire ce que j'avais dans le cœur!...

VILLENEUVE.

Par délicatesse!... je le comprends maintenant!... parce que tu ne te trouvais pas digne d'elle!... Mais, aujourd'hui que te voilà attaché à une belle école d'art...

JOSEPH, avec effort.

Eh bien ! oui !... Maintenant, je parlerai !... Mais...

VILLENEUVE.

De quoi as-tu peur ?... Est-ce que tu serais jaloux ?...

JOSEPH.

Jaloux !...

VILLENEUVE, l'observant.

Ce serait bien absurde... mais... qui dit jaloux, dit insensé... Jaloux de M. de Brignoles ?...

JOSEPH.

Ah ! par exemple !...

VILLENEUVE.

N'est-ce pas ?... (A part.) Le vieux Jemmetel est fou !

SCÈNE III

LES MÊMES, MARTHE[1].

MARTHE, entrant, des fleurs à la main.

Voilà pour fleurir la maison, le 1er mai... Suzanne est-elle rentrée ?

JOSEPH.

Pas encore, mademoiselle Marthe.

MARTHE, arrangeant les fleurs dans les vases sur la cheminée.

A trois heures !...

VILLENEUVE.

Tu sais bien qu'elle avait beaucoup à faire ce matin.

MARTHE.

Et où est-elle donc?

VILLENEUVE.

Chez madame Tavernier et chez la comtesse de Brignoles.

1. Villeneuve, Joseph, Marthe.

MARTHE.

Oh! alors... elle reviendra tard! (A Joseph.) Donnez-moi ces narcisses.

VILLENEUVE, avec inquiétude.

Tu en veux à madame de Brignoles.

MARTHE.

Moi?

VILLENEUVE.

Elle si bonne pour Suzanne!

MARTHE.

Oh! très bonne!... (Arrangeant toujours ses bouquets.) Un peu d'ébénier.

VILLENEUVE.

Et son fils, M. Paul, l'élève de Suzanne.

MARTHE.

Et quel élève!... un capitaine!... (A Joseph.) Du muguet!...

VILLENEUVE, avec un peu d'inquiétude.

Ah çà! qu'as-tu donc aujourd'hui!

MARTHE.

J'ai... j'ai... que je n'aime pas à voir Suzanne courir le cachet toute seule dans cet affreux Paris.

VILLENEUVE, essayant de sourire.

C'est le lot des filles qui n'ont rien!

JOSEPH.

Mais, vous-même, qui n'êtes guère que la sœur aînée de mademoiselle Suzanne, est-ce que...?

MARTHE.

Oh! moi... c'est bien différent!... J'ai un talisman...

VILLENEUVE et JOSEPH, riant.

Un talisman?

MARTHE.

Ma figure.

JOSEPH.

Comment?

MARTHE, cessant de faire son bouquet, les mains sur la table.

Regardez-moi cette mine-là.

VILLENEUVE et JOSEPH.

Eh bien ?

MARTHE, gaiement.

Eh bien, je suis laide!... voilà!

JOSEPH.

Laide!... osez-vous dire!

MARTHE.

Ce n'est pas moi qui le dis. (Montrant sa figure.) C'est elle!

JOSEPH, vivement.

Elle!... Elle dit qu'avec ce regard... avec cette physionomie, avec ce cœur, avec cet esprit...

MARTHE, tout bas et lui prenant la main.

Merci, mon neveu!...

JOSEPH.

Non! cela m'indigne d'entendre dire qu'à votre âge...

MARTHE.

Mon âge!... mon âge!... Mais voilà où est le mérite!... Être laide à soixante ans... belle affaire!... mais à vingt-cinq! le diable même n'en vient pas à bout.

VILLENEUVE.

Tu n'en parlerais pas aussi gaiement si tu le croyais...

MARTHE, mettant des fleurs sur une console.

J'en parle gaiement parce que cela m'enchante.

VILLENEUVE.

Ah! par exemple!

MARTHE.

C'est si commode!... Quel est le plus beau rôle du monde?... C'est d'être garçon et jeune!... Eh bien, une fille laide, c'est un garçon!... Elle fait tout ce qu'elle veut, elle va où elle veut... Est-ce que, si j'étais jolie, je pourrais prendre Joseph par-dessous le bras, et aller avec lui en promenade? On dirait tout de suite: « Ah! deux amou-

reux!... » Tandis que, quand on nous rencontre, que dit-on? « Un frère et sa sœur!... » Une laide est toujours une sœur [1]!

VILLENEUVE.

Oui... une sœur qui ne vit que pour moi!... qui se sacrifie pour moi!

MARTHE.

Ah! nous y voilà! Le grand chapitre!... ma vie brisée... une vie sans amour!... Eh bien, vrai!... c'est providentiel... mais, quant à l'amour... rien... rien!... On en parle tant, qu'il faut bien qu'il existe! Mais, pour moi, je ne connais pas.

JOSEPH.

Comment... mademoiselle...

MARTHE.

Marthe dite l'invulnérable!... et cela, sans peine, sans lutte, sans autre système de défense que de vous regarder tous, messieurs, et de me dire: « Comment ces têtes-là peuvent-elles en faire tourner d'autres? »

SCÈNE IV

Les Mêmes, SUZANNE [2].

SUZANNE.

Me voici!

MARTHE.

Enfin!

SUZANNE.

Bonjour, père! Bonjour, Joseph! (A son père.) Allons, ne

1. Joseph, Marthe, Villeneuve.
2. Joseph, Marthe, Suzanne, Villeneuve.

gronde pas!... J'ai été retenue chez madame Tavernier par un événement...

VILLENEUVE.

Bien heureux, ce me semble!... Tu as sur la figure une expression de joie... et en même temps de trouble...

SUZANNE.

Oui... tu dis vrai... j'ai été bien troublé... et je suis bien joyeuse! Un danger... un duel!... je ne puis vous dire ce qui s'est passé, mais tout s'est dénoué si heureusement, qu'on a improvisé une fête, un concert!

MARTHE.

Quels étaient les invités?

SUZANNE.

Des amis de madame Tavernier! madame de Brignoles... son fils.

VILLENEUVE.

As-tu chanté?

SUZANNE.

Oui.

MARTHE.

Avec qui?

SUZANNE.

Avec M. de Brignoles. (Mouvement de Villeneuve.) Après la musique, on a voulu faire quelques tours de valse.

VILLENEUVE.

As-tu valsé?

SUZANNE.

Oui.

MARTHE.

Avec qui?

SUZANNE.

Avec M. de Brignoles. Puis, pour couronnement... un vrai bonheur!... Voyons, père, quel est ton plus grand désir?

VILLENEUVE, avec force.

Te marier! Il faut que tu te maries!

SUZANNE, gaiement.

Nous y songeons.

VILLENEUVE, avec joie.

Vrai?

SUZANNE.

Oui!... Mais d'abord... lis cette lettre de madame Tavernier. (Elle lui tend une lettre.) Elle m'offre mille francs pour aller passer deux mois dans sa terre, près de Dieppe... Les voici. Tu vas à l'Exposition de Londres avec Marthe; tu vois tout. Au retour, tu débarques à Dieppe, tu viens passer deux jours avec moi, chez madame Tavernier, c'est convenu... Un mois après, je reviens ici... et...

VILLENEUVE.

Et alors nous parlons mariage...

SUZANNE, gaiement.

Sois tranquille... quand il en sera temps, on t'enverra un billet de faire part.

VILLENEUVE, bas, à Joseph.

Entends-tu?

JOSEPH.

Oui.

FRANÇOISE, ouvrant la porte.

Entrez, monsieur.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE COLONEL[1].

LE COLONEL, dans la coulisse.

Admirable! charmant!

1. Joseph, Marthe, Suzanne, le colonel, Villeneuve.

SUZANNE, gaiement.

Quoi?

LE COLONEL.

La cheminée!... la grande cheminée! je l'ai vue! (A Villeneuve.) Ah! mon cher monsieur, admirable! Vous sculptez en bois aussi bien qu'en... (Regardant Suzanne.) qu'en... Enfin, je vous fais mon compliment.

VILLENEUVE.

Colonel!

LE COLONEL.

Ces dames sont en bas, à l'admirer... Elles s'écrient toutes comme au théâtre : « L'auteur! l'auteur! » Et je viens le chercher...

SUZANNE.

Veuillez d'abord me permettre de vous présenter ma tante, colonel. (Elle lui présente Marthe.)

LE COLONEL.

Votre tante?... Ce n'est pas votre tante.

SUZANNE.

Mais je vous jure...

LE COLONEL.

Une tante est quelque chose de vieux, qui a un bonnet... qui met des lunettes... Mais avec des cheveux comme cela! avec des yeux comme cela!... allons donc!

SUZANNE.

Mais...

LE COLONEL[1].

Tout ce que vous voudrez... mais pas une tante. Je gage que mademoiselle a une voix charmante... comme vous... une nichée de rossignols...

MARTHE.

Je chante un peu.

1. Joseph, Suzanne, Marthe, le colonel, Villeneuve.

LE COLONEL.

Est-ce aux touches mobiles du clavecin ou aux accords vibrants de la harpe... que se marient les accents de votre voix ?...

MARTHE, à part.

Qu'est-ce qu'il veut dire ?

LE COLONEL, à Villeneuve.

Ah çà ! vous nous donnez votre fille pour six semaines.

VILLENEUVE.

Mais...

LE COLONEL.

Ce mot me suffit ! (A part.) L'avoir chez moi en semestre ! Vivat ! (Haut.) Décidément, voilà une bonne journée... Ce matin, le duel de Paul...

VILLENEUVE.

Un duel ?

LE COLONEL.

Comment !... miss Suzanne ne vous a pas raconté ça ? Le retour du vainqueur, le bal improvisé... Ah ! Paul lui a insinué le plus joli coup d'épée... Il est vrai qu'il avait *Finette*... Vous ne savez pas ce que c'est *Finette ?*... Aussi piquante que ces demoiselles... Allons, partons ! J'enlève tout le monde !

VILLENEUVE, à Suzanne.

Viens-tu avec nous ?...

SUZANNE.

Non ! J'ai une lettre à écrire.

MARTHE.

Je reste aussi !

LE COLONEL, les saluant.

Belles dames, ne vous dérangez pas..., je vous en supplie !... Allons !...

SCÈNE VI

SUZANNE, MARTHE[1].

MARTHE.

Je ne t'empêche pas d'écrire ?

SUZANNE.

Nullement !... Ce n'est qu'un mot pour madame de Brignoles. (Marthe est au fond, rangeant des fleurs, Suzanne écrit sur le devant.) « Ce n'est pas pour elle qu'il s'est battu, c'est pour vous. Une parole moqueuse prononcée par elle, quand vous passiez, l'a fait bondir d'indignation. Il a provoqué l'homme qui lui donnait le bras, pour la punir et pour se venger. Le charme est dissipé et c'est vous qui l'emportez. » (Parlant.) Voilà qui est fait. (A Marthe.) Tu permets que je donne cette lettre ?

MARTHE.

Comment ! Je vais appeler Françoise ! (Françoise entre.)

SUZANNE.

Tout de suite chez madame de Brignoles. (Françoise sort.)

MARTHE, à part.

Allons, il n'y a plus à balancer, mais ce n'est pas facile.

SUZANNE, redescendant la scène.

Qu'as-tu donc à te parler toute seule ?

MARTHE.

C'est que j'ai quelque chose de très embarrassant à te dire...

SUZANNE, riant.

A moi ?

1. Marthe, Suzanne.

MARTHE.

A toi ! Mais d'abord une question. Comptes-tu épouser Joseph ?

SUZANNE.

Moi ? Je n'y ai jamais pensé.

MARTHE.

Il t'aime pourtant bien !

SUZANNE.

Il m'aime ?

MARTHE.

Tu ne t'en es pas aperçue ?

SUZANNE.

Jamais !... Oh ! le pauvre garçon !

MARTHE.

Il suffit ! il suffit !... Pauvre garçon dit tout !... Dès que tu le plains, son affaire est jugée !... A la tienne, ma petite Suzanne... Tu m'as entendue vanter les avantages d'être laide !... Eh bien, sais-tu la seconde partie de cette vérité? C'est qu'il y a parfois de grands inconvénients à être jolie.

SUZANNE, souriant.

Je ne l'aurais pas cru.

MARTHE.

Entendons-nous. Pour une demoiselle du monde riche, fiancée à un homme riche comme elle, la beauté n'est qu'une dot de plus ; mais pour une fille pauvre, sans mari, que sa pauvreté force à s'aventurer seule, dans la rue, une jolie mine est un péril de tous les instants... Eh bien, ma petite Suzanne, tu es trop jolie pour être pauvre !

SUZANNE.

Je suis jolie?... Vrai ? Eh bien, j'en suis bien aise?

MARTHE.

Il réussit bien, mon sermon !

SUZANNE.

Ah çà! mais où est donc ce grand péril ?

MARTHE.

Il est dans l'accueil que tout le monde vous fait.

SUZANNE.

Je ne trouve que gens qui m'accueillent à bras ouverts.

MARTHE.

A bras ouverts! précisément!... Des gens t'accueillant comme cela... ah! tu n'en manqueras pas!... Nous ne sommes pas en Amérique ici!... et il y a dans tout Français un vieux fond de troubadour... qui fait que, dès qu'un homme se trouve seul avec une femme jolie, pauvre et libre... il n'a que deux pensées : la première de raranger un peu sa cravate et de passer la main dans ses cheveux; la seconde de se dire : « Ah çà! il s'agit de faire la cour à cette petite dame-là. »

SUZANNE.

Mais je n'en reviens pas!... qui t'a appris ces secrets?

MARTHE.

Mon talisman! Toujours le même! Comme on ne regarde jamais une femme laide, elle a tout le temps de regarder les autres. C'est ce que j'ai fait, et j'ai vu... Ainsi te voilà, toi, mademoiselle Suzanne Villeneuve, institutrice; tu vas demander conseil à un avocat, à un médecin, à un savant; à ta première visite, il te fait des compliments; à la seconde, il t'appelle ma jolie cliente; et, à la troisième, selon la date de son extrait de naissance, il te glisse un billet doux, te prend la taille ou se jette à tes genoux... Les hommes de l'Empire se jettent encore à genoux, quitte à ne pas se relever.

SUZANNE.

Oui... de vieux fous dont tout le monde se moque.

MARTHE.

Du tout! ce sont les mœurs nationales! Tu vas en sol-

liciteuse dans une grande administration d'industrie, de chemin de fer, n'importe. Tu ne trouves que des protecteurs, des apostilleurs... Au bout de deux jours, les surnuméraires te serrent la main, le chef du personnel t'embrasse... sur le front...

SUZANNE.

Comment... il m'embrasse?...

MARTHE.

Un chef du personnel! Veux-tu pas qu'il se contente des appointements de son inférieur?... Puis il te conduit chez le ministre[1]!

SUZANNE.

Quoi?... Est-ce que les ministres aussi...?

MARTHE.

Oh! non! non!... c'est bien différent! Les ministres sont bien au-dessus de ces petites faiblesses!... leur fonction est comme un sacerdoce. Ils se respectent! ils te respectent!... et tu n'as rien à craindre d'eux!... Mais, excepté eux, et les sénateurs peut-être, tous, vieux ou jeunes, beaux ou laids, riches ou pauvres, employés ou rentiers, industriels ou artistes, civils ou militaires; tous troubadours! troubadours! troubadours... et mendiants; car ils demandent toujours!... Troubadours et usuriers, car ils prêtent toujours à la petite semaine... deux cents pour cent d'intérêt, payables en... Pas un qui aime avec désintéressement... pas même un capitaine!

SUZANNE, troublée.

Un capitaine!

MARTHE.

Eh bien, oui! car, puisque le mot est lâché, il faut bien que j'arrive au but enfin! T'imagines-tu que, si M. de Brignoles grimpe si lestement et si souvent nos quatre

1. *Nota.* — Le mot *les ministres* a été remplacé à la censure par *les administrateurs généraux.*

étages, ce soit pour l'amour de la sculpture sur bois?... M. de Brignoles est amoureux de toi!...

SUZANNE, souriant.

Je le sais bien.

MARTHE.

Tu le sais?

SUZANNE.

Sans doute, puisqu'il me l'a dit.

MARTHE.

Et toi?

SUZANNE.

Moi? Je l'aime aussi...

MARTHE.

Et tu le lui as dit de même?

SUZANNE.

Sans doute, puisqu'il me l'a demandé.

MARTHE, à part.

Elle a des réponses qui vous renversent!... (Haut.) Tu as donc parlé de ton père?

SUZANNE.

Non, pas encore! C'est mon secret... j'ai le droit de le taire... C'est le secret d'un autre... je n'ai pas le droit de le dire.

MARTHE.

Tu n'as pas parlé à ton père de l'amour de M. de Brignoles?...

SUZANNE.

Il n'y a rien de mal?... J'en parlerai quand il en sera temps.

MARTHE.

Et quand sera-t-il temps?

SUZANNE.

Quand notre mariage sera fixé.

MARTHE, *stupéfaite.*

Votre mariage! Tu crois que M. de Brignoles veut t'épouser?

SUZANNE.

Sans doute!... puisqu'il m'a dit qu'il m'aimait.

MARTHE.

Hein?... Voilà tes preuves?

SUZANNE.

Quand un homme de cœur a dit à une jeune fille : « Je vous aime! » et qu'elle lui a répondu : « Je vous aime aussi! » c'est fini! Ils sont mariés!

MARTHE.

Mariés! ah bien, si tous ceux qui se sont dit cela, étaient... On voit bien que tu reviens de l'autre monde!

SUZANNE.

Mais quel pourrait être le dessein de M. de Brignoles, s'il ne veut pas m'épouser?

MARTHE.

Son dessein?... son dessein?... Elle est inouïe!... Mais tu oublies donc que tu n'as rien?

SUZANNE.

Qu'importe?

MARTHE.

Et sa mère?

SUZANNE.

Oh! sa mère, c'est différent! Je suis sûre que ce mariage est son seul désir.

MARTHE.

Hein?

SUZANNE.

Elle me l'a dit de mille façons.

MARTHE.

Elle te l'a dit?

SUZANNE.

Pas en paroles, si tu veux, mais en faits. Pourquoi m'attire-t-elle sans cesse chez elle?

MARTHE.

Pourquoi?

SUZANNE.

Pourquoi me réunit-elle toujours à son fils?

MARTHE.

Pourquoi?

SUZANNE.

Pourquoi me mêle-t-elle à tout ce qui le touche?... Est-ce qu'on peut agir ainsi avec une autre femme que celle qu'on veut appeler sa fille?... Mais... qu'as-tu donc, Marthe?... qu'as-tu?... Tu pleures?

MARTHE.

Oui, je pleure! (L'embrassant.) Oh! Suzanne, que tu me fais de mal!

SUZANNE.

Mais dis-moi donc...

MARTHE, avec force[1].

Non! c'est impossible! non! je ne veux pas croire!... Une femme!... une mère! ce serait trop affreux! Mais, pour lui, c'est différent!... Les hommes sont capables de tout!... Et mon devoir est de le démasquer... de t'éclairer!... Suzanne, M. de Brignoles ne veut pas t'épouser!... M. de Brignoles ne t'épousera pas...

SUZANNE.

Paul, ne pas m'aimer!...

MARTHE.

Oh! je ne dis pas qu'il ne t'aime pas... Je crois, au contraire, qu'il est épris de toi comme un fou.

1. Suzanne, Marthe.

SUZANNE.

Eh bien, alors, que voudrait-il faire de moi?

MARTHE.

Ce qu'il veut faire de toi?... Allons, ce n'est plus le moment des demi-mots... Il veut faire de toi sa maîtresse !

SUZANNE.

Lui !

SCÈNE VII

LES MÊMES, PAUL[1].

PAUL, à la cantonade.

Bien ! si ces dames y sont... (A Suzanne.) Mademoiselle, me voici libre, et...

SUZANNE, allant à lui.

Monsieur de Brignoles, je vous ai toujours cru et je vous crois encore un homme incapable de mensonge.

PAUL.

Et vous avez raison, mademoiselle, mais que veut dire... ?

SUZANNE.

Eh bien, je vous prie de répondre nettement à ma demande.

PAUL.

Parlez.

SUZANNE.

Est-il vrai qu'en venant ici et en me disant que vous m'aimiez, vous vouliez faire de moi votre maîtresse ?

PAUL.

Quoi ?

1. Marthe, Paul, Suzanne.

MARTHE, à part.

Oh ! elle a des manières d'aborder les questions...

SUZANNE.

Répondez sans détour. Êtes-vous venu ici dans ce dessein ?

PAUL, après un moment de silence.

Oui, mademoiselle !

MARTHE, à part.

Hein ! Un homme sincère ? Je n'y suis plus !

SUZANNE.

Merci de votre franchise, monsieur, et adieu !

PAUL.

Veuillez m'écouter, mademoiselle; je n'ai pas achevé et je désire que mademoiselle Marthe m'entende aussi. Vous avez sans doute oublié notre première entrevue, si prosaïque, si peu théâtrale; mais, moi, je ne l'oublierai jamais, car elle a décidé de ma vie. (A Marthe.) Je revenais de Courbevoie... ; à peine monté dans la voiture, je m'aperçus, à ma grande confusion, que je n'avais pas ma bourse. Déjà j'allais donner mon nom au conducteur, quand j'entendis à mon côté une petite voix très douce qui me disait : « Voulez-vous me permettre de payer pour vous, monsieur ? »

MARTHE, à Suzanne.

C'était toi !

SUZANNE.

Sans doute ! Je voyais quelqu'un dans l'embarras, je lui offrais de lui venir en aide.

MARTHE.

Il n'y a qu'elle au monde pour avoir des idées pareilles !

PAUL.

Vous dites bien, il n'y a qu'elle ! Eh bien, le croiriez-vous ? je ne compris pas. Nous autres jeunes gens, nous sommes si sottement vaniteux...

MARTHE.

Je suis trop polie pour vous contredire.

PAUL.

Qu'au lieu de voir dans ces grands yeux limpides et sur ce candide visage tout ce qu'il y avait d'adorable ingénuité, et d'aimable pitié dans cette action, ma fatuité ne trouva pas trop invraisemblable une de ces conquêtes de premier regard que nous croyons volontiers faites pour nous, fringants traîneurs de sabre; et, quand je demandai... quand j'obtins de venir ici acquitter ma dette, je me présentai en irrésistible.

SUZANNE, *avec dignité.*

Monsieur de Brignoles !...

PAUL.

Ne me reprochez pas de vous avoir ainsi calomniée, car mon erreur, à mesure qu'elle se dissipa... vint ajouter à ma tendresse tous les charmes de la surprise... Vous ne pouvez pas savoir l'effet que produisit sur moi ce mélange d'un esprit orné, d'une âme sans fard, et de ce caractère gaiement énergique, qui est le propre des êtres qui font leur vie eux-mêmes. Alors, chère Suzanne, je vous aimai pour votre origine, je vous aimai pour vous avoir méconnue, je vous aimai parce que vous m'aviez sauvé.

SUZANNE.

Moi !

PAUL.

Un seul regard de vous fit ce miracle ! Ce que l'on éprouve en passant tout à coup d'un cloaque ténébreux dans un pays tout illuminé de la clarté du soleil... je l'éprouvai, moi, en sortant d'un cœur vil et corrompu, pour pénétrer dans le vôtre... Oui, je passai avec ravissement du plus affreux de tous les supplices... le supplice

d'aimer ce que l'on méprise... à la plus pure de toutes les ivresses... la joie de respecter ce que l'on aime.

SUZANNE, à Marthe.

Entends-tu ? entends-tu ?

MARTHE.

Oui, j'entends ! mais la fin ? le dénoûment ? (A Paul.) Votre mère ?

PAUL.

Ma mère !... elle va venir, n'est-ce pas ?

SUZANNE.

Oui.

PAUL.

Eh bien... c'est moi qui la recevrai... et je vais lui demander son consentement à notre mariage.

SUZANNE.

Quoi ?

MARTHE.

Hein !... là, tout de suite !... (A part.) Je n'y comprends plus rien !...

SUZANNE.

Une voiture !

PAUL.

C'est elle ! Laissez-nous !

SUZANNE.

O Marthe !

MARTHE.

Eh bien, oui ! c'est un brave garçon..., j'en conviens... Mais la fin ?

PAUL.

Je l'entends... Allez et fiez-vous à moi. (Elles sortent toutes deux par la gauche.)

SCÈNE VIII

PAUL, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *entrant.*

Suzanne est là, n'est-ce pas?

PAUL.

Non, ma mère... Je viens de la prier de s'éloigner un moment.

LA COMTESSE.

Toi?

PAUL.

Oui, car j'ai à vous parler d'elle.

LA COMTESSE.

De Suzanne?

PAUL.

Asseyons-nous! (*Ils vont pour s'asseoir; puis, après un moment de silence et d'hésitation.*) Au fait, pourquoi hésiter?... Je n'ai à vous dire que ce que vous savez et ce que vous désirez comme moi... (*Avec simplicité.*) Ma mère, j'aime Suzanne et je vous la demande pour femme!

LA COMTESSE, *se levant vivement.*

Suzanne? Tu es fou!

PAUL.

Comment?

LA COMTESSE.

La fille d'un ouvrier!

PAUL.

D'un artiste! d'un artiste supérieur!

LA COMTESSE.

Soit! D'un artiste qui a un établi!

PAUL.

Mais...

LA COMTESSE, se remettant

Voyons, calmons-nous. (Elle s'assied et fait signe à son fils de s'asseoir aussi.) Mon fils, je sais ce que vaut Suzanne, je sais ce que je lui dois... je l'estime... je l'aime.., et, pour qu'elle soit heureuse, je suis résolue à tout faire, tout!... excepté le sacrifice de ce qui m'est plus cher et plus sacré que la vie... ton bonheur et mon devoir.

PAUL.

Votre devoir?

LA COMTESSE.

Tu le sais, la mémoire de ton père préside à toutes mes actions; cette chère mémoire est ma conscience... Eh bien, s'il vivait, que ferait-il? Il te renierait plutôt que de consentir à ce mariage. Il te répondrait que de telles unions n'amènent jamais qu'humiliations et douleurs... Voilà ma règle!... Et c'est ton père qui parle quand je te dis : Jamais je ne nommerai Suzanne ma fille.

PAUL.

Pourquoi donc alors l'avoir rapprochée de moi, de vous?

LA COMTESSE, avec un peu d'embarras.

Pourquoi? Parce que je la trouvais charmante de grâces, de talents... parce que son aide m'était précieuse.

PAUL.

Mais quand vous avez vu mon amour pour elle?...

LA COMTESSE.

Comment m'effrayer? Je te savais follement épris d'une autre femme.

PAUL.

Mais quand vous l'avez vue, elle, s'attacher à moi?

LA COMTESSE.

Comment le croire? Je la savais presque fiancée à M. Joseph Dupont.

PAUL, se levant[1].

Non! non! ce n'est pas possible! Vous êtes femme... vous êtes mère... vos yeux n'ont pas pu se fermer à l'évidence! vous avez dû lire dans notre cœur.

LA COMTESSE, se levant avec explosion.

Et oublies-tu donc ce qui se passait dans le mien?... Oublies-tu que j'étais folle d'angoisse et de douleur!... Ah! je te le jure, et Dieu m'en est témoin, il n'y eut en moi, quand je rencontrai Suzanne, ni calcul ni préméditation! Et si, plus tard, quelque chose de ce que tu me dis m'apparut...

PAUL.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Eh bien, je repoussai ce soupçon comme injurieux pour Suzanne!... Je me réfugiai dans l'estime même que j'avais pour elle. Je me dis qu'elle comprendrait bien qu'elle ne pouvait t'aimer... je me dis que, toi-même, tu ne faisais que céder à un charme passager... et que... ou plutôt, je ne me dis rien! Je ne vis rien que toi!... ton danger!... Tu étais tombé dans un abîme!... Je trouvais un moyen de t'en tirer, je m'y attachai en aveugle, en désespérée. Accable-moi donc si tu en as le courage, quand je n'ai rien fait que pour te sauver.

PAUL.

Me sauver!... Et si vous l'aviez perdue?

LA COMTESSE.

Oh! je la connaissais trop pour le craindre.

1. La comtesse, Paul.

PAUL.

Si elle avait failli pourtant, que feriez-vous?

LA COMTESSE.

Ne m'interroge pas.

PAUL.

Si je venais vous dire aujourd'hui : « Elle est déshonorée... et déshonorée par votre faute! »

LA COMTESSE.

Oh! alors!...

PAUL.

Vous consentiriez?... (Avec force.) Et vous la repoussez, parce qu'elle est restée pure.

LA COMTESSE.

Eh bien, oui! c'est inique! c'est égoïste! égoïste et inique comme la passion!... Mais ce même amour pour toi qui a fait mon imprudence, m'en rend la réparation impossible! Si je cédais aujourd'hui, demain tu me maudirais! J'aime mieux être coupable et que tu ne sois pas malheureux! (Elle s'assied.)

PAUL.

Mais savez-vous le mot qui, hier au soir, à l'Opéra, est sorti de la bouche de cette femme quand elle vous a vue passer avec Suzanne?... « Quelle bonne mère, a-t-elle dit, elle fait monter dans sa voiture la maîtresse de son fils! »

LA COMTESSE, avec un cri de terreur.

Elle a dit cela?...

PAUL.

Refuserez-vous encore d'accepter pour fille celle dont l'honneur a été compromis par vous?

LA COMTESSE.

Mais c'est ton malheur que tu me demandes.

PAUL.

Non! c'est votre justification!

LA COMTESSE.

Assez! assez!... tu le veux, tu m'y forces par tes implacables reproches?... Eh bien, soit! je la réparerai, ma faute... Tu peux épouser Suzanne... épouse-la!

PAUL.

Ciel!

LA COMTESSE.

Tu veux mon consentement?... Je te le donne.

PAUL.

Votre accent m'effraye!

LA COMTESSE.

Mais cette moitié de mon devoir remplie, je n'oublierai pas qu'il m'en reste une autre. Je n'oublierai pas que, s'il ne m'est plus permis de m'opposer à ce que je regarde comme ton malheur, je ne dois pas du moins le laisser s'accomplir sans une protestation morale.

PAUL, avec angoisse.

Que feriez-vous donc, grand Dieu?

LA COMTESSE.

Je n'ai de fortune que cette part de majorat que tu me donnes... Sans toi je serais pauvre, et j'étais heureuse d'être riche par toi!... Mais, si tu contractes un mariage que ton père maudirait... si tu épouses Suzanne, je refuse tes dons... Choisis entre elle et moi!

PAUL.

Ah! ce serait sans pitié! m'enchaîner en me laissant libre! me donner votre consentement et me forcer à le refuser!... Est-ce bien là votre volonté immuable?

LA COMTESSE.

Immuable! comme ma tendresse pour toi...

PAUL.

Eh bien, donc... adieu!

LA COMTESSE.

Où vas-tu?

PAUL.

Me faire tuer en Afrique! (Il s'élance dehors.)

LA COMTESSE.

Mon fils!

SCÈNE IX

LA COMTESSE, SUZANNE[1].

LA COMTESSE.

Elle!

SUZANNE.

J'ai entendu vos dernières paroles, madame : mais cette condition était inutile, vous n'aviez rien à craindre.

LA COMTESSE.

Comment?

SUZANNE.

Il y a deux orgueils, madame : l'orgueil des familles riches ou titrées, qui repoussent comme indigne d'elles l'alliance d'une jeune fille qui n'a pour elle que son honneur; mais il y a aussi l'orgueil du pauvre, qui rejette à son tour la main qu'on lui tendrait par pitié ou en rougissant. Soyez donc sans crainte, madame; j'établirai une telle barrière entre votre fils et moi, que votre tendresse n'aura plus à s'alarmer pour lui.

SCÈNE X

LES MÊMES, VILLENEUVE, MARTHE, JOSEPH[2].

SUZANNE, essayant de sourire.

Viens donc, cher père; j'ai une heureuse nouvelle à t'annoncer.

1. Suzanne, la comtesse.
2. Joseph, Suzanne, Marthe, Villeneuve, la comtesse.

VILLENEUVE.

Une nouvelle?

SUZANNE.

Pars pour Londres avec Marthe... Et, à ton retour, un grand bonheur t'attend.

VILLENEUVE.

Comment?

SUZANNE.

Ton vœu le plus ardent est de nommer Joseph ton fils!.. (S'adressant à Joseph.) Et vous, cher Joseph, Marthe me parle sans cesse de votre affection pour moi!... (Après un court silence.) Mon ami, ma main est à vous!

JOSEPH, tombant sur un siége, à moitié évanoui.

Ah!

VILLENEUVE.

Quelle joie!

MARTHE, courant à Joseph, qui tombe sur le fauteuil.

Ah! le pauvre garçon! il se trouve mal de bonheur!

SUZANNE, bas, à la comtesse[1].

Êtes-vous rassurée, madame?

1. Joseph, Suzanne, Villeneuve, Marthe, la comtesse.

ACTE QUATRIÈME

Chez madame Tavernier, près de Dieppe. — Un salon de campagne. — Cheminée au fond, avec glace sans tain. Deux portes en pan coupé, donnant dans le jardin. Deux portes latérales, l'une donnant dans le cabinet du colonel, l'autre dans la chambre de Suzanne. — Piano à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COLONEL, MARTHE, SUZANNE, VILLENEUVE, ÉDITH. (Tout le monde est assis, Suzanne touche du piano.)

ÉDITH, à Villeneuve.

Du tout! du tout!.. Vous nous appartenez, ainsi que mademoiselle Marthe, pour deux jours!

VILLENEUVE.

Mais!...

ÉDITH.

Comment!... débarqués tous deux à Dieppe ce matin, après vingt jours d'absence; arrivés chez nous à peine depuis deux heures, vous voulez déjà nous quitter, et nous emmener miss Suzanne?...

MARTHE.

Elle vous reviendra; mais il faut bien que nous la conduisions un peu au pauvre Joseph.

ÉDITH.

Mais il va venir, M. Joseph!

MARTHE.

Ici?...

ÉDITH.

Il arrive de Paris par le train d'une heure, la voiture va le chercher... Il a écrit à miss Suzanne... (On se lève.)

SUZANNE.

Oui, une lettre assez singulière, même!

MARTHE.

Je m'en rapporte bien à lui! Le plus drôle d'amoureux!... Il m'a écrit aussi; il me fait presque des déclarations, à moi!... Il me trouve jolie... jugez!...

LE COLONEL, à part.

Elle a du montant, cette fille-là!... (Il remonte.)

ÉDITH.

Ainsi, voilà qui est convenu, vous nous restez!

VILLENEUVE, souriant.

Mais... je crains...

ÉDITH.

Oh! il n'y a pas à répliquer ici! Mon père est colonel!... Je commande à mon père!... donc, il faut m'obéir!... C'est de la discipline[1]!...

LE COLONEL.

Et puis, il faut bien que vous nous parliez un peu de l'Exposition de Londres!... que nous disions du mal de ces scélérats d'Anglais!...

VILLENEUVE, riant[2].

Vous les détestez donc bien?... Mais ces grands champs de bataille de l'Industrie... cela rapproche. En voyant toutes ces machines utiles, on veut bien encore se battre, mais se battre à qui fera le plus de bien!... Les hostilités tombent! les haines s'effacent! le cœur s'élargit! on n'aime pas moins son pays, mais on ne déteste plus les autres!...

1. Marthe, Suzanne, le colonel, Villeneuve, Édith.
2. Marthe, Édith, Suzanne, le colonel, Villeneuve.

LE COLONEL.

J'ai toujours dit que ces expositions n'étaient bonnes qu'à démoralier les masses !... (Tous rient.)

MARTHE.

Une médaille !... Je demande une médaille pour ce mot-là...

LE COLONEL, à part.

Piquante !... piquante !...

SCÈNE II

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

La voiture est avancée.

VILLENEUVE.

Colonel, voulez-vous me permettre d'aller chercher Joseph ?...

LE COLONEL.

Nous vous mettons en voiture.

VILLENEUVE, à Suzanne.

A tout à l'heure, chère fille !... (Le colonel, Villeneuve et Édith sortent par le pan coupé à droite.)

SCÈNE III

MARTHE, SUZANNE[1].

MARTHE.

Enfin ! nous pouvons causer !... (Allant à Suzanne.) Eh bien, M. de Brignoles ?...

1. Suzanne, Marthe.

SUZANNE.

Je ne l'ai pas vu depuis mon entretien avec sa mère.

MARTHE.

Comment?...

SUZANNE.

Une heure après votre départ, je partais avec madame Tavernier, en laissant ces mots pour lui : « Je vous rends votre parole, j'épouse M. Joseph Dupont; c'est le désir de mon père et le mien. Quand vous recevrez cette lettre, je serai en route pour l'Angleterre avec mon père, Adieu! »

MARTHE.

Rien de plus? pas un mot pour te justifier?...

SUZANNE.

C'eût été créer une lutte entre lui et sa mère. Je ne veux être ni l'objet ni le prix d'un débat.

MARTHE.

Mais lui?...

SUZANNE.

Il devait partir pour l'Afrique; ma lettre reçue, il est parti...

MARTHE.

Tu en es sûre?

SUZANNE.

Oui; ainsi, ne parlons plus de ce triste passé... Parler me fait mal!...

MARTHE.

Soit! parlons de l'avenir, alors! Es-tu toujours résolue à ce mariage?...

SUZANNE.

Plus que jamais!... et si Joseph m'aime réellement...

MARTHE.

Tu en doutes?

SUZANNE.

Je doute de tout! j'ai peur de tout! ou plutôt je n'ai qu'un sentiment dans le cœur : le désir de fuir ce monde qui n'est pas le mien. J'ai hâte d'échapper, par un mariage honnête et obscur, à ces prétendus hommages, à ces fades ou blessantes galanteries, dont une jeune fille est l'objet!... Ah! tu l'as bien dit, les hommes...

MARTHE.

Les hommes! c'est une nation abominable!...

SUZANNE.

Il y a vingt jours à peine que je suis ici! eh bien, ils me font tous la cour dans ce château...

MARTHE.

C'est bien cela!...

SUZANNE.

Le sous-préfet!... l'ingénieur du département!... le receveur général!...

MARTHE.

Toutes les autorités constituées, enfin!

SUZANNE.

S'il n'y avait qu'eux, encore; mais lui!

MARTHE.

Qui? le colonel?

SUZANNE.

Il me poursuit de ses déclarations. (Lui donnant une lettre.) Tiens!.... voilà les lettres que je reçois.

MARTHE, lisant.

« Céleste Suzanne! » Juste! style 1811, année de la comète.

SUZANNE.

Dès que je suis seule cinq minutes dans le salon, il accourt.

MARTHE.

Et des paroles brûlantes!

SUZANNE.

Tu connais la violence ombrageuse de mon père... Que dirait-il s'il surprenait le colonel?

MARTHE.

A tes pieds... Tu as raison!..... Eh bien, attends! attends!... je vais te débarrasser de ton troubadour!... (Elle remonte.)

SUZANNE.

Comment?

MARTHE.

Je l'aperçois qui rôde par ici... Il vient chercher sa réponse. C'est moi qui la lui donnerai...

SUZANNE.

Mais...

MARTHE.

Laisse-moi avec lui!... Oh! je n'ai pas peur de la grande armée, moi!...

SUZANNE.

Que vas-tu faire?

MARTHE.

Il était colonel de hussards?... Eh bien, je vais lui faire une charge de cavalerie à fond de train.

SUZANNE.

Mais tu es folle?...

MARTHE, la poussant dehors.

Va donc!... (Suzanne sort par la gauche.)

SCÈNE IV

MARTHE, LE COLONEL; il entre sur la pointe du pied sans voir Marthe.

MARTHE, allant à lui.

Savez-vous que c'est tout bonnement abominable, ce que vous avez fait là!...

LE COLONEL.

A qui en a-t-elle?...

MARTHE, disant les premiers mots de la lettre.

« Céleste Suzanne!... refuserez-vous d'ouvrir votre jeune âme...?

LE COLONEL.

Ma lettre!...

MARTHE.

Ah çà! pour qui nous prenez-vous?...

LE COLONEL.

Elle est originale!

MARTHE.

Et vous n'avez pas de honte... avec votre grade... avec vos épaulettes... avec une femme comme la vôtre... avec une fille adorable...

LE COLONEL, à part.

Quelle verve!... quels yeux!

MARTHE, frappant du pied.

Mais répondez donc!... Dites-moi s'il ne faut pas bien que vous soyez le plus... le plus... enfin, suffit!... de cette race maudite...

LE COLONEL.

Ah! ma foi!... elle est trop charmante!... (Allant à elle.) Gente beauté!...

MARTHE.

Qu'est-ce qu'il dit?...

LE COLONEL.

Je dis que je n'ai jamais vu minois si mutin que le vôtre!...

MARTHE.

Hein!...

LE COLONEL.

Regards si assassins!...

MARTHE.

Il est fou!...

LE COLONEL[1].

Oui! de vous!... Et ce petit sermon!... cette petite colère!... ces petits bras croisés!... ces petits pieds qui frappent la terre!... et ces grands yeux qui semblent vouloir tout dévorer!... tout cela est si gentil!... si friand!... que, ma foi!... je n'y tiens plus!... Il faut que je vous embrasse!...

MARTHE.

Vous oseriez?...

LE COLONEL.

J'ose tout!... (Il l'embrasse.)

MARTHE[2].

Ah! le scélérat!... je l'ai!...

LE COLONEL, en s'éloignant et lui envoyant des baisers.

Adieu, Bossuet,... adieu, Massillon,... adieu, Bourdaloue!... Elle me plaît beaucoup, cette fille-là!

1. Le colonel, Marthe.
2. Marthe, le colonel.

SCENE V

MARTHE, puis SUZANNE.

MARTHE, hors d'elle.

Monstre!... insolent!... Je suffoque!...

SUZANNE, entr'ouvrant la porte [1].

Tu es seule? Eh bien, l'effet de ton sermon?

MARTHE.

Ah! il est joli... mon effet!...

SUZANNE, s'approchant.

Mais enfin, quel conseil me donnes-tu?

MARTHE.

Est-ce que je sais?... est-ce qu'il me reste des idées?... (Avec colère.) Mais c'est que je l'ai eu!... ma chère, je l'ai eu!...

SUZANNE.

Mais, quoi?

MARTHE.

Quoi?... (Imitant le bruit d'un baiser.) Tiens!

SUZANNE, indignée.

Comment! il t'a...?

MARTHE.

Juste! Voilà ce que j'ai gagné à ton service... (Avec colère.) Et penser que je ne lui ai pas donné un soufflet! Il va l'avoir!...

SCÈNE VI

Les Mêmes, MADAME TAVERNIER[2].

SUZANNE, à Marthe.

Marthe! Marthe! (Marthe remonte au fond.)

1. Suzanne, Marthe.
2. Suzanne, Marthe, madame Tavernier.

MADAME TAVERNIER, avec grâce.

Puis-je entrer?...

SUZANNE, souriant.

Chez vous?...

MADAME TAVERNIER.

Raison de plus pour ne pas vous déranger...

SUZANNE.

Nous déranger!...

MADAME TAVERNIER, prenant Suzanne par la main et la conduisant à droite.

C'est que j'ai un conseil à vous demander.

MARTHE [1].

Je m'éloigne, madame...

MADAME TAVERNIER.

Non, vous pouvez rester!... car vous connaissez aussi le jeune homme...

MARTHE, riant.

Ah! il y a un jeune homme?... (On s'assied.)

MADAME TAVERNIER.

Il s'agit d'un mariage!...

SUZANNE.

Pour Édith!... Voilà un homme qui sera bien heureux!...

MADAME TAVERNIER.

Je l'espère! Un ancien projet de famille, qui se renoue... C'est M. de Brignoles.

SUZANNE, vivement.

M. de...?

MARTHE, bas.

Hum!...

MADAME TAVERNIER.

Depuis longtemps, ce mariage était le vœu de madame de Brignoles et le mien; mais son fils restait dans une

1. Marthe, madame Tavernier, Suzanne.

réserve qui commandait la mienne... lorsqu'il y a trois jours, elle m'a fait dire qu'ils viendraient tous deux, aujourd'hui, causer avec moi de ce projet...

MARTHE.

Aujourd'hui !... Je le croyais en Afrique !...

MADAME TAVERNIER.

Non, il revient d'Angleterre...

MARTHE, à part.

Ah ! je comprends...

MADAME TAVERNIER.

Ils sont à Dieppe depuis avant-hier ; mais voici ce qui m'inquiète : j'ai reçu au sujet du capitaine, ou plutôt d'une passion qu'il aurait eue...

MARTHE.

Une passion !...

MADAME TAVERNIER.

Une lettre anonyme dont je me tourmente un peu !... La lettre ne désigne personne, mais...

SCÈNE VII

LES MÊMES, ÉDITH.

ÉDITH.

Le voici !... le voici !... (On se lève.)

MADAME TAVERNIER.

M. de Brignoles ?...

ÉDITH[1].

Il vient de descendre de cheval à la grille !... (A Suzanne.) Maman vous a-t-elle dit... ?

SUZANNE.

Quoi ?

1. Marthe, madame Tavernier, Édith, Suzanne.

ÉDITH.

Que je ne veux rien faire sans votre conseil!...

SUZANNE.

Comment?...

ÉDITH.

Je ne croirai à mon bonheur que si c'est vous qui le faites!... Maman parle d'une lettre qui la tourmente... Je ne sais ce qu'est cette lettre, et je ne veux pas le savoir... (A Suzanne.) Mais je veux que vous la lisiez, vous!...

SUZANNE.

Moi?...

ÉDITH.

Je veux que vous soyez présente... que vous entendiez répondre M. de Brignoles si on l'interroge!... (Mouvement de Suzanne.) Je ne dirai oui que si vous me le conseillez!...

MADAME TAVERNIER, à Suzanne.

Vous entendez!...

ÉDITH.

Je me sauve et j'emmène mademoiselle Marthe.

MARTHE, bas, à Suzanne dont elle s'est rapprochée.

Du courage!

SUZANNE, bas.

J'en aurai!... (Marthe et Édith sortent par la droite.

SCENE VIII

MADAME TAVERNIER, SUZANNE,
puis LE COLONEL et PAUL, entrant par le fond.

LE COLONEL, à Paul qu'il introduit par le pan coupé à gauche.

Arrivez!... arrivez!... on vous attend!...

PAUL, saluant madame Tavernier [1].

Madame !... (Apercevant Suzanne, à part.) La voici !... On me l'avait bien dit !...

MADAME TAVERNIER [2].

Comment ! vous êtes seul ?... N'aurons-nous pas le plaisir de voir madame votre mère ?...

PAUL.

Je l'ai précédée à cheval de quelques instants !... (Descendant en scène et saluant Suzanne.) Mademoiselle !...

MADAME TAVERNIER.

Vous devez être surpris de trouver miss Suzanne ici ?...

PAUL.

Nullement ! je l'ai crue d'abord en Angleterre, où j'ai vainement cherché à la rencontrer ; mais j'ai appris, il y a trois jours, la présence de mademoiselle parmi vous, et je suis heureux d'arriver à temps pour la complimenter sur son mariage !... (A Suzanne.) Car mademoiselle se marie, m'a-t-on dit ?...

LE COLONEL.

Son fiancé arrive aujourd'hui !...

SUZANNE.

Et mon mariage a lieu dans un mois. (Elle remonte pour cacher son trouble.)

LE COLONEL, étourdiment.

On pourra faire les deux cérémonies en même temps !...

MADAME TAVERNIER, avec reproche.

Mon ami !...

LE COLONEL.

A quoi bon ce mystère ?... Mademoiselle Suzanne est au courant de tout !... Comment ! j'ai déjà une fille à marier ?... C'est incroyable [3] !...

1. Le colonel, Paul, madame Tavernier, Suzanne.
2. Le colonel, madame Tavernier, Paul, Suzanne.
3. Le colonel, madame Tavernier, Suzanne, Paul.

MADAME TAVERNIER, souriant.

J'en ai bien une...

LE COLONEL.

C'est juste !... Ah çà ! j'ai fait part au capitaine de votre grand sujet de crainte... Cela n'a aucune valeur !... aucune !...

PAUL.

Ah ! oui !... Cette accusation anonyme !... cette lettre !...

MADAME TAVERNIER.

Qui me tourmentait un peu, en effet... et dont je voulais causer avec vous, monsieur de Brignoles... mais plus tard...

PAUL, vivement.

Pourquoi pas à l'instant, madame ?

MADAME TAVERNIER.

Comment ! vous voulez ?...

PAUL.

Je ne saurais me justifier trop tôt.

SUZANNE, à part.

Ah ! je ne puis y résister !... (Elle veut sortir.)

PAUL, vivement.

Veuillez rester, de grâce !...

SUZANNE, essayant de sourire.

Il s'agit, ce me semble, de questions qui ne sont guère de ma compétence !

MADAME TAVERNIER, gaiement, la conduisant à droite et lui donnant un album.

Mais non, ne partez donc pas. Vous êtes la fondée de pouvoir d'Édith. (Bas.) Restez et observez !...

PAUL, à part [1].

Allons !... c'est le seul moyen de lire dans son âme !...

1. Le colonel, Paul, madame Tavernier, Suzanne.

SUZANNE, à part.

Il ne verra rien sur mon visage !...

LE COLONEL, tout en s'asseyant.

Parlez, ma chère... parlez !... Les femmes font des affaires de tout... (Tout le monde s'est assis, Suzanne à droite, Paul au milieu.

MADAME TAVERNIER.

Eh bien, monsieur de Brignoles... cette lettre vous accuse !...

LE COLONEL.

Vous accuse d'avoir eu une passion ! La belle affaire ! Mais c'est absurde !... faire subir un interrogatoire à un capitaine de chasseurs... pour savoir... Ah bien, si l'on m'avait... si l'on nous avait interrogés !...

MADAME TAVERNIER.

Mes scrupules ne sont ni déraisonnables ni excessifs !... Je sais très bien que, nous autres femmes, nous devons toujours nous résigner à succéder à quelqu'un... Nous n'épousons jamais que des veufs !...

LE COLONEL, à part.

J'aime assez ce mot !...

MADAME TAVERNIER.

Je sais qu'un homme peut, et même doit, dit-on, avoir eu quelques aventures avant son mariage.

LE COLONEL.

Certainement !... certainement !... Cela fait qu'il n'y en a plus après...

MADAME TAVERNIER.

Pas toujours !

LE COLONEL.

Hein ?...

MADAME TAVERNIER.

Je dis : Pas toujours !

LE COLONEL, avec embarras.

En effet! peut-être... quelquefois... mais c'est très rare!...

MADAME TAVERNIER.

Mais, si j'en crois cette lettre, il s'agirait ici non pas d'une de ces affections légères qui s'évanouissent devant le mariage, mais d'un de ces liens funestes qui lui survivent... d'un de ces amours indestructibles... qui le détruisent...

LE COLONEL.

Je suis sûr qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat!... Enfin!...

PAUL.

Non, madame! Je n'ai pas eu une de ces passions que vous dépeignez si énergiquement.

LE COLONEL.

Quand je le disais!...

PAUL.

J'en ai eu deux!...

MADAME TAVERNIER.

Quoi?...

LE COLONEL, à part.

Deux!... Je me reconnais!... Il me plaît, ce gendre-là!...

PAUL.

Oui, deux!... L'une insensée, pour une créature indigne de ma mère et de moi; l'autre pour une jeune fille charmante, qui semblait l'image même de la pureté... (Avec douleur.) Eh bien, madame!... l'amour qu'il fallait craindre, c'était l'amour honnête!...

MADAME TAVERNIER.

Comment?...

SUZANNE, à part.

De la force!... de la force!...

PAUL.

Mille obstacles me séparaient d'elle! Je bravai tout pour l'appeler ma femme!... Interrogez ma mère... demandez-lui quels étaient ma douleur... mes transports!... demandez-lui si je ne lui ai pas arraché des larmes en me jetant à ses pieds pour obtenir son consentement!... demandez-lui si je ne l'ai pas épouvantée quand j'ai répondu à ses refus par des menaces... Oui... pour cette jeune fille, j'ai presque...

MADAME TAVERNIER, se levant.

Assez, monsieur! assez! Vous l'aimez encore!... (On se lève.

PAUL.

Non, madame!

MADAME TAVERNIER.

Vous l'aimez encore!... J'en appelle à tous les cœurs de femme!... à madame votre mère, à miss Suzanne elle-même!...

SUZANNE.

A moi!...

PAUL[1].

Eh bien, soit! J'accepte mademoiselle pour juge!... Qu'elle dise si l'on peut aimer encore après une action comme celle qui m'a percé le cœur!... (A Suzanne.) Au moment où je brisais tous mes devoirs pour cette jeune fille... une seconde après qu'elle m'avait juré un amour éternel... elle donnait sa main à un autre!...

LE COLONEL.

A un autre!... Une seconde après!... (A part.) Sexe enchanteur, mais toujours volage!...

PAUL, à Suzanne.

Cela vous paraît bien cruel, n'est-ce pas?... Pourtant

1. Le colonel, madame Tavernier, Paul, Suzanne.

ce n'est rien encore; je l'ai revue depuis... (Avec une émotion mêlée de larmes.) Elle a été témoin de ma douleur!... Elle a entendu le cri de ma passion... Eh bien, elle est restée froide comme une statue! Je ne lui demandais pas d'amour, puisqu'elle en a choisi un autre... mais un geste de sympathie... de regret... (Suzanne reste immobile.) Un regard de compassion!... (Suzanne de même.) Rien... rien... (A madame Tavernier.) Ah! vous pouvez me confier sans crainte l'avenir de votre fille, madame; le passé est mort en moi... car c'est... c'est le mépris qui l'a tué[1]...

SUZANNE, à part.

Je meurs!...

PAUL, à part.

Rien... rien... sur son visage!... N'importe!... elle ne peut pas m'avoir trahi!...

LE COLONEL, au fond.

Ah! la voiture de madame la comtesse!...

SCÈNE IX

LES MÊMES, ÉDITH, puis VILLENEUVE.

ÉDITH, entrant par le pan coupé à droite, et appelant.

Miss Suzanne!... miss Suzanne! venez!... votre père!... (Villeneuve paraît pâle, défait.)

SUZANNE, courant à lui.

Mon père!... Qu'as-tu?

MADAME TAVERNIER[2].

Comme vous êtes pâle!...

VILLENEUVE.

J'ai reçu un rude coup!

1. Paul, madame Tavernier, le colonel, Suzanne.
2. Paul, le colonel, Suzanne, Villeneuve, Édith, madame Tavernier

MADAME TAVERNIER.

Mais où est donc M. Joseph?

VILLENEUVE.

Là! dans le jardin... avec Marthe!

SUZANNE.

Mais qu'y a-t-il, au nom du ciel?...

MADAME TAVERNIER.

Dites-nous, de grâce!...

VILLENEUVE.

Je ne puis parler qu'à madame de Brignoles!...

SCÈNE X

LES MÊMES, LA COMTESSE[1].

LA COMTESSE, paraissant à gauche.

A moi?...

VILLENEUVE.

Oui, madame... un entretien est nécessaire entre vous et moi...

MADAME TAVERNIER.

Nous vous laissons.

VILLENEUVE.

Pour un instant seulement.

SUZANNE.

Et moi aussi, cher père?...

VILLENEUVE.

Et toi aussi! (Madame Tavernier, Édith, Paul, Suzanne et le colonel s'éloignent par le pan coupé à droite.)

1. Paul, le colonel, la comtesse, Villeneuve, madame Tavernier, Édith.

SCÈNE XI

LA COMTESSE, VILLENEUVE.

LA COMTESSE.

Parlez, monsieur Villeneuve; je vous écoute!

VILLENEUVE.

Madame, la réputation de ma fille est flétrie, sa vie est perdue!...

LA COMTESSE.

Flétrie!... perdue!...

VILLENEUVE.

On dit tout haut que ma fille est la maîtresse de votre fils... qu'elle n'a offert sa main à Joseph que pour couvrir sa liaison avec votre fils!...

LA COMTESSE.

Quelle infamie!...

VILLENEUVE.

Je l'ai entendu... moi... il y a une heure, à Dieppe, en plein jardin public, de la bouche de cette Laurence!

LA COMTESSE.

Qu'importent de telles calomnies?... Qui les croira?

VILLENEUVE.

Qui?... Joseph!... Il les croit déjà!...

LA COMTESSE.

M. Joseph?...

VILLENEUVE.

Il retire sa parole!...

LA COMTESSE.

Lui?...

VILLENEUVE.

Comment ces bruits sont-ils arrivés jusqu'à lui?...

Cette femme l'a-t-elle averti ? Je l'ignore !... mais ce que je sais, c'est que, quand Joseph est arrivé... quand je lui ai parlé de son mariage, il m'a déclaré qu'il lui était impossible d'épouser Suzanne... Ah ! il faut que je sache tout... et c'est à vous de me répondre, madame...

LA COMTESSE.

Comment ?...

VILLENEUVE.

Il n'y a plus ici ni artisan ni grande dame. C'est un père qui parle à une mère... qui interroge une mère !...

LA COMTESSE.

M'interroger... sur quoi ?...

VILLENEUVE.

Sur elle !... sur lui !... sur vous !... Toute calomnie a un point de départ ! Quels étaient les rapports de votre fils et de Suzanne ?... Je les ignore ; moi je ne les voyais jamais ensemble !... Mais vous... vous les réunissiez souvent, vous les conduisiez ensemble au théâtre, aux promenades... Quelle était leur manière d'être l'un avec l'autre ?

LA COMTESSE, avec embarras.

Celle de deux personnes du monde !... des relations amicales...

VILLENEUVE.

Rien de plus... ?

LA COMTESSE.

Rien de plus !... Pouvez-vous croire... ?

VILLENEUVE, avec violence.

Que ma fille soit coupable ?... Je l'aurais tuée si je le croyais ! Non !... non !... Mais sans aller jusqu'à une faute... c'est à votre conscience que je fais appel !... n'ont-ils pas pu aller jusqu'à l'amour ?... N'avez-vous pas surpris entre eux... ? (Avec larmes.) Ah ! pardon !... pardon !... je vous offense !... Est-ce que, si vous aviez rien aperçu,

vous ne m'auriez pas averti ?... est-ce que vous n'auriez pas protégé ma fille contre votre fils ?... contre elle-même ? Oh ! je suis un ingrat ! Pardonnez-moi, mais je suis si malheureux !...

LA COMTESSE, très émue.

Monsieur Villeneuve !...

VILLENEUVE.

Depuis un mois, je suis plein de soupçons... d'ombrages !... de craintes !... Et tenez, il n'y a pas jusqu'à votre attitude avec moi, maintenant, qui ne m'inquiète !...

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire ?

VILLENEUVE, avec force et la regardant.

Pourquoi mes paroles semblent-elles vous embarrasser ?... Pourquoi vos regards semblent-ils éviter les miens ?... Pourquoi à ma première demande, au lieu de jurer...?

LA COMTESSE, vivement.

De vous jurer, quoi ?... Que Suzanne est la plus noble créature que je connaisse ?... Je le jure !... Que toute personne qui l'accuserait serait infâme ?... Je le jure !... Que tout homme qui la repousserait serait un insensé et un lâche ?... Je le jure !...

VILLENEUVE.

Eh bien, jurez-le donc à Joseph !...

LA COMTESSE.

M. Joseph ?

VILLENEUVE.

C'est devant vous qu'il faut qu'il l'accuse... C'est devant lui qu'il faut que vous la défendiez... (Apercevant Joseph.) Le voici ; je confie notre honneur au vôtre. — Approche, Joseph.

SCÈNE XII

LA COMTESSE, sur le devant; VILLENEUVE, au fond; JOSEPH paraît, puis LE COLONEL, MADAME TAVERNIER, SUZANNE, ÉDITH, PAUL, et enfin MARTHE.

(Marthe fait de grandes exclamations.)

LA COMTESSE.

Que va-t-il dire?

VILLENEUVE, allant à la porte de la chambre de Suzanne

Viens, Suzanne!

LE COLONEL.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle Marthe? vous avez l'air...

MARTHE.

Renversée!... Stupéfaite!... Il y a bien de quoi!...

LE COLONEL.

Qu'est-ce donc?

MARTHE.

Si vous saviez ce que je viens d'apprendre... d'entendre!... Non!... C'est inouï!

VILLENEUVE[1], qui a amené Joseph sur le devant.

Joseph, tu m'as souvent parlé de ta gratitude, de ton affection!...

JOSEPH.

Elles ne mourront qu'avec moi, monsieur Villeneuve!...

VILLENEUVE.

Je ne t'en demande qu'une marque!...

JOSEPH.

Laquelle?...

VILLENEUVE.

Une réponse franche.

1. La comtesse, Villeneuve, Suzanne, Joseph; les autres au fond.

LA COMTESSE, à part.

Je suis perdue !...

VILLENEUVE.

Pourquoi, après avoir accepté la main de Suzanne, la refuses-tu ?...

TOUS, avec un cri de surprise.

Que dites-vous ?

VILLENEUVE.

Ce qui est !... (A Suzanne.) Suzanne, ton mariage est rompu !...

SUZANNE et PAUL, avec un cri de joie.

Rompu !...

VILLENEUVE, à part, les regardant tous deux.

Quel cri de joie !...

ÉDITH, descendant.

Rompu !... Pourquoi ?... pourquoi ?...

MARTHE, descendant[1].

Ah ! je vous défie bien de le deviner, par exemple !... (Prenant Joseph par la main.) Voyons, dites-le vous-même ! sans cela on ne vous croira pas !

JOSEPH.

Mademoiselle Suzanne me croira, elle, elle me comprendra !... (A Suzanne.) Mademoiselle, quand vous êtes revenue d'Amérique, j'aimais depuis deux ans, j'aime toujours, une jeune fille, à qui je n'osais pas le dire !

ÉDITH.

Et voilà pourquoi vous refusez d'épouser miss Suzanne ! Vous lui en préférez une autre !... Eh ! Qui donc, grand Dieu ?

MARTHE, avec stupéfaction.

Moi, mademoiselle, moi ! Voilà ce qu'il vient de me

1. Le colonel, la comtesse, Villeneuve, Marthe, Suzanne, Édith, Joseph ; au fond, madame Tavernier, Paul.

déclarer à l'instant. Hein! faut-il que les hommes soient bêtes!

LE COLONEL.

Pas si bêtes! pas si bêtes!...

LA COMTESSE, à part.

Je suis sauvée!...

MARTHE.

Si vous l'aviez entendu, tout à l'heure, les yeux remplis de larmes, et la voix tremblante, me dire...

JOSEPH, vivement.

Vous dire que votre esprit, votre cœur!...

MARTHE.

Bon!... le voilà qui recommence!... Il redevient fou!... Il paraît, du reste, que c'est toujours ainsi quand les hommes s'avisent d'aimer une femme laide!

LE COLONEL, riant.

Ah! ah! ah!...

MARTHE.

L'effort immense qu'ils sont obligés de faire, car enfin.. c'est contre nature..., transforme leur passion en une maladie aiguë. (Tous se mettent à rire, même Joseph.) Vous riez!... vous riez!... Au lieu de rire, vous, allez donc demander pardon à Suzanne.

JOSEPH.

Je ne suis pas assez fat pour craindre les regrets de mademoiselle Suzanne!... Ce qu'elle perd vaut si peu!...

MARTHE.

Que ce que je gagne ne vaut pas grand'chose!... Eh bien, il est sincère, au moins!... Mais je n'ai pas encore dit oui...

JOSEPH, s'approchant d'elle.

Oh! je ne suis pas exigeant, je ne vous demande qu'une chose... Promettez-moi de m'épouser le jour...

MARTHE.

Le jour?...

JOSEPH.

Où vous me sauterez au cou.

MARTHE.

Ah! par exemple, j'accepte!...

VILLENEUVE, riant.

Où vas-tu?

JOSEPH.

Dans quelques instants, vous le saurez!... (Il commence à s'éloigner vers le pan coupé à gauche.)

MARTHE, le suivant avec Édith.

Et sur qui comptez-vous pour m'attendrir?...

JOSEPH, s'éloignant toujours, suivi de Marthe, Édith, le colonel et la comtesse qui remontent avec lui.

Sur moi! Je ne veux faire appel qu'à mes propres moyens de séduction.

MARTHE, riant.

Ah! monsieur le séducteur!

LE COLONEL, riant.

Il est digne d'elle!... (Joseph est au fond et déjà sorti de la chambre. Édith et Marthe sont près de lui. Le colonel et la comtesse sont sur le seuil de la porte, Villeneuve est un peu derrière eux.)

PAUL, s'approchant de Suzanne, qui est restée sur le devant et à demi-voix[1].

J'étais bien sûr que tu ne m'avais pas trahi!

SUZANNE.

Monsieur Paul!...

VILLENEUVE, entendant le dernier mot de Paul et se retournant, à part.

Trahi!...

PAUL, à Suzanne.

Mais regarde-moi donc avec ces yeux qui ne savent pas mentir!...

VILLENEUVE, descendant vivement entre eux.

Regarde-moi!...

1. Suzanne, Paul.

SUZANNE.

Mon père!...

PAUL.

Ciel!...

VILLENEUVE.

C'était donc vrai, malheureuse?...

PAUL.

Monsieur !...

VILLENEUVE.

Cette Laurence avait donc raison?...

SUZANNE.

Mon père, écoutez-moi!...

VILLENEUVE.

Va-t'en !... va-t'en !...

TOUS, redescendant en scène.

Qu'y a-t-il?...

SCÈNE XIII

Les Mêmes, LE COLONEL, LA COMTESSE, MADAME TAVERNIER, ÉDITH et MARTHE paraissent successivement sur le seuil de la salle à manger, attirés par le bruit. — (Suzanne, voyant paraître madame de Brignoles, qui est entrée la première avec le colonel, s'est élancée vers elle.)

SUZANNE.

Il y a... qu'à la fin, mon cœur éclate!... Il y a que, depuis ce matin, je suis forcée de dissimuler... de mentir... Ah ! tous ces mystères... tous ces soupçons me pèsent, me révoltent, m'humilient. Il faut que la vérité se fasse jour enfin, et que je paraisse ce que je suis! Justifiez-moi, madame.

MARTHE [1].

A la bonne heure!...

1. Le colonel, la comtesse, Suzanne, Marthe, Villeneuve, madame Tavernier, Édith, Paul.

SUZANNE, à la comtesse.

Est-il vrai que je n'ai jamais trahi aucun devoir?...

LA COMTESSE.

C'est vrai!...

SUZANNE.

Est-il vrai que j'ai pu croire que vous vouliez m'appeler votre fille?

LA COMTESSE, après un court effort.

C'est vrai!

SUZANNE.

Est-il vrai enfin que, quand j'ai su que vous me repoussiez... j'ai brisé ma vie pour mettre entre votre fils et moi une barrière éternelle?... que je me suis enfuie?...

VILLENEUVE, courant à elle et l'embrassant avec passion.

Oh! je suis un malheureux!... Pardonne-moi!.. T'avoir accusée!... Pardon!... pardon!...

SUZANNE.

Mon père!...

ÉDITH.

Mais pourquoi donc avoir repoussé Suzanne?

VILLENEUVE, vivement.

Pourquoi?... C'est moi qui le dirai. Madame la comtesse a repoussé ma fille, parce qu'elle était ma fille... Ne croyez pas que je l'accuse... Elle a eu raison: de telles alliances ne sont bonnes ni pour l'aristocratie ni pour le peuple.

LE COLONEL.

Il a du bon sens, cet homme-là!...

VILLENEUVE.

Refusez donc nos filles... vous en avez le droit!... Mais venir les prendre à notre foyer!... mais vouloir en faire les maîtresses de vos fils, pour défendre vos fils!... c'est profaner le plus pur de tous les sentiments!... c'est déshonorer l'amour maternel!...

PAUL, *à Villeneuve* [1].

Monsieur Villeneuve!...

LE COLONEL.

Il a trop de bon sens!

LA COMTESSE.

Laissez-le parler!...

VILLENEUVE.

Je parle comme on parle dans le monde où je vis. Dites-moi, vous, madame, comment pareille action s'appellerait dans la langue de votre monde?...

LA COMTESSE, *après un silence, avec force.*

Dans toutes les langues du monde, monsieur, cela s'appelle un crime!... Les mères me pardonneraient, j'espère; mais, quand une âme droite reconnaît qu'elle a commis un crime... il ne lui reste plus qu'une chose à faire!... le réparer!... Monsieur Villeneuve, je vous demande la main de votre fille pour mon fils.

TOUS.

Ciel!...

ÉDITH.

Quel bonheur!... Jé suis abandonnée aussi!...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, *une lettre à la main.*

Victoire!... victoire!

TOUS.

Qu'y a-t-il?

1. Paul, le colonel, Suzanne, la comtesse, Villeneuve, Joseph, Marthe, Édith, madame Tavernier.

JOSEPH.

Il y a?... il y a?... Tenez!... C'est de nos délégués... Voici leur lettre!

MARTHE.

Que disent-ils?...

JOSEPH.

« Jury de l'Exposition!... Grande médaille de première classe : M. Villeneuve!... »

VILLENEUVE.

Quoi!... (Marthe saute au cou de Joseph.)

JOSEPH, avec un cri de joie.

Ah!...

MARTHE.

Ah! ma foi!... ça y est!...

LE COLONEL.

Il a gagné!...

ÉDITH, embrassant Suzanne.

Chère miss Suzanne!...

MADAME TAVERNIER, de même.

Chère enfant!...

LA COMTESSE[1].

Et moi?... (Suzanne l'embrasse.)

LE COLONEL.

Et moi?... (Il l'embrasse.) Est-il heureux ce coquin de capitaine!...

1. Le colonel, la comtesse, Paul, Villeneuve, Suzanne, Marthe, Édith, madame Tavernier.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 22715

